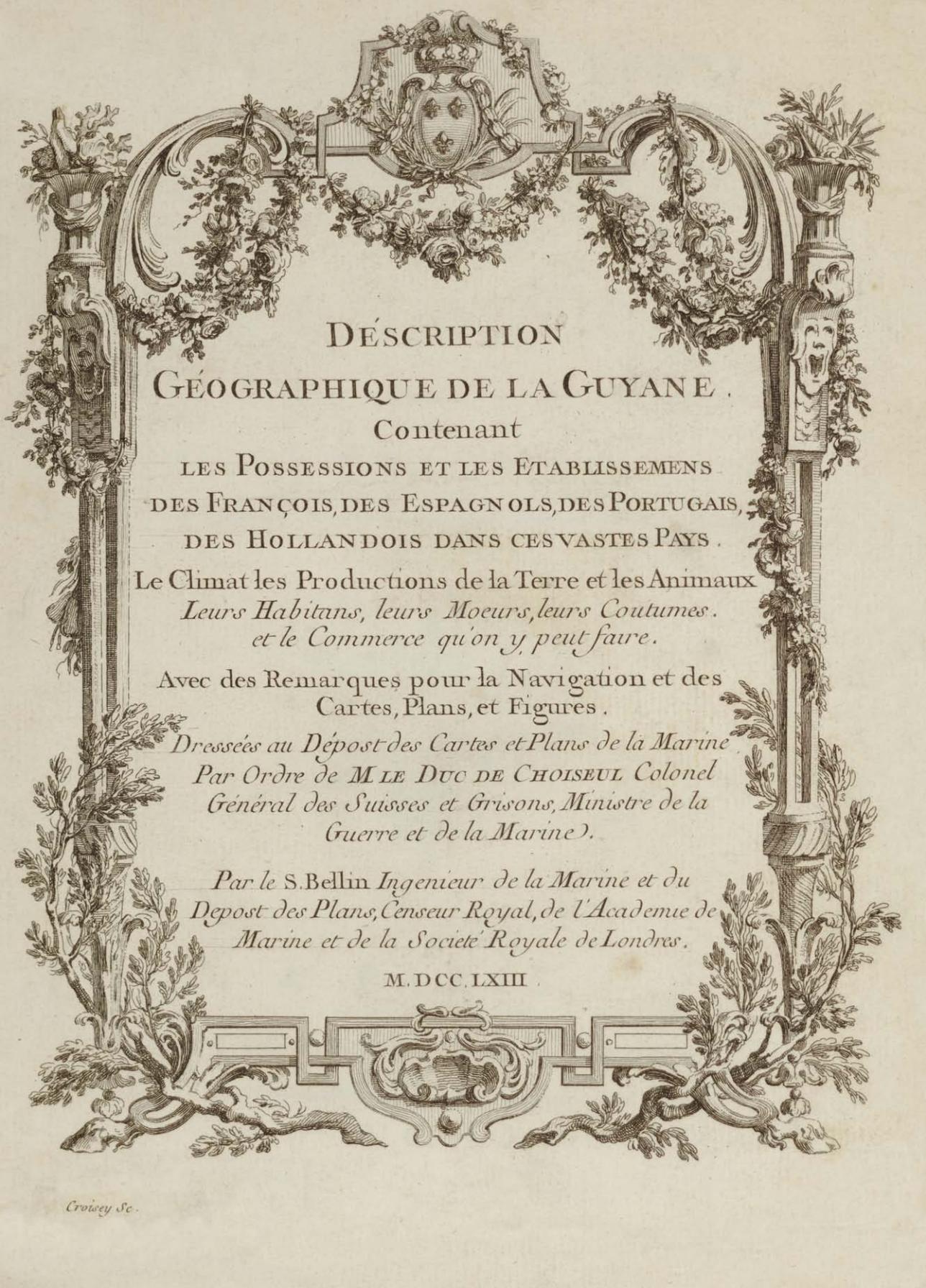




1038-

Kesler
Bibliothèque
Francoise
Guyane





DÉSCRIPTION
GÉOGRAPHIQUE DE LA GUYANE .

Contenant
LES POSSESSIONS ET LES ÉTABLISSEMENTS
DES FRANÇOIS, DES ESPAGNOLS, DES PORTUGAIS,
DES HOLLANDOIS DANS CES VASTES PAYS .
Le Climat les Productions de la Terre et les Animaux
Leurs Habitans, leurs Mœurs, leurs Coutumes .
et le Commerce qu'on y peut faire .

Avec des Remarques pour la Navigation et des
Cartes, Plans, et Figures .

*Dressées au Dépôt des Cartes et Plans de la Marine
Par Ordre de M LE DUC DE CHOISEUL Colonel
Général des Suisses et Grisons, Ministre de la
Guerre et de la Marine .*

*Par le S. Bellin Ingenieur de la Marine et du
Dépôt des Plans, Censeur Royal, de l'Académie de
Marine et de la Société Royale de Londres .*

M. DCC. LXXIII .

DESCRIPTION

DES PROPRIÉTÉS DE LA CURE

de la Cure

des Possessions et des Anseignes

des Français des Israélites des Portugais

des Hollandois dans les Indes

le Cimetière des Indes dans les Indes et les Indes

de la Cure des Indes dans les Indes

et de la Cure des Indes dans les Indes

de la Cure des Indes dans les Indes

et de la Cure des Indes dans les Indes

de la Cure des Indes dans les Indes

et de la Cure des Indes dans les Indes

de la Cure des Indes dans les Indes

et de la Cure des Indes dans les Indes

de la Cure des Indes dans les Indes

et de la Cure des Indes dans les Indes

de la Cure des Indes dans les Indes

DE LA CURE

DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE
DE LA
GUYANE.

Mille hominum species, & rerum discolor usus :
Velle suum cuique est, nec voto vivitur uno.

Perse, Sat. 5. v. 52 & 53,

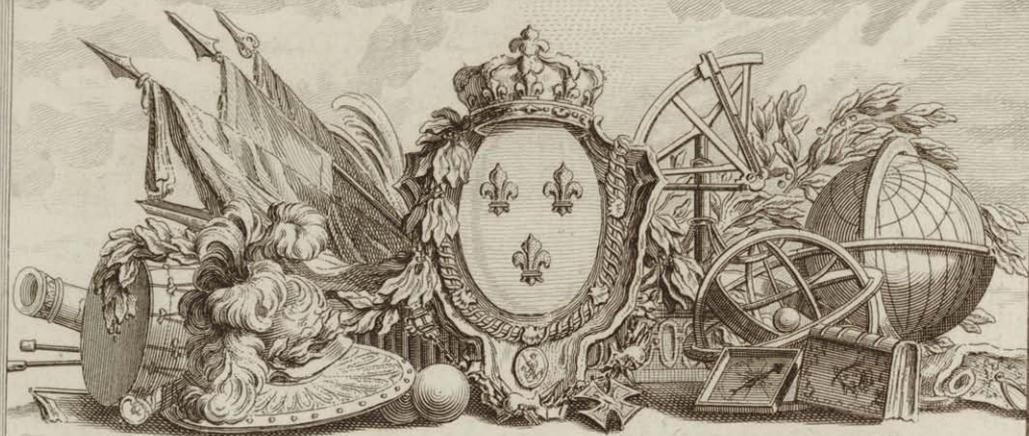


A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT.

M. D. C. C. L X I I I.

DEPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE

G 964/4° 1029



AVERTISSEMENT.

IL y a long-tems que les Navigateurs François desirent avoir des Cartes pour la Navigation des Côtes de la Guiane ; & l'on ne peut voir sans étonnement qu'une Côte aussi fréquentée soit si peu connue. Les Espagnols, les Anglois, les Hollandois, & surtout les François y naviguent depuis près de deux siècles, & cependant aucune de ces Nations n'a rien publié d'assez complet ni d'assez exact pour éclairer les Navigateurs, & leur servir de guide dans ces Voyages. Les Cartes Marines que l'on a pour ces Parties se réduisent à si peu de chose, & sont si peu fideles, que j'ose dire que celle que je publie aujourd'hui est la premiere & unique

qui mérite quelque confiance; pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur les Cartes qui font dans le Pilote Anglois & dans le Flambeau de la Mer de Vankeulen, & les comparer avec la mienne, les différences sont si considérables & si sensibles, que je n'ai pas besoin d'entrer dans aucun détail à cet égard.

Pour parvenir à dresser une Carte générale qui comprît les Côtes de la Guiane depuis la Riviere d'Orenoque jusqu'à celle des Amazones, j'ai été obligé de rassembler toutes les connoissances particulieres que l'on pouvoit avoir sur chacune des différentes parties, dont le tout devoit être composé: mais comme ces détails, essentiels pour la sûreté des Navigateurs, ne pouvoient ni s'employer ni se faire sentir dans une Carte générale; j'ai été obligé de les donner séparément, & d'en former une Description Géographique, dans laquelle j'ai fait entrer toutes les remarques & les observations que l'on a faites en différens tems sur ces vastes Pays, & qui m'ont paru utiles, tant pour la navigation des Côtes, que pour la connoissance de l'intérieur du Pays, & de ses productions, avec l'état actuel de ses habitans & de son commerce.

On sent bien qu'un Ouvrage de cette nature ne peut s'exécuter sans le concours de

plusieurs, & qu'il a fallu emprunter de côté & d'autre ce qu'il y avoit de meilleur & de plus exact sur chaque partie : pour cet effet j'ai consulté les différens Auteurs qui ont écrit sur la Guyane, & j'ai pris dans chacun ce que j'ai cru convenir à mon projet ; mais pour rendre aux Auteurs ce qui leur est dû en pareil cas, je vais citer leurs Ouvrages, en avertissant cependant que je ne les ai pas toujours copié servilement, & que je me suis fait un ordre & un arrangement tout-à-fait différent ; & que souvent j'ai eu besoin de critique & de moyens de comparaison pour les juger & les employer à mon gré.

La Guyane étant possédée aujourd'hui par les Espagnols, les Hollandois, les François & les Portugais, j'ai divisé le Pays en quatre parties, suivant l'étendue des possessions de chaque Nation ; en commençant du Nord & allant vers le Sud, c'est-à-dire, depuis la Riviere de l'Orenoque jusqu'à celle des Amazones : dans cet ordre la Guyane Espagnole se trouve la premiere, & les autres successivement, sans aucune préférence de rang ou de puissance.

1^o. Pour la Guyane Espagnole j'ai employé l'Ouvrage du Pere Joseph Gumilla, Supérieur des Missions de l'Orenoque pen-

dant plusieurs années , qui a pour titre : *El Orinoco ilustrado y deffendido , Historia Natural , Civil y Geographica , &c. por el Padre Joseph Gumilla de la Compania de Jesus , &c. Madrid , 1745 , 2 vol. in-4.* On a joint à cet Ouvrage une Carte du Cours de l'Orenoque , dont je me suis servi , mais à laquelle j'ai été obligé de faire plusieurs changemens. Un de nos plus habiles Geographes , qui en a fait usage dans sa Carte de l'Amérique , les avoit fait avant moi.

Al'égard des deux Cartes que j'ai données d'une partie du cours de l'Orenoque plus en grand , contenant depuis l'embouchure nommée *Bocca grande* , jusqu'à la ville de Saint-Thomas , l'une est tirée des Cartes Angloises & Hollandoises , & l'autre est la copie d'un manuscrit qui se trouve au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine. Je ne crains point de dire que ces morceaux ne pourroient pas soutenir une critique bien exacte ; je ne les ai employés que faute de mieux ; on peut voir ce que j'en dis à l'article des entrées de l'Orenoque.

2°. La Guyane Hollandoise. J'ai pris la plus grande partie de ce que j'en ai dit dans l'état présent de la République des Provinces-Unies & des Pays qui en dépendent , par

François-Michel Jeniçon , &c. 2 vol. *in-12.* imprimés à la Haye 1739. J'ai fait usage aussi de la Carte générale de la Province & Colonie de Surinam, du Sieur Alexandre de Lavaux, Ingénieur, publiée à Amsterdam en 1737, & de celle de la Colonie Berbiche, qui toutes deux paroissent des arpentages très exacts de toute l'étendue de chaque Colonie. A l'égard des entrées des Rivieres de Poumaron & d'Essequébé, elles sont tirées du Flambeau de la Mer de Vankeulen, dont je n'ose garantir l'exactitude. J'ai pris dans l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prévost, l'article particulier des Insectes & Plantes de Surinam, que lui-même avoit tiré du Recueil de Demoiselle Marie-Sibile de Merian, imprimé à la Haye en 1726, par Pierre Goffe.

3^o La Guyane Françoisé. Il y a au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine, plusieurs manuscrits sur la Colonie de Cayenne, envoyés aux Ministres en différens tems, & dont j'ai fait usage; mais l'Ouvrage dont j'ai beaucoup emprunté est la *nouvelle Relation de la France Equinoxiale*, par Pierre Barrere, Correspondant de l'Académie des Sciences, &c. petit *in-12.* imprimé à Paris en 1743. L'Auteur a résidé plusieurs années dans le Pays, avec la qualité de Médecin Botaniste

du Roi dans l'Isle de Cayenne, & toutes ses remarques portent un caractère d'érudition & d'exactitude, rare dans la plûpart des Voyageurs. Les Cartes manuscrites levées en différens tems par les Officiers du Roi, Pilotes & autres, employés dans cette Colonie, m'ont fourni des détails utiles pour les entrées des Rivieres, leurs cours, &c. J'ai trouvé aussi dans le Cabinet de M. Delisle des morceaux de Géographie sur la Guyane, & entr'autres ceux de quelques Missionnaires qui avoient pénétré dans le Pays. Il y a quelques autres Auteurs François qui ont écrit sur la Colonie de Cayenne; mais leurs remarques se réduisent à peu de chose, je les citerai cependant. Relation de ce qui s'est passé en 1752 dans l'Isle de Cayenne pour l'établissement d'une Colonie Françoisise, publiée par Antoine Biet 1674. Relation de l'Expédition de M. Genesau Détroit de Magellan en 1695, par M. Froger, imprimée à Paris en 1698.

Il y a encore une Description de la Guyane, publiée par M. de la Barre, qui divise ces vastes Pays en Guyane Indienne, Guyane Françoisise, & Guyane Anglicane & Belgique; division qui ne peut s'accorder avec l'état présent.

4°. La Guyane Portugaise est la partie sur laquelle

laquelle il ne m'a pas été possible de rassembler beaucoup de connoissances ; ce que j'en ai dit je l'ai tiré de l'Ouvrage d'un illustre Académicien , qui a pour titre , Relation abrégée d'un Voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique Méridionale , depuis la Côte de la Mer du Sud jusqu'aux Côtes du Brésil & de la Guyane , en descendant la Riviere des Amazones , &c. par M. de la Condamine en 1743 & 1744 , avec une Carte du Maragnon , ou Riviere des Amazones , levée par le même , imprimée à Paris en 1745 *in-8*. J'ai fait usage aussi du cours de la Riviere des Amazones , tel qu'il a été donné par M. Danville dans sa Carte de l'Amérique Méridionale.

A l'égard des Relations Angloises des Voyages de l'Orenoque & de la Guyane de Sir Walther Raleigh , en 1595 , & de Keymis , en 1596 , elles ne m'ont rien fourni qui pût servir à la connoissance actuelle de ces vastes Pays , ni à la Navigation : ce que j'en ai rapporté est de pure curiosité , & pour appuyer la critique que j'ai cru en devoir faire , & le jugement que j'en ai porté.

Il est aisé , après ce que je viens de dire , de connoître la nature de mon Ouvrage sur la Guyane , & le degré de confiance qu'on y

x *AVERTISSEMENT.*

peut avoir ; je ne crains point d'avouer ,
comme je l'ai fait dans d'autres Ouvrages ,
que je n'ai pas été également instruit sur tou-
tes les parties , & que les connoissances
m'ont manqué entierement sur quelques-
unes. Dans ce cas j'ai mieux aimé n'en point
parler , ou dire le peu que je savois , que de
hasarder des Descriptions auxquelles je ne
trouvois pas le degré de certitude & de pré-
cision nécessaires ; suivant en cela le précepte
d'un des plus beaux génies de l'antiquité ,
qui nous a dit :

. & , quæ ;
Desperat tractata nitescere posse , relinquit ;

Horace , Art Poétique , vers 1501



T A B L E
DES CHAPITRES,
ET DES PRINCIPALES MATIERES.

DESCRPTION Géographique de la Guiane, pag. 1

P R E M I E R E P A R T I E.

*Découverte de la Guiane , & Etabliffemens des Euro-
péens dans le Pays ,* 3

CHAPITRE I.

*Découverte & Etabliffemens des Espagnols dans la
Guiane & sur l'Orenoque ,* 3

CHAP. II.

*Voyages & Etabliffemens des Anglois & des Hollan-
dois dans la Guiane ,* 9

CHAP. III.

*Découvertes & Etabliffemens des François dans la
Guiane ,* 15

CHAP. IV.

*Découvertes & Etabliffemens des Portugais dans la
Guiane ,* 21

S E C O N D E P A R T I E.

Divifion & état aétuel de la Guiane , 23

CHAP. I.

*Guiane Espagnole, fituée aux environs de l'Oreno-
que,* 24

ARTICLE I. <i>Description Géographique de l'Orenoque</i> ,	24
ART. II. <i>Climat & Productions des Pays situés aux environs de l'Orenoque</i> ,	45
<i>Arbres, Fruits & Plantes</i> ,	47
<i>Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, &c.</i>	57
ART. III. <i>Naturels du Pays, leurs mœurs & coutumes</i> ,	81
<i>Coutumes particulieres de quelques Nations</i> ,	93
CHAP. II.	
<i>La Guiane Hollandoise</i> ,	103
ART. I. <i>Description Géographique du Pays</i> ,	103
ART. II. <i>Etat actuel, Commerce & Productions du Pays</i> ,	112
<i>Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, &c.</i>	123
<i>Description particuliere de quelques Insectes & Plantes de Surinam</i> ,	129
CHAP. III.	
<i>La Guiane Françoise</i> ;	159
ART. I. <i>Description Géographique du Pays</i> ,	160
ART. II. <i>Etat actuel, Qualités, Productions & Commerce du Pays</i> ,	180
<i>Arbres, Plantes & Fruits</i> ,	191
<i>Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes</i> ,	203
<i>Commerce</i> ,	213
<i>Le Sucre</i> ,	214
<i>Le Roucou</i> ;	219
<i>L'Indigo</i> ,	221
<i>Traite des Esclaves</i> ;	223
ART. III. <i>Naturels du Pays, leurs mœurs & coutumes</i> ,	225

CHAP. IV.

La Guiane Portugaise, 244ART. I. *Description Géographique du Pays*, 244

CHAP. V.

Description Géographique de la Guiane, suivant ce qu'en ont écrit les premiers Navigateurs, 255*Noms des Rivieres de la Guiane, & des Nations Indiennes qui habitent ces Pays, suivant la Relation Angloise du Capitaine Keymis*, 259

TROISIEME PARTIE.

Remarques pour la Navigation des Côtes de la Guiane, 264

CHAP. I.

Situation des terres aux environs du Cap de Nord, & les Marées qu'on y trouve, 264

CHAP. II.

Remarques sur les Atterages aux Côtes de la Guiane pour aller à Cayenne, 268

CHAP. III.

Remarques pour la Navigation depuis le Cap Cassipoure jusqu'au Mouillage de Cayenne, 268ART. I. *Cap Cassipoure, Cap d'Orange, grand & petit Connetable*, 272ART. II. *Islets de Remire*, 275ART. III. *Remarques pour entrer dans le Port de Cayenne, & y mouiller*, 279ART. IV. *Sortie de Cayenne, Isles au Diable, & Riviere de Courou*, 285

CHAP. IV.

Airs de vent, distances & routes des principaux lieux

	<i>des Côtes de Cayenne, avec leurs Latitudes & leurs Longitudes,</i>	289
ART. I.	<i>Airs de vent & distances,</i>	289
ART. II.	<i>Latitude des principaux endroits,</i>	291
ART. III.	<i>Sur la Longitude de quelques endroits de la Guyane,</i>	293

Fin de la Table des Chapitres!

T A B L E

D E S

C A R T E S E T P L A N S .

C A R T E générale de la Guyane ,	page 1
Carte du cours de l'Orenoque, depuis ses sources jusqu'à la Mer ,	24
Carte de la grande Embouchure de l'Orenoque, & partie de son cours jusqu'à Saint-Thomas de Guyane ,	29
Carte de l'Entrée de la Riviere de Poumaron ,	103
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Essequébé ,	105
Carte de l'Entrée de la Riviere de Berbiche ,	107
Carte de l'Entrée de la Riviere de Corentin ,	108
Carte de l'Entrée de la Riviere de Copenama ,	109
Carte de la Colonie de Surinam ,	111
Plan de la ville de Paramaribo ,	112
Carte de la Guyane Française ,	159
Carte la Riviere de Maroni ,	160
Carte la Riviere de Courou ,	163
Carte de l'Isle de Cayenne & de ses environs ,	165
Carte de l'Isle de Cayenne ,	180
Carte de la ville de Cayenne ,	187
Carte du Port & des Rades de Cayenne ,	279
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Aprouaque ,	170
Carte de l'Entrée de la Riviere d'Oyapoco ,	173
Carte de la Guyane Portugaise, ou Partie du Cours de la Riviere des Amazones, depuis son Embouchure jusqu'au-delà de Rio Negro ,	244

Fin de la Table des Cartes & Plans.

TABLE DES PLANCHES
POUR L'HISTOIRE NATURELLE
DE LA GUYANE.

- I. **H**OMME, femme & enfant de la Nation Caribe, avec le Zakrot ou Rat de Surinam, la Plante qui porte le Piment, le Choux Caribe, & une espece de Pistachier sauvage.
- II. Homme & femme, Indiens de la Guyane, voisins de l'Orenoque, avec la Plante d'Indigo, le Cotonier & le Tabac.
- III. Indiens, homme & femme, de la Guyane Françoisse; & les armes qui sont en usage parmi ces Peuples.
- IV. Différens atours ou parures des Indiens de la Guyane.
- V. Le Lamentin, Manate ou Vache Marine & l'Espadon; Poissons qui se pêchent dans les Rivieres & aux Côtes de la Guyane, avec la maniere dont se fait la pêche du Lamentin.
- VI. Animaux de la Guyane, savoir, l'Ante, ou la grande Bête, le Lézard, le Tatou, l'Agouti & le Porc-Epic.
- VII. Arbres & Fruits de la Guyane, savoir, le Bananier, le Figuier, Régime de Bananier ou Plantain, le Cotonier.
- VIII. Arbres & Plantes de la Guyane, le Cocotier, un Régime de Cocos & une Noix de Coco dépouillée de son enveloppe: un Calebassier avec sa feuille & son fruit.
- IX. Suite d'Arbres & de Plantes, l'arbre de Café & son fruit, le Papeier & son fruit, la Canne de Sucre, sa tige & sa feuille.
- X. Vue d'une Indigoterie & du travail qui s'y fait.

Fin de la Table des Planches.

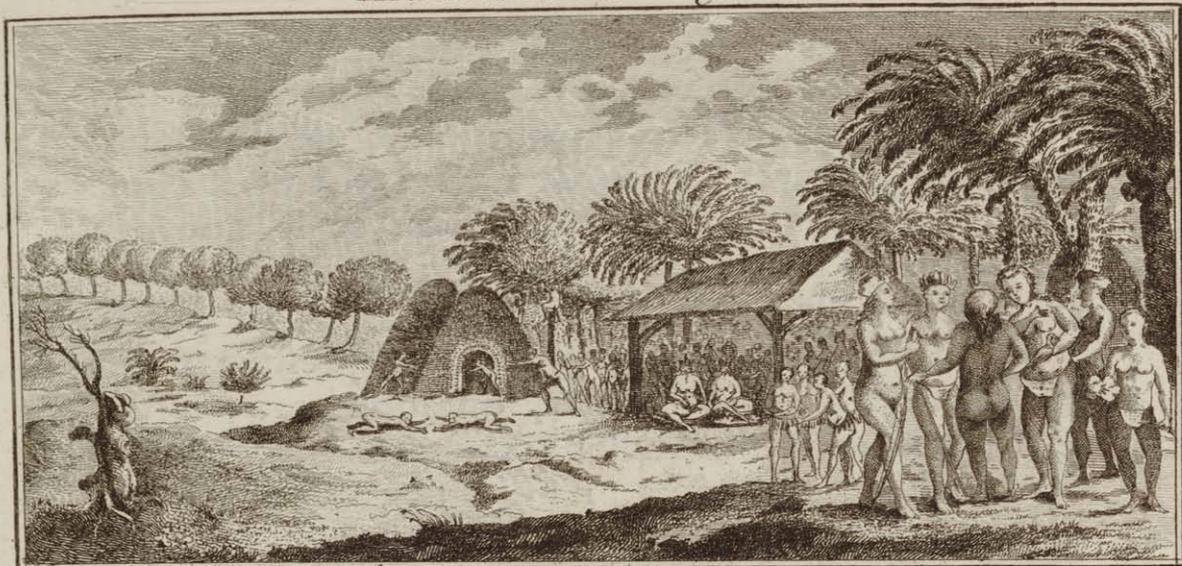
DESCRIPTION



CARTE DE
LA GUIANE

Echelle de Cent Lieues Communes.
10 20 30 40 50 100

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE



DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE
DE LA
GUIANE.

LA GUIANE est une vaste Contrée de l'Amérique, située entre la Riviere des Amazones & celle de l'Orenoque, qui sont les deux plus grands Fleuves de l'Amérique Méridionale.

Ses bornes sont du côté du Nord l'Orenoque, & du côté du Midi l'Amazone; à l'Orient, la Mer baigne ses Côtes; & à l'Occident, elle est bornée par Rio-Negro, grande & belle Riviere qui joint la Riviere des Amazones avec celle de l'Orenoque: de sorte

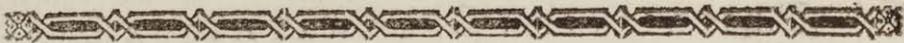
2 DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE, &c.

que la Guiane , renfermée dans ces bornes , est une Ile qui a au moins deux cens lieues du Nord au Sud , & plus de trois cens lieues de l'Est à l'Ouest , ayant pour frontieres le Bresil , le Pérou & le nouveau Royaume de Grenade , comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

L'interieur en est peu connu , & presque point fréquenté par les Européens , quoique beau , fertile & peuplé de Nations Indiennes très nombreuses , dont à peine fait-on les noms ; n'ayant de communication qu'avec celles qui sont voisines des Côtes ou des grandes Rivieres , au moyen desquelles on a pu pénétrer dans le Pays.

Ses Côtes , qui sont beaucoup mieux connues , s'étendent depuis le Cap de Nord , situé par environ deux degrés de Latitude Septentrionale , jusqu'à la grande embouchure de l'Orenoque , qui est par les huit degrés de Latitude ; mais en Longitude , elles contiennent près de dix degrés , le Cap de Nord étant cinquante-deux degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris , & cette embouchure de l'Orenoque par les soixante & deux degrés ; renfermant dans cet espace plus de deux cens cinquante lieues de Côtes.





P R E M I E R E P A R T I E.
DÉCOUVERTE DE LA GUIANE,
ET
ÉTABLISSEMENT DES EUROPÉENS
DANS CE PAYS.

CHAPITRE PREMIER.

*DÉCOUVERTE ET ÉTABLISSEMENTS DES
ESPAGNOLS.*

LES Espagnols, après leur première découverte de l'Amérique, en 1492, s'occupèrent, les années suivantes, à les étendre vers les différentes parties de ce Nouveau Monde.

En 1498, Christophe Colomb, s'étant avancé vers le Sud des Isles Antilles, découvrit le 10 d'Août l'Isle de la Trinité, & le lendemain il eut connoissance du Continent voisin, qu'il nomma Terre de Paria, nom que lui donnoient les Indiens de la Côte.

Ce fut dans ce voyage, qu'il eut connoissance d'une des embouchures de l'Orenoque, qu'il appella, *Bocca del Drago*, à cause du danger que son Vaifseau y courut; mais s'étant avancé vers l'Ouest, il n'eut aucune autre connoissance de l'Orenoque ni de la Guiane.

Première con-
noissance de
l'Orenoque.

En 1499, Alphonse Ojeda, Gentilhomme Espagnol, accompagné d'Americ Vespuce, Florentin, & de Jean de la Cosa, le plus habile Pilote qui fût

4 DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE

alors en Espagne, aborda au Continent de l'Amérique, à deux cens lieues à l'Orient de l'Orenoque; & parcourut toute la Côte en s'avancant vers l'Ouest. Mais ce voyage ne donna pas encore une grande connoissance de la Guiane.

Voyages de
Ordaz dans
l'Orenoque.

En 1535, Diego de Ordaz, Espagnol, entreprit d'entrer dans les embouchures de l'Orenoque; ses efforts furent inutiles, il y perdit même une partie de ses Vaisseaux & de son monde.

Le mauvais succès de cette entreprise, loin de décourager ce brave Espagnol, ne fit que l'animer davantage: il y retourna; & malgré les dangers qu'il eût à courir aux embouchures de ce Fleuve, il y entra à la fin & le remonta fort avant, puisqu'il vint mouiller jusques dans l'embouchure de la Meta, Riviere considérable qui se décharge dans l'Orenoque, à plus de quatre cens lieues de l'entrée. Mais ce ne fut pas sans essuyer bien des peines & des fatigues, car il perdit ses Vaisseaux, & presque tout son monde dans les différens combats qu'il fut obligé de livrer aux Indiens: de sorte qu'il se retira en très mauvais ordre, sans avoir pû faire aucun établissement.

Le Dorado.

Le Lac de
Parime.

Malgré ces mauvais succès des Espagnols, il s'étoit répandu un bruit, que dans l'intérieur de ces vastes Pays, il y avoit une Contrée qu'on nommoit *el Dorado*, qui renfermoit des richesses immenses en or & en pierres précieuses: on disoit qu'il y avoit un Lac aussi grand qu'une Mer, nommé le *Lac de Parime*, dont les sables étoient remplis de poudre & de grains d'or. Ces bruits, quoique peu fondés, avoient acquis une espece de certitude, par l'avidité des hommes &

la soif insatiable de l'or : ce fut ce qui engagea trois Capitaines Espagnols d'entreprendre la découverte du Dorado, & des trésors de l'Orenoque : savoir, Pizare, Pierre de Ordaz, & Gonzale de Ximenés de Queseda.

Queseda, qui étoit dans le nouveau Royaume de Grenade, limitrophe de la Guiane, envoya pour cette découverte Antoine Berreio, lequel étant arrivé à l'Orenoque eut le malheur de perdre presque tout le monde qui l'accompagnoit, & de mourir lui-même avant que d'avoir pû achever son entreprise.

Pizare étoit au Pérou & Ordaz à Quito : ils envoyèrent à la recherche du Dorado ; mais ceux qui y furent ne réussirent pas mieux que les autres, & beaucoup y périrent.

Voyages pour la recherche du Dorado.

Gonzale Pizare qui avoit été nommé, par son frere, Gouverneur de la Province de Quito, leva des Troupes pour aller à la découverte de ce fameux Pays, dont la réputation croissoit de jour en jour malgré les malheurs de tous ceux qui l'avoient entreprise.

Il partit de Quito les derniers jours de Décembre 1539, avec quatre cens Espagnols, quatre mille Indiens, & beaucoup de provisions de toute espece ; prit sa route par les Andes, & traversa les deserts qui conduisent à la Province de *los Majos*. Il essuya beaucoup de fatigues, courut bien des dangers, traversa des Pays inconnus, & fut enfin forcé d'abandonner la recherche de ce prétendu Dorado : mais voulant faire d'autres découvertes, il prit sa route vers le Sud ;

Voyage de Gonzale Pizare dans la Guiane.

les vivres lui manquant, il chargea François Orellana, à qui il avoit donné le Commandement d'un Brigantin qu'il avoit construit pour descendre une Riviere assez considérable, de lui aller chercher des vivres, lui recommandant néanmoins de ne pas trop s'éloigner, & sur-tout de ne le point abandonner.

Orellana, entraîné par la force du courant qui lui fit faire plus de cent lieues en trois jours, sans voile ni rame, entra avec le courant dans une autre Riviere bien plus considérable; là il prit la résolution d'abandonner son Commandant, & de suivre le cours de cette nouvelle Riviere, qu'il appella de son nom Orellane, dans l'esperance de se faire honneur des nouvelles découvertes qu'il alloit faire.

Gonzale Pizare, ainsi abandonné d'une partie de ses Gens, & privé de son Brigantin sur lequel il avoit chargé ce qu'il avoit de plus précieux, se trouvant réduit à la dernière misere, vit périr presque tout son monde, & revint à Quito avec bien de la peine, désesperé du mauvais succès d'une entreprise dont il avoit conçu les plus hautes esperances.

Orellana découvre la Riviere des Amazones.

A l'égard d'Orellana, il descendit la Riviere des Amazones jusqu'à la Mer; revint en cotoyant la Guiane, & arriva à l'embouchure de l'Orenoque & à l'Isle de la Trinité, d'où il passa en Espagne rendre compte de ses découvertes.

Pendant que ces choses se passaient en Amérique, Diego de Ordaz, qui avoit remonté le premier l'Orenoque, comme on l'a vu ci-devant, revint d'Espagne avec des lettres de l'Empereur Charles-Quint, par lesquelles ce Prince accordoit à lui seul le droit &

la liberté d'aller à la recherche du Dorado, & de suivre les découvertes de l'Orenoque. Ordaz fit de grands préparatifs pour cette expédition ; mais tous ses succès se bornerent à fonder une Ville sur la Rive Orientale de l'Orenoque, près de l'embouchure de la Riviere de Carony, éloignée de plus de soixante lieues de l'entrée de l'Orenoque, & la nomma Saint-Thomas de la Guiane.

Diego Ordaz
retourne à l'O-
renoque.

Fondation
de la Ville de
Saint-Thomas
de la Guiane.

Cette Ville, premier établissement des Espagnols, n'a jamais été fort considérable, puisque dans son état le plus florissant, elle ne contenoit pas au-delà de cent cinquante maisons. Cependant les Espagnols ne laisserent pas que d'en tirer de grands secours, tant par la culture de tabac, qui y réussit très bien, que par la quantité de bestiaux qu'ils y éleverent avec facilité, & qui s'y multiplierent considérablement, par la bonté & l'abondance des pâturages ; ce qui fit un objet de commerce assez considérable pour exciter l'envie des autres Nations de l'Europe.

Les Anglois & les Hollandois vinrent en différens tems attaquer cette Ville, & la ruinerent ; sur-tout les Hollandois, qui en 1579, la réduisirent en cendres : une partie des Habitans se retira à Comana, & l'autre rebâtit la Ville sur le même côté du Fleuve, mais à dix lieues au-dessous de l'endroit où étoit l'ancienne : ils construisirent un petit Fort pour sa défense.

Cette Nouvelle Guiane ne fut pas d'abord bien peuplée, mais elle s'est augmentée avec le tems : les Habitans ont fait venir de Comana des bestiaux & des jumens, qui rapportent beaucoup, & dont ils

8 DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE

tirent un profit considérable. Ils ont semé du tabac & planté des arbres fruitiers, ce qui, joint au chemin qu'on a fait de cette Ville à Comana, a rendu ce séjour fort commode. Depuis cet établissement, les Espagnols en ont fait plusieurs autres du même côté en remontant le Fleuve, où ils ont établi des Missions, & attiré quelques Nations Sauvages des plus voisines.



C H A P I T R E I I.

VOYAGES ET ÉTABLISSEMENS DES ANGLOIS,
ET DES HOLLANDOIS DANS LA GUIANE.

LES Anglois, jaloux des découvertes des Espagnols dans la Guiane, & envieux du commerce que les François y faisoient dès lors, dont on publioit des merveilles, voulurent y prendre part. Un de leurs bons Navigateurs, Sir Walter Raleigh, fut le premier Anglois qui partit, le 6 de Février de l'année 1595, pour tenter quelque entreprise dans ces riches Pays : car c'est ainsi qu'on annonçoit dans l'Europe l'Orenoque & la Guiane.

Premier voyage des Anglois à la Guiane.

Il arriva à l'Isle de la Trinité le 23 Mars, & mouilla auprès de *Puerto de los Hispaniolos* (Port des Espagnols) : s'étant informé, des Indiens & des Espagnols même qui vinrent commercer avec lui, de l'état de cette Isle, il prit la résolution d'attaquer leur principal établissement, qu'ils nommoient Saint-Joseph : d'ailleurs son but étoit de se rendre maître de la personne du Gouverneur Don Antonio Berreo, qu'il savoit avoir fait un voyage sur l'Orenoque, & tenté la conquête de la Guiane ; il savoit encore que quoique Berreo eût manqué sa découverte, il se proposoit de renouveler son entreprise.

Raleigh réussit à merveille dans cette première expédition ; il se rendit, sans beaucoup de peine, maître du Fort de Saint-Joseph & de la personne du

Gouverneur. Dans le même tems, deux Vaisseaux Anglois, commandés par les Capitaines Gifford & Keymis, arriverent à Puerto de los Hispaniolos.

Raleigh ne songea alors qu'à exécuter ses projets pour la découverte & la conquête de la Guiane : il tira de Berreo le plus de connoissances qu'il lui fût possible ; & tout ce qu'il apprit de ce Capitaine, servit encore à lui faire concevoir les plus hautes idées des richesses qu'on pouvoit tirer de ces Pays si peu connus. Il en étoit si fort prévenu, qu'il ne craint point d'avancer dans la Relation qu'il en a donnée, que « *celui qui conquerra la Guiane, possèdera plus* » *d'or, & regnera sur plus de Peuples, que le Roi* » *d'Espagne & l'Empereur des Turcs.* » Il répète plusieurs fois, que ce qu'il entend par la Guiane, est l'intervalle compris entre l'Amazone & l'Orenoque, à trois cens lieues des Côtes de la Mer. On a vû ci-devant, que ce sont les bornes dans lesquelles je la renferme, & qu'on n'a jamais varié sur son étendue.

Avant que de suivre les opérations des Anglois dans ces Pays, il est bon de faire quelques réflexions, tant sur leurs Relations que sur celles des Espagnols, au sujet des richesses des Peuples de cette partie de l'Amérique.

Richesses de
la Guiane.

On trouve, dans la Relation de Raleigh, des conférences qu'il eut avec Berreo, dans lesquelles cet Espagnol lui rend compte de son expédition ; qu'un Chef Indien qu'il avoit pris, se racheta pour cent plaques d'or ; que tant par le pillage que par les ransons, il avoit acquis beaucoup de richesses, qu'il

avoit envoyées en Espagne, dans l'espérance que tant d'or enflammant les desirs de ses Compatriotes, il lui viendrait assez de Soldats pour l'exécution de ses grands desseins. La Relation ajoute qu'il envoya même au Roi divers présens, d'hommes, de bêtes, d'oiseaux & de poissons d'or massif. Il n'est pas difficile de connoître quelle confiance on peut avoir dans de pareilles Relations, où le vrai est étouffé par le merveilleux & par le faux que les divers intérêts y font insérer. Il n'est pas douteux que Raleigh n'a ajouté ces détails de richesses étonnantes, que pour exciter parmi les Anglois, l'envie de continuer ses découvertes : car lorsqu'on a eu des connoissances plus exactes & plus détaillées des différens Peuples, tant voisins de l'Orenoque, que répandus le long de ce grand nombre de Rivieres qui viennent s'y rendre, on n'a trouvé que des Sauvages grossiers, dépourvus des commodités de la vie, n'ayant aucune connoissance des Arts les plus simples & les plus utiles, entierement incapables de former des Ouvrages de Sculpture, & de fondre & travailler l'or pour représenter des hommes & des animaux. Toutes leurs richesses se sont trouvées réduites à des paillettes d'or & autres petits morceaux de ce métal, qu'ils trouvoient dans les sables de leurs Rivieres après les inondations, & dont ils faisoient des ornemens pour leurs oreilles, d'une façon peu recherchée & peu industrielle. Ils avoient, à la vérité, des Mines; mais outre qu'elles sont difficiles à travailler, ils manquoient de moyens & d'intelligence pour le faire.

Revenons à l'expédition de Sir Walter Raleigh,

qui, après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour assurer le succès de son entreprise, alla chercher les embouchures de l'Orenoque, & y entra.

Ces embouchures sont formées par une quantité prodigieuse d'Isles, autour desquelles il erra long-tems avant que de trouver le principal lit du Fleuve; mais ayant pris quelques Indiens, Habitans de ces Isles, pour lui servir de guides, il entra dans le Fleuve, & le remonta l'espace de plus de deux cens lieues, avec beaucoup de peine, sans s'arrêter à aucun endroit, ne trouvant rien qui méritât de fixer une si pénible recherche. Enfin, ses Gens se trouvant excédés de travail, & fatigués par des pluies continuelles, il revint chercher ses Vaisseaux, qu'il avoit laissés à la Trinité; ne rapportant d'autre fruit de son expédition, qu'une Description de la partie de l'Orenoque qu'il avoit parcourue, des Rivieres qui s'y déchargent, & des différens Cantons voisins du Fleuve, qu'il avoit visités. Mais cette Description n'est ni assez suivie, ni assez détaillée pour en faire usage en Géographie: d'ailleurs la plûpart des noms qu'il a employés n'étant plus les mêmes, il est impossible de reconnoître aujourd'hui les endroits dont il a voulu parler: cette Relation se trouve dans la Collection d'Hackluyt, page 62, où elle occupe trente pages *in-folio*.

Voyage de
Laurent Key-
mis.

En 1596, Laurent Keymis, autre Navigateur Anglois, fit un voyage aux Côtes de la Guiane, fort différent de celui de Raleigh. Il vint aborder près du Cap de Nord, & mouilla à l'embouchure d'une belle & grande Riviere qu'il nomma Agouaria, par un

degré quarante minutes de latitude Septentrionale: cette Riviere n'est pas connue aujourd'hui sous ce nom. Ne trouvant pas d'Habitans sur cette Côte, il la rangea en s'avancant vers le Nord, & vint mouiller à l'entrée d'une Baie, auprès d'un Cap qu'il nomma le Cap Cecile, aujourd'hui le Cap d'Orange: il entra dans la Riviere d'Oyapok, & traita avec les Indiens: de-là continuant sa route, il vint mouiller à l'entrée de l'Orenoque, fit quelques courses dans ce Fleuve, pour commercer avec les Naturels du Pays, & revint en Angleterre sans avoir rien fait d'intéressant. Enfin, Raleigh & Keymis, toujours prévenus des richesses de l'Orenoque, y envoyèrent une troisieme fois: ce Voyage fut encore moins heureux que les leurs. On trouve à la fin de la Relation de Keymis, les noms de toutes les Rivieres de la Guiane dont il a eu connoissance au nombre de soixante-sept, avec le dénombrement des Nations Sauvages qui l'habitoient. On trouvera dans la suite de cet Ouvrage tous ces détails, comparés avec l'état actuel des Côtes de la Guiane, telles que nous les connoissons aujourd'hui.

Après ces tentatives infructueuses, les Anglois parurent abandonner la Guiane: mais voyant les François, qui depuis long-tems venoient y commercer, s'y établir de plus en plus, & former des Etablissements considérables; leur jalousie se réveilla, & ils chercherent les moyens de pouvoir s'y établir. Ils profiterent, pour cet effet, d'une circonstance qui leur parut favorable. Les François avoient fait un Etablissement en 1640, sur la Riviere de Surinam; mais trouvant le Pays trop marécageux & mal-sain,

Les Anglois
s'établissent à
Surinam.

ils l'abandonnerent. Les Anglois vinrent s'y établir, & sur quelques autres Rivieres voisines, & même sur celle de Marony.

Ces Etablissémens foibles & nouveaux ne restèrent pas long-tems entre leurs mains; les Hollandois, qui envioient autant que d'autres le commerce de la Guiane qu'on vantoit beaucoup alors, faisirent l'occasion de la guerre qu'ils avoient avec les Anglois, pour venir en 1666, s'emparer de Surinam & des autres Postes Anglois, que ces derniers ne parurent pas fort pressés de conserver ni de recouvrer, puisqu'à la Paix de 1674, ils cederent aux Hollandois ce qu'ils avoient dans la Guiane.

Etablissement
des Hollan-
dois dans la
Guiane.

Ces derniers s'y fortifierent & ne négligerent rien pour y former de bons établissemens. Ils nommerent Guiane-Hollandoise cette Partie de Côtes qui s'étend depuis la *Riviere de Marony*, jusqu'à celle d'*Essequébé*. Leur principale Colonie fut celle de *Surinam*, ensuite celle *Berbiche*: ils suivirent le cours des Rivieres & pénétrèrent assez avant dans les Terres. Nous donnerons dans la suite une Description de ces Rivieres & des Etablissémens qu'ils y ont; de même que de celle d'*Essequébé* & de quelques autres moins considérables.



CHAPITRE III.

DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENS
DES FRANÇOIS DANS LA GUIANE.

QUOIQU'ON n'ait pas la date précise des premiers Voyages des François à la Guiane ; il est constant qu'ils y ont été aussitôt la première découverte des Espagnols.

Jean de Laet, qui écrivoit il y a près de cent cinquante ans, dit que les François avoient coutume d'y aller charger des bois colorés, & entr'autres une espece de bois de Bresil. L'accueil favorable qu'ils reçurent des Naturels du Pays, fut un attrait qui les engagea à continuer ce commerce ; & pour mieux l'assurer, ils ne tarderent pas à y former des Etablissmens.

Ancienneté
du commerce
des François à
la Guiane.

Une autre preuve que les François ont été des premiers aux Côtes de la Guiane, se tire de la Relation du Voyage de Sir Walter Raleigh en 1595, citée ci-devant. Ce Navigateur parlant de l'intérieur de la Guiane, dit que *les François s'efforçoient depuis long-tems de découvrir ces Terres, où ils font de fréquens Voyages pour en rapporter de l'or ; mais qu'ils ne prenoient pas la bonne route, en les cherchant par la Riviere des Amazones.*

En 1624, des Marchands de Rouen envoyerent une petite Colonie composée de vingt-six hommes, qui choisirent les bords de la Riviere de *Sinamary*,

Etablissmens
des François à
Sinamary.

pour faire leur Etablissement : cette Riviere dont nous parlerons ci-après , est située par la latitude de cinq degrés, trente minutes Nord , à vingt lieues au Nord-Ouest de l'Isle de Cayenne.

En 1626 , il vint une nouvelle Colonie plus considérable que la premiere , s'établir sur la Riviere de *Cananama* , à six lieues à l'Ouest-Nord-Ouest de *Sinamary*. On y bâtit un Fort où l'on mit un Commandant , & l'on y laissa une Barque bien armée , pour assurer le commerce le long de la Côte.

Ces deux Colonies s'augmenterent considérablement par les secours qu'on leur envoya de France , & s'étendirent dans plusieurs endroits.

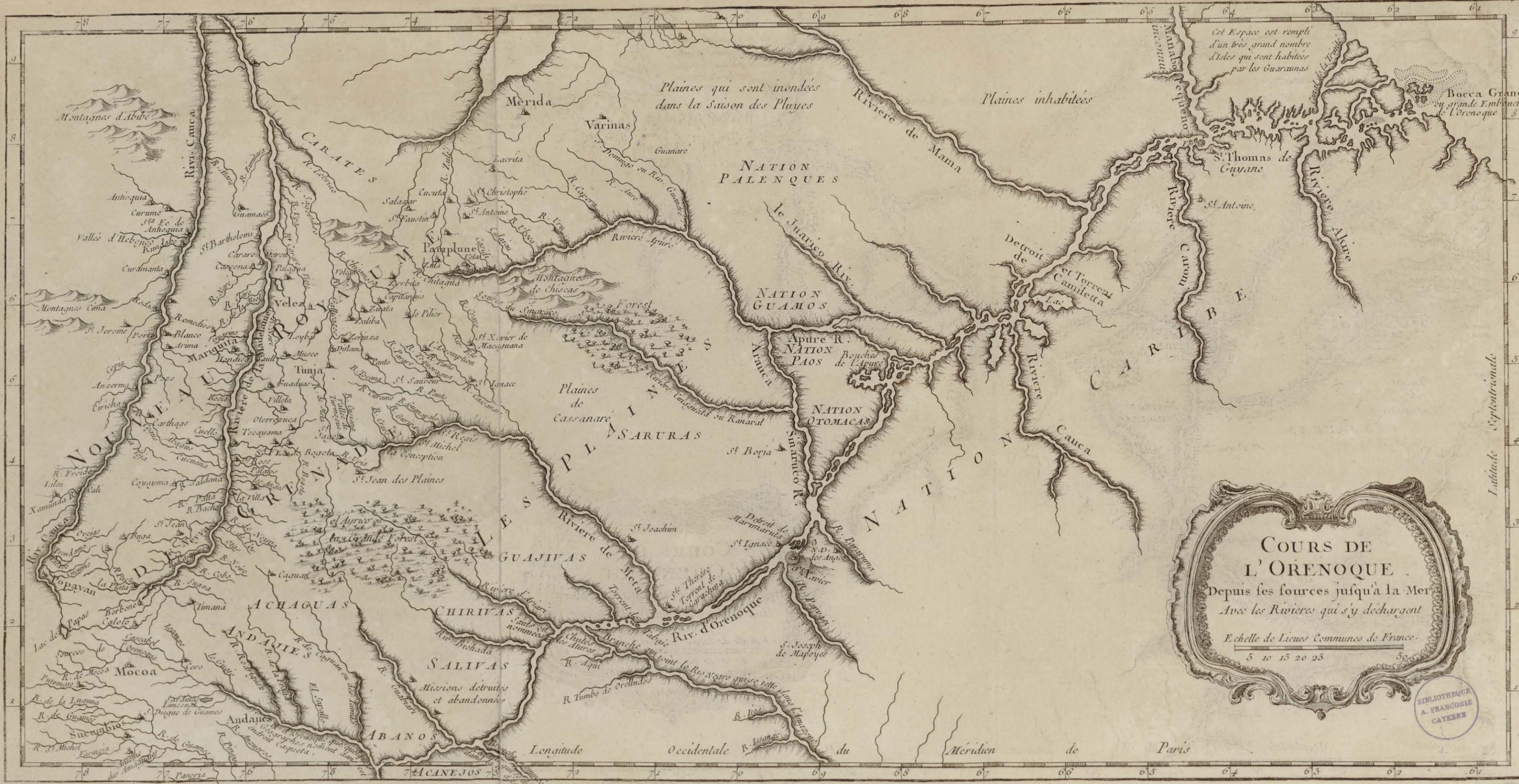
Etablissement
des François à
Surinam.

En 1640 , on s'établit à *Surinam* ; mais le terrain bas & marécageux , & l'air mal-sain firent abandonner cet endroit , & les Anglois en profiterent comme on l'a vû ci-devant.

Etendue de la
Guiane concé-
dée aux Fran-
çois.

Il se forma dans ce tems-là une Compagnie de plusieurs Marchands de différentes Villes de Normandie , qui obtinrent des Lettres-Patentes du Roi Louis XIII , par lesquelles ce Prince leur accordoit le Privilège exclusif pour le Commerce & la Navigation de la Guiane ; dont on marqua pour bornes dans ces mêmes Lettres, la Riviere des *Amazones* du côté du Sud , & celle de l'*Orenoque* du côté du Nord ; ce qui ne souffrit point de difficulté & n'occasionna pas de plaintes , puisque toute l'Europe favoit que les François étoient en possession de la Guiane depuis long-tems , & qu'ils y avoient commercé les premiers , & formé les premiers établissemens,

Cette



**COURS DE
L'ORENOQUE**
Depuis ses sources jusqu'à la Mer
Avec les Rivières qui s'y déchargent

Echelle de Lieues Communes de France.
5 10 15 20 25 50

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOISE
GUYENNE

Cette Compagnie fut nommée, la Compagnie du Cap de Nord, à cause d'un Cap de ce nom, qui est la pointe la plus Septentrionale de l'embouchure de la Riviere des Amazones.

Plusieurs personnes de considération, ayant pris des intérêts dans cette Compagnie, obtinrent du Roi de nouveaux Privilèges & de nouvelles concessions de tout ce Pays; ils envoyèrent à diverses fois des secours considérables, & l'on y fit passer plus de huit cens hommes, tant pour augmenter & mettre en sûreté les divers établissemens qui étoient commencés, que pour en former de nouveaux, & entreprendre des découvertes, en poussant plus avant dans les Terres.

Dès l'année 1634, on s'étoit établi dans l'Isle de Cayenne, où l'on avoit choisi la Côte de *Remire*, qui est le quartier le plus riant & le plus fertile de l'Isle, d'où il fallut chasser les *Arikarets*, & quelques autres Nations Indiennes qui l'habitoient.

Etablissement
dans l'Isle de
Cayenne.

En 1635, on fit un autre Etablissement trois lieues plus à l'Ouest, sur une pointe de l'Isle, où l'embouchure de la Riviere de Cayenne forme un Port: on y bâtit un Fort, qu'on nomma le Fort-Louis, & tout auprès un Bourg ou Ville, qui est devenue la Capitale de toute la Colonie, & à laquelle on donna le nom de l'Isle: on s'étendit ensuite dans toute l'Isle & sur les Rivieres voisines.

Louis XIV ayant établi en 1669, une Compagnie des Indes Occidentales, Sa Majesté lui accorda de nouveau la propriété de toutes les Isles & Pays

habités par les François dans l'Amérique Méridionale. Cette Compagnie envoya prendre possession de l'Isle de Cayenne, & des autres Etablifsemens de la Guiane.

Les Hollandois attaquent l'Isle de Cayenne, & s'en emparent.

Les Hollandois, jaloux autant que les Anglois, du commerce des François dans la Guiane, ne les en laisserent pas jouir tranquillement ; ils envoyerent au commencement de l'année 1676, onze Vaisseaux pour s'emparer de l'Isle & Ville de Cayenne. Avec de telles forces ils en vinrent à bout ; & dans le dessein de conserver leur Conquête, ils ne négligerent rien pour mettre le Fort & la Place en état de défense, & ils y laisserent une garnison de quatre cens hommes de Troupes réglées.

Ils fortifierent aussi des Etablifsemens qu'ils avoient faits à l'insu des François sur les Rivieres d'*Oyapoko* & d'*Aprowack*, en bâtissant un Fort sur chacune de ces Rivieres. Mais toutes ces précautions leur furent inutiles : M. le Maréchal d'Estrées vint, avec une Escadre de six Vaisseaux, quatre Frégates & un Brulot, les attaquer le 20 Décembre de la même année, se rendit maître de la Ville & Fort de Cayenne, les chassa des Rivieres d'*Aprowack* & d'*Oyapoko*, & ruina les Forts qu'ils y avoient bâtis, dont on voit encore aujourd'hui les vestiges.

Les Hollandois font chassés de Cayenne.

Les François, redevenus maîtres de Cayenne, ne songerent qu'à se bien affermir dans l'Isle & dans le Continent : on cultiva avec plus de soin que jamais tout ce qui pouvoit intéresser le Commerce : on attira plusieurs Vaisseaux Marchands pour y trafiquer,

& quantité de familles vinrent s'y établir. Les Flibustiers ne contribuèrent pas peu aussi à augmenter la Colonie & à l'enrichir, en y apportant un grand nombre de piaftres qu'ils avoient gagnées à la Mer du Sud.

Cayenne étoit donc assez bien peuplée, lorsque M. Ducasse vint y relâcher en 1688, dans le dessein d'aller s'emparer de Surinam. Il engagea la plus grande partie des Habitans de s'embarquer avec lui, en leur promettant de livrer cette riche Colonie au pillage.

Entreprise des
Français sur la
Colonie de Su-
rinam.

Cette entreprise ne fut point heureuse, par le peu de précautions qu'on prit pour cacher l'arrivée de cette Escadre aux Hollandois qu'il s'agissoit de surprendre. On les trouva par-tout en état de défense, & l'on fut repoussé; de sorte qu'après avoir perdu bien du monde, on fut obligé de se rembarquer. Depuis ce tems la Cayenne a eu beaucoup de peine à réparer la perte de ses Habitans.

L'Isle de Cayenne & ses environs ne sont pas les seuls Cantons de la Guiane où les François soient établis; en allant vers l'Ouest, on trouve la Riviere de Kourou, où l'on a bâti une Eglise & une Bourgade, autour de laquelle on a rassemblé plusieurs Carbets ou Villages d'Indiens, dont la plûpart sont instruits dans la Religion Chrétienne. Du côté du Sud-Est, on a bâti en 1746, un Fort sur la Riviere d'Oyapoko, où l'on a mis un Commandant & une Garnison, d'où nos Traiteurs se répandent dans l'intérieur du Pays, & vont commercer avec des Nations

Indiennes assez éloignées. En 1735, on a engagé plusieurs de ces Nations qui étoient répandues le long de la Riviere à se réunir, & à former une Peuplade qu'on appelle, la Mission de S. Paul, éloignée de quelques lieues du Fort d'Oyapoko. Nous parlerons de ces Rivieres dans la suite de cet Ouvrage.



CHAPITRE IV.

*DÉCOUVERTES ET ÉTABLISSEMENS
DES PORTUGAIS DANS LA GUIANE.*

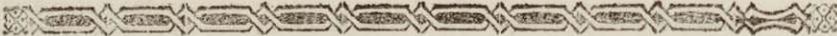
LES Portugais établis sur les bords de la Riviere des Amazones, ont été long-tems sans pousser leurs découvertes dans la Guiane, ce qu'ils auroient pû faire au moyen de plusieurs Rivieres qui viennent de l'intérieur de ces vastes Pays, se décharger dans celle des Amazones : mais soit que leurs Établissmens du Bresil les empêchassent d'y songer, ou plutôt qu'ils crussent que les François établis dans la Guiane s'opposeroient aux tentatives qu'ils feroient de leur côté, ils furent très long-tems sans s'approcher du Cap de Nord : cependant en 1688, ils bâtirent le Fort de Saint-Antoine sur la Riviere d'*Arwari* ; mais il fut renversé en 1691 par les marées ou la barre de la Riviere des Amazones.

La même année 1688, ils vinrent s'établir à Macapa, sur les ruines d'un Fort que les François avoient abandonné, & où ils avoient laissé quatre pièces de canon, plusieurs boulets & des balles de mousquet. Les François s'en plainquirent comme d'une usurpation ; & les Portugais reconnoissant la justice de leurs plaintes, s'obligerent par le Traité de Lisbonne, de 1701, de détruire leur Fort de Macapa : mais par la suite des tems, ils l'ont rétabli, & par le Traité d'Utrecht de 1713, la France leur a cédé la partie la

22. DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE

plus méridionale de la Guiane, située aux environs du Cap de Nord & de la Riviere des Amazones; depuis ils ont poussé leurs entreprises dans l'intérieur du Pays, faisant même de tems en tems des courses vers Cayenne: enfin, en 1723, ils sont venus faire un abbatis sur les bords de la Riviere d'Oyapoko, où ils ont élevé un poteau avec les armes du Roi de Portugal qu'ils ont gravées aussi sur des rochers; mais elles n'y ont pas resté long-tems, & nous les avons fait enlever.





SECONDE PARTIE.

DIVISION ET ÉTAT ACTUEL
DE LA GUIANE.

ON a vu ci-devant que la Guiane étoit comprise entre la Riviere d'Orenoque & la Riviere des Amazones ; que les François, les Espagnols, les Portugais & les Hollandois y étoient établis : d'où il suit une Division naturelle de la Guiane en quatre Parties.

1°. La Guiane Espagnole située aux environs de l'Orenoque, & entre cette Riviere & celle de Pomaron.

2°. La Guiane Hollandoise comprise entre la Riviere de Pomaron & celle de Maroni.

3°. La Guiane Françoisse, comprise entre la Riviere de Maroni & le Cap de Nord.

4°. La Guiane Portugaise qui comprend les terres situées aux environs des Côtes Occidentales & Septentrionales de la Riviere des Amazones, depuis le Cap de Nord jusqu'à Rio-Negro, où les Portugais ont leurs derniers Etablissemens.



CHAPITRE PREMIER.

GUIANE ESPAGNOLE, SITUÉE AUX ENVIRONS DE L'ORENOQUE.

Nous donnons le nom de Guiane Espagnole à la Partie de la Guiane où les Espagnols se sont établis, & dans laquelle ils ont des Missions, tant sur les bords de l'Orenoque, que plus avant dans l'intérieur du Pays, jusqu'à cette chaîne de Montagnes qu'on trouve à environ quatre-vingts lieues au Midi de l'Orenoque : c'est de cette chaîne de Montagnes, que sort un grand nombre de Rivieres qui viennent se décharger dans l'Orenoque, & qui arrosent ces belles Plaines & ces vastes Forêts qu'on trouve entr'elles & le Fleuve. Ces Montagnes s'approchent en quelques endroits assez près du Fleuve ; mais elles s'en écartent vers l'embouchure, en s'avancant jusqu'au bord de la Mer, près de la Riviere de Pomaron : de sorte qu'elles semblent faites pour séparer la Guiane Espagnole de la Guiane Hollandoise.

*ARTICLE PREMIER.**DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE L'ORENOQUE.*

L'ORENOQUE est un des plus grands Fleuves de l'Amérique Méridionale, tant par la longueur de son cours, la largeur & la profondeur de son lit, que par l'abondance

l'abondance de ses eaux & la quantité de Rivieres qu'il reçoit, parmi lesquelles il y en a de considérables.

Il prend ses sources dans cette chaîne de Montagnes qui sépare le Pérou du nouveau Royaume de Grenade, entre le premier & le second degré de Latitude Septentrionale, & par les soixante-dix-huit degrés, environ, de Longitude Occidentale du Méridien de Paris; il court d'abord vers l'Est-Sud-Est, environ cent quarante ou cent cinquante lieues; ensuite il tourne tout d'un coup au Nord-Est, & vient se rendre dans la Mer, vis-à-vis l'Isle de la Trinité, entre le huitième & le neuvième degré de Latitude, par un grand nombre d'embouchures, qui sont renfermées entre le soixante-deux & le soixante-cinquième degré de Longitude Occidentale de Paris; de sorte qu'on lui peut compter au moins six cens lieues de cours.

Sources de l'Orenoque.

Son cours.

Les embouchures de l'Orenoque sont formées par une quantité prodigieuse d'Isles de différentes grandeurs, séparées les unes des autres par des Canaux qui forment des passes pour entrer dans le lit du Fleuve: ces passes sont en grand nombre & la plupart inconnues aux Indiens même qui habitent ces Isles, qui sont toutes boisées, & qui s'étendent de l'Est à l'Ouest plus de soixante lieues, & trente à quarante du Nord au Sud.

Embouchures de l'Orenoque.

Le nombre de ces Isles est entièrement ignoré; le Pere Joseph Gumilla, Jésuite Espagnol, Supérieur des Missions de l'Orenoque, & qui y a long-tems résidé, dit qu'il s'est donné des peines infinies pour

Isles à l'entrée de l'Orenoque.

en fixer le nombre, sans avoir pu y réussir. Il ajoute que le dernier expédient qu'il trouva, fut de prier un Habitant de la Guiane, qui avoit demeuré quinze ans dans ces Isles avec les Indiens Guaraunos, de lui donner là-dessus les instructions dont il avoit besoin :
 » nous travaillâmes (dit-il) de concert à en dresser le
 » plan ; mais après en avoir marqué trente, il m'assura
 » qu'il n'en connoissoit pas davantage.

Ce seroit donc en vain que tout Géographe voudroit, quant à présent, déterminer ce nombre & le marquer sur la Carte. Les Habitans n'en sont pas mieux instruits que les Etrangers ; les uns en comptent quarante, d'autres cinquante, d'autres soixante, mais sans aucun fondement.

On ignore
le nombre de
ces Isles.

Les Guaraunos eux-mêmes, qui sont Habitans & Maîtres de ces Isles & de ces Embouchures, en savent si peu le nombre, qu'il leur arrive souvent de se perdre dans le labyrinthe qu'elles forment, & ils sont obligés de sortir en dehors & de retourner dans le Golphe, pour se reconnoître & reprendre la route qu'ils ont perdue.

Les Etrangers sont exposés aux mêmes accidens, lorsqu'ils manquent de bons Pilotes pratiques ; il y en a beaucoup qui y ont péri de misere & de faim, & dont on n'a sù le malheur que par la piroque qu'on a trouvée abandonnée.

Ce seroit inutilement qu'on se laisseroit entraîner au courant ; cette conduite n'a lieu que dans les véritables embouchures & dans les branches où l'eau est abondante ; mais dans celles qui sont petites & qui se croisent, la marée monte & descend avec

tant de force, que le bateau redescend en six heures de la même quantité de lieues qu'il avoit faites : d'ailleurs, soit qu'on monte ou qu'on descende, il n'est pas possible de connoître quel chemin l'on tient, à moins qu'on n'ait une bouffole.

Ces Isles sont habitées par des Indiens, qu'on nomme la Nation Guarau ou Guarauna ; & il est étonnant qu'elle y puisse subsister, étant inondées pendant les six mois que durent les crues de l'Orenoque, & étant couvertes deux fois le jour par la marée, pendant les six autres mois de l'année, de sorte qu'il n'y a pas de terrain pour semer ; & le climat y est d'une si grande humidité, qu'aucune Nation ne peut le soutenir, à l'exception des Guaraunos qui y sont habitués. Une autre incommodité qui empêche tout Européen d'y pouvoir demeurer, c'est la quantité prodigieuse de Mosquites (1), qui s'élevent de dessus les eaux, & se répandent par millions sur ces terres inondées. Cependant cette Nation ne laisse pas que d'être nombreuse, puisqu'on y compte cinq à six mille ames, qui se plaisent si fort dans leurs Isles, qu'ils ne veulent pas les quitter.

Ces Isles sont habitées.

Elles sont mal saines.

Quoique tout ce que nous appellons besoins de la vie, paroisse leur manquer entierement, ces Peuples sont contens & joyeux : les Espagnols de la Guiane sont très bien reçus chez eux, parcequ'ils en ont besoin pour la pêche. Il n'arrive pas plutôt une Piroque ou un Bateau Espagnol, que tous les Habitans se rendent sur le rivage, témoignant par leurs

Les Habitans sont gais.

(1) Ce sont des especes de Coufins, dont la piquûre est fort douloureuse, & qui tourmentent jour & nuit.

fauts & leurs danſes, la joie qu'ils ont de ſon arrivée ; & pour l'ordinaire on les trouve chantans & danſans : car c'eſt-là leur principale occupation, étant naturellement pareſſeux, & entierement incapables d'application : l'on peut dire que l'on n'a pas encore découvert de Peuples plus gais ni plus joyeux que les Guaraunos.

Maifons de
ces Peuples.

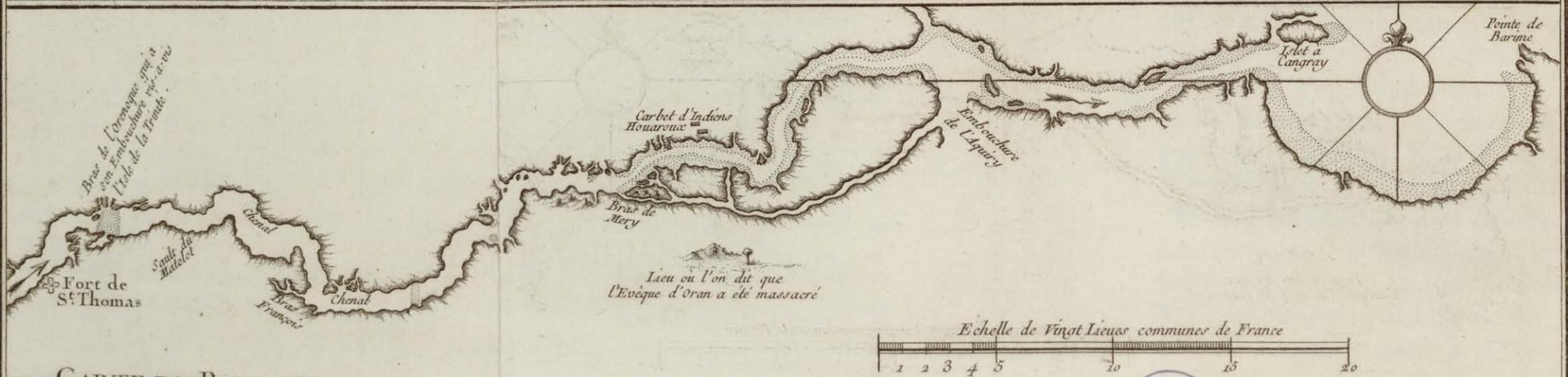
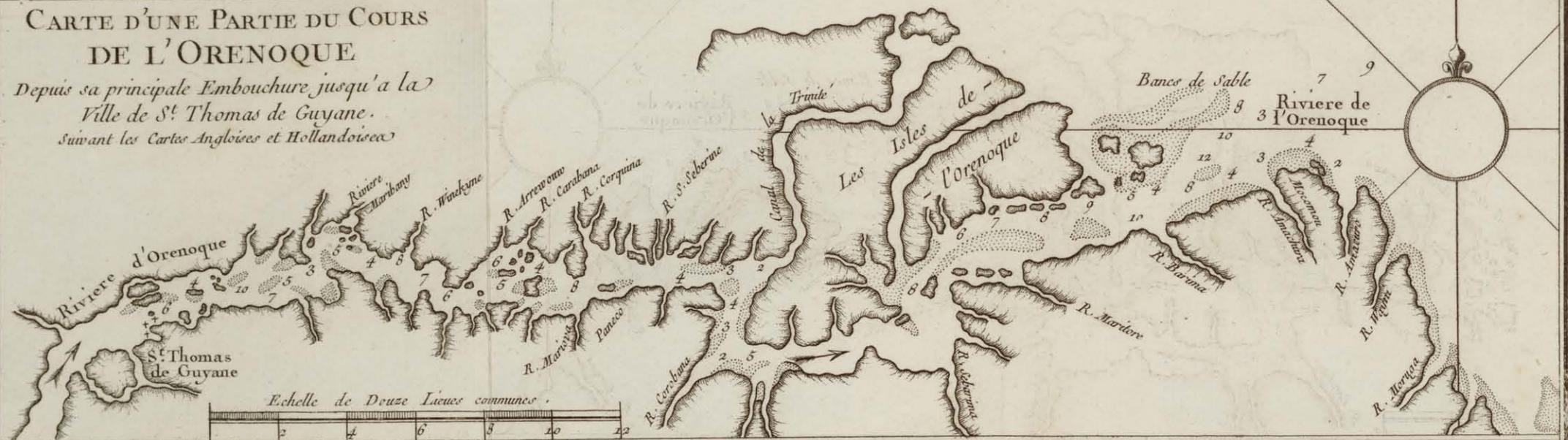
Leurs maifons, qui ne ſont que de miſérables huttes où il n'y a aucuns meubles, ſont bâties ſur des pieux & des madriers, qu'ils ſont obligés d'enfoncer dans la vaſe, juſqu'à ce qu'ils trouvent la terre ferme ; ils élevent leurs pieux aſſez haut, pour que les inondations de l'Orenoque & les marées ne puiſſent y atteindre, de forte que les maifons, les rues & les places, ſe trouvent ſuspendues au-deſſus de l'eau : l'enceinte & le plancher des maifons ſont de bois, la couverture d'écorces de palmiers, le tout lié & attaché aſſez ſolidement pour réſiſter au mouvement des eaux.

Grande en-
trée de l'Ore-
noque.

Les Iſles qui ſont à l'entrée de l'Orenoque ſont beaucoup de paſſes, mais elles ne ſont pas connues. La principale & la ſeule fréquentée par les Européens, que les Eſpagnols appellent *Boca de Navios*, eſt ſituée du côté de l'Eſt, par la Latitude Septentrionale de huit degrés cinq minutes, & par les trois cens dix-huit degrés de Longitude, Méridien vraisemblablement de l'Iſle de Fer ; ce qui revient au ſoixante-deuxième degré à l'Occident du Méridien de Paris : & quoique le Pere Gumilla, dont cette détermination eſt tirée, ne l'appuie d'aucune obſervation, j'ai cru devoir l'adopter après l'avoir

CARTE D'UNE PARTIE DU COURS
DE L'ORENOQUE

Depuis sa principale Embouchure jusqu'à la
Ville de S^t Thomas de Guyane.
Suivant les Cartes Angloises et Hollandoises



CARTE DU BRAS PRINCIPAL
DE LA RIVIERE D'ORENOQUE

Depuis la Pointe de Barime a son Embouchure
jusqu'au Fort de S. Thomas
Suivant un Manuscrit François.

BIBLIOTHEQUE
A. P. P. P.
CATHERINE

comparée avec plusieurs détails géographiques des Côtes voisines & quelques Observations Astronomiques les plus prochaines, leur accord servant de preuve aux positions respectives des unes & des autres, comme on peut s'en convaincre par l'examen de ma Carte générale de la Guiane.

Cette entrée a deux à trois lieues de largeur; les terres des deux côtés sont basses & noyées; le Chenal est resserré par des Isles & des Bancs de sable & de vase, qui en rendent la navigation difficile, & même dangereuse, lorsqu'on n'a pas de pratique: on trouve dans cette entrée, huit, neuf & dix brasses d'eau de basse Mer. Le lit du Fleuve se reserre ensuite & forme plusieurs contours & sinuosités avec beaucoup d'Isles de différentes grandeurs, parmi lesquelles il n'est pas aisé de chenailler; il y a même dans quelques endroits des hauts-fonds, sur lesquels on ne trouve de basse Mer que deux brasses & demie, & trois brasses d'eau.

Pour faire connoître plus particulièrement cette entrée, il auroit fallu en donner une Carte exacte & détaillée; mais quelques recherches que j'aie faites, je n'ai rien trouvé de satisfaisant: cependant je joins ici deux différentes Cartes de cette entrée, avec environ soixante lieues du cours du Fleuve, en remontant jusqu'à la Ville de Saint-Thomas de la Guiane. La première est tirée de ce que les Hollandois en ont publié, & qu'on trouve dans le Recueil ou Flambeau de la Mer de Vankeulen, de 1699, qu'on pourroit présumer avoir quelque exactitude, puisque les Navigateurs de cette Nation ont beaucoup fréquenté cette Rivière, & que les Anglois l'ont copiée &

Carte de la
grande entrée
de l'Oreno-
que.

30 DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE
insérée dans leur Pilote Anglois, édition de Londres.
La seconde est tirée d'une grande Carte manuscrite,
qui est au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine,
qui a pour titre, *Carte du Bras principal de la Ri-
viere de l'Orenoque, depuis la Pointe de Barime,
jusqu'au-dessus du Fort de Saint-Thomas de Guiane,
occupé par les Espagnols, dressée par le sieur Jean-
Baptiste-Pierre Romain, sur les Observations des
personnes envoyées exprès sur les lieux, par Jean-
Paul Masclary de Beauveset, Ecuyer.* La différence
que l'on remarque entre ces deux Cartes, jette une
incertitude d'autant plus grande sur cette Partie, que
je n'ai aucuns moyens de critique & de comparaison
à leur opposer, & qu'il m'est actuellement impossible
de juger lequel de ces deux Plans est le plus exact &
le plus approchant de la vérité.

PROFONDEUR DE L'ORENOQUE,

Ses Courans, la Crue de ses Eaux & ses Débordemens.

LES Espagnols prétendent que l'Orenoque ne le
cede point aux plus fameuses Riviere de l'Ancien &
du Nouveau Monde, Piedrahita, dans le premier
Chapitre de son Histoire du Nouveau Royaume de
Grenade, dit que l'Orenoque ne connoît au-dessus
de lui que le Maranon. Le Pere Mathias de Tapia,
dans le Mémoire qu'il présenta au Roi d'Espagne en
1715, est du même sentiment.

Le Pere de Gumilla dans son Histoire de l'Ore-

noque, dit qu'en l'année 1734, Paul Dias Paxardo, Ingénieur, reçut ordre du Colonel Don Carlos, Gouverneur & Capitaine Général des Provinces de Guiane & de Comana, d'aller dans l'Orenoque. Cet Officier vint mouiller entre le Fort de Saint-François d'Affise de la Guiana, & l'Isle del Canno del Limon, qui est vis-à-vis, où, dans le mois de Mars, qui est le tems où ce Fleuve est le plus bas, les eaux se retirent d'environ un tiers de lieue : ayant jetté la sonde, après l'avoir armée d'un poids capable de résister au courant, il trouva que la profondeur étoit de soixante-cinq brasses. Quelques années au-paravant, le Gouverneur Don Gusman ayant fondé dans un endroit où le Fleuve a moins de largeur qu'à la Guiane, il trouva quatre-vingts brasses d'eau : mais dans les mois d'Août & de Septembre, où l'Orenoque reçoit son plus grand accroissement, on trouve vingt brasses de plus, c'est-à-dire, cent brasses de profondeur : ce que l'on auroit peine à croire, si des Auteurs dignes de foi ne l'attestoient.

Sondé dans
l'Orenoque.

» Voici une singularité de ce Fleuve, qui mérite
 » toute l'attention des curieux, & qu'on n'a remar-
 » qué dans aucune Riviere du monde. L'Orenoque
 » emploie cinq mois à croître, & ses différens accrois-
 » semens sont marqués par les traces qu'ils laissent sur
 » les rochers & sur les arbres qui bordent ses Côtes ;
 » il se maintient un mois entier dans cet état ; &
 » après avoir employé cinq autres mois à décroître
 » dans la même gradation, il reste un mois entier
 » dans ce même degré de décroissement ; employant
 » ainsi le cours entier d'une année à monter & à

Crue des
eaux de l'O-
renoque.

» descendre , soit qu'il pleuve ou non dans les Pro-
 » vinces voisines dont il ne dépend en aucune ma-
 » niere.

» Les anciens Habitans de la Guiane & les Indiens
 » voisins de l'Orenoque, ont encore observé que tous
 » les vingt-cinq ans, la derniere crue de ce Fleuve
 » s'éleve de deux pieds & demi au-dessus du terme
 » fixé pendant les vingt-quatre années qui ont pré-
 » cédé.

Quoiqu'il ne soit pas aisé de trouver la cause d'un
 accroissement aussi considérable & aussi singulier :
 voici qu'en dit le Pere Gumilla.

Raisons de la
 crue des eaux.

» Les premieres pluies tombent en Avril dans les
 » Montagnes d'où sort cette quantité prodigieuse de
 » Rivieres qui viennent se décharger dans l'Oreno-
 » que ; & c'est alors qu'arrive la premiere crue : mais
 » comme les plages de l'Orenoque ont beaucoup
 » d'étendue , & qu'elles ont été long-tems desséchées
 » par l'ardeur du Soleil, elles absorbent toute l'eau
 » qui y étoit tombée , ce qui fait qu'il n'en vient pas
 » une goutte à la Mer , & qu'on ne s'apperçoit pas de
 » cet accroissement dans les embouchures de la Ri-
 » viere : il n'en est pas de même de la seconde crue ,
 » qui trouvant ses plages déjà humectées, se laisse
 » facilement appercevoir & va toujours en augmen-
 » tant durant le mois d'Avril & les quatre suivans ,
 » Mai , Juin , Juillet & Août , se maintenant dans
 » sa plus grande hauteur le mois de Septembre. Le
 » Fleuve cesse alors de croître, parceque ses eaux se
 » répandent dans quantité de Lacs voisins de ses
 » bords, dont quelques-uns sont marqués sur la Carte
 » ci-jointe,

» ci-jointe. Le mois d'Octobre venu, l'Orenoque re-
 » commence à baisser, & rassemble dans son lit toutes
 » les eaux qui s'étoient répandues dans les Lacs des
 » environs, d'où vient qu'il emploie à décroître le
 » même nombre de mois qu'il avoit mis à monter ;
 » savoir, Octobre, Novembre, Décembre, Janvier
 » & Février ; parvenu à son plus bas étage, il reste
 » tout le mois de Mars dans cet état, & abandonne
 » ses plages, pour que les Caymans & les Tortues
 » qui y sont en très grand nombre, puissent déposer
 » leurs œufs dans le sable, où la chaleur du Soleil les
 » fait éclore.

On ne sauroit dire au juste de combien de pieds l'Orenoque croît & décroît, cela dépend de l'étendue plus ou moins grande de son lit, aussi-bien que de la pente du terrain sur lequel il coule. Dans l'endroit le plus étroit du Fleuve, on trouve un promontoire ou rocher de pierre vive, de cent vingt pieds de haut, sur lequel est un arbre dont on voit les racines à travers les fentes du rocher d'où elles sortent pour s'abreuver dans l'eau : ce rocher est entièrement caché par les eaux durant une partie du mois Juillet, & pendant tout celui d'Août ; & ce n'est qu'à la faveur de cet arbre, qui sert de balise, que les Voyageurs évitent ce rocher qu'il est dangereux d'aprocher. On peut conclure de-là, que le Fleuve croît de cent vingt pieds dans l'endroit le plus resserré de son lit.

Le Fleuve
croît de cent
vingt pieds.

Dans le détroit de Marimorosa, où l'Orenoque passe avec la rapidité d'un traît, on a mesuré depuis la marque de la crue ordinaire jusqu'à l'eau, trente-six pieds ; & deux pieds & demi plus haut, est la

marque de la grande crue qui arrive tous les vingt-cinq ans. Vis-à-vis d'Uyapy où la Riviere a quatre lieues de largeur en face des bouches de l'Apuré, où il y en a bien davantage, & dans tous les lieux également bas, les crues sont moins considérables.

Le flux & reflux se fait sentir dans le Fleuve.

Le flux & reflux de la Mer se font sentir jusqu'au pied du torrent de Camifetta, qui est à plus de soixante lieues des bouches de l'Orenoque; mais non pas plus loin à cause d'une effroyable Cataracte qui s'y trouve, & qu'on ne passe qu'avec beaucoup de danger.

Vis-à-vis de la bouche de la Riviere de Meta, on trouve le Torrent de Carachina formé par plusieurs Isles de pierres vives, entourées de rochers, dont les uns sont visibles & les autres cachés dans l'eau: ce qui rend ce passage difficile.

Cataractes de l'Orenoque.

A douze lieues de-là, on trouve le Torrent de Tabaje qui n'est pas moins formidable; de sorte que dans l'espace de trente-cinq lieues en remontant, l'Orenoque forme trois Cataractes qui interrompent la navigation: on ne surmonte ces Torrens qu'avec beaucoup de danger & qu'à force de travail; mais pour les trois autres Torrens des Aturés, il est impossible de les surmonter, & l'on est obligé de transporter les Bateaux par terre, ce qui exige beaucoup de travail & de tems.



COURS DE L'ORENOQUE,

Et les principales Rivieres qu'il reçoit.

DE la grande embouchure de l'Orenoque, dont on a parlé ci-devant, jusqu'à la dernière, qui se jette dans le Golfe Triste ou le Golfe de Paria; on compte environ soixante lieues: cette embouchure est appelée dans le Pays *Manabo Pequeno*. On ne la connoît guère, & j'ignore si elle est praticable pour des Navires; mais si ce bras de l'Orenoque étoit navigable, ce seroit une route bien plus courte pour entrer dans le Fleuve & venir mouiller à la Ville de Saint-Thomas, qui est située presqu'au Sud du Canal, sur la rive opposée.

Entre Saint-Thomas de Guiane & le Cap le plus Oriental de *Boca dos Navios*, appelé la Pointe de Barime; il y a plusieurs Rivieres qui se déchargent dans l'Orenoque; elles prennent leurs sources dans cette chaîne de Montagnes qui sont au Sud de l'Orenoque, & qui font la séparation de la Guiane Espagnole d'avec la Guiane Hollandoise: la plus considérable de ces Rivieres est celle d'*Akiri* (Aquire) éloignée d'environ trente lieues du Cap de Barime, sur la rive Méridionale du Fleuve. Dans tout cet espace, le Fleuve est rempli d'Isles & de Hauts-Fonds, dont il faut se défier lorsqu'on veut remonter jusqu'au Fort de Saint-Thomas, qui est éloigné d'environ trente lieues de l'embouchure de l'*Akiri*.

Rivieres qui tombent dans l'Orenoque.

Riviere d'*Akiri*.

Riviere de
Caroni.

A dix ou onze lieues du Fort de Saint-Thomas , on trouve du même côté la Riviere de *Caroni* , qui est fort large & fort profonde ; elle prend sa source dans les montagnes dont nous venons parler. Une lieue avant que de se joindre à l'Orenoque, son lit est resserré par des rochers où elle se précipite avec grand bruit , & coule avec tant de rapidité , qu'elle refoule les eaux de l'Orenoque à une bonne portée de fusil sans se mêler ; de sorte qu'il est aisé de distinguer leurs eaux dans un assez long espace. L'eau de Caroni paroît noire , ce qui provient du sable sur lequel elle coule ; mais étant mise dans un verre , elle est aussi claire que le cristal ; elle est fort legere & fort saine. A quinze lieues environ de son embouchure , on trouve sur la rive Orientale , un Village qu'on nomme Saint-Joseph , où il y a une Mission pour les Indiens de la Nation des Guianas , desservie par des Capucins Catalans.

A trente lieues du Caroni , de l'autre côté du Fleuve , il y a une Riviere assez considerable , que les meilleurs Geographes appellent la Mama , qui selon eux , prend ses sources dans la Province de Caracas , comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

A environ vingt-cinq lieues au-dessus de la Mama , on voit sur les bords du Fleuve , à droite & à gauche , des montagnes de roche qui resserrent le Fleuve & le rendent extrêmement rapide : on appelle cet endroit , le Détroit & Torrent de Camisetta : ce passage est dangereux & n'a pas moins de deux à trois lieues de long.

Le Fleuve s'élargit ensuite, ses bords sont bas & noyés avec plusieurs Isles de différentes grandeurs : du Déroit de Camifetta à la Riviere de Cauca, on compte quinze lieues environ.

La Riviere de Cauca est à plus de soixante & dix lieues du Caroni, du même côté ; elle prend sa source dans les montagnes qui sont au Midi de l'Orenoque. Cette Riviere est aussi grande & aussi profonde que celle du Caroni ; son embouchure est par la Latitude de cinq degrés trente minutes, suivant le Pere Gumilla. Il y a plusieurs Lacs assez considérables aux environs de cette embouchure, dans lesquels les eaux de l'Orenoque se répandent dans le tems des crues & des pluies.

Riviere de
Cauca.

Continuant de remonter l'Orenoque, outre une infinité de Rivieres de différentes grandeurs, qui s'y jettent des deux côtés, on trouve du côté de l'Occident les embouchures de l'Apuré, qui sont situées par les cinq degrés cinq minutes de Latitude, & par les soixante-huit degrés quinze à vingt minutes de Longitude Occidentale du Méridien de Paris.

Riviere d'Apuré.

Cette Riviere est fort large & fort profonde : le Pere Gumilla, qui a passé neuf ans sur ses bords, en donne la description dans son Histoire de l'Orenoque, d'où j'ai tiré ce qui suit :

La principale source de l'Apuré est dans l'endroit le plus élevé & le plus escarpé des montagnes du Nouveau Royaume de Grenade ; elle donne une si grande quantité d'eau, que ceux qui vont à Chitaga, près de Pampelune, ne sauroient la passer à gué ; de sorte qu'on a été obligé d'y faire un Pont d'une

Source de
l'Apuré.

grande étendue, & qui a couté de fort grosses sommes : de-là elle se jette dans des vallées spacieuses, dans lesquelles elle reçoit les Rivieres de Sifidi, de Cafidi, de Calajau, d'Uboca & d'Uru ; cette dernière vient de la Ville de Saint-Christophe, laquelle est située dans le lieu le plus élevé du Nouveau Royaume de Grenade, entre les Villes de Pampe-lune & de la Grita. L'Apuré reçoit encore le Caperu dont l'eau est produite par la fonte des neiges qui tombent à l'Orient de la Ville de Merida, ensuite la Riviere d'Auré, & enfin la Riviere de Saint-Dominique ou de Guanaré, qui est plus considérable, & qui rassemble les eaux de la Province de Varinas, sur les bords de laquelle on trouve le Village & la Mission de Guanaré.

Cours de l'Apuré.

Enfin, la quantité d'eau que l'Apuré reçoit dans l'espace de plus de deux cens lieues est si grande, que ne pouvant plus la contenir, elle se fraie un passage à travers une Forêt, vingt lieues avant que d'arriver à l'Orenoque, & se décharge dans le Guarico, qui n'est qu'une petite Riviere de la Province de Caraque, mais qui devient navigable au moyen de cette jonction, comme on peut le voir sur la Carte.

Branches de l'Apuré.

L'Apuré, dépouillé d'une partie de ses eaux, va se jeter dans l'Orenoque ; mais auparavant, il se divise en trois branches, qui sont si abondantes & si rapides, qu'elles repoussent les eaux de l'Orenoque avec tant de force, que ce Fleuve qui a presque une lieue de largeur en cet endroit, se resserre de plus d'un quart ; ce qui forme des tournans affreux, qui ont occasionné plusieurs naufrages, en attirant les bateaux

de fort loin : aussi les Voyageurs ont grand soin de les éviter, prenant leurs précautions de loin pour ranger le côté opposé du Fleuve.

On trouve du côté du Sud le Pararuma & le Paruasi, qui sont deux Rivières, proche lesquelles il y a quelques Missions d'établies : on trouve sur les bords de la première, la Mission de Notre-Dame-des-Anges ; & sur les bords de la seconde, celles de S. Xavier & de S. Joseph de Mapoyes.

Proche de l'embouchure de la Pararuma, sur les bords de l'Orenoque, du côté du Sud, il y a un rocher qui s'élève en pyramide à une hauteur étonnante ; sa base a une demie lieue de tour, & on ne peut arriver au sommet que par deux côtés, encore faut-il beaucoup d'attention pour ne pas se précipiter. Ce rocher, qu'on appelle Pararuma, paroît plutôt un ouvrage de l'art que de la nature ; & son sommet, qui de loin paroît extrêmement pointu, est une très belle plateforme de figure ovale, entourée d'un appui formé de la même pierre, dont le sol est d'une terre très fertile, où les Salivas ont un jardin dont la fraîcheur est entretenue par une source qui sort du rocher. La vûe y est admirable : du côté de l'Orient & du Midi, elle est bornée par une chaîne de montagnes qui accompagne & suit l'Orenoque depuis sa source jusqu'à l'Océan ; au lieu que du côté du Nord & du Couchant, elle n'a d'autres bornes que l'Horison.

Rivière de
Pararuma.

Rocher de
Pararuma.

Du même côté en remontant l'Orenoque, on trouve un autre rocher aussi singulier : il a plus de deux lieues de circuit, & il paroît ne faire qu'une seule

Autre rocher
singulier.

masse ; son sommet est couvert d'un Bois où l'on ne peut arriver que par une seule avenue, qui est du côté de l'Orient & très difficile. Ce rocher mesuré perpendiculairement depuis son sommet jusqu'au plan qui forme une espece de balcon sur la Riviere , a cent vingt-six brasses de haut : ce plan, qui a quarante pas de largeur sur plus de quatre-vingts de longueur, est élevé au-dessus de l'eau de plus de cinquante pieds. Les Missionnaires ont bâti, sur ce plan ou plateforme naturelle, une espece de Fort où il y a trois batteries & des cazernes où ils ont quelques Soldats : ce poste est extrêmement important pour s'opposer aux invasions des Caraïbes qui venoient ravager les Missions. La Riviere de Paruasi vient se jeter dans l'Orenoque, au pied de ce fameux rocher que les Naturels du Pays appellent *Marumaruta*.

Le lit de l'Orenoque n'a pas plus d'une portée de fusil d'étendue dans cet endroit, à cause du grand nombre de rochers qui se trouvent de l'autre côté du rivage : ce qui, joint à la rapidité du courant & aux tournans d'eau, rend le passage extrêmement dangereux.

Riviere de
Sinaruco.

La Riviere de Sinaruco est bien plus considérable que les précédentes ; elle est située sur la Côte Occidentale de l'Orenoque, à quarante-cinq lieues au moins des bouches de l'Apuré ; elle prend sa source au pied des montagnes de Chisgas où il y a beaucoup de neiges : on l'appelle *Canaguata* dans le centre de la Forêt, & *Ravanal*, après qu'elle en est sortie ; elle se jette ensuite dans un bras que forme l'Apuré, qu'on appelle *Dauraca*. Ce n'est qu'après cette jonction

tion qu'elle prend le nom de Sinaruco, & c'est sous ce dernier nom qu'elle entre dans l'Orenoque dans l'espace de terrain qu'il y a entre l'Apuré & la Meta.

Depuis les embouchures de l'Apuré, jusqu'à la Riviere de Meta, le lit de l'Orenoque forme un demi cercle, dont les sinuosités sont fort irrégulieres; quoi qu'il continue son cours directement vers le Sud, en s'approchant de l'Equateur.

Riviere de
Meta.

Cette Riviere est aussi considerable que celle d'Apuré, tant par l'abondance de ses eaux, que par la longueur de son cours. Comme les Jésuites ont plusieurs Missions sur ses bords, on la connoît assez bien, ainsi que les Rivieres qu'elle reçoit & les Nations qui l'habitent.

La principale source de la Meta est située dans l'endroit le plus élevé du Nouveau Royaume de Grenade, entre Santafé de Bogota & Tunja, dans une montagne couverte de neiges & de bruyeres, qu'on appelle Albaracin, d'une Hôtellerie qui est au pied.

Sources de
la Meta.

De cette montagne, en tournant vers l'Orient, descend la Meta (c'est ainsi qu'on l'appelle dans la vallée de Turmaque) qui, après avoir reçu une grande quantité d'eau dans les différentes vallées de ces affreuses montagnes, traverse les campagnes de Saint-Jean, sous le nom d'Upia: après avoir reçu beaucoup de petits ruisseaux, elle va se joindre à la Riviere de Cufiana, qui a sa source dans les montagnes de Toquilla, voisines de Tunja: à quelque distance de la Ville, elle reçoit la Riviere de Cravo,

à l'embouchure de laquelle est la Colonie de la Conception de la Nation Achagua.

Rivieres qui
se jettent dans
la Meta.

Les autres Rivieres qui se jettent dans la Meta, sont la Guiripa, qui n'est pas éloignée de la Mission de Saint-Michel chez les Salivas; la Guanapato, où est la Mission de Saint-François-Regis, chez les Achaguas; le Pato, qui est à quatre lieues au-dessous, lequel descendant des montagnes d'Ogonta, couvertes de neiges, se jette dans la Meta, après avoir reçu la Tocaria, la Curama, & quelques autres petites Rivieres.

Riviere de
Cafanaré.

La Meta reçoit aussi la Cafanaré, qui est une Riviere considérable dont la source est dans les montagnes de Chiquita, & dans laquelle tombent celles de Puraré & de Tacoraqua, qui ont à l'Occident la Mission de Pauros, & au Nord celle de Patute. A l'Orient & dans la plaine, on trouve la Mission de Saint-Sauveur, qui est un Port de la Riviere de Cafanaré, où ceux qui descendent à la Meta & à l'Orenoque s'arrêtent pour se reposer.

La Cafanaré reçoit aussi la Riviere de Tame, qui descend des montagnes de Chita, & sur les bords de laquelle sont les Missions des Giraras & Betoyes, qui sont très nombreuses.

Plus loin on trouve la Riviere d'Ele & celle de Cravo, qui se jettent ensemble dans la Meta, & entre-deux, au-dessus de leur confluent, la Mission de Saint-Xavier de Macaguane. La Riviere d'Ele est remarquable par ses débordemens, qui sont les mêmes; soit que les pluies soient abondantes, soit qu'il n'y en ait point: car dans ce dernier cas, l'ardeur du

Soleil fait fondre les neiges des montagnes de Chifgas & de Quacamayas, où sont les sources de cette Riviere.

La Meta, ayant reçu toutes les Rivieres dont on vient de parler, & plusieurs autres qui sont peu connues, vient se jeter dans l'Orenoque, par la Latitude Septentrionale de deux degrés, & par les soixante & onze degrés de Longitude.

Après ce qu'on vient de dire de l'abondance des eaux de la Meta, & de la rapidité de son courant, on croiroit que sa jonction avec l'Orenoque, devoit se faire avec la même furie que celle de l'Apuré; mais il n'en est pas ainsi, parceque quelques lieues auparavant, le courant de la Meta prend un tel équilibre avec celui de l'Orenoque, qu'on a peine à le distinguer, sur-tout dans les tems des débordemens: de sorte que cette jonction se fait d'une maniere imperceptible.

Jonction de
la Meta à l'O-
renoque.

On trouve à l'embouchure de la Meta, sur la rive Orientale, la Mission de Sainte-Therese, de la Nation des Salivas; à vingt-cinq lieues plus haut, sur la même rive, il y a celle de Saint-Joachim de la même Nation: c'est proche l'embouchure de la Meta, un peu au-dessous, qu'est le furieux Torent de *Carichana*, qui rend la navigation de l'Orenoque très dangereuse en cet endroit.

Le Torent de *Tabajé* est à dix lieues au-dessus des bouches de la Meta: c'est un endroit où le lit de l'Orenoque est tellement rétréci par des rochers, que sa rapidité est très difficile à surmonter, & cause souvent des naufrages.

Cataractes
dans l'Oreno-
que.

Dix lieues au-dessus du Torent de Tabajé, l'Orenoque jette un bras qui court vers le Sud-Est, & va se joindre au *Rio Negro*, ou Riviere Noire, laquelle se décharge dans l'Amazone. Nous parlerons de ce bras de l'Orenoque & de la Riviere Noire, lorsque nous décrirons la Guiane Portugaise. Dix lieues plus haut on trouve trois Cataractes proche les unes des autres, qui barrent l'Orenoque & en interrompent entierement la navigation : on ne peut pas les franchir, & il faut transporter les Canots ou Bateaux par terre, jusqu'au-dessus de ces cataractes, ce qui ne se fait qu'avec beaucoup de peine & de tems : ces Cataractes s'appellent les *Aturés*.

Riviere de
Bidacha.

A peu de distance au-dessus, on trouve la Riviere de *Bidacha*, qui rassemble toutes les eaux des plaines qui sont entre la Meta & l'Orenoque. Ce fut à Bidacha que s'établirent autrefois les Missions pour les Nations Chiricuas & Salivas ; mais les Indiens Caribes y ayant porté la guerre, massacrerent les Religieux qui les desservoient.

Riviere de
Guabiari.

A environ trente-cinq ou quarante lieues au-dessus de l'embouchure de la Riviere de Bidacha, on trouve celle de la Riviere de *Guabiari*, qui porte divers noms, suivant les divers Pays qu'elle arrose, elle prend sa source dans de hautes montagnes toujours couvertes de neiges, au pied & à l'Occident desquelles est bâtie la Ville de Santa-Fé de Bogota : comme le climat est tempéré, on y jouit d'un Printems continuel, & les campagnes y sont les plus belles du monde. Le cours de Guabiari n'est pas exactement connu, on fait qu'après être sorti des

montagnes, il traverse une très grande Forêt, ensuite de vastes plaines, & vient se jeter dans l'Orenoque, par les vingt-cinq ou trente minutes au Nord de l'Equateur, & par les soixante & treize degrés trente minutes de Longitude Occidentale du Méridien de Paris, suivant l'estime des meilleurs Géographes.

Depuis la Riviere de Guabiari, en remontant l'Orenoque & s'avancant vers l'Ouest, on trouve un grand nombre de Rivieres, telles que le Caguan, la Fragua, la Rodriguès, & quelques autres peu connues, qu'on peut regarder comme les sources de l'Orenoque : elles sortent de ces montagnes qui sont au Sud de Caguan & de Timana, Pays peu fréquentés par les Européens, & habités par des Indiens qui ne sont connus que par leurs vols & leurs brigandages, & contre lesquels les Espagnols ont été obligés d'envoyer plusieurs fois des Troupes pour les réprimer.

Sources de
l'Orenoque.

ARTICLE SECONDE.

CLIMAT ET PRODUCTIONS DES PAYS SITUÉS AUX ENVIRONS DE L'ORENOQUE.

L'ORENOQUE, renfermant son cours entre l'Equateur & le neuvieme degré de Latitude, se trouve par conséquent dans le premier Climat de la Zone Torride, d'où l'on conclut que les chaleurs y doivent être excessives; elles le sont, en effet, surtout dans les endroits qui sont éloignés de ces hautes montagnes toujours couvertes de neiges, que dans le

Hautes mon-
tagnes nom-
mées Para-
mos.

Pays on appelle *Paramos*. Ces montagnes, dont la hauteur est extrême, sur le sommet desquelles regne un froid mortel pour les hommes & pour les animaux, rendent habitables les cantons dont elles sont voisines, qui sans elles seroient brûlés par les chaleurs continuelles : de sorte que par leur moyen, on trouve dans ces Pays voisins de l'Équateur, les quatre saisons pour ainsi dire, suivant qu'on est plus ou moins éloigné de ces *Paramos*. Par exemple, ceux qui habitent au pied ont toute l'année un froid assez sensible & assez marqué pour mériter le nom d'Hiver ; aussi n'y trouve-t-on aucuns des fruits qui viennent dans les Pays chauds. A une distance proportionnée, les Pays sont tempérés toute l'année, les arbres fruitiers y sont couverts de fleurs & de fruits, les uns verds, les autres mûrs : de sorte que l'on y jouit tout à la fois du Printems & de l'Automne. Enfin les Pays qui sont plus éloignés de ces montagnes, éprouvent un Été continuel & des chaleurs très fortes.

Température
du Pays.

On peut donc choisir, ou le Printems perpétuel des Pays tempérés, ou la chaleur continuelle des Pays chauds, ou le froid rigoureux des Pays froids, & ce, sans beaucoup embrasser de Pays : cette variété se fait sentir par les productions de la Terre. Dans les Pays froids, on ne trouve, ni ris, ni tabac, ni coton, ni cannes à sucre, ni cacao, ni planes, ni papayes, ni pommes-de-pin, ni oranges, ni citrons, ni aucuns des fruits qui font la richesse des Climats chauds ; mais en récompense, le bled, les légumes, les herbes potageres, les pommes & autres fruits des Pays froids y viennent très bien,

Ainsi ce sont ces hautes montagnes couvertes de neiges, qui, inhabitables par elles-mêmes, rendent le Pays où elles sont situées, plus ou moins agréable, selon que l'on en est plus ou moins éloigné, ou à une distance moyenne : car pour le reste du Pays, il est sujet à des chaleurs continuelles & insupportables, même dans la saison des pluies. Le Soleil y passant perpendiculairement deux fois l'année, on ne doit point y distinguer d'Hiver, malgré ce qu'en ont dit quelques Auteurs.

La quantité de Rivieres (1) qui se déchargent dans l'Orenoque, communiquent au terrain une humidité qui rend les vallées où elles passent, d'une fertilité surprenante ; les plaines sont couvertes d'une quantité prodigieuse d'arbres de toute espece, qui forment le plus beau coup d'œil qu'on puisse voir, & qui sont d'une grosseur étonnante : on y trouve des Forêts de cacaotiers sauvages, chargés de gouffes remplies de fèves qui servent de nourritures à une infinité de Singes, d'Ecureuils, de Perroquets, de Guacamayas, & autres animaux semblables ; d'où l'on peut conclure qu'un terrain aussi fertile naturellement, le seroit bien davantage s'il étoit cultivé.

Forêts de
Cacaotiers.

Arbres, Fruits & Plantes.

L'arbre le plus commun & le plus utile aux Indiens qui habitent les Isles qui sont à l'entrée de l'Orenoque & les Pays voisins, c'est le Palmier, appelé

Palmier mur-
richi, ses pro-
priétés.

(1) Je n'ai pas pu marquer sur mes Cartes toutes ces Rivieres, faute de connoissances suffisantes.

Murichi, qui fournit à tous leurs besoins ; 1°. ils en tirent par incision, une liqueur blanchâtre, douce & savoureuse, qui quelques jours après acquiert beaucoup de force, & dont ils boivent jusqu'à s'enivrer : 2°. dans les incisions dont ils ont tiré leur vin, il s'engendre dans le même-tems, & durant plusieurs jours, tant qu'il reste du suc dans l'arbre, une grande quantité de vers blancs, de la grosseur du pouce, qui ressemblent parfaitement à du beurre, & qui fournissent une nourriture agréable & succulente, lorsqu'on peut vaincre le dégoût qu'ils causent à la première vûe. 3°. Lorsque le tronc n'engendre plus de vers, ils en tirent une masse spongieuse qui renferme une espece de farine semblable à de l'amidon fort fin, dont ils font un pain assez bon, mais si pesant qu'il incommode ceux qui n'y sont pas accoutumés. 4°. Le fruit qu'ils ont grand soin de cueillir, consiste en de belles grapes de dates rondes & presque aussi grosses qu'un œuf de poule, dont la chair est fort savoureuse, & qui ont un noyau dans le milieu, avec une amande à-peu-près semblable à une noisette. 5°. Ils font des planches du tronc, dont ils bâtissent leurs maisons & les couvrent avec les feuilles. 6°. Ils tirent une espece de chanvre de ces mêmes feuilles, dont ils font des cordes, des filets & des hamacs, qu'ils appellent *Chincoros*, & dont ils vendent beaucoup. 7°. Ils emploient l'écorce qu'ils tirent de la tige verte des palmiers, pour faire des corbeilles, & les boîtes dans lesquelles ils serrent leurs effets.

Autres sortes
de Palmiers.

Outre le Palmier *Murichi* dont on vient de parler, on en trouve deux autres, l'un est appelé *Sijirri* par
les

les Indiens : & *cachipaés* par les Espagnols ; ce palmier s'éleve fort haut, chaque palme porte deux ou trois grapes de dattes, qui ont la figure & la couleur de pommes de capendu. On ne peut manger ce fruit, même dans sa maturité, à moins que l'on ne l'ait fait cuire, alors il est fort nourrissant. L'autre est d'une espece plus petite, ses dattes l'emportent sur les autres; elles ont la couleur, la figure & le goût du raisin : on l'appelle *camuirri*.

Le Platane est un arbre très utile aux Indiens, tant pour leur nourriture que pour l'agrément : ses feuilles forment un très bel ombrage, ayant plus de trois pieds de long & deux pieds de large : cet arbre vient très aisément, & de bouture. Lorsqu'il est à la hauteur de dix ou douze pieds, il sort de son sommet un jet, qui étant parvenu au-dessus des feuilles, laisse tomber deux écorces qui découvrent une grappe semblable au raisin, couronnée d'une fleur blanche dont l'odeur est extrêmement suave ; ces grapes, dans un bon terrain, pesent jusqu'à cinquante livres, & renferment pour l'ordinaire cinquante platanes, qui étant rotis tandis qu'ils sont verts, servent de pain : on les mange bouillis dans le pot comme des navets. Lorsqu'ils sont mûrs, ils sont savoureux, mais fort pesans à l'estomac.

Le Platane

Les arbres les plus beaux & les plus touffus de ces plaines, sont les *Canafistulos* ; ils sont chargés d'une si grande quantité de fleurs jaunes, qu'il est impossible de distinguer une feuille : le fruit vient ensuite en abondance : les Indiens s'en servent pour la composition de plusieurs remedes.

Canafistulos

Le Cabima.

Le Cabima, que les Européens appellent *Palo de aceyte*, est l'arbre le plus précieux qu'on trouve sur l'Orenoque : il est haut & touffu ; ses feuilles ressemblent à celles du poirier, son écorce est lisse, douce & épaisse ; il croît dans les lieux humides, près des Rivieres & des Lacs : on en tire par une incision qu'on y fait, une huile dont on fait grand cas. Les Hollandois la recherchent & l'achètent des Caraïbes ; elle est excellente pour la guérison des plaies & de toutes sortes de blessures.

Le Cunafiri.

Le Cunafiri se trouve en quantité dans plusieurs Cantons ; cet arbre a le tronc fort gros ; son bois à moitié incarnat est aromatique ; son écorce est remplie de petits grains qui ont l'odeur de l'encens ; la sciure du cunafiri exhale la même odeur lorsqu'on la jette sur les charbons ardents.

L'algarobos.

Dans les bois où il y a des pierres & des rochers ; on trouve des arbres d'une grosseur étonnante, qu'on appelle *Algarobos* ; il pend de leur tronc des gros morceaux de gomme de deux ou trois livres chacun : cette gomme est transparente comme du crystal, mais on ignore encore ses propriétés ; les Indiens s'en servent pour s'éclairer dans leurs maisons : on pose un morceau de cette gomme à terre, & on met le feu à la partie supérieure, elle brûle toute la nuit, jettant une flamme extrêmement claire, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement consumée. Ces mêmes arbres naissent dans les bois où il n'y a point de pierres, mais ils ne donnent pas de gomme.

Le Turumo.

Le Turumo est un arbre que les Indiens cultivent, & qui croît aussi sans culture dans les champs ; son

fruit n'est pas bon à manger, mais il ne laisse pas que de leur être utile ; ils en font des plats, des écuelles, des tasses & des pots : ce fruit ressemble beaucoup au melon d'Inde, appelé *Angurie*, & son écorce est si forte qu'il faut plusieurs coups pour la casser.

Parmi les arbres fruitiers, l'*Anoto* ou l'*Achote*, est celui dont les Indiens font le plus de cas : cet arbre est fort touffu, il pousse de beaux bouquets de fleurs, moitié blanches & moitié rouges, auxquelles succèdent des grappes de fruits rouges, dont l'écorce est rude & armée de piquans, comme celle des marons : cette écorce renferme une grande quantité de grains rouges pareils à ceux des grenades sauvages, lesquels étant mis en infusion & exprimés avec les mains, donnent une teinture foncée qui dépose son sédiment dans l'espace de vingt-quatre heures, de manière que l'eau demeure aussi claire qu'auparavant. Les Indiens versent cette eau par inclinaison, & exposent au Soleil l'achote qui reste au fond du vaisseau ; & lorsqu'il est à moitié sec, ils en forment des pelotes qu'ils délaient avec de l'huile pour s'en oindre tous les jours, ce qui leur garantit la peau contre la grande ardeur du Soleil : cet onguent est un remède efficace pour les brûlures, étant appliqué sur la partie malade.

Anoto ou
Achote.

On trouve dans les Bois beaucoup de cedres, dont le plus remarquable est celui qu'on appelle *Cedre blanc*, pour le distinguer de l'autre qui est de couleur rougeâtre ; il ne rend pas de résine, mais lorsqu'on vient à le travailler, on y trouve des cavités pleines d'une certaine gomme aromatique, dont l'odeur est très douce.

Les Cedres.

Palo de Ani-
me.

Le Palo de Anime, est un arbre très commun ; les Indiens font des incisions dans son tronc, d'où il sort une résine blanche comme de la neige, & d'une odeur fort agréable : chaque bourgeon de l'anime donne des prunes vertes qui ne mûrissent jamais, & dont le suc est si caustique, qu'il fait enfler & fendre les levres de ceux qui les mordent.

Le Sassafras.

Le Sassafras, si estimable par l'odeur de son bois & la vertu de son écorce, croît en abondance aux environs des bouches de la Rivière de Cauca, où on le trouve sans prendre la peine de le chercher, ce qui fait croire, vû l'uniformité du climat, qu'il doit être extrêmement abondant dans plusieurs autres plaines.

Le Meray ou
Caracoli.

L'arbre qu'on appelle *Meray* dans la Province de Carthagene, & *Caracoli* dans celle de Casanaré, est très utile ; son écorce mise en infusion arrête les pertes de sang ; son fruit est savoureux, il a la couleur & la figure d'une pomme, excepté qu'il a au-dehors, du côté opposé à la queue, une espèce de pépin de la grosseur d'une amande, & qui en a le goût lorsqu'il est roti ; mais ce pépin est très caustique quand il est crud, il n'en faut qu'un petit morceau pour former un cautère ou un vésicatoire. A l'égard du fruit, son suc est assez doux, & lorsqu'on le laisse fermenter il acquiert le goût & la couleur du vin.

L'Arbre à
l'Anc.

Dans toutes les plaines de Varinas, de Guanaré, de Caracas, & sur les Rivières qui les traversent pour se rendre dans l'Orenoque, on trouve un arbre bas & touffu, chargé d'une grande quantité de fruit, en forme de grappes de raisin ; il a le goût fort & aroma-

tique : ce fruit est un remede excellent contre le venin de la vipere : on a vû les animaux piqués par ce reptile , aller manger de ce fruit , & se guerir : les Espagnols l'appellent *el Arbor del Burro*, (l'arbre à l'ane). Les Voyageurs se munissent d'une bonne quantité de ces fruits pour s'en servir au besoin , les viperes & autres especes de serpens étant forts communs dans ces plaines désertes & spacieuses.

Les Cannes à sucre viennent très bien dans ces Pays ; & presque toutes les Nations voisines de l'Orenoque en cultivent & en font une grande consommation.

Canes de
Sucre.

Le Tabac dont ils font grand usage, y croît facilement ; l'Anil y est commun.

Différentes
Plantes.

Le Titicana est une espece de roseau , dont les bords de toutes ces Rivieres sont couverts , qui ressemble assez aux cannes à sucre , avec cette différence que son sucre est presque aussi aigre que celui du limon, ce qui lui a fait donner le nom de *Canna agria* par les Missionnaires : ce suc est un remede contre la fièvre.

La Verveine croît dans ces Pays parmi les ronces & les épines : chaque feuille est accompagnée d'une petite fleur , dont la couleur tient le milieu entre le noir & le blanc , & qui est un spécifique admirable contre les fièvres tierces & quartes.

Parmi les herbes , il y en a un grand nombre qui sont propres à faire suppurer les plaies , que la chaleur fait ordinairement dégénérer en cancer : on en compose des emplâtres , qui à la seconde ou troisième fois nétoient parfaitement la plaie. Celle dont on

fait le plus d'usage, s'appelle *l'herbe de sainte Marie*, dont la feuille ressemble à celle de la Menthe, excepté qu'elle est plus large & que la fleur en est rouge: cette plante est fort amere.

L'Espino croît dans les lieux humides, sa feuille est faite comme une lancette, & il sort une épine du pied de chacune: cette plante a la même vertu que l'herbe de Sainte-Marie.

Le Boro. *Le Boro* croît sur les bord des Lacs & des Rivieres; ses feuilles ressemblent à celles du chou, mais elles sont plus grandes & sa tige plus grosse: cette tige, réduite en charbon & pulvérisée, déterge les plaies les plus envénimées, & fait revivre les chairs à la seconde fois qu'on y en met.

La Pigna. *La Pigna*, qui est le nom qu'on donne dans ces Pays à l'Ananas, y est très commune & trop connue pour en parler.

Le Cacao. Le Cacao sauvage croît de lui-même dans les plaines de la Riviere Apuré, & porte du fruit deux fois l'année, de même que celui qu'on cultive dans les Peuplades. On trouve toujours sur ces arbres une grande quantité de Singes, d'Ecureuils & de Perroquets, qui se nourrissent de leur fruit, ce qui n'empêche pas les Indiens d'en amasser le plus qu'ils peuvent par la facilité qu'ils trouvent de le vendre.

L'Otova. *L'Otova* ou *l'Otiva*, est le nom qu'on donne à une espece de noisette blanche qui se trouve parmi les fleurs, & qui est aussi molle que du beurre; elle se trouve dans le centre d'une fleur blanche que certains arbres produisent; elle est blanche lorsqu'on la cueille, mais elle perd cette couleur en vieillissant,

& prend l'odeur de lard rance. Les Indiens en font des boules de la pesanteur d'une livre, qu'ils vendent huit reaux de plate (1), & qui sont fort recherchées pour la gale, la teigne, & autres maladies de la peau : elle est un préservatif excellent contre les *Niguas*, les *Piques*, ou Puces imperceptibles qui pénètrent jusqu'à la chair vive : elle est confortative, & il ne faut qu'en prendre la grosseur d'une noisette, & boire par dessus deux verres d'eau tiède, pour appaiser les douleurs d'estomac. L'otova a une mauvaise odeur, & se fond si aisément que la chaleur seule des doigts le convertit en huile : cette drogue n'est pas commune ; les Indiens *Tuneros*, de la Mission de *Patute* & autres, en apportent, & disent qu'ils vont la chercher au-delà de *Chita*, qui est une branche de ces montagnes couvertes de neiges, appelées *Paramos*, dont on a parlé.

Le Currucay est une arbre dont on tire une gomme, au moyen d'une incision qu'on y fait, elle ressemble à l'*anime* ; mais elle est gluante, son odeur est aromatique & très forte : l'on juge par ses effets, qu'elle est extrêmement chaude.

Il y a quantité d'autres arbres & plantes qui ont des propriétés dans le détail desquelles il seroit trop long d'entrer, & qui d'ailleurs appartiennent plus à l'Histoire Naturelle qu'à la Géographie. Ce que nous venons d'en rapporter suffit pour donner une idée des productions de la Terre, & de la fertilité de ces vastes Pays : cependant nous ajouterons un mot sur le

(1) Huit Reaux de Plate, valent quatre francs de notre monnoie.

Maïz & l'*Yuca*, que les Indiens, voisins de l'Orenoque, cultivent pour leur nourriture.

Les Indiens sement le *Maïz*, & plantent les racines de l'*Yuca*; ils mettent un rang de maïz entre deux rangs d'*yuca*; & entre l'*yuca* & le maïz, ils sement des patates, des cachos, des melons, des calebasses, & plusieurs autres plantes semblables, dont les jets restans, couchés sur la terre, n'empêchent ni le maïz ni l'*yuca* de croître.

Le *Maïz*.

Le *Maïz* est très abondant, mais les Indiens en mangent une si grande quantité pendant que les épis sont encore tendres, qu'ils détruisent eux-mêmes & diminuent considérablement leur recolte. Lorsqu'il est mûr, on le moud à force de bras, & les femmes en font des pains qu'elles enveloppent dans des feuilles de plane, & les mettent dans des pots pleins d'eau auprès du feu pour les cuire.

L'*Yuca* ou
Manive.

La Racine d'*Yuca* ou de Manive (1), croît très facilement : lorsqu'on l'a tirée de terre, & séparée de la tige où elle tient, on enterre dans le même endroit trois ou quatre morceaux de cette tige, qui au bout de quatre jours, poussent des jets qui donnent une nouvelle racine d'*yuca*. Il y en a de deux especes : celle qu'on appelle la douce, étant rotie, a le goût des chataignes, & supplée très bien au défaut de pain : l'autre qu'ils appellent brava, ne peut se manger qu'après qu'elle est convertie en cassave ; ce qui se fait de la maniere suivante : on dépouille ces racines de leur premiere peau, ensuite on les rape ; leur

(1) C'est la même chose que le Manioc.

substance étant réduite en une farine semblable à de grosse sciure , on la jette dans de l'eau pour en ôter un suc âcre & fort , qui est un vrai poison : on change souvent l'eau en pressant cette farine , pour enlever ce suc dangereux : on la met ensuite en masse , & après qu'elle a resté vingt-quatre heures dans cet état , elle s'aigrit ; alors on la pêttrit , & on en forme des gâteaux ronds qu'on fait cuire sur une espede de brique qu'ils appellent *Budaré*. Cette sorte de pain est insipide , & n'a presque point de substance.

Quadrupedes , Oiseaux , Poissons , Reptiles , &c.

Les animaux de toutes especes sont en grand nombre dans ces vastes Pays ; les Forêts , les Plainnes & les Rivieres , fournissent à tous leurs besoins : la plupart sont féroces & dangereux , mais les Indiens savent s'en défendre & les vaincre.

Les Tigres sont les plus dangereux & les moins utiles à ces Peuples. Les Voyageurs , sur-tout , doivent être sur leurs gardes , & avoir grand soin d'allumer du feu pendant la nuit pour les épouvanter ; car tant que le feu dure il n'y a rien à craindre , aussi les Indiens veillent alternativement pour l'entretenir.

Les Tigres.

Les Bois sont remplis de Sangliers qui vont par troupes ; cet animal est d'une grande utilité pour toutes ces Nations qui en font la chasse avec grand appareil , hommes , femmes , enfans , tout marche. Lorsqu'ils en ont pris une grande quantité , ils en font sécher la viande sur des claies à petit feu , qu'ils apportent ensuite dans leurs Villages.

Sangliers.

Paquiras.

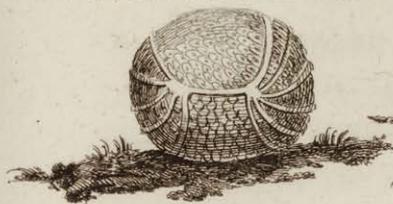
Les *Paquiras* sont une espece de Sangliers fort communs, qui sont de moitié plus petits que les Sangliers ordinaires; ils ont la corne fendue & les quatre pieds blancs; cet animal a le nombril sur l'épine du dos, & il est relevé d'une tumeur qui contient une grande quantité de musc, dont l'odeur est si forte qu'elle en infecte toute la chair, à moins qu'on ne l'enleve promptement dès que l'animal est à-bas, ce que les Indiens ont grand soin de faire, sans quoi ils ne pourroient pas en manger.

L'Ante.

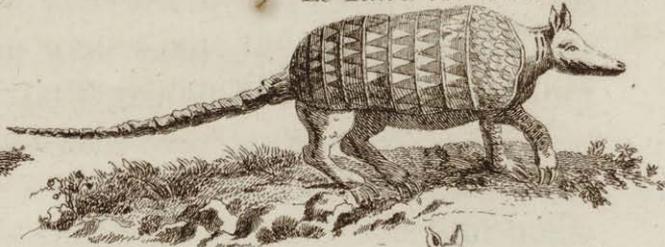
L'*Ante*, que les Espagnols appellent la grande Bête, est un Quadrupede, qui vit aussi-bien dans le fond d'une Riviere & d'un Lac, que sur la Terre; mais il vient souvent sur le rivage pour y paître une herbe appelée Gumalote, dont il est fort friand: il est de la grosseur d'un Mulet, ses pieds sont courts & peu proportionnés à sa taille, & terminés par quatre ongles qui sont extrêmement recherchés: on les appelle communément les ongles de la grande Bête, *las ugnas de la gran Bestia*. On a plusieurs fois éprouvé leur vertu contre l'épilepsie: on les prend en poudre, & on en pend un au col du Malade. L'*Ante* a la tête faite à-peu-près comme celle d'un Cochon; mais il a entre les deux sourcis un os avec lequel il rompt & abat tout ce qu'il rencontre dans les Forêts; aussi le Tigre qui veut l'attaquer, a-t-il le soin de se tenir caché près de l'endroit où il va paître, il saute sur le premier qui passe & s'en saisit avec ses quatre griffes: lorsque l'endroit est libre, l'*Ante* ne manque pas de périr; mais s'il y a auprès, des arbres & des buissons, le Tigre est perdu sans ressource, parceque l'*Ante* se

Combat du
Tigre & de
l'*Ante*.

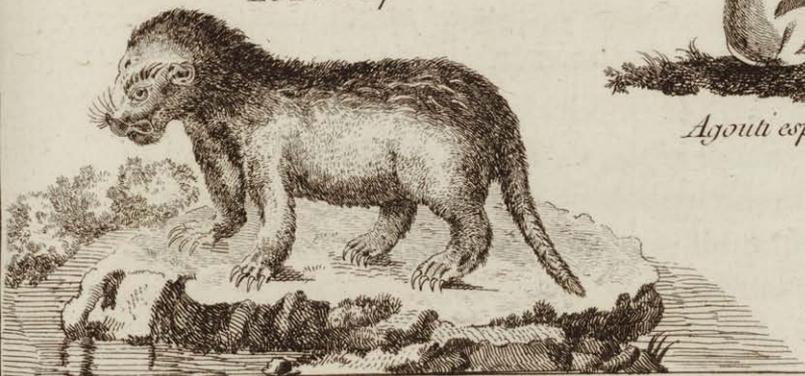
Le Tatou mis en boule



Le Tatou ou Armadille

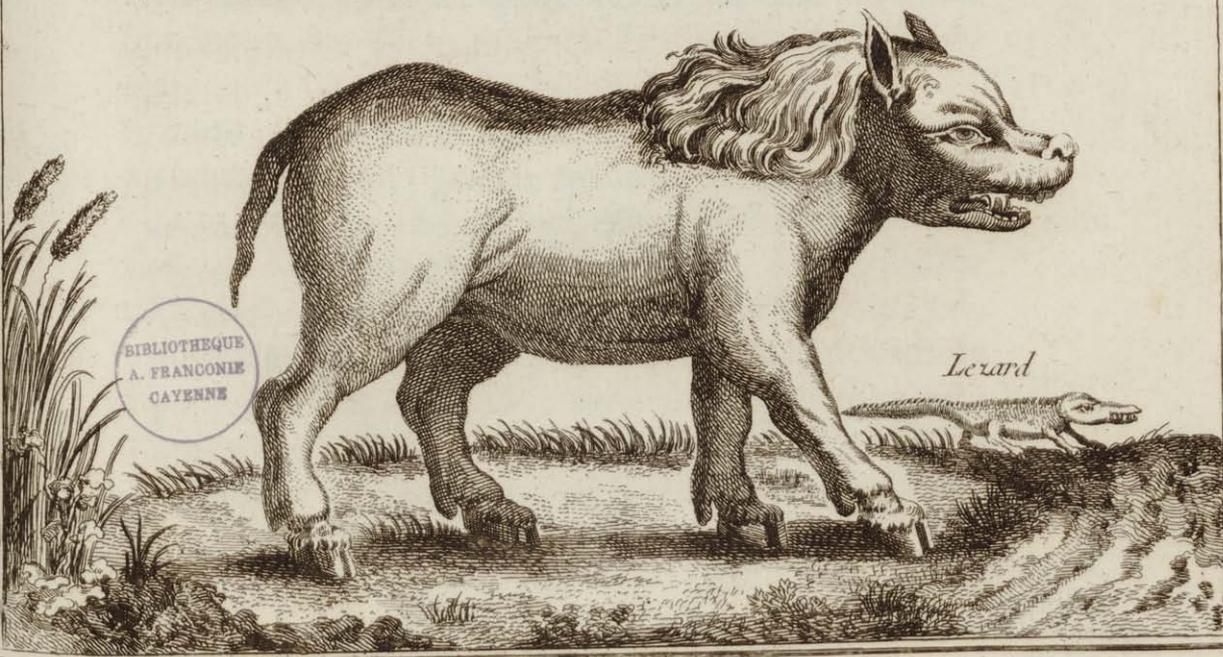


Le Pore-Epic



Agouti espee de Lievre

*L' Ante que les Espagnols appellent la Grande Beste
Et que quelques Voyageurs ont nommè Chyppatatame ou le Cheval Marin .*



Lezard

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE



mettant à courir avec furie dans l'endroit le plus touffu du Bois, le Tigre est déchiré & écrasé avant qu'il ait eû le tems de se reconnoître.

L'*Irarubo* est un animal de la grosseur d'une Brebis, que les Indiens chassent & tuent pour leur nourriture ; il a le groin & le foie d'un Cochon, & sa chair a le même goût ; il est amphibie, & on le trouve aussi-bien sur la Terre que sur l'Eau. Le Pays en est rempli au point qu'ils viennent détruire les femailles proche les Villages.

Irarubo.

Les *Faras*, que les Indiens appellent *Ravales*, ne sont pas bons à manger, leur chair ayant une odeur dégoutante : on en fait cependant la chasse, parcequ'ils détruisent les platanes, les papayes, & les autres fruits que l'on cultive. Cet animal ne sort que la nuit, & on le trouve difficilement le jour ; sa femelle a la peau de l'estomac double, & celle de dehors est fendue par le milieu d'un bout à l'autre, de sorte qu'elle a de chaque côté une poche dans laquelle elle élève & tient ses quatre petits, jusqu'à ce qu'ils soient en état de marcher & de chercher leur nourriture.

Faras.

On trouve sur l'Orenoque & les Rivieres qui s'y déchargent, une grande quantité de Loutres, & un animal que les Indiens appellent *Guachi* : c'est une espece de Loups ou de Chiens d'eau, de la grosseur d'un Chien-couchant, qui a le poil fort fin : cet animal nage avec beaucoup de légéreté & se nourrit de poisson ; il est amphibie, mais il est plus souvent à terre ; il creuse des fosses sur le rivage, dans lesquelles la femelle met bas ses petits & les nourrit de son lait.

Le Guachi.

L'Osso Her-
migero.

L'Osso Hermigero est une espece d'Ours de la grosseur d'un fort Barbet, il est tout velu, & a la queue si grande & couverte de poils si longs, que lorsqu'il la replie sur sa tête, il a tout le corps à couvert de la pluie & de l'ardeur du Soleil; il a les pieds & les mains armés de trois ongles crochus & si forts, que si le Tigre en se jettant sur lui, manque son coup, & donne le tems à l'Ours de l'embrasser; celui-ci le serre si étroitement avec ses bras, & lui enfonce ses griffes si avant dans le corps, qu'ils restent tous deux sur la place. Les Indiens sont fort friands de la chair de cet animal qui est fort gras, quoiqu'il ne vive que de fourmis; sa gueule est armée d'une espece de trompe, d'un pied & demi de long, à l'extrémité de laquelle il y a un trou rond dans lequel on ne sauroit fourer le bout du petit doigt; il parcourt les fourmilieres les unes après les autres, & se placeant vis-à-vis du trou, il y fourre sa langue qu'il tient cachée dans sa trompe qui est de la même longueur, les fourmis s'y attachent en quantité, alors il la retire & continue ce manège jusqu'à ce qu'il soit parfaitement rassasié.

L'Armadille.

L'Armadille, que les Indiens appellent Cachicamo, est de la grosseur d'un Cochon-de-lait, & sa chair en a le goût; il est couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'une écaille dure & forte qui le met à couvert des insultes des autres animaux: son groin, sa queue & ses pieds, ressemblent à ceux du cochon; il terre comme les Lapins, & ne sort de ses trous que pour manger du chiendent & du foin; la femelle met bas quatre petits tous les mois, ce qui fait qu'il y en a une quantité prodigieuse.

L'Higuanas est une espece de Lezard fort laid, dont la couleur tient le milieu entre le verd & le jaune, & qui se nourrit de feuilles d'arbres ; il est amphibie, & les Indiens regardent sa chair comme un mets délicieux : il y en a une si grande quantité dans l'Orenoque & dans les Rivieres qui s'y jettent, que les Indiens qui naviguent dessus en prennent quelquefois une centaine dans l'espace de demi-heure.

L'Higuanas

Dans certains cantons, on trouve une grande quantité de Tortues terrestres, appellées *Icoteas* ou *Morracoyes* : elles ne s'approchent jamais de l'eau, & elles sont revetues d'une écaille tachetée de rouge, de blanc & de gris : elles sont aisées à prendre, parceque leur allure est fort lente. Lorsque l'ardeur du Soleil les fatigue, elles s'ammoncellent les unes sur les autres dans les tanières qu'elles rencontrent, & ceux qui vont les chercher dans les plaines de Caracas, en tirent pour l'ordinaire huit à dix charges d'une seule caverne. Il est étonnant que cet animal se multiplie si fort, vû son peu de prévoyance, car il ne cache point ses œufs comme les autres Tortues ; mais il les pond en marchant sans s'en mettre en peine, ce qui n'empêche pas qu'il ne se multiplie extraordinairement.

Tortues terrestres.

Le Perico-Ligero ou Pierrot-Coureur est de la grosseur d'un Chien-Barbet, le poil qu'il a sur le dos est fort doux & fort fin ; il a sur la poitrine deux taches quarrées d'un gris brun ; il a la tête & la face d'une Tortue, excepté qu'il a des oreilles : la poitrine & le ventre lui traînent à terre, & il tient les bras & les jambes écartées comme une Grenouille : on lui

Le Perico Ligero.

donne l'épithete de Coureur, parcequ'il marche d'une lenteur extraordinaire ; il dort pendant le jour, & veille toute la nuit, jettant trois cris à chaque instant ; il a trois ongles crochus à chaque patte, qui sont si forts qu'on a toutes les peines du monde à lui arracher ce qu'il a une fois saisi ; il s'en sert pour grimper sur les arbres dont il mange les feuilles.

Le Cuficufi.

Le Cuficufi est de la grosseur d'un Chat, il n'a pas de queue, & sa laine est aussi douce que celle du Castor ; il grimpe sur les arbres pendant la nuit, & saute de branche en branche pour chercher des Oiseaux dont il se nourrit ; il mange aussi des Serpens ; il est fort doux & aisé à apprivoiser.

Singes & Micos.

Il y a dans tous les Bois une quantité prodigieuse de Singes & de Micos de plusieurs especes que les Indiens mangent ; mais chaque Nation a un goût décidé pour une certaine espece de Singes, à l'exclusion de toute autre : les unes préfèrent les Singes jaunes ; d'autres aiment les Singes noirs, & d'autres abhorrent ces deux especes & ne mangent que les Singes blancs, qui sont de la même grosseur que les jaunes & les noirs : leur chair est bonne à manger, mais elle est toujours dure, quelque cuite qu'elle soit. Quant aux Micos, il y en a aussi de plusieurs especes, ils sont du goût de toutes ces Nations, & l'on peut les manger sans répugnance, parcequ'ils ne vivent que de fruits sains & savorueux.

Oiseaux.

Les Oies, les Cigognes, les Herons, les Guacamayas, les Loros, se trouvent dans tous ces Pays, &

plusieurs autres especes peu connues, dont le plumage est admirable.

Les Cailles sont en si grande quantité dans les champs, que les Indiens en prennent de quoi remplir plusieurs corbeilles lorsqu'ils vont à cette chasse.

Les Perroquets sont en si grand nombre, qu'ils les prennent au lacet. Les Indiens ont chez eux une grande quantité de Poules sauvages auxquelles ils donnent le nom de Pollas, parcequ'elles sont de la même grosseur que les Poules ordinaires, quoiqu'infinitement plus délicates; ils leur tendent des las auprès des marais où elles vont boire, & ils en prennent des quantités, ils les tuent aussi à coup de fleches.

Perroquets.

Les Chauve-Souris se mettent au rang des Oiseaux, c'est un animal bien importun & dangereux dans ces Pays. Il y en a de deux sortes, de petites & de grosses: les petites sont comme celles que l'on voit en France; les autres sont de la grosseur d'un fort Pigeon: les unes & les autres sont d'adroites Sangsues, qui la nuit s'attachent aux hommes & même aux animaux, pour les piquer & en boire le sang: on ne peut être trop en garde contre leur piquûre, même dans les maisons, où pour les éviter on s'enveloppe la nuit dans une sorte de rideaux de canevas ou de gase en usage dans toute l'Amérique, connue sous le nom de Mosquiteros.

Chauve-Souris.

Poissons.

On a vu ci-devant la Tortue terrestre extrêmement abondante dans de certains cantons; mais l'Orenoque en produit bien davantage, & la quantité en est

Tortues de l'Orenoque.

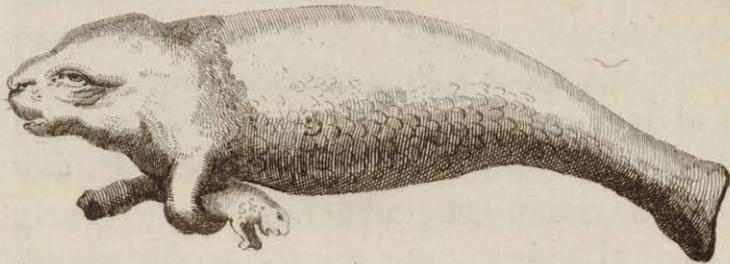
si prodigieuse, que toutes les Nations voisines du Fleuve, en font une consommation au-delà de ce que l'on peut croire.

Aussitôt que le Fleuve commence à baisser, ce qui arrive dans le mois de Février, les Tortues commencent à sortir pour aller déposer leurs œufs dans les plages qu'il laisse à découvert; il y a deux sortes de Tortues, de petites qu'on appelle Terecayas, qui pesent à peine vingt-cinq livres, & pondent vingt-deux à vingt-quatre œufs; les grosses pesent environ cinquante livres, & pondent jusqu'à soixante œufs, plus gros que des œufs de poule; ils n'ont point de coque, mais sont enveloppés de deux membranes, l'une très mince & l'autre beaucoup plus forte. Ces Tortues creusent avec beaucoup de travail un trou où elles déposent leurs œufs & le recouvrent avec grand soin: elles s'en retournent ensuite à la rivière, laissant leurs œufs, qui échauffés par la grande ardeur du Soleil, ne sont pas quatre jours à éclore. Les petites Tortues, en sortant de l'œuf, ne sont pas plus grandes qu'un écu; elles ne quittent point leur trou pendant le jour, mais à la nuit elles se rendent à la Rivière par le chemin le plus court. Les Tortues sont un fort bon manger, leur chair ayant le goût du veau. Quoique les Indiens soient de grands mangeurs, une Tortue suffit pour une famille, quelque nombreuse qu'elle soit; ils coupent la tête, le cou, les deux bras & les deux jambes qu'ils mettent dans un pôt pour en faire de la soupe; ils l'ouvrent en deux & mettent les écailles du dos & de la poitrine sur le feu, ils font cuire la viande du dedans qui leur tient lieu

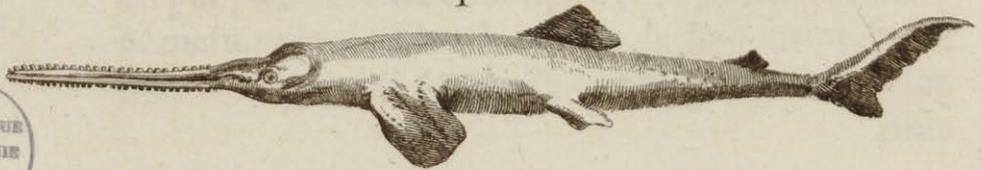
Pêche du Lamentin par les Indiens .



Lamenin . Manate , Vache Marine .



Espadon



BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

lieu de rôti ; le dedans du corps est rempli d'une quantité prodigieuse d'œufs. Un Missionnaire digne de foi , assure qu'outre les œufs que la Tortue doit pondre dans l'année , elle en a d'autres pour l'année d'après , qui sont à-peu-près de la même grosseur , mais qui n'ont point d'enveloppe : ceux qu'elle doit pondre la troisieme année sont gros comme une balle de mousquet , ceux de la quatrieme année comme une balle de fusil , & ainsi de suite ; de sorte qu'en rétrogradant on en vient à des œufs qui ne sont pas plus gros qu'un grain de moutarde , par où l'on peut juger que les Tortues ont en elles-mêmes les semences de toutes celles qui doivent naître dans une longue suite d'années.

Les Poissons de l'Orenoque ne sont pas les mêmes que ceux que nous avons en Europe ; les Bocachicos, Palometas , Lizaz , Sardines , & une infinité d'autres, sont au rang des petites especes ; les Codoyes , les Gavinas , le Mojorra , quoique plus gros , sont de la moyenne especes ; les Cardumes , les Payaras & les Bagres , sont au rang des gros Poissons ; il y a des Bagres qui pesent de cinquante jusqu'à soixante-quinze livres ; les Lauhaos sont des Poissons de deux cens cinquante livres jusqu'à trois cens.

Poissons de
l'Orenoque.

Les Manati pesent depuis cinq cens jusqu'à sept cens cinquante livres pièce ; les Espagnols donnent à cet animal le nom de Vache-marine : il se nourrit de l'herbe qui croît sur les bords de l'Orenoque. La figure du Manati ou Vache-Marine n'a rien de commun avec celle des autres Poissons ; il a les dents comme celles du Bœuf , & rumine comme lui ; il lui

Le Manati.

ressemble aussi par la bouche & les lèvres, mais ses yeux sont fort petits, & l'on a peine à distinguer ses oreilles, cependant il entend de fort loin; il n'a pas d'ouies comme les Poissons, aussi est-il obligé de sortir à tout moment la tête hors de l'eau pour respirer; à une distance proportionnée de la tête, il a deux especes de bras ou pattes qui lui servent à venir paître sur le rivage lorsque la Riviere est basse; il est fort lent dans sa marche, ce qui donne un moyen aux Indiens & aux Tigres de l'attaquer; il a sous les bras deux mamelles remplies d'un lait extrêmement épais. La femelle met toujours bas deux petits, l'un mâle & l'autre femelle; elle les porte dans ses bras attachés à ses mamelles, & les serre si fortement, qu'elle ne les quitte jamais, quelque mouvement qu'elle fasse; elle ne les laisse aller que lorsqu'ils sont assez grands pour prendre leur nourriture; ces petits pèsent ordinairement trente livres chacun en naissant: le cuir du Manati est plus fort & plus épais que celui du Taureau, & couvert en quelques endroits d'un poil un peu plus long; ses côtes sont plus fortes & plus épaisses que celles du Bœuf: on trouve au-dessous du cuir quatre enveloppes, dont deux de graisse & deux d'une chair fort bonne, qui étant rôtie a l'odeur du Cochon & le goût du Veau.

La Curbinata.

La Curbinata est un Poisson médiocre, dont le plus gros pèse tout au plus deux livres; il est fort commun dans l'Orenoque; il a deux pierres dans la tête qui sont de la grosseur d'une amande sans coque, & séparées l'une de l'autre par une membrane; les Espagnols les appellent *piedras de Curbinata*, pierres

de Curbinata, & on les achette à quelque prix que ce soit, à cause de leur vertu contre les retentions d'urine : on les pulvérise, & on en prend le poids de trois ou quatre grains de bled dans une cuillerée d'eau ou de vin tiede : on a remarqué que lorsque la dose est trop forte, elle relâche les muscles au point que l'on ne peut plus retenir son urine ; de sorte qu'on ne peut être trop circonspect à ne point excéder celle qu'on a prescrite.

Les Caymans ou Crocodiles sont des animaux am- Les Caymans.
 phibies, dont le nombre est considérable dans l'Orenoque, & qui dans beaucoup de Cantons ne sont pas carnaciers, ne se nourrissans que de Poissons ; mais dans les torrens des Rivieres, dans les endroits où il y a des tournans d'eau, près les rochers où les bateaux font souvent naufrage, dans les endroits où les Indiens vont se baigner & prendre de l'eau pour leur usage, on trouve des Caymans extrêmement friands de chair humaine. Ainsi sur les Rivieres où il n'y a point de Peuplades & où il passe peu de bateaux, ils ne sont à craindre que dans trois différens tems : savoir, dans les mois de Septembre & d'Octobre qu'ils sont en chaleur & qu'ils pourchassent les femelles : lorsqu'ayant déposé leurs œufs dans les trous qu'ils creusent pour cet effet sur les plages, où la chaleur du Soleil & du sable les fait éclore, le mâle & la femelle font le guet pour que personne ne les enleve : & enfin lorsque les petits Caymans étant éclos regagnent l'eau tous en troupe, accompagnés de leur pere : dans cette occasion-ci & dans les deux autres, ils se livrent inmanquablement à leur colere, & atta-

quent les passans avec furie ; de sorte qu'il est besoin de voyager alors avec beaucoup de vigilance & de circonspection.

La femelle du Cayman pond plus de cent œufs d'une seule portée, dans l'espace d'un ou de deux jours ; dès qu'elle les a mis bas, elle les couvre de sable, & a l'attention de se rouler dessus pour cacher l'endroit où ils sont ; ensuite elle se replonge dans l'eau & les laisse couvrir aussi long-tems que la nature lui enseigne qu'ils en ont besoin : alors elle vient suivie du mâle, & écartant le sable elle découvre les œufs, en casse la coque, & aussitôt les petits Caymans sortent sans autre accident ; la mere les met sur son dos & sur les écailles de son cou, tâchant de gagner l'eau, mais le mâle en mange autant qu'il peut, & elle dévore elle-même ceux qui se détachent d'elle ou qui ne nagent pas : de sorte que d'une si nombreuse couvée, à peine en échappe-t-il cinq à six.

Les Indiens aiment beaucoup les œufs de Cayman, qui sont de la grosseur d'un œuf médiocre d'Autruche, ronds par les extrémités & couverts d'une coque blanche comme ceux des poules, mais beaucoup plus épaisse : en ouvrant plusieurs de ces œufs couvés, on a observé que le corps & la queue du petit Cayman, qui a plus d'un demi-pied de long, sont roulés tout autour de la surface intérieure de l'œuf, & que la tête reste dans le centre ; ils la sortent dès qu'on casse l'œuf & mordent avec furie le bâton dont on s'est servi pour cet effet.

Le Cayman est trop connu pour décrire ici sa grandeur, on remarquera seulement qu'il y en a qui

ont plus de vingt pieds de long, qu'ils sont féroces & fort dangereux ; cependant les Indiens, loin de les craindre, les attaquent & les tuent, tant sur terre que dans l'eau ; c'est une chasse & un amusement pour eux : ils en mangent la chair qui est aussi blanche que la neige, tendre & de fort bon goût ; mais il faut avoir soin, avant que l'animal meure, de lui enlever les écailles de la poitrine où réside comme dans son centre le musc insupportable qu'ont ces animaux, sans quoi les Indiens, tout voraces qu'ils sont, ne peuvent plus en manger. On prétend que les dents du Cayman ont la vertu d'empêcher l'effet des poisons, ce qui fait que les Espagnols les achètent des Indiens pour en faire des bagues & des brasselets.

Les Rivieres, les Ruisseaux & les Lacs, contiennent des Rayes cachées dans le sable ; elle ont la figure d'un plat, & croissent à un point extraordinaire ; elles ont le ventre à terre, & la bouche qui est au milieu, toujours colée contre le sable ; elles ont la queue large & armée de trois ou quatre piquans fort durs & fort pointus. Les Indiens se servent de ces piquans pour armer leurs fleches, la blessure en est vénimeuse & très difficile à guérir : ainsi lorsqu'on veut passer des Rivieres à gué, il faut sonder avec un bâton les endroits où l'on pose les pieds, alors on n'a rien à craindre, parcequ'elles s'écartent & fuient ; mais si par mégarde on posoit le pied dessus, étant toujours cachées dans le sable, alors elles relevent la queue, la recourbent & blessent bien dangereusement. Une remarque particuliere à cette sorte de Raye, c'est qu'en ayant disséqué une, on ne lui trouva point d'œufs,

Rayes extraordinaires.

comme dans les autres Poissons ; mais de petites Rayes larges comme une pièce de six sols , qui avoient toutes la queue armée de piquans en état de blesser au sortir du ventre de la mere.

Les Guarica-
tos.

Les *Guaricatos* sont des Poissons extrêmement voraces & avides de chair humaine ; les Indiens les appellent *Muodes*, & les Espagnols *Caribes* : on assure que c'est l'odeur du sang qui les attire, & qu'un homme sain, qui n'a pas la moindre écorchure à la peau, peut sans rien craindre nager au milieu d'eux, pourvu qu'il écarte les *Sardinas Bravas*, petits Poissons qui sont toujours avec les *Guaricatos* : ces petites Sardines ont la queue rouge, elles sont si hardies & si voraces, qu'à peine a-t-on mis le pied dans l'eau, qu'elles viennent vous mordre, & à la première goutte de sang, les *Guaricatos* se jettent sur l'homme & l'ont bientôt dévoré : on en a vû des exemples terribles. Ces Poissons sont communs dans toutes les Rivieres qui se jettent dans l'Orenoque, dans les Ruissèaux & dans les Lacs.

La Tamborette.

La Tamborette est un petit Poisson, dont le plus gros ne pèse pas une livre ; il n'a point d'écaïlle, mais il est couvert d'une peau beaucoup plus épaisse que ne porte sa grosseur ; il a le dos noir & le ventre blanc ; il faut bien se donner de garde d'en manger, ceux qui le feroient par inadvertance, enfleroient tout d'un coup, & mourroient sans qu'on pût les secourir.

Reptiles , Insectes , &c.

Parmi les différentes especes de Serpens, dont les plaines désertes sont remplies, le *Buio* est le plus monstrueux; les Indiens le nomment *Aviofa*, d'autres *Madre del Agua*, Mere de l'Eau, parcequ'il reste ordinairement dans l'eau & les lieux marécageux; cette Couleuvre ressemble à un vieux tronc de pin abattu & desséché; elle a autour de son corps une espee de barbe ou de mousse pareille à celle qu'on voit autour des arbres sauvages; ce qui est vraisemblablement l'effet de la poussiere ou de la boue qui s'attache à son corps, que l'eau humecte & que le Soleil desséche ensuite; sa longueur est ordinairement de quinze à vingt pieds, & sa grosseur à proportion; son mouvement quand elle marche est imperceptible, à peine pourroit-elle faire une demi-lieu de chemin dans une journée; son corps fait, sur la terre où il passe, une trace, comme feroit un mât ou un gros arbre qu'on traineroit; j'ignore quel est son mouvement dans les Rivieres & les Lieux marécageux; cette lenteur fait que cet animal est moins dangereux qu'il ne paroît: cependant il faut l'éviter & ne pas s'en approcher de trop près, car dès que la Couleuvre entend du bruit, elle leve sa tête, s'allonge de quatre à cinq pieds, se tourne vers le Tigre, le Lion, le Daim, ou tel autre animal que ce soit, même l'homme, à ce qu'on assure, dont elle veut se saisir, & ouvrant sa gueule, elle pousse un souffle si vénimeux qu'elle étourdit la personne ou l'animal qui se trouve dans l'endroit où elle le dirige, & lui fait faire un mouvement qui l'attire

Le Buio

insensiblement jusqu'à ce qu'il soit assez près pour qu'elle le puisse avaler. Le *Buio* n'a pas de dents, ce qui est cause qu'il lui faut beaucoup de tems pour avaler sa proie; quelque grosse qu'elle soit, il en vient à bout, ayant le gosier très large: on trouve souvent de ces Couleuvres étendues au Soleil, auxquelles les cornes d'un Dain servent de moustaches, parcequ'elles n'ont pu passer dans sa gueule; mais après qu'il a digéré le gibier il s'en débarrasse, & va chercher une nouvelle proie, sûr de ne la pas manquer s'il peut l'atteindre à une certaine distance, à moins que quelques obstacles ne s'y opposent; car si dans le tems qu'il attire à soi un animal par la vertu attractive de son souffle; il vient à en passer quelqu'autre qui marche avec vitesse, il coupe ce souffle; celui qui étoit à la veille d'être pris reprend ses forces & s'échappe au danger qui le menaçoit. De-là vient qu'on ne doit point aller seul dans ces Pays, mais mener toujours avec soi un camarade, afin que si par hazard le *Buio* en attire un, l'autre puisse couper son haleine, soit avec le chapeau ou avec quelqu'autre corps étranger; après quoi l'on peut continuer son chemin, sans se mettre en peine de ce monstre.

Ces *Buios* sont fort communs dans les lieux humides & marécageux, mais sur-tout dans les endroits inhabités, & il ne se passe pas d'année qu'ils ne dévorent quelqu'uns de ceux qui vont à la chasse ou à la pêche. Ce que je viens de rapporter est sur le témoignage d'un Missionnaire très digne de foi, & qu'on peut suivre avec confiance.

Les Caçadoras
cas.

Les Couleuvres que l'on appelle *Caçadoras* ou
Chasseuses,

Chasseuses, sont de la grosseur des Buïos, mais beaucoup plus longues ; & l'on ne peut voir sans étonnement la légereté avec laquelle elles courent après la proie qu'elles ont apperçue , & qu'elles attrappent sans qu'on puisse les échapper : on ignore si elles sont vé-nimeuses ; mais leur morsure doit être terrible , puisqu'elles ont des dents aussi grosses que celles d'un fort Lévrier.

Les Serpens à Sonnette ne sont pas si grands que les précédens, ils n'ont que trois à quatre pieds de long ; ceux qui en ont cinq sont rares : leur couleur est d'un gris de fer cendré & ondé ; il y en a qui ont la peau presque noire , & le dessous du ventre rayé de noir & de blanc : à l'extrémité de leur queue est attaché ce qu'on appelle la Sonnette , qui ressemble à une cosse de pois desséchée, divisée de même, contenant cinq ou six osselets ronds comme des pois, avec lesquels, dès qu'ils remuent, ils rendent un son assez fort qui avertit le Voyageur & sert à faire éviter ce Serpent, dont la morsure est des plus dangereuses.

Serpens à
Sonnette.

La Couleuvre appelée *Macarell*, est d'autant plus à craindre, qu'elle attaque les Voyageurs à l'improviste, & s'élançe assez haut pour atteindre au visage d'un homme à pied, s'irritant & se jettant sur eux à plusieurs reprises.

La Macarell.

La Couleuvre *Sibucan* est de couleur de terre, ce qui fait qu'on a de la peine à l'appercevoir, lors même qu'elle est étendue tout de son long ; mais on la distingue encore plus difficilement quand elle est entortillée, parcequ'elle ressemble à une bouse de vache desséchée au Soleil : elle est fort souple & fort

La Sibucan.

agile, s'élançant très haut sur les Voyageurs; sa morsure est vénimeuse. Elle ne vit que dans les Pays tempérés: ainsi, on n'en trouve point, ni dans les Pays froids ni dans les Pays chauds.

Serpent à deux têtes.

On trouve dans les Pays chauds, sur-tout dans ceux où il y a beaucoup de fourmillieres, une espee de Serpent à deux têtes, dont la description paroîtroit fabuleuse à ceux qui n'en ont jamais vû. Ils sont pour l'ordinaire gros comme le pouce, & longs d'un pied & plus; leur couleur est grise, mêlée de taches blanchâtres: ils se meuvent fort lentement, ce qui fait qu'ils ne sont pas beaucoup à craindre, quoique leur morsure soit des plus vénimeuses. Comme ils craignent la chaleur, ils se cachent dans les fourmillieres, & ne sortent de leur repaire qu'après les grosses pluies. On assure que ce Serpent a la propriété de réunir & de rejoindre les parties de son corps qu'on auroit coupées & séparées les unes des autres: on assure encore que ces Serpens desséchés & mis en poudre sont un remede spécifique pour souder les os fracturés.

Le Serpent Coral.

Le Serpent *Coral*, ainsi nommé à cause de sa couleur incarnat, qui est entremêlée de taches noires, grises, blanches & jaunes, supporte également tous les climats: sa morsure est aussi vénimeuse que celle des autres.

Remede contre la morsure des Serpens.

Le Remede le plus commun parmi les Peuples de l'Orenoque, contre la morsure des Serpens de quelque espee qu'ils soient, c'est de mâcher une certaine quantité de feuilles de tabac, d'en avaler une partie, & d'appliquer l'autre sur la plaie pendant trois ou

quatre jours. On a fait l'expérience de mettre du tabac mâché dans la bouche d'une Couleuvre qu'on avoit auparavant étourdie d'un coup de bâton, aussitôt elle a été faisie d'un tremblement général qui n'a fini qu'avec sa vie; la Couleuvre étant restée froide & roide comme un bâton.

Un autre moyen de guérir la morsure des Serpens & Couleuvres, c'est, lorsque l'endroit le permet, d'appliquer sur la plaie quatre ventouses sèches, dont la première dispose les chairs, la seconde attire une liqueur jaune, la troisième une pareille liqueur teinte de sang, & la quatrième le sang tout pur; après quoi il ne reste plus de venin dans la plaie.

Outre les animaux dont nous venons de parler, il y a une quantité prodigieuse d'insectes fort incommodes, & même dangereux. Les plus incommodes sont les Mosquitoes ou Mouches. Il y en a de trois sortes; de gros qu'on appelle dans le Pays *Zancudos*, parcequ'ils ont de longues jambes tachetées de blanc: durant le jour l'air en est rempli. La seconde espèce n'est pas plus grosse qu'un grain de poudre à tirer, on l'appelle *Jejenes*: la troisième, à-peu-près de la même grosseur, se nomme *Rodadores*, parcequ'après s'être remplis de sang, ils ne peuvent plus se servir de leurs ailes, & tombent à terre où ils périssent. Ces trois espèces de Mosquitoes se jettent sur le visage, sur les mains, & les autres parties découvertes, &, outre le sang qu'ils tirent, causent une demangeaison fort incommode.

Il y a une autre espèce de Mouches noires comme du jais, & de la grosseur des nôtres, qu'on appelle

Les petits Insectes.

Les Mosquitoes.

Mouches noires.

Galofas, qui volants avec une vitesse incroyable, infinent leur aiguillon dans la chair, sucent le sang, & y laissent une plaie : elles volent par milliers surtout dans les Pays humides & marécageux. Les Frêlons & les Guêpes ne sont pas moins nombreux & sont aussi incommodes.

Le *Gufano*.

Les plus dangereux de tous ces Insectes sont certains Mosquitoes verts, qu'on appelle de *Gufano*, qu'on trouve en quantité sur les Rivieres d'Apuré & d'Uru, & dans les Pays excessivement chauds. Ces Insectes sucent le sang comme les autres ; mais ils déposent dans la chair un petit œuf imperceptible, qui produit un *Gufano* velu, de si mauvaise qualité qu'il enflamme l'endroit où il est, & occasionne une fièvre aussi violente que si la tumeur étoit considérable : un Etranger qui croit avoir une tumeur, & qui la traite comme telle, est perdu sans ressource, parceque cet Insecte a déjà fait dix ou douze petits au bout de huit jours, qui travaillent chacun de leur côté dans la chair, pour s'y faire un logement & y déposer d'autres essains. Cet Insecte est couvert de poils fort rudes qui causent des picotemens des plus cruels. Dans les endroits où il y en a beaucoup, ils font périr les Chiens, les Chèvres, & même le gros bétail qui en sont entièrement pénétrés. Le moyen d'arrêter les suites de la tumeur du *Gufano*, est de mettre dessus de la quintessence de tabac, ou à son défaut du tabac maché ; au moyen de quoi le *Gufano* enivré augmente la douleur par le mouvement qu'il se donne : alors on presse la chair avec les deux doigts, à quelque distance de l'Insecte, pour ne point l'écraser.

fer; & le pressant avec force, il sort tout entier, & l'on n'a plus qu'à panser la plaie qu'il a faite.

Les fix especes d'Insectes dont on vient de parler, ne se montrent que dans le jour: il y en a d'autres qui paroissent durant la nuit, & qui sont aussi très incommodés, & privent du sommeil ceux qui n'ont pas la peau dure & accoutumée à leurs piquûres. Les Mosquites *Cenicientos*, quoiqu'extrêmement petits, piquent très fort, & font un bourdonnement insupportable.

Il y a d'autres Insectes gris, d'une figure extraordinaire, & de la grosseur d'un Frelon, qu'on appelle *Pitos*, dont la piquûre qui ne se fait presque pas sentir, laisse une grande cuisson avec une douleur très vive.

Dans tous ces Pays chauds, sur-tout dans le voisinage des Rivieres, il y a une quantité prodigieuse de petits Insectes imperceptibles, que les Espagnols appellent *Coquitos*, qui vous couvrent le corps d'ampoules, & se font appercevoir après qu'ils sont remplis de sang; mais leur petitesse est telle qu'on ne peut les saisir avec les ongles: le moyen de s'en délivrer est de se frotter avec du tabac mâché, ce qui les fait tomber & les tue.

Les *Coyas* ou *Coybas* sont des Insectes un peu plus gros que les précédens: on les voit marcher sur les parties du corps où ils s'attachent; mais on n'oseroit les tuer ni les toucher: ils sont de couleur d'écarlate, & faits comme une Tigne ordinaire. L'humeur que cet Insecte renferme dans la petite circonférence de son corps, est si maligne, que si on l'écrase ou qu'elle réjaillisse sur la peau de quelque personne ou de quelque bête, elle pénètre les pores & s'insinue

Autres Insectes.

Les Coquitos.

Les Coyas.

dans la masse du sang, & elle cause une enflure générale qui est bientôt suivie de la mort. L'unique remède à ce mal est de flamber le Malade aussi-tôt qu'il commence à s'enfler, avec une certaine paille qu'on trouve dans ces Plaines, & qu'on appelle *Guaycan*: aussi-tôt que cette paille est allumée, quatre ou cinq Indiens prennent le Malade, les uns par les pieds, les autres par les mains, & lui font avec beaucoup d'adresse l'opération de le passer dans la flamme; après quoi on peut compter que le Malade ne mourra pas: remède cruel, mais le seul qu'on ait trouvé contre cet accident. Heureusement cet Insecte n'est pas commun, & ne se trouve que dans quelques Cantons.

Les Niguas.

Les Niguas sont un fléau universel: on en trouve par-tout, on les nomme *Piques* au Pérou, on ne peut guere s'en garantir: elles s'insinuent à travers les bas & les souliers; elles pénètrent dans la chair & y causent une douleur & une cuisson extraordinaire. Cet Insecte est à-peu-près fait comme une Puce, mais sa petitesse le rend presque imperceptible; il est toujours dans la poussière, & on le trouve en plus grande quantité dans les lieux mal-propres.

Aussi-tôt que l'Insecte est entré dans la chair, il se fait un nid d'une tunique blanche & déliée, qui a la figure d'une perle plate: c'est dans le fond de cette tunique qu'il dépose ses œufs, & à mesure qu'il en pond davantage, la petite perle s'élargit jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à avoir une ligne & demie ou deux lignes de diamètre, ce qui arrive au bout de quatre à cinq jours. Il est bon de savoir qu'on tente-

roit inutilement de tirer la Nigua lorsqu'elle est une fois entrée dans la chair, ce que l'on connoît à la cuiffon qu'elle cause, parcequ'à mesure qu'on élargit le trou, elle s'infine plus avant, & expose à des accidens plus fâcheux : le plus sûr est donc d'attendre le jour suivant, & alors on la tire avec sa tunique, qui est de la grosseur d'une petite perle ; après quoi, l'on met dans le trou un peu de cendre chaude de tabac, pour prévenir l'inflammation, qui pour l'ordinaire accompagne cette opération. On est donc obligé de se faire visiter les pieds tous les matins, par un Valet qui a soin de tirer les Niguas qui s'y sont attachées, avec une aiguille ou une épingle ; & il ne se passe pas de jour qu'il n'en tire plusieurs. Il est dangereux de négliger un pareil soin : on a vu des Negres & des Indiens perdre le pied pour une telle négligence, & même en mourir.

L'*Otova*, cette espece de résine dont on a parlé à la page 54 est un excellent préservatif contre les Niguas : on s'en frotte les pieds & on les présente sur de la cendre chaude ; elle pénètre dans les chairs, fait mourir les Niguas qui s'y trouvent, & empêche qu'il n'en revienne d'autres durant l'espace d'un mois : comme elle perd sa vertu au bout de ce tems-là, il faut s'en frotter de nouveau.

L'*Otova*,
Résine.

On prétend que le Brai fait le même effet que l'*Otova* : mais au défaut de l'un & de l'autre, on peut employer le suif, pourvu qu'on ait la précaution de s'en frotter plus souvent.

Le *Serpenteau* ou *Culubrilla* mérite beaucoup d'attention, on ignore s'il naît aux pieds & aux

Le *Serpenteau*
ou *Culubrilla*.

jambes, par la malignité des humeurs qui y forment un dépôt, ou à l'occasion de quelque Insecte qui s'y attache. Il se manifeste par une enflure circulaire, grosse comme la moitié du doigt, laquelle est accompagnée d'inflammation & de fièvre. Pour découvrir le siège du mal, on lave le pied ou la jambe affectée, avec de l'eau la plus chaude qu'on puisse souffrir, qui fait paroître une tumeur plus ou moins ronde, selon que le Serpenteau est plus ou moins invétééré. Lorsqu'on a reconnu l'endroit du mal, on remet le pied dans de l'eau très chaude; alors le Serpenteau, suffoqué par la chaleur, se fraie un passage à travers la peau, & montre sa tête pour respirer: on la saisit promptement avant qu'il la retire, avec un laqs de soie très forte qu'on tient tout prêt: on attache ce laqs de façon qu'il reste bien tendu, après quoi on enveloppe le pied ou la jambe malade; le jour suivant on réitere le bain, & l'on trouve le Serpenteau forti de la longueur d'un demi-pouce au moins. La difficulté de cette opération consiste en deux choses; à ne point trop presser le Serpenteau pour le faire sortir, & à empêcher que la soie ne se lâche & qu'il ne rentre. Il faut beaucoup d'adresse pour prévenir l'un & l'autre de ces accidens: car si le Serpenteau vient à se rompre avant qu'il soit tout sorti, le morceau qui reste dedans se corrompt, le pied s'enfle & la guérison devient fort longue & fort difficile. Enfin, à force de tems & de bains, le Serpenteau sort tout entier; cet animal est tout nerveux sans presque de chair, & ressemble à une corde-à-boyau de la longueur d'environ un pied, & de la grosseur d'un petit tuyau de plume.

ARTICLE

ARTICLE TROISIEME.

NATURELS DU PAYS, LEURS MOEURS
ET COUTUMES.

LES Nations qui habitent les bords de l'Orenoque & les Pays voisins, ne sont pas toutes les mêmes ; on trouve entr'elles les mêmes différences par rapport à la taille & à la corpulence, que parmi les Peuples de l'Europe : les uns sont grands, les autres petits, & quelques autres de moyenne taille : quelques-uns sont gros & replets, quelques-autres secs & maigres. Il y a des Nations dont les hommes sont en général très bien faits & de belle taille ; tandis qu'on ne trouve dans d'autres, que des hommes laids & mal faits ; les uns montrent beaucoup de vivacité dans leurs yeux & dans leurs actions, tandis que d'autres sont extrêmement indolens & paresseux : par exemple, chez les *Othomacos* les hommes sont fort grands & fort replets ; chez les Nations *Girara*, *Ayrica*, *Saliva*, & chez les *Caribes*, on trouve un grand nombre d'Indiens d'une taille haute & bien proportionnée ; au lieu que chez les Nations *Achagua*, *Maypuré-Abane*, les hommes y sont pour la plupart de moyenne taille, & extrêmement gros & replets.

Tous ces Peuples, sans en excepter aucuns, ont les cheveux noirs, épais & fort longs ; & ce n'est que dans un âge extrêmement avancé qu'ils blanchissent : ils n'ont point de barbe, & sont si aises de n'en point avoir, que dès qu'un poil commence à paroître, ils ont soin de l'arracher, & tous hommes & femmes

s'attachent jusqu'aux sourcils ; à l'exception des *Gua-mos* & de quelques *Otomacos*, qui portent la barbe assez longue.

Portrait des
Indiens.

Leur physionomie en général n'a rien de désagréable ; leurs yeux, bien proportionnés, sont noirs, & le cristallin d'un très beau blanc. La forme de leur nez est tout-à-fait singulière ; il a de part & d'autre deux callus ronds & plus osseux qu'à l'ordinaire ; le dos en est extrêmement aplati, les aîles grandes & charnues, ce qui fait que les deux narines sont fort larges & fort creuses ; leurs lèvres sont bien proportionnées, mais plus grosses que petites ; leurs dents sont extrêmement blanches & fermes, & elles se conservent telles jusqu'à un âge avancé, & même jusqu'à la mort. Leur couleur varie suivant les cantons ; ceux qui vivent dans les bois sont presque blancs ; ceux qui vivent à découvert dans les champs sont basanés, à moins qu'ils n'aient soin de se peindre, comme ils font presque tous. En général, les Indiens sont basanés, les uns plus, les autres moins.

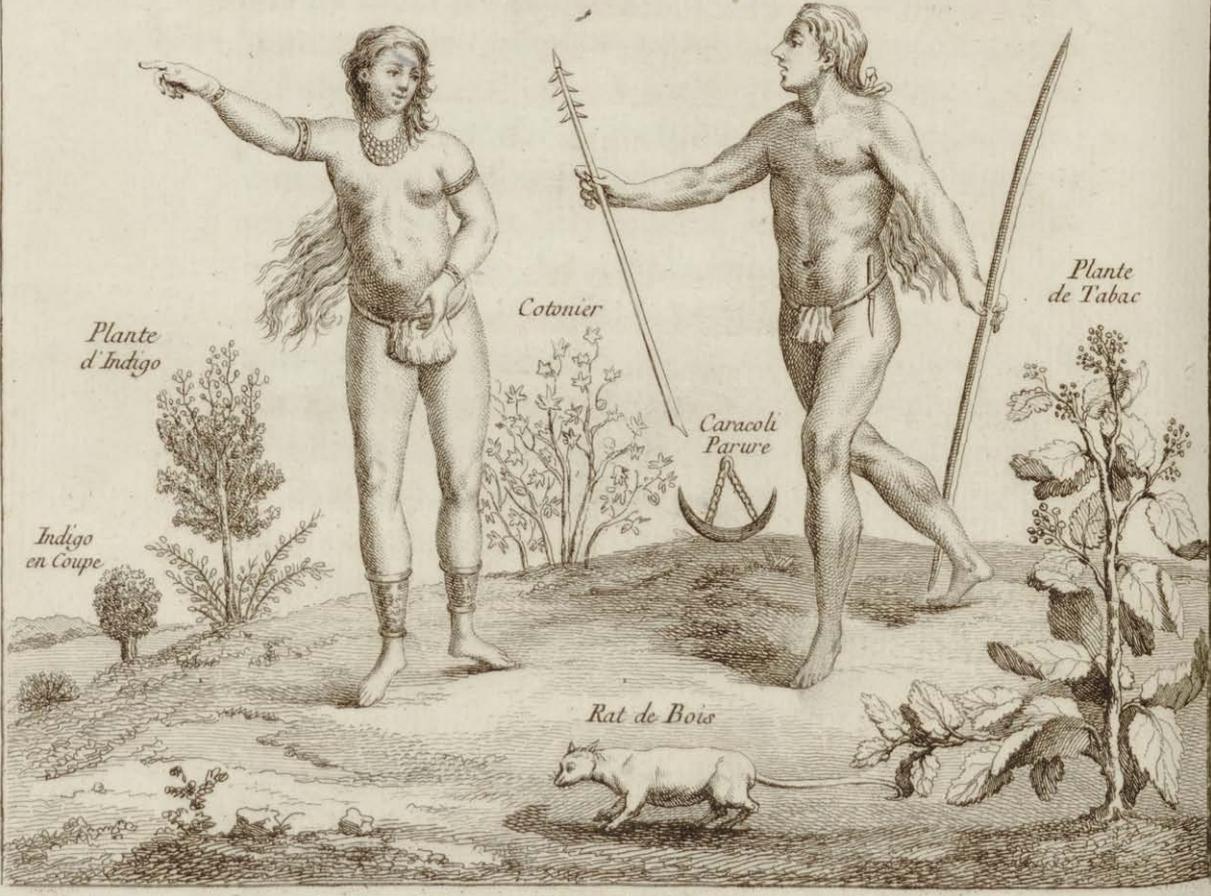
Couleur des
Indiens.

Caractère
des Indiens.

Tous ces Peuples sont des Sauvages, qui n'ont en partage que l'ignorance, l'ingratitude, la paresse, la crainte & la glotonnerie ; ce n'est qu'à force de tems, d'instructions & de travail, qu'on peut venir à bout de dissiper cette affreuse barbarie ; & ce n'est pas sans peine que les Missionnaires y réussissent. Il leur arrive souvent qu'après avoir rassemblé, avec beaucoup de peine, un village d'Indiens, commencé à les instruire & à défricher les terres, qu'ils abandonnent le Missionnaire, & se retirent dans le fond des forêts, s'ennuyant de leur nouveau genre de vie, leur ancienne étant

IBR. IOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

Indiens de la Guyane
Habitans aux environs de l'Orenoque



plus conforme à leur paresse naturelle, qui est bien plus flattée de l'oïfiveté dans laquelle ils vivent au milieu de leurs bois, que des regles auxquelles les Missionnaires veulent les assujettir, oubliant dans un instant tous les bienfaits qu'ils en ont reçus.

Rien n'est si paresseux que l'Indien; tous les travaux des champs & du ménage roulent sur les femmes; ce sont elles qui cultivent les champs, qui font la Chica, leur boisson favorite, préparent les vivres & servent leurs maris, qui en sont quittes pour aller à la chasse & à la pêche, encore souvent ne se donnent-ils pas la peine de l'apporter, l'envoyant chercher par les femmes; & contents de leurs exploits, ils s'enivrent de la chica, espece de biere très forte dont nous parlerons dans la suite, & dorment tout le tems qu'il leur plaît. Il faut donc beaucoup de tems & d'industrie pour les porter au travail dans les choses mêmes dont ils ne peuvent absolument se passer.

Paresse des
Indiens.

Les Nations connues le long de l'Orenoque & aux environs, sont la Nation *Guaraima*, ou les *Guaranos*, qui habitent dans les Isles basses & noyées, qui sont aux embouchures de l'Orenoque, & dont nous avons parlé à la page 27.

Différentes
Nations In-
diennes.

La Nation *Guayana* habite sur les bords du Caroni, & dans les environs. Il y a une Mission établie sous le nom de S. Antoine, où l'on a rassemblé plusieurs Familles: elle est desservie par des Capucins Catalans; & ce village est à vingt-cinq lieues, au Midi de la ville Espagnole nommée Guyana, dont nous avons parlé ci-devant page 7.

La Nation *Caribe* est la plus nombreuse & la plus guerrière : elle occupe une grande étendue de pays , que la rivière de Cauca arrose , & se trouve renfermée entre l'Orenoque & cette chaîne de montagnes qui en est au Sud. Cette Nation , qui est plus cruelle & barbare que les autres , a fait bien du tort aux Missions Espagnoles ; elle en a même détruit plusieurs. Elle commence cependant à être plus traitable , & à vivre en bonne intelligence avec les Nations soumises aux Espagnols. De l'autre côté de cette chaîne de montagnes est la Nation *Quirquiripa* , que l'on connoît très peu.

Continuant de remonter l'Orenoque , on trouve du côté du Sud les Nations Mapoyas , Maypure , Quirruaba & quelques autres , chez lesquelles on n'a pas encore pénétré , étant trop avant dans les terres , & au-delà des montagnes.

De l'autre côté du Fleuve , c'est-à-dire , dans les Pays situés au Nord de l'Orenoque , on trouve la Nation Abane & celle des Andaquiés. Les Nations Caberes , Achagues & Salivas habitent aux environs des Rivières Guabiare & Bichada. Les Nations Chiricoa & Guajiva sont entre la Rivière de Meta & l'Orenoque. Les Saruras sont entre la Meta & la Rivière de Sinaruco. Ensuite on trouve les Otomacos & les Paos , entre le Sinaruco & la rivière d'Apuré. Enfin les Guamos & les Palengues : ces derniers habitent les Plaines qui sont entre l'Apuré & le Détroit de Camifetta.

Les Jésuites Espagnols ont établi des Missions parmi la plûpart de ces Nations ; ils travaillent à se

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOISE
CAYENNE

Indiens de la Nation Caribe

Femme Caribe

Indien a la Chasse

Choux Caribe

Piment

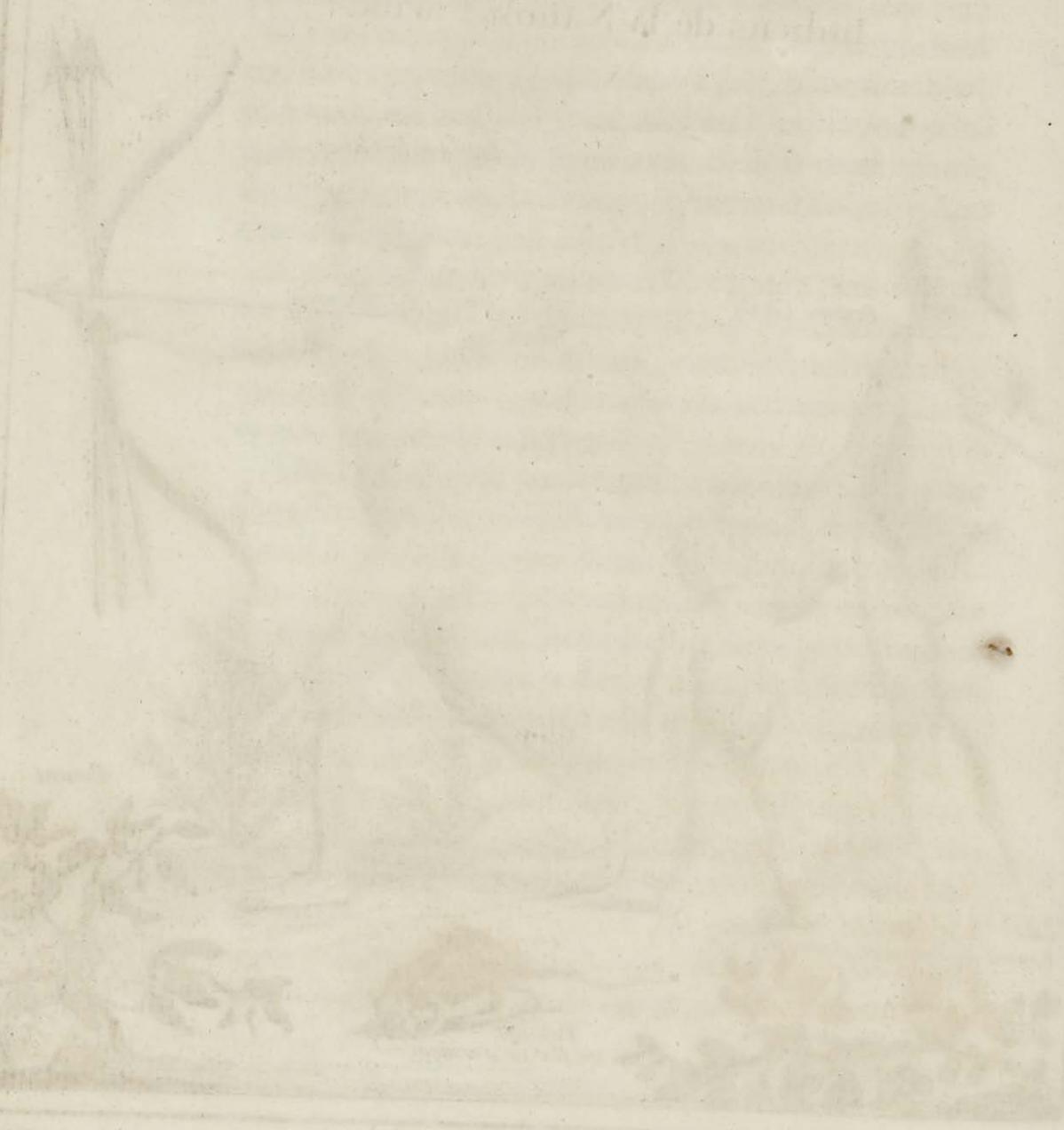
Especie de Pistachier Sauvage

*Zak-Rot
ou Rat de Surinam*





Faint, illegible text, possibly a title or heading.



les attacher & à en attirer le plus qu'il leur est possible. Mais malgré toutes leurs peines & leurs soins, il y en a plusieurs qui les abandonnent, & qui retournent à leur première façon de vivre.

Les Peuples qui vivent dans les bois, n'apprennent que les hommes portent des habits que lorsqu'un Missionnaire arrive chez eux pour la première fois, accompagné de quelques Indiens convertis, & habillés selon que l'exigent les chaleurs excessives du climat. Leur nudité est entière, & ils y sont si accoutumés, que souvent ils jettent dans la rivière, ou cachent les habits que le Missionnaire commence par leur donner; & ce n'est qu'avec le tems qu'ils s'y assujettissent.

Nudité des
Indiens.

Parmi les Idolâtres, qui sont voisins des Espagnols, ou qui ont correspondance avec les Indiens convertis, les hommes usent, pour la plupart, d'une pièce de linge, que quelques-uns appellent *Gaymo*, & les autres *Guarruma*; & les femmes, d'un petit tabelier parsemé de grains de verre; d'autres se couvrent d'un paquet de fibres de Palmier murichi, qui a le même volume qu'une livre de chanvre cardé; mais qui ne leur cache que les parties.

Toutes les Nations de l'Orenoque s'oignent depuis la tête jusqu'aux pieds, avec de l'huile & de l'achiolt; & les meres, pendant qu'elles s'oignent elles-mêmes, font la même chose à leurs enfans, sans en excepter ceux qui sont pendus à leurs mamelles, & ce, deux fois par jour au moins, savoir le matin & le soir. Elles oignent aussi leurs maris, sans épargner la matière; & les jours de Fêtes elles ajou-

Parures des
Indiens.

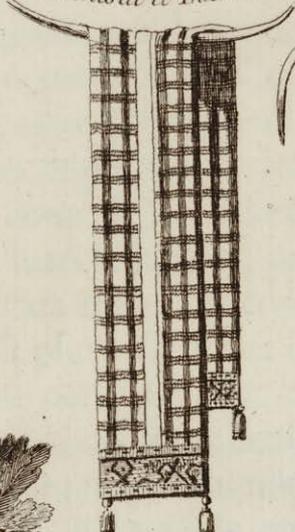
tent à cette onction une grande quantité de figures de différentes couleurs ; & toutes les fois que le mari revient de la pêche ou de quelqu'autre expédition , sa femme ou sa fille ont soin de lui ôter l'oing que la poussière a gâté , & le frottent de nouveau. Cette onction les garantit des Mosquites ; de plus , comme l'achiolt est extrêmement froid , cela les rend moins sensibles à l'ardeur du soleil & à la chaleur du Pays , empêchant la trop grande transpiration. Outre cette onction , les hommes se parent de plumes choisies , & s'attachent autour des genoux & au-dessus des chevilles des pieds , quatre grosses toupes de coton. Ils s'ornent le nez & les oreilles de divers bijoux ridicules , & ceux à qui leurs moyens le permettent , de petites lames d'or ou d'argent , qu'ils travaillent eux-mêmes à leur maniere.

Les Caberes & les Caribes se parent de colliers de dents de morts les jours de Cérémonies , qui sont lorsqu'ils se marient , lorsqu'ils célèbrent la naissance de leurs Cachiques & de leurs Capitaines , ou lorsqu'ils reviennent d'un long voyage. Ces jours-là ils paroissent d'abord tout nus en public , portant leurs pots , leur oing & leurs couleurs : ils s'oignent d'abord à l'ordinaire , après quoi ils enduisent d'une résine appelée *Carana* , pêtée avec différentes couleurs , des nattes minces dessinées assez artistement , qu'ils s'appliquent ensuite avec symétrie sur les bras , les jambes , les cuisses , & sur tout le corps. Cette parure n'est pas pour un jour , ils sont obligés de la porter tout le tems que la résine conserve sa tenacité , & elle ne la perd que difficilement. Il y en a quelques uns

Bonnet
de Plumes



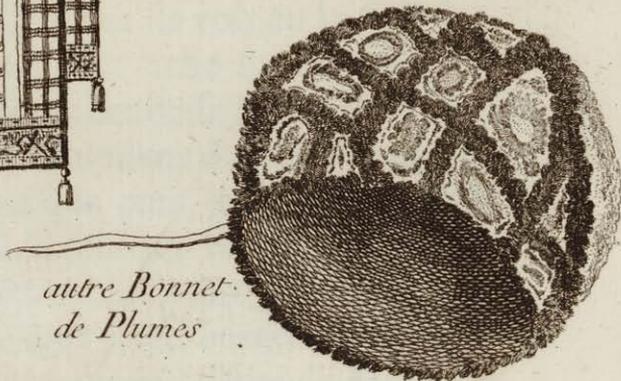
Camisat d'Indiens



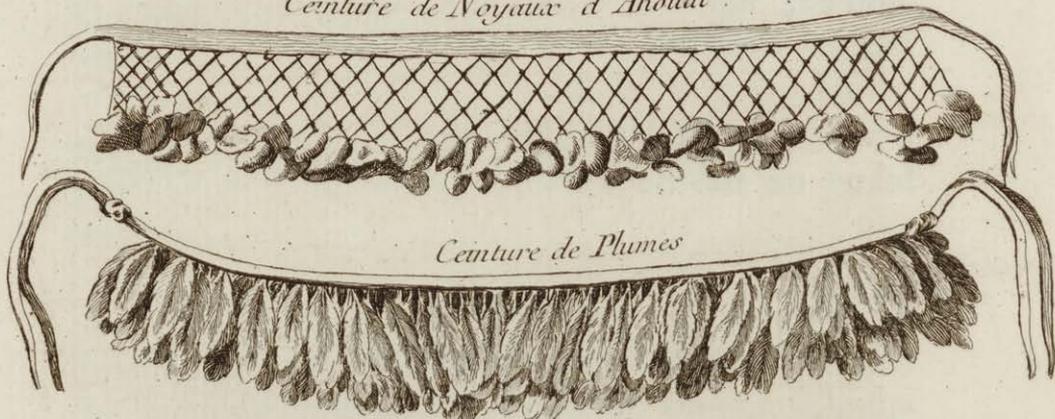
Coyou
ou Tablier Indien



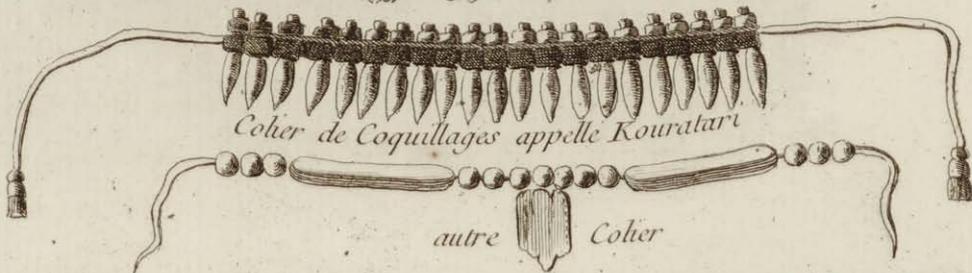
autre Bonnet
de Plumes



Ceinture de Noyaux d'Ahouai



Ceinture de Plumes



Colier de Coquillages appelle Kouratari

autre Colier

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

qui appliquent sur les desseins que la Carana laisse sur leur corps, des plumes choisies de différentes couleurs, qu'ils arrangent symétriquement, ce qui forme un coup d'œil bien particulier. Cette parure est surtout employée par ceux qui dansent. Ils portent aussi des perruques faites de plumes singulieres, & de couleurs très vives, dont ils se couvrent la tête, lors même qu'ils font leurs semailles, parcequ'outre l'ornement, elles les garantissent encore du soleil & de la pluie. Rien n'est plus risible que de voir un Indien tout nud, avec une perruque fort riche sur la tête, ramer ou bêcher la terre, tout fier de sa parure.

Les Femmes, outre les ornemens du nez & des oreilles, qui sont les mêmes que ceux des hommes, portent aux bras, au col, à la ceinture & aux jambes plusieurs colliers de *Quiripa*, c'est-à-dire, de petits colimaçons, qu'elles travaillent avec beaucoup d'adresse; sans compter quelques autres colliers de dents de singes & d'autres animaux. Celles qui peuvent attraper des colliers de verre, s'en chargent jusqu'à ce qu'elles en soient toutes couvertes; & pour relever leur parure, elles se fourent à chaque oreille une grosse dent de Cayman, après y avoir fait un grand trou.

Parures des femmes.

Il y a des Nations, où, dès qu'il naît une fille, la mere a soin de lui mettre au-dessous des genoux & au-dessus des chevilles quatre bandes larges & épaisses, faites de fil de pître, lesquelles durent si longtemps, qu'elles les portent au tombeau. Rien n'est plus hideux que leur gras de jambe, parceque la chair, se trouvant comprimée par ces bandes, qu'elles ne

Parures des filles.

peuvent ôter , elle ne croît point , de sorte que la nourriture se portant entre deux , leur gras de jambes grossit à un point extraordinaire ; ce qu'elles regardent comme un grand ornement.

Les femmes Abanes ont une autre mode , qui n'est pas moins ridicule que la précédente ; elles font à leurs filles , dès l'enfance , un trou dans le lobe inférieur des oreilles , qu'elles ont soin d'élargir avec un instrument à mesure que la fille grandit ; de sorte que lorsqu'elles sont en âge d'être mariées , il leur pend de chaque oreille un anneau de chair à pouvoir enfermer un œuf. Les Abanes ne sont pas la seule Nation de l'Amérique qui se défigure ainsi les oreilles. Herrera assure que les premiers Espagnols qui débarquèrent sur la Côte du Golfe de Honduras , trouverent les femmes du Pays avec les oreilles percées , comme on vient de le dire ; ce qui fut cause qu'ils appellerent cette Côte , *Costa de Oreja* , la Côte des Oreilles ; & c'est sous ce nom qu'on la trouve marquée sur les vieilles Cartes.

Guerre des
Indiens.

Les Indiens , quoique partagés en différentes Nations , se ressemblent assez dans le général , à l'exception de quelques coutumes différentes & particulières à certaine Nation. Quoiqu'ils aient des Cachiques & des Chefs , ils n'observent ni subordination ni discipline ; de sorte que leur guerre se réduit à un soulèvement tumultueux , qui s'apaise avec la même facilité qu'il a commencé , chacun se retirant comme bon lui semble ; aussi leurs expéditions se réduisent-elles à des embuscades & à de simples escarmouches , ne cherchant qu'à faire des prisonniers : c'est tout ce qu'on

qu'on doit attendre de leur peu de valeur & du peu d'étendue de leurs lumieres. Ils prennent les armes pour se défendre, ou pour attaquer, lorsqu'ils le jugent à propos ; & pour les y déterminer, il ne leur faut que le bruit du tambour, ou qu'un leger avis d'un Particulier, qui, en passant, déclare la guerre sans dire mot, en plantant seulement une fleche dans un lieu public, ce qui suffit pour faire prendre les armes à toute une Nation ; cela s'appelle chez eux *courir la Fleche*, ce qui revient au même qu'une déclaration de guerre en forme.

Leur Gouvernement domestique n'est pas mieux réglé ; les hommes prennent deux, trois & quatre femmes, selon qu'ils le peuvent ; & c'est chez eux une marque de grandeur, & même une sorte de faste, d'en avoir jusqu'à dix ou douze, & même plus. On a vû le Capitaine *Yaguaria*, Chef de la Nation *Caribe*, épouser, par ostentation, trente femmes de différentes Nations. Mais comme, parmi la plûpart de ces Peuples, le Fiancé achete sa femme, en faisant à son beau-pere un présent de fruits, de gibier, de poissons, &c. plusieurs d'entr'eux n'ont qu'une seule femme, n'ayant pas le moyen de payer ce que les peres demandent pour livrer leurs filles.

Ces femmes ne pouvant vivre en bonne intelligence les unes avec les autres ; elles ont chacune leur maison à part, où elles vivent avec leurs enfans, & font leur ordinaire séparément. Le poisson ou le gibier que le mari prend se repartit entr'elles, à proportion des enfans qu'elles ont : & lorsque l'heure du repas est venue, on étend un natte à terre, c'est là

Gouvernement domestique.

leur table ; le mari seul s'y met , alors chacune de ses femmes lui sert un plat de viande avec une tourte de cassave ou un pain de maiz ; après quoi elles se retirent, sans dire mot, & sans se mettre en peine s'il mange ou non ; au bout de quelque tems chaque femme tire de son tonneau ou de sa cruche une mesure de chica , qu'elle met devant lui pour qu'il boive. Le repas fini , elles se retirent chez elles , pour y reprendre leur repas avec leurs enfans. Ces femmes vivent aussi séparément dans leurs champs : le mari a soin de partager entr'elles l'espace qu'il défriche ; chacune l'ensemence, le cultive , & a soin de la portion qui lui est échue , sans empietter sur celle de sa voisine. Malgré toutes ces précautions , il naît souvent des débats entr'elles.

Façon d'élever les enfans.

Il n'y a ni ordre ni union dans leurs maisons ; les enfans n'obéissent point à leurs peres , & ceux-ci ne leur donnent aucune instruction. Tant qu'ils sont petits , ils ont pour eux une tendresse excessive ; mais autant qu'ils ont aimé leurs enfans dans leur première jeunesse , autant les haïssent-ils lorsqu'ils sont parvenus à un âge plus avancé : ils semblent ne les avoir jamais connus ; ils ne leur commandent rien , ils ne les reprennent jamais , ils ne les contrarient point , & , qui plus est , ils n'osent le faire. Voici un exemple du peu de respect de ces enfans : Un Indien , de la Nation Caribe , ayant fait une légère réprimande à son fils , en présence d'un Espagnol , le fils , transporté de colere , donna un soufflet à son pere : l'Espagnol , irrité de ce procédé , blâma le Caribe de la tranquillité qu'il témoignoit , & le pressa de châtier l'insolence de son fils : l'Indien ne lui répondit rien

d'abord ; mais il lui dit , quelques momens après : *Crois-tu , camarade , que nos enfans soient comme les vôtres ? Cela n'est pas ; & si je châtie mon fils pour ce qu'il vient de faire , il me tuera lorsqu'il sera un peu plus grand.* Telle est l'éducation qu'ils donnent à leurs enfans , & le fruit qu'ils en retirent.

Tous ces Peuples ont le vol en horreur ; ce qui n'empêche pas qu'ils n'y soient fort enclins & fort adroits.

Les Indiens détestent l'adultere ; mais il n'y a que la Nation Caribe qui ait infligé un châtiment marqué pour ce crime , qui est de faire périr le coupable par les mains du Peuple , au milieu de la Place publique. Il y a d'autres Nations chez lesquelles le mari qui a été offensé se contente , pour toute satisfaction , de coucher autant de fois avec la femme de l'adultere que celui-ci a couché avec la sienne (c'est le rapport d'un Missionnaire) ; & cet usage est si fort enraciné chez eux , qu'il n'y a point d'adultere qui ose se plaindre de celui qui se venge ainsi de l'injure qu'il lui a faite. Il y en a d'autres qui , par forme de contrat mutuel , changent de femmes pour un tems déterminé ; & le terme expiré , chaque femme retourne chez son mari , sans s'appercevoir de l'indécence d'une conduite si opposée à la raison naturelle.

Idées des Indiens sur l'adultere.

L'ivrognerie est un vice commun à tous les Indiens ; ils ne font point d'assemblée , ni de fêtes sans s'enivrer avec leur boisson favorite , qu'ils nomment la chica ; & ces débauches sont toujours suivies de querelles , où il y a souvent du sang de répandu.

Boisson des
Indiens.

La Chica est une sorte de bierre, faite avec différens grains ou fruits ; celle qu'ils font avec le maiz est la plus ordinaire. Après avoir moulu le grain à force de bras, les femmes en font des pains, qu'elles enveloppent dans des feuilles de plane, & les mettent cuire dans des pots pleins d'eau ; lorsque ce pain est frais, elles l'émiettent & le pétrissent une seconde fois avec de l'eau chaude ; & réduisant en poudre quatre de ces vieux pains, qui sont tous moisis, qu'ils appellent *Sibixu* ; elles mêlent cette poudre avec cette masse liquide, laquelle, étant mise dans des cuves, fermente le troisieme jour, comme du moût, & se convertit en une bierre qui leur sert de boisson ordinaire, & qui est fort saine, lorsqu'on en use modérément. La chica ou bierre qu'ils font avec la yuca, ou racine de manive, est encore plus saine. On fait des pains, comme on l'a vû ci-devant page 57, qu'on ammoncelle les uns sur les autres lorsqu'ils sont encore tout chauds ; on les couvre de feuilles de platane ; & après qu'ils ont fermenté, on les délaye dans de l'eau chaude, & l'on met cette liqueur dans des cuves, pour la faire fermenter : ce qui produit la bierre qu'ils appellent *Berria*, parcequ'elle est faite avec le Berri ou la Cassave. Les Indiens font aussi de la Chica de tous les grains, de tous les fruits & de toutes les racines qu'ils recueillent ; mais les deux précédentes sont les plus usitées.



Coutumes particulieres de quelques Nations.

Chez les *Guayquiries* & les *Palenques*, quarante jours avant que de marier leurs filles, ils les enferment & les assujettissent à un jeûne rigoureux : trois dattes de Palmier Murichi, & trois onces de Cassave, avec une cruche d'eau, composent leur ration journaliere ; de sorte que, le jour de la nôce venu, elles paroissent plutôt des déterrées que des mariées. Ils prétendent purifier les humeurs par ce jeûne. Au bout de ce tems, la nuit qui précède la nôce se passe toute entiere à s'oindre, se peindre & se couvrir de plumes des plus belles couleurs, & artistement rangées, de sorte qu'il est quelquefois dix heures du matin qu'on n'a pas encore fini d'ajuster la Mariée. Cependant, dès la pointe du jour, le Cachique ou Chef du Village est dans la Place, pour donner ses ordres pour la Fête. On voit d'abord une troupe de Danseurs, fort parés de plumes, qui sortent du bois, accompagnés de flûtes & de tymbales, qui font plusieurs fois le tour de la maison de la Mariée en dansant. Ensuite il sort de la maison une vieille femme avec un plat de viande, qu'elle donne à un des Danseurs, & alors ils s'enfuient à toutes jambes dans le bois, & jettant le plat par terre, un de la troupe dit à haute voix ; *Prends ce plat, chien de Démon, & ne viens point troubler notre Fête.* Ceci fini, les Danseurs mettent sur leurs têtes des couronnes de fleurs, & tenant un bouquet dans la main droite & des sonnettes dans la gauche, dont ils accompagnent les

Cérémonies
pour les ma-
riages.

flûtes, ils retournent en dansant à la porte de la Mariée, où ils trouvent une autre file de Danseurs couverts de plumes, mais d'une livrée différente, avec de longues flûtes, faites d'un certain roseau noir, toutes ornées de plumes. Ils jouent de ces flûtes à deux parties, & leur harmonie n'est pas désagréable. Les nouveaux Mariés se mêlent avec les Danseurs; ils sont fort parés de plumes, & sautent au mieux, n'ayant pas jeûné comme leurs femmes; durant cette marche, chacune d'elles est accompagnée de deux vieilles fort hideuses, qui pleurent & qui chantent alternativement des couplets dans leur langue sur les peines & les chagrins du ménage. Ils font aussi le tour du Village, & en arrivant au logis, on trouve la table couverte de poisson, de gibier, enfin de tout ce qu'ils ont pû rassembler pour un grand repas; on y boit beaucoup de chica, & l'on finit par des danses.

Coutume singulière pour les mariages.

Les *Othomacos* suivent dans leurs mariages une coutume bien singulière. Lorsque les jeunes gens sont en âge d'être mariés, ils leurs donnent pour femmes, ou, pour mieux dire, ils les confient aux veuves les plus âgées du village; les marient avec de jeunes filles lorsqu'ils deviennent veufs. La première raison que les Capitaines donnent de cet usage, est si indécente, que je me dispenserai de la rapporter; quant à la seconde, elle paroît assez bien fondée. Ils disent que, marier un jeune homme avec une jeune fille, c'est unir deux fous ensemble, qui ne savent pas gouverner une maison; au lieu qu'en lui donnant une femme âgée, elle le met au fait du ménage, &

l'instruit de ce qu'il faut faire pour vivre. Mais lorsqu'ils sont veufs, ils se marient à leur tour à de jeunes filles. Cette loi est un effet de la malice des vieillards, qui prennent pour eux toutes les jeunes filles qui sont en âge d'être mariées, quoiqu'ils aient déjà d'autres femmes; ce qui fâche les jeunes gens, & occasionne une infinité de désordres & de querelles domestiques.

La Nation *Salivas* est docile, souple & assez intelligente. Mais quoique naturellement meilleure que les autres, elle ne laisse pas que d'en avoir le fond du caractère. Les hommes sont ignorans, gloutons & ivrognes, quoiqu'ils se piquent de boire avec jugement; & ce jugement consiste en ce qu'après s'être soulés, ils ne se battent point entr'eux. La polygamie & le divorce regnent chez eux comme chez les autres Nations: mais il n'y en a point de si envieuse & de si intéressée. Ils aiment les belles armes, & n'ont pas le cœur de s'en servir; & lorsqu'on les exhorte à prendre garde à eux & à se défendre, ils disent que leurs pères n'ont jamais combattu, & qu'ils veulent suivre leur exemple: de sorte qu'ils se sont laissés assujettir par les Caribes; & cette Nation, qui étoit autrefois une des plus nombreuses de l'Orenoque, est réduite à cinq ou six Peuples, dont trois forment une doctrine.

Quoique chez toutes ces Nations les femmes soient chargées du soin du ménage & du travail de la campagne, elles sont encore plus à plaindre chez les *Salivas*; puisqu'outre cette tâche indispensable, elles sont obligées de peigner leurs maris matin &

Mœurs des
Indes *Salivas*.

Femmes punies pour avoir deux Jumeaux.

soir ; de les oindre , de les peindre & de leur faire le poil. Un Salivas , une fois peigné , n'ose plus se gratter la tête ni le corps , de peur de gâter sa parure ; & il aimeroit mieux endurer quelque mal que ce fût , que de déranger l'économie de sa coëffure. Un autre manie de ces Peuples , c'est de regarder comme un deshonneur lorsqu'une de leurs femmes est accouchée de deux Jumeaux ; celle à qui cela arrive est exposée aux railleries de ses voisines , & aux reproches de son mari , qui en reconnoît un comme de lui , & regarde l'autre comme le fruit de l'infidélité de sa femme : aussi les femmes à qui cela arrive , en enterrent promptement un , pour que le mari ne s'en apperçoive point. Un Capitaine ou Chef de Village , dont la femme mit au monde deux Jumeaux , sans qu'elle pût lui cacher , assembla quelques jours après tout le Village , fit venir sa femme , lui reprocha publiquement sa mauvaise conduite , & s'adressant aux autres femmes , il les menaça de les châtier si elles s'avisent jamais d'accoucher de deux enfans : ensuite prenant un fouet , il étrilla sa femme de bonne force. Voilà jusqu'où va l'ignorance & la police de ces Peuples barbares.

Devoirs rendus aux morts.

Les honneurs & les devoirs que ces Nations rendent à leurs Chefs & à leurs parens après la mort , ne sont pas par-tout les mêmes : chez les *Guaraunos* , par exemple , dès qu'un Indien est mort , ils le lient avec une corde , & le plongent dans la Riviere , attachant le bout de la corde à un arbre , pour que le courant ne puisse pas l'emporter. Il n'est pas plutôt dans l'eau , que les poissons appellés *Guacaritos* , dont on a parlé ,

parlé, lui mangent toutes les chairs, de sorte que le lendemain il n'en reste plus que le squelette. Ils le retirent, mettent les os dans une corbeille ornée de grains de verre de différentes couleurs, prenant si bien leur mesure, qu'après que la corbeille est fermée, la tête se trouve directement placée sous le couvercle. Cela fait, ils pendent cette corbeille au plancher de leurs maisons.

Les Indiens *Aruacas* enterrent leurs morts avec beaucoup de cérémonies, dont la principale consiste à les ensevelir avec leurs armes, observant qu'il ne tombe pas de terre sur le corps : pour cet effet, ils placent à un pied du corps du défunt une claie extrêmement forte, qu'ils couvrent de feuilles de plane, sur lesquelles ils jettent la terre.

Les *Achaguas* idolâtres pratiquent la même cérémonie à la mort de leurs Capitaines & de leurs *Cachiques*, avec cette différence que la dernière couche de la fosse est de terre glaise bien foulée ; comme cette terre s'ouvre en se séchant, ils ont soin de boucher les crevasses qui se forment, & ce, pour empêcher que les fourmis n'aillent inquiéter le mort.

Les *Caribes*, à la mort de leurs Capitaines, observent une cérémonie qui leur est particulière : aussi-tôt qu'un Indien est mort, on met le corps dans un ha-

Funérailles
de leurs Ca-
pitaines.

mac de coton suspendu par les deux extrémités ; & les femmes du défunt se placent autour, se relevant alternativement les unes après les autres. Comme il fait extrêmement chaud, le cadavre n'a pas resté vingt-quatre heures dans cet état, qu'il se corrompt

& attire autour de lui une quantité prodigieuse de mouches, & ces malheureuses sont obligées de les chasser pendant trente jours, sans souffrir qu'aucune s'arrête sur le corps. Le jour de l'enterrement étant venu, les enfans & les parens du défunt mettent à côté du corps l'arc, les fleches, le sabre & le bouclier dont il s'est servi pendant sa vie, & obligent une de ses femmes à se placer de l'autre côté, pour qu'elle l'accompagne & le serve dans l'autre monde, l'enterrant ainsi toute vivante. La cérémonie achevée, le fils aîné se met en possession de l'héritage de son pere, & prend pour lui ses femmes, à l'exception de celle qui l'a mis au monde, & qui, comme la plus vieille, est toujours destinée à tenir compagnie au mort. Enfin, l'année expirée, ils ramassent les os, & les enferment dans une boîte, qu'ils pendent au plancher de leurs maisons, pour ne point en perdre le souvenir.

Leur Deuil.

Plusieurs de ces Nations portent le deuil de leurs parens. Les *Jiraras*, les *Ayricas* & quelques autres se frottent le corps d'une teinture noire, faite avec l'infusion d'un fruit appellé *Jagua*, qui est si forte & si tenace que, lorsqu'on s'en est frotté, toute l'eau du monde ne peut plus l'effacer. La femme, les enfans, les freres & sœurs du défunt se teignent de cette infusion depuis les pieds jusqu'à la tête, ce qui les rend aussi noirs que des Nègres. Les parens au second degré ne se teignent que les pieds, les jambes, les bras & une partie du visage; & les autres se bornent à s'en froter les pieds & les mains, & à s'en

moucheter le visage. Leur deuil dure un an , & pendant ce tems-là il ne leur est pas permis de se marier.

Plusieurs Nations accompagnent leurs enterremens d'une musique lugubre & singuliere , composée d'espece de bassons & de flûtes de différentes grosseurs, faites avec des roseaux. Tous les hommes qui sont invités au convoi se munissent de ces sortes de bassons & de flûtes ; & , lorsqu'ils sont arrivés au lieu de la sépulture , les jeunes garçons s'assoient d'un côté & les filles de l'autre. Les hommes se placent derriere les garçons , & les femmes derriere les filles. La veuve ou le veuf commence alors la cérémonie en s'écriant d'un ton lamentable , accompagné de larmes : *Malheureuses , ou malheureux que nous sommes ! Elle est morte , ou il est mort , malheureux que nous sommes !* sans dire autre chose. Tous les assistans répètent les mêmes paroles , & sur le même ton ; ce qui , joint au son des instrumens & aux cris des femmes & des enfans , soutenus des bassons , forme la musique la plus lugubre qu'on puisse s'imaginer.

Musique lugubre.

La Nation *Anabali* & quelques autres , ont une si grande horreur pour la mort , qu'aussi-tôt après avoir enterré le défunt dans l'endroit où il logeoit , tous les habitans abandonnent aussi-tôt le village & leur récolte , & s'en vont bâtir un nouveau village à douze ou quinze lieues de là. Et lorsqu'on leur demande la raison d'un pareil abandon , qui les met dans le cas de manquer du nécessaire , ils repondent que *dès que la mort est entrée chez eux , ils ne se croient plus en sûreté en sa compagnie.* D'autres ne quittent point

Ils ont horreur de la mort.

leur Peuplade, mais le malade n'est pas plutôt mort, qu'ils démeublent la maison & la brûlent, avec les nattes & les armes du défunt, à dessein de brûler la mort avec eux.

~ Ils traitent
mal les mala-
des.

Si les Indiens rendent avec soin les derniers devoirs aux morts, ils négligent les malades, & les traitent avec la dernière dureté & une barbarie qu'on auroit peine à croire. Une personne tombe-t-elle malade chez eux, que ce soit un pere de famille ou non, peu leur importe, on ne s'en met point en peine; & il leur est fort indifférent qu'ils prennent de la nourriture ou qu'ils n'en prennent point. Ils se contentent, lorsque l'heure de leur repas est venue, de mettre sous le hamac où est le malade une portion des mets qu'on leur a servis, sans lui dire une seule parole, & sans s'embarrasser s'il mange ou non. Cependant on n'entend jamais le malade se plaindre, ni pousser le moindre cri, quelque douleur qu'il souffre: & il meurt avec une tranquillité étonnante, ne craignant rien, ni n'espérant rien après cette vie. Quant à quelques peuples qui croient l'immortalité de l'ame, ils s'imaginent qu'elle ne fait qu'errer autour de leurs tombeaux.

Leurs Méde-
cins.

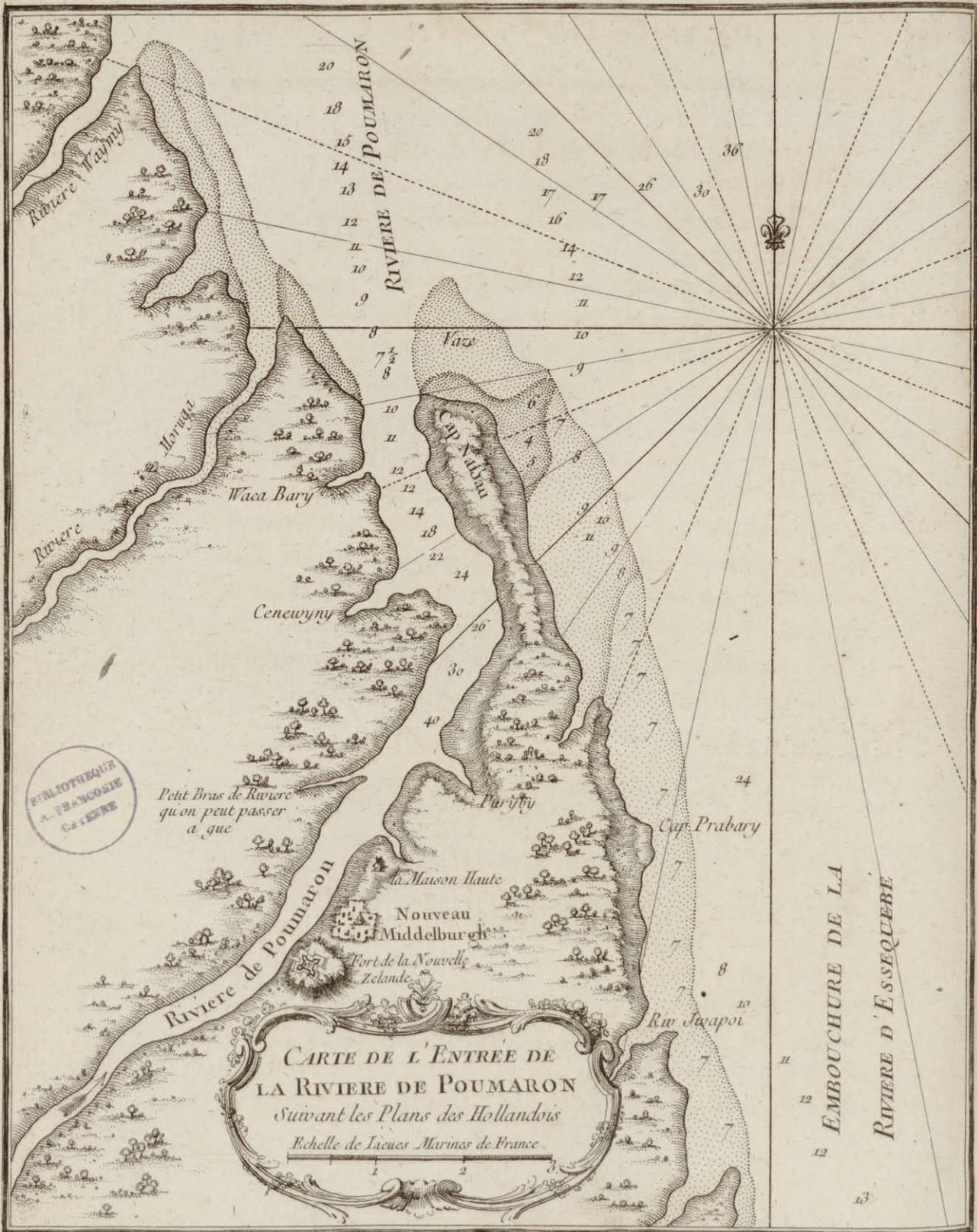
Ils ont cependant une espece de Médecins qu'ils appellent *Piaches*, qu'on ne manque jamais d'appeller, & dont on exécute régulièrement les ordonnances, quelques ridicules qu'elles soient; & souvent il vaudroit mieux pour le malade qu'ils ne l'eussent jamais visité. Il a soin, dès la première visite, d'ordonner un jeûne général au malade & à toute la parenté,

leur défendant ce qu'ils aiment le plus. Les Médecins *Othomacos* arrosent continuellement les malades avec de l'eau froide, au moyen de quoi ils les expédient plutôt. Les *Guaybas* & les *Chiricoas* les plongent dans l'argille mouillée ou dans de l'eau jusqu'au col, pour leur ôter la fièvre; & quoiqu'on les trouve morts pour l'ordinaire, lorsqu'on vient à les retirer, ils ne laissent pas de persister dans leurs usages. Toute la science du *Piache* consiste à faire croire à ces peuples qu'il a commerce avec le Diable, & qu'il fait, par son entremise, si le malade doit échapper ou non. Ils donnent leurs consultations dans des maisons séparées des *Peuplades*, mais qui sont à la vue de tout le monde. Ils s'y enferment & passent toute la nuit à jeter des cris & faire grand bruit avec leur *Maraca*, qui est unealebasse remplie de cailloux, qu'ils secouent sans cesse, pendant, disent-ils, qu'ils s'entretiennent avec le Démon. Ils changent de voix quand il leur plaît, pour faire croire qu'il leur répond. On a découvert que ce manège n'est qu'une imposture & qu'une fourberie; mais cela n'empêche pas que le Médecin ne se fasse payer après que le malade est mort, emportant ses meilleurs effets.

Je pourrois m'étendre davantage sur les mœurs, coutumes & usages des différentes Nations qui habitent ces vastes contrées, que j'ai comprises sous le nom de Guyane Espagnole; mais ce qu'on vient de voir me paroît suffisant pour satisfaire la curiosité des Officiers de la Marine & des Navigateurs pour lesquels j'écris, & les dispenser de le chercher

dans les différens Auteurs qui en ont parlé ; car, quoique mon principal but soit de rassembler les connoissances Géographiques & Hydrographiques qui peuvent servir à la Navigation, & instruire ceux qui sont obligés de faire de pareils voyages, on sent que l'histoire naturelle, les productions du pays & la connoissance des peuples qui l'habitent en font partie, & ne peuvent s'en séparer entierement.





BIBLIOTHEQUE
DE FRANCOISE
CASSENE

CARTE DE L'ENTREE DE
LA RIVIERE DE POUMARON
Suivant les Plans des Hollandois
Echelle de Lieues Marines de France

1 2 3

EMBOUCURE DE LA
RIVIERE D'ESSEEBE

CHAPITRE II.

LA GUYANE HOLLANDOISE.

J'AI donné le nom de Guyane Hollandoise à cette partie de la Guyane où les Hollandois sont établis, & qu'ils possèdent actuellement, sans prétendre rien fixer sur la légitimité de leurs possessions, & sans préjudicier aux droits que les François & les Espagnols, leurs voisins, peuvent avoir sur ces mêmes Pays, où l'on a vû les Hollandois s'augmenter & s'étendre pied à pied, en poussant des établissemens le plus loin qu'il leur étoit possible, suivant le plus ou moins de facilité qu'ils trouvent dans ces mêmes voisins. Ainsi je borne la Guyane Hollandoise, du côté des Espagnols, par la riviere de *Poumaron*; & du côté des François, par la riviere de *Maroni*.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

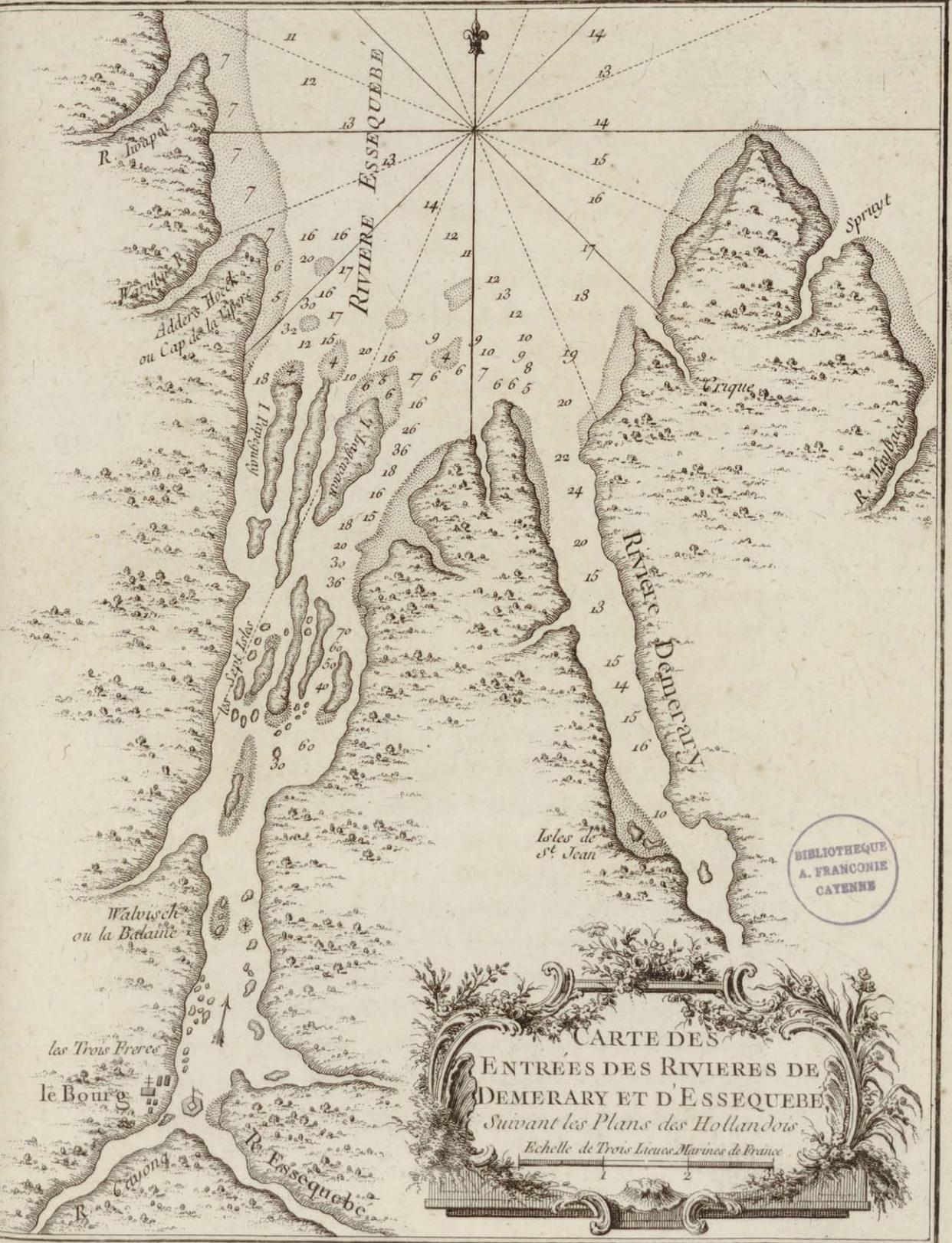
LA riviere de *Poumaron* est l'endroit le plus occidental de la Guyane, où les Hollandois ont poussé des établissemens. L'entrée de cette Riviere est par la latitude de sept degrés trente minutes, & par les soixante degrés cinquante minutes à l'Occident du Méridien de Paris, éloignée d'environ vingt-quatre

Riviere de
Poumaron,

à vingt-cinq lieues de la grande bouche de l'Orenoque. L'entrée de cette Riviere n'a pas une demi-lieue de large, les terres y sont basses & couvertes d'arbres ; les plus grands vaisseaux peuvent y entrer. Le moins d'eau qu'on trouve à son embouchure est sept à huit brasses, fond de vase ; & lorsqu'on est en dedans, on trouve 12, 15 & 18 brasses d'eau, qui vont toujours en augmentant jusqu'à quarante brasses, à la distance de quatre & cinq lieues en dedans. La Pointe Orientale qui est à l'entrée s'appelle le Cap de Nassaw. Les Hollandois ont bâti un Fort à six lieues du Cap de Nassaw, sur les bords de la Riviere du même côté, qu'ils ont nommé Fort de la Nouvelle-Zelande. Il est à quatre bastions, & peu considérable. Le Bourg appelé Nouvelle-Middelbourg est au-dessous du Fort : les habitations & terrains défrichés sont aux environs & au-dessus en remontant la Riviere. Les Sources de la Riviere de Poumaron ne sont pas connues, les Hollandois ne l'ayant pas remontée plus de trente à quarante lieues. Il y a tout lieu de croire qu'elle sort de cette chaîne de montagnes qui court le long de l'Orenoque presque jusqu'à la mer, dont nous avons parlé à l'article de la Guyane Espagnole.

Riviere d'Es-
sequébé.

La Riviere d'Essequébé est à quinze ou seize lieues au Sud-Sud-Ouest du Cap de Nassaw ; elle est beaucoup plus grande & plus considérable que celle de Poumaron, mais l'entrée n'en est pas si aisée. Son embouchure, qui a plus de trois lieues de large, est remplie d'Isles & de Bas-fonds, entre lesquels il y a des passes où l'on trouve de l'eau pour les plus grands vaisseaux.



CARTE DES
ENTREES DES RIVIERES DE
DEMERARY ET D'ESSEQUEBE
Suivant les Plans des Hollandois

Echelle de Trois Lieues Marines de France

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

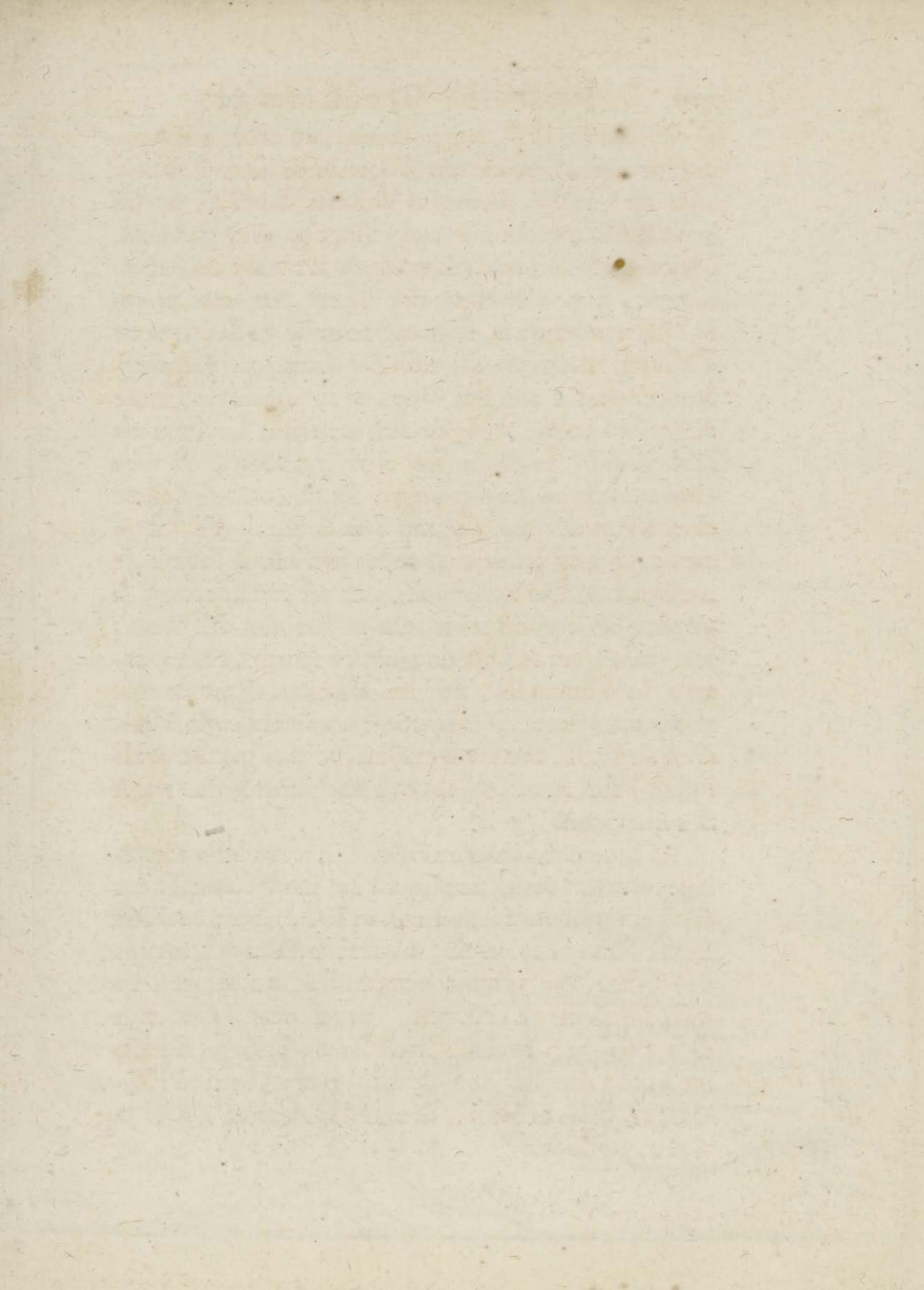
vaisseaux. Ces Isles sont en grand nombre, toutes très basses & couvertes d'arbres. La plûpart sont longues d'une & deux lieues, mais fort étroites, giffantes presque Nord & Sud. Il y a deux passes pour entrer dans la Riviere, l'une du côté de l'Est, & l'autre du côté de l'Ouest. Celle de l'Est est la meilleure. Entre la Terre ferme & les Isles, on y trouve depuis quinze jusqu'à trente-six brasses d'eau. Lorsqu'on a passé ces Isles, on en voit une autre rangée, qui semble barrer la Riviere: mais en les rangeant du côté de l'Est, on trouve un Canal fort sain & fort profond, dans lequel il y a depuis soixante-dix jusqu'à quarante brasses d'eau. Ensuite la Riviere se rétrécit de plus de moitié; & l'on ne voit plus que de petits Illots, semés assez près les uns des autres, parmi lesquels cependant, avec un peu de précaution, les vaisseaux peuvent chenailler pour remonter jusques vis-à-vis le Fort qui est bâti dans une petite Isle éloignée de dix lieues de l'embouchure de la Riviere. Le Bourg est situé en terre ferme sur la Rive Occidentale vis-à-vis le Fort. En cet endroit la riviere d'Essequébé reçoit, du côté de l'Ouest, la riviere de *Cajona*, dont on ne connoît pas la source: trois lieues plus haut, du même côté, elle reçoit la riviere de *Mazaroni*: à dix lieues au-dessus on commence à trouver les Saults ou Cascades de l'Essequébé, qui sont fort près les unes des autres; au-dessus desquelles la petite riviere d'*Arassari* se jette dans l'Essequébé du côté de l'Ouest, à vingt-cinq lieues de celle de *Mazaroni*. Quinze lieues plus loin, du même côté, on trouve la riviere de *Sibarona*, dont le cours

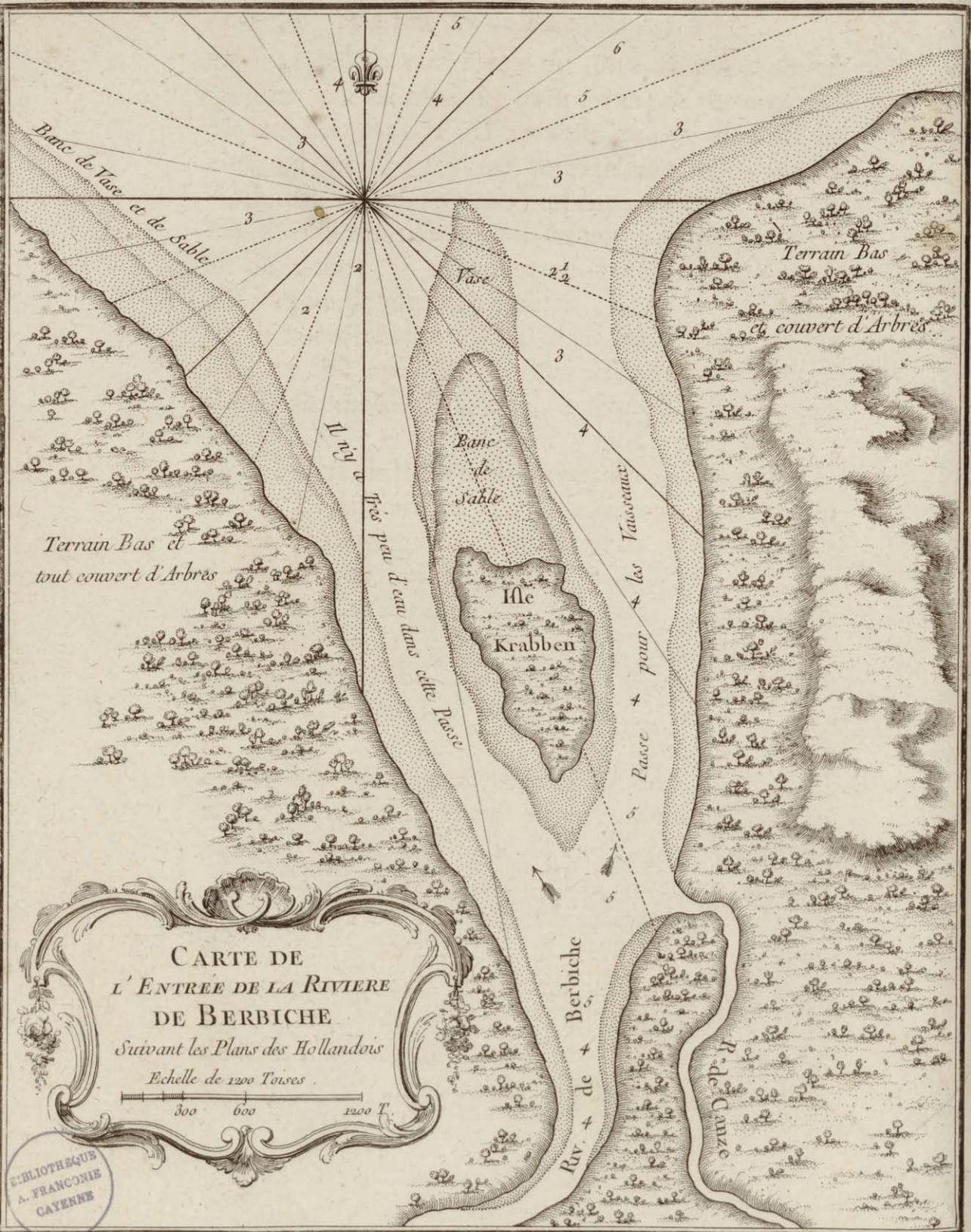
Rivieres qui
se jettent dans
l'Essequébé.

est de l'Ouest à l'Est, & peu connu; on assure qu'en remontant cette Riviere une vingtaine de lieues il ya une mine de Crystal. Au-dessus de cette Riviere, sur les bords de l'Essequebé, il y a un village nommé *Parahan*. De cet endroit jusqu'à l'entrée de la riviere de *Rupunuwini*, il y a environ dix lieues, & cette partie de l'Essequebé est de nouveau remplie de Saults & de Cascades, aussi près les unes des autres que les précédentes: on en compte vingt-neuf depuis la riviere d'*Arassari* jusqu'à celle de *Rupunuwini*. Le cours de l'Essequebé, au-dessus de cette jonction, est peu connu, & je ne crois pas que les Hollandois l'aient remonté plus d'une vingtaine de lieues au-delà: ainsi on ne connoît point encore ses sources. A l'égard de la riviere de *Rupunuwini*, elle est considérable. Il paroît qu'on l'a remontée plus de soixante-dix lieues; elle prend vraisemblablement ses sources à deux degrés de l'Equateur, par les soixante degrés trente minutes environ de longitude occidentale du Méridien de Paris, dans une chaîne de montagnes voisines de l'Equateur, qu'on voit au Nord de la riviere des Amazones.

Riviere de
Rupunuwini.

La riviere de *Rupunuwini* court environ trente-cinq lieues Ouest-Sud-Ouest & Est-Nord-Est; ensuite elle tourne directement au Sud; mais à l'endroit de ce détour elle reçoit, du côté de l'Ouest, une petite riviere qui conduit vers un Lac qui en est à un tiers de lieue de distance, lequel peut avoir cinq lieues de long sur deux à trois lieues de large. Ce Lac en a un autre à l'Ouest beaucoup plus considérable, éloigné de deux petites lieues. Ce dernier a plus de





CARTE DE
 L'ENTRÉE DE LA RIVIERE
 DE BERBICHE
 Suivant les Plans des Hollandois
 Echelle de 1200 Toises

300 600 1200 T.

BIBLIOTHEQUE
 A. FRANCONIE
 CAYENNE

douze lieues de long sur sept à huit de large ; il est tout couvert de joncs, avec quelques Isles au milieu, on l'appelle le *Lac Amacu*. De la partie du Sud de ce Lac il sort une Riviere qui vient se rendre dans celle de *Parima*, que les Portugais nomment *Rio-Branco*, laquelle tombe dans la *Riviere Noire*, ou *Rio-Negro*, dont nous parlerons à l'article de la Guyane Portugaise ; de sorte que, par le moyen de ces Rivières & des deux Lacs, on peut venir de la Colonie Hollandoise jusqu'à la Riviere des Amazones avec plus de facilité que l'éloignement des lieux paroît le permettre.

La riviere de *Demerary* est à l'Est de celle d'Essequébé, & se décharge dans la même Baie. L'entrée en est fort aisée & fort saine, on y trouve dix-huit, vingt & vingt-quatre brasses d'eau ; & quatorze à quinze brasses, à trois & quatre lieues en dedans. Je ne crois pas qu'il y ait d'habitation le long de cette Riviere, ni qu'on l'ait remontée jusqu'à sa source.

Riviere de
Demerary.

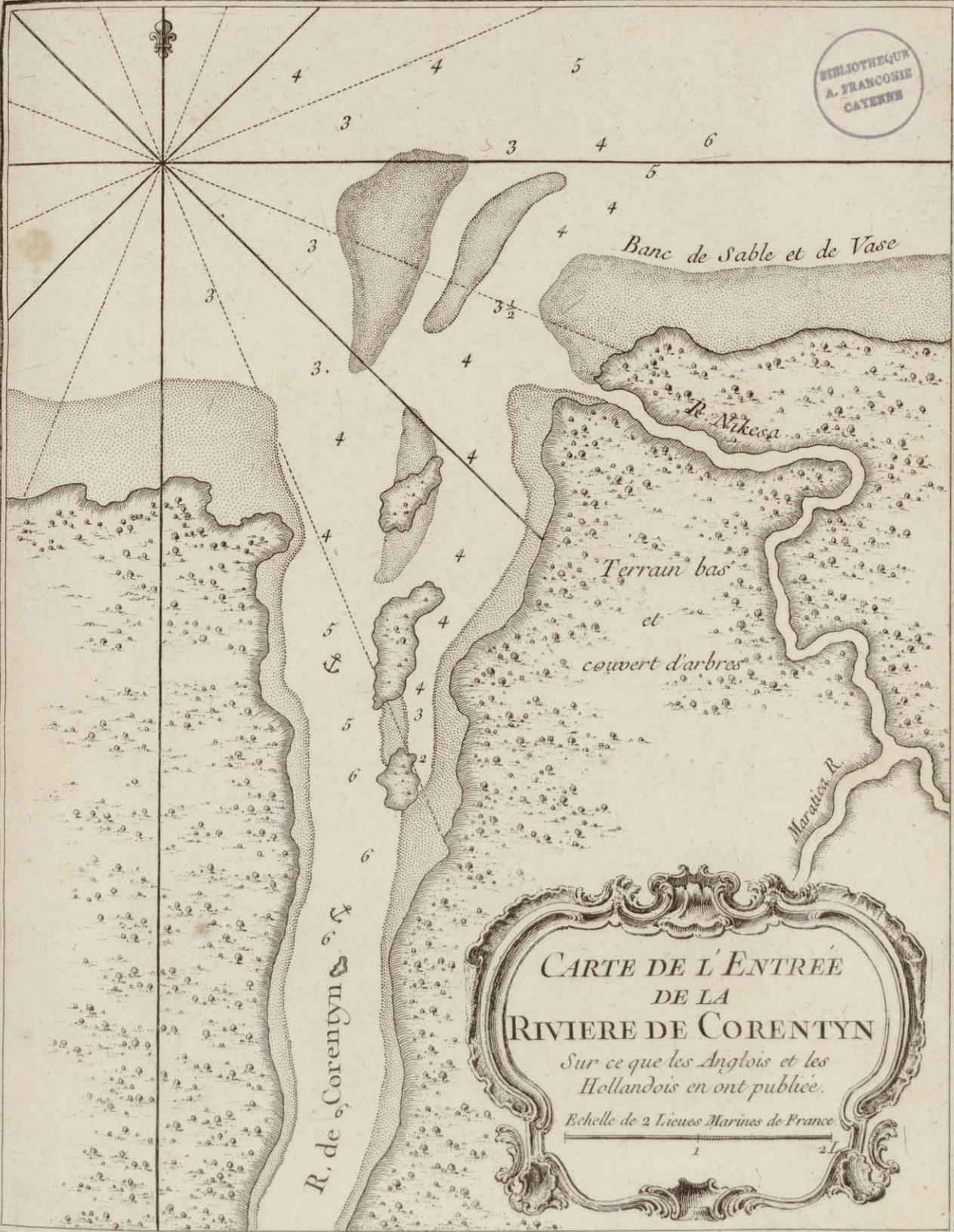
La Riviere de *Berbiche* est à vingt lieues au Sud-Est de celle d'Essequébé ; elle a près d'une lieue de large à son embouchure : le terrain des deux côtés est bas & couvert d'arbres : cette entrée est partagée en deux passes par une Isle située dans le milieu, appelé *Krabben* par les Hollandois ; cette Isle est basse, bien boisée, entourée d'un banc de sable & de vase qui empêche de la ranger plus près qu'une grande portée de fusil. Sa longueur est de plus d'un quart de lieue, & sa largeur est d'un demi-quart de lieue au plus. Dans sa partie du Nord elle pousse un banc de sable & de vase qui porte près d'une petite lieue au large.

Riviere de
Berbiche.

La passe de l'Est est la seule que les vaisseaux peuvent prendre, encore n'est-elle bonne que pour de moyens bâtimens, n'ayant dans son entrée que deux & trois brasses d'eau de basse mer. Lorsqu'on a passé l'Isle de Krabben, on voit du côté de l'Est la petite riviere de *Canfé*, qui vient du Sud-Est se jeter dans la riviere de *Berbiche*; alors l'eau augmente, & l'on trouve quatre & cinq brasses; ensuite le lit de la Riviere se rétrécit & continue d'être navigable jusqu'au-dessus du Fort de *Nassaw*, qui est bâti sur la Rive Orientale à dix ou douze lieues de son embouchure en ligne directe; mais par le fleuve il y en a plus de vingt, à cause de ses contours & sinuosités. La Colonie est considérable, les habitations sont répandues à droite & à gauche de la Riviere dans l'espace de plus de trente lieues; & les plus près de la Mer en sont au moins à quinze lieues. La qualité du terrain, qui est bas & marécageux, a forcé de remonter aussi avant dans le fleuve, pour trouver un terrain propre à la culture. Il y a aussi plusieurs habitations sur la riviere de *Canfé*, qui communiquent avec le Fort de *Nassaw* par un chemin qu'on a pratiqué dans les terres, comme on peut le voir dans la Carte ci-jointe.

Riviere de
Corentin.

La Riviere de *Corentin* est cinq lieues à l'Est de celle de *Berbiche*; c'est la même que celle que les Anglois appellent *Dewils Kreek* (Riviere du Diable); son entrée a plus d'une lieue de largeur; mais il y a en dehors des bancs de sable qui s'étendent plus de trois lieues au large, qui la rendent difficile: on trouve cependant trois brasses d'eau de basse mer



Banc de Sable et de Vase

R. Nikosa

Terrain bas
et
couvert d'arbres

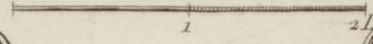
Maratta R.

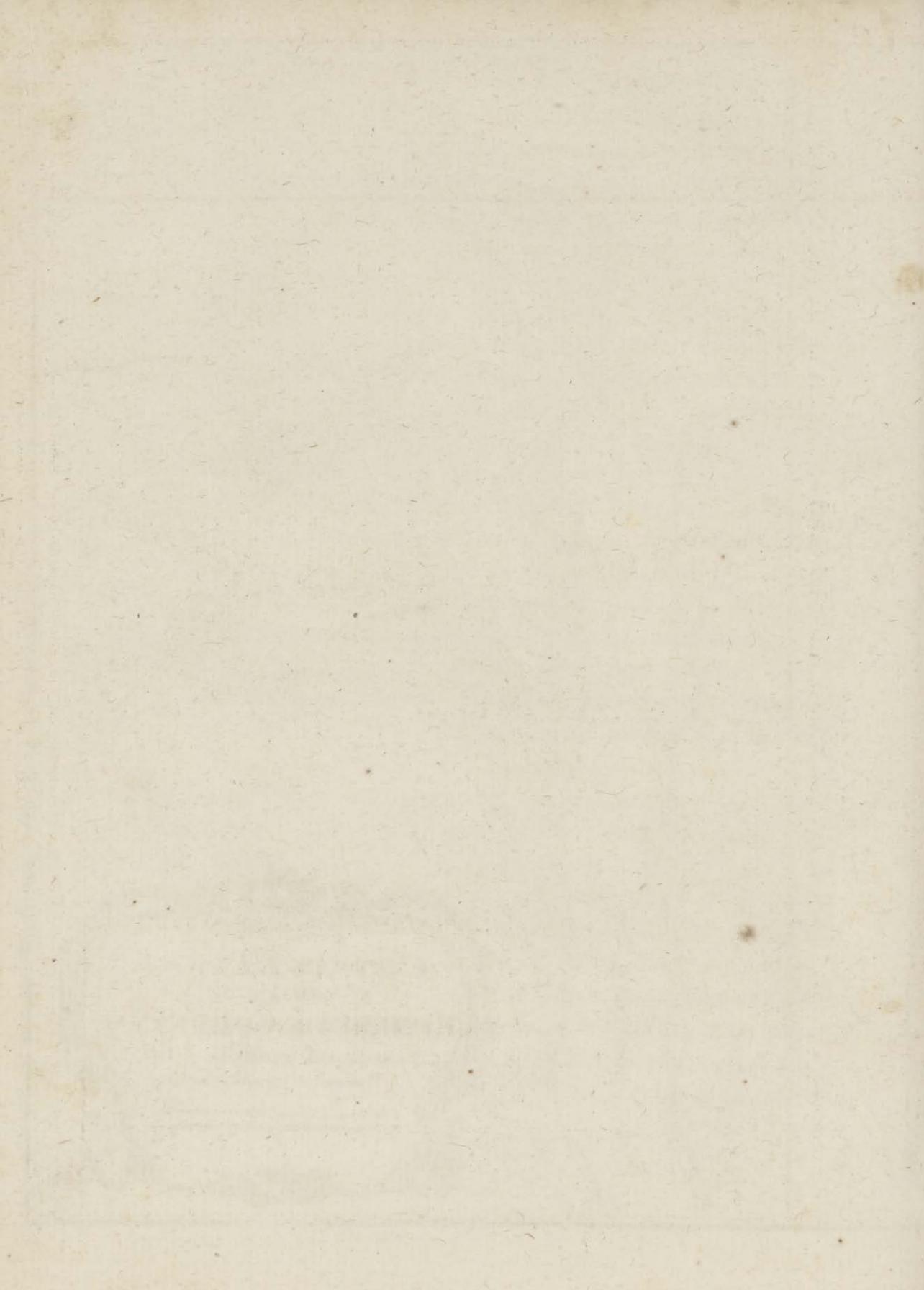
R. de Corentyn

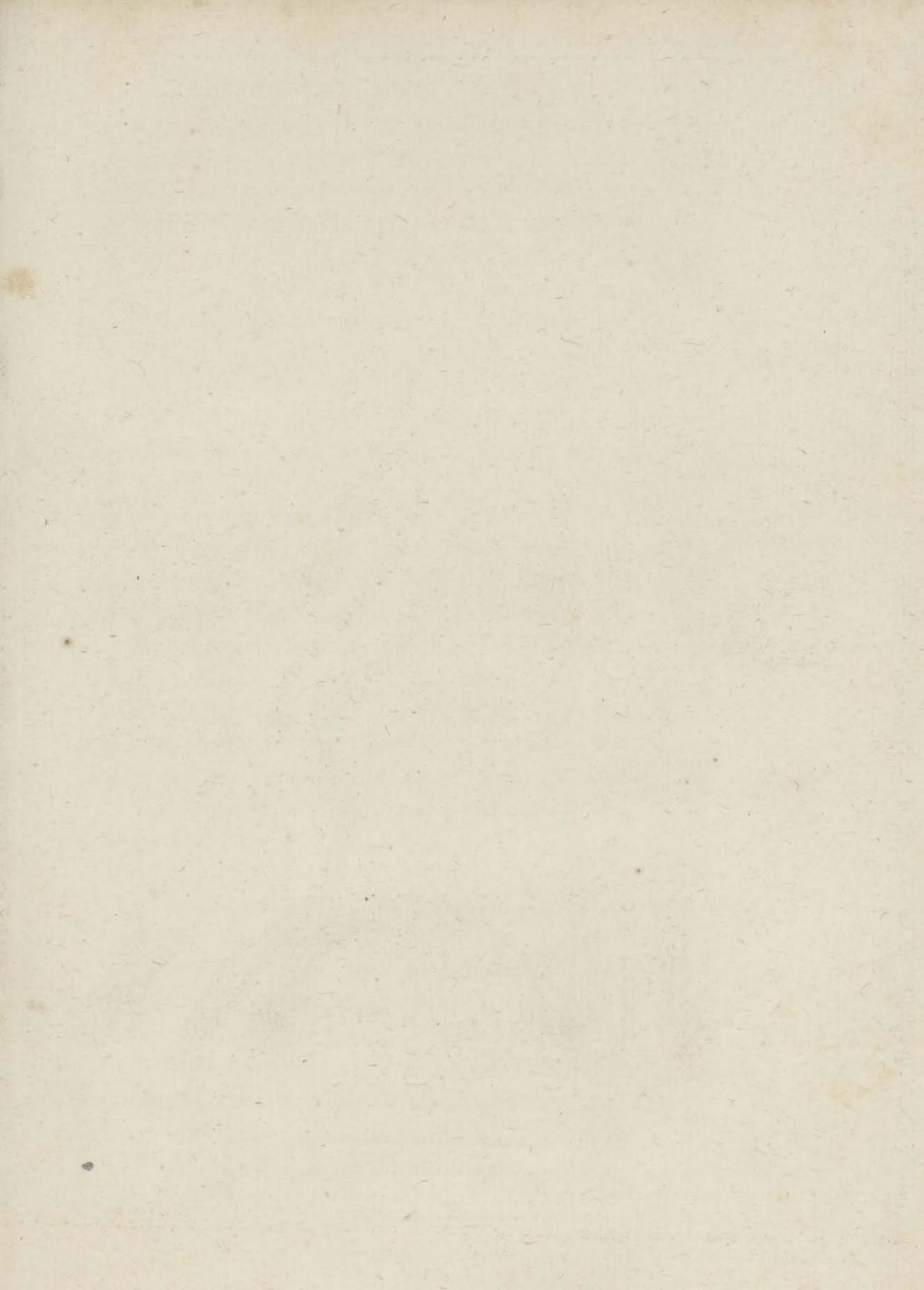
CARTE DE L'ENTREE DE LA RIVIERE DE CORENTYN

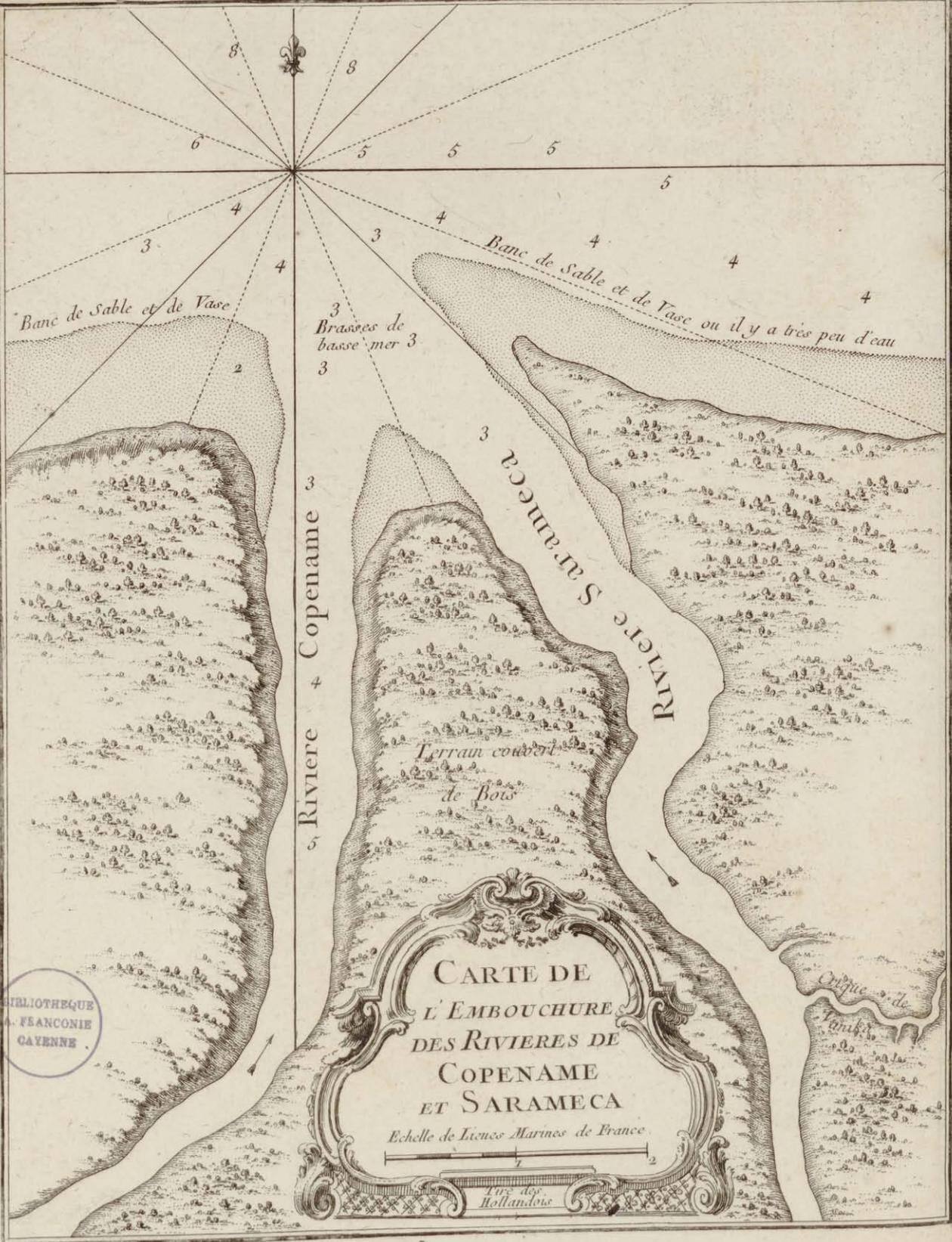
Sur ce que les Anglois et les
Hollandois en ont publiee.

Echelle de 2 Lieues Marines de France









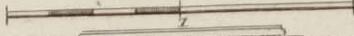
BIBLIOTHEQUE
 DE FRANCONIE
 CAYENNE

Riviere
 Copename

RIVIERE
 SARAMECA

CARTE DE
 L'EMBOUCHURE
 DES RIVIERES DE
 COPENAME
 ET SARAMECA

Echelle de Lieues Marines de France



Vue des
 Hollandois

auprès de ces bancs. Lorsqu'on entre dans la Riviere on trouve trois petites Isles assez saines, situées Nord & Sud, le long desquelles on peut mouiller par cinq & six brasses d'eau. Le terrain des deux côtés est bas & couvert d'arbres. La passe avec le bon mouillage est du côté de l'Ouest, vis-à-vis l'Isle du milieu.

La petite Riviere de *Nykesa* se jette dans la Mer, tout auprès de celle de *Corentin* du côté de l'Est; de sorte qu'elles semblent n'avoir qu'une même embouchure, lorsqu'on est à deux ou trois lieues au large.

A dix lieues de-là, allant vers l'Est, on trouve les Rivieres de *Copenama* & de *Sarameca*, qui se joignent en entrant dans la Mer; il n'y a à leur embouchure que trois brasses d'eau de basse mer. *Copenama* est du côté de l'Ouest, & *Sarameca* du côté de l'Est. Il n'y a pas d'habitations sur ces Rivieres.

Rivieres de
Copenama &
Sarameca.

La Riviere de *Surinam* est quatre lieues à l'Est des deux précédentes; c'est celle qui donne le nom à toute la Colonie établie, tant sur ses bords que sur les Rivieres voisines qui s'y jettent, telles que la *Commewine*, la *Cottica* & autres moins considérables.

Riviere de
Surinam.

L'entrée de la Riviere de *Surinam* est par la latitude de six degrés quinze minutes, & par la longitude de cinquante-sept degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Son embouchure a plus d'une grande demi-lieue de large, & l'on y trouve trois à quatre brasses d'eau de basse mer. Il y a à droite & à gauche des bancs de sable & de vase, sur lesquels il ne reste que très peu d'eau, & qui s'étendent deux portées de fusil au large. Les terres du bord de la Mer sont basses & noyées: à une lieue de l'entrée, du côté de

Fort d'Amsterdam.

l'Est, on trouve la Riviere de Commewine, où il y a trois à quatre brasses d'eau: cette entrée est défendue par le Fort d'Amsterdam du côté du Sud, & par une Batterie du côté du Nord: ces Forts sont situés de façon qu'ils défendent aussi la Riviere de Surinam.

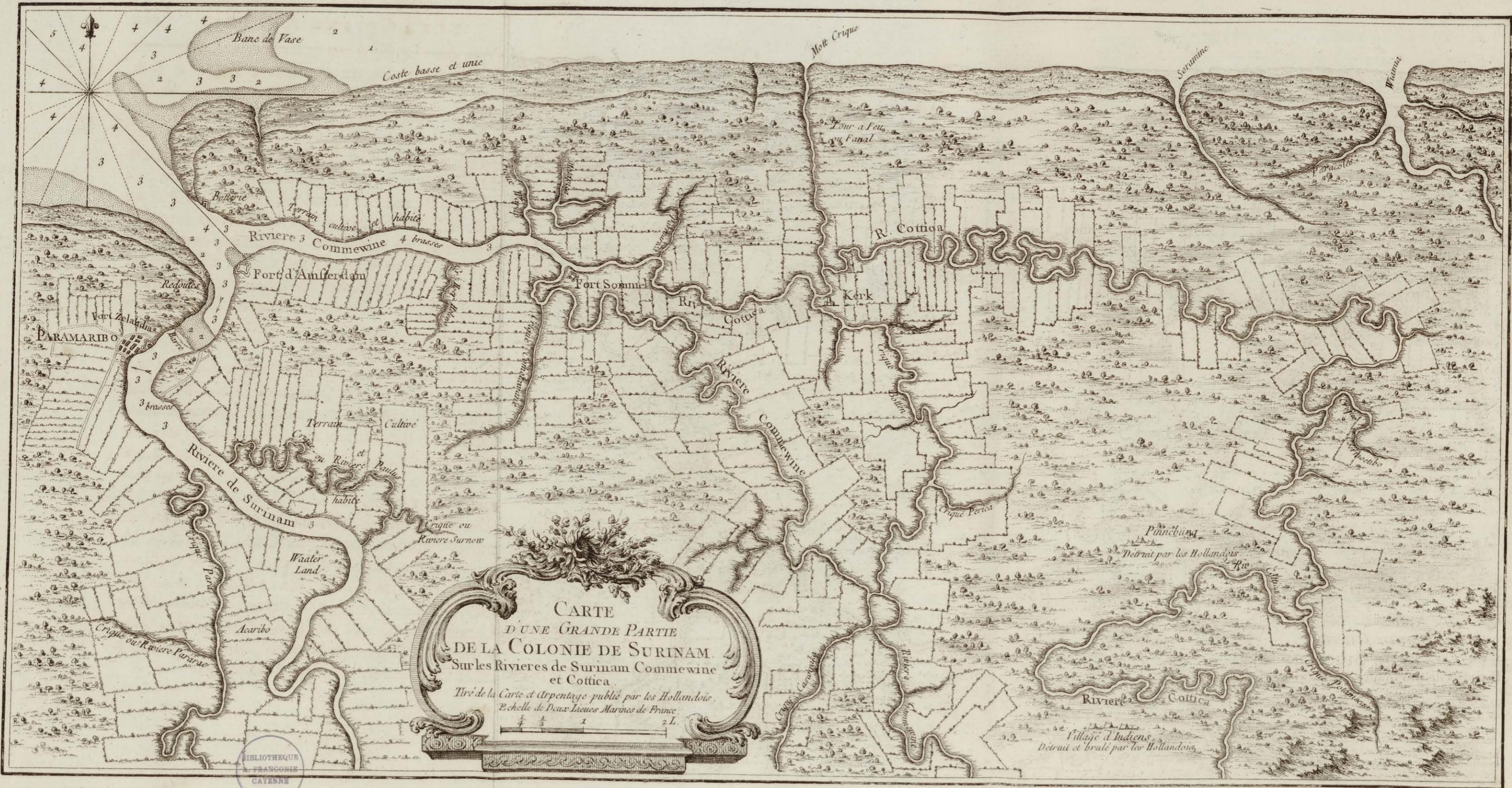
A quatre lieues du Fort d'Amsterdam, en remontant la Riviere de Commewine, on trouve le Fort de Sommelt, bâti du côté du Sud, à l'endroit où la Riviere de Commewine se joint avec celle de Cottica. Les bords de ces deux Rivieres sont remplis d'habitations.

Kerk, ou l'Englise.

Le Bourg de *Kerk* est à trois lieues du Fort de *Sommelt*, sur la Rive Méridionale de la *Cottica*, près de l'endroit où elle reçoit une petite Riviere, que les Hollandois appellent *Crique Botten*, qui est un bras de la *Commewine*, lequel s'en sépare à quatre lieues au Sud de cet endroit.

Au Nord du Bourg de *Kerk*, une branche de la *Cottica* se porte droit au Nord, & se rend à la Mer à deux grandes lieues de-là, on l'appelle *Motte-Crique*. Sur le bord de cette *Crique*, à une demi-lieue de la Côte, il y a une tour à feu ou fanal qui sert de reconnoissance pour cet endroit; ce qui est d'autant plus nécessaire, que toute cette Côte, pendant l'espace de plus de vingt lieues, est basse & unie.

L'entrée de la Riviere de Surinam est encore défendue, du côté de l'Ouest, par deux autres Batteries ou Redoutes, dont les feux se croisent par celui du Fort d'Amsterdam. On trouve au-delà de ces Forts une Barre qui traverse la Riviere, sur laquelle il ne



CARTE
 D'UNE GRANDE PARTIE
 DE LA COLONIE DE SURINAM.
 Sur les Rivieres de Surinam Commewine
 et Cottica
 Tiré de la Carte et Arpentage publié par les Hollandois.
 Echelle de Deux Lieues Marines de France.
 1/4 1/2 1 2 L.

BIBLIOTHEQUE
 M. FRANCOISE
 CAYENNE

reste que deux brasses d'eau de basse mer. Lorsqu'on a passé cette Barre, on trouve le Fort *Zelandia* & la ville ou bourg de *Paramaribo*, devant lesquels on mouille par trois brasses d'eau de basse mer. La Riviere de Surinam vient de fort loin dans les terres, & l'on n'a pas encore remonté jusqu'à ses sources : elle reçoit à droite & à gauche plusieurs Criques ou petites Rivieres, dont les principales sont la Crique de Para & celle de Paulus, & qui sont autant remplies d'habitations que la Riviere de Surinam. A quarante lieues environ de l'embouchure de la Riviere, on trouve des Cataractes qui interrompent entierement la Navigation ; & le Pays est si couvert de bois, qu'il n'est pas aisé d'y pénétrer : il y a aussi des montagnes très difficiles à traverser.

Le Fort Zelandia & Paramaribo.

Les Hollandois ont trouvé dans ces cantons plusieurs Nations d'Indiens, auxquels ils ont été forcés de faire la guerre, & qui ont causé plusieurs dommages à leurs habitations les plus éloignées : mais ils en ont détruit quelques-unes, & ont engagé quelques autres à demeurer tranquilles & à vivre avec eux en bonne intelligence.

De la riviere de Surinam à celle de Maroni on compte vingt-deux lieues. La Côte entre deux n'a rien de remarquable que la petite riviere de Soramine & celle de Viavia, dans lesquelles il ne peut entrer que des chaloupes. A l'égard de la riviere de Maroni, comme elle fait aujourd'hui la séparation des François & des Hollandois, nous en parlerons dans le Chapitre de la Guyane Françoise.

ARTICLE SECONDE.

ETAT ACTUEL, COMMERCE ET PRODUCTIONS
DU PAYS.

LE Fort Zelandia & le bourg ou ville de Paramaribo est le Chef-lieu de toute la Colonie de Surinam. Ils sont situés sur la rive occidentale du Fleuve, à deux lieues de son embouchure. Le Fort est bâti de brique, & le Bourg contient quatre à cinq cens maisons. La maison du Gouverneur est sur la Place d'Armes. La maison de la Compagnie est proche celle du Gouverneur. Il y a un Hôpital, un Temple qui sert également aux Hollandois & aux François réfugiés, & une Synagogue pour les Juifs Portugais & Hollandois. Le Bourg n'est pas fermé de murs; mais, du côté de l'Est, il y a un fossé plein d'eau, ou Canal de plus de six cens toises de longueur. Il y a un autre Canal dans le milieu de la Ville, sur le bord duquel il y a des maisons. Ces deux Canaux communiquent avec la Riviere, & les eaux de la Mer y montent & descendent, suivant les marées.

On a vû ci-devant que les François avoient occupé ce Poste l'an 1640, & qu'ils l'abandonnerent quelque tems après, parcequ'ils le trouverent trop mal sain. Les Anglois ensuite en prirent possession; mais ils en firent peu de cas: de sorte qu'en 1668 Charles II, Roi de la Grande-Bretagne, céda facilement cette Colonie aux Hollandois; ce qui pourtant n'eut son entiere execution qu'après la conclusion de la Paix en 1674.

Le

Fort Zelandia

Batterie a fleur d'eau

2 br $\frac{1}{2}$ de basse mer

le Gouvernement

Maison de la Compagnie

Place d'Arme

RIVIERE

P. Maurice

3 br.

Synagogue des Juifs Portugais

Hopital

Boyer

DE

SURINAM

Temple des Lutheriens

Boulangerie

3 br.

Synag Hall

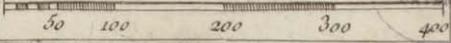
Canal

Canal ou Fosse

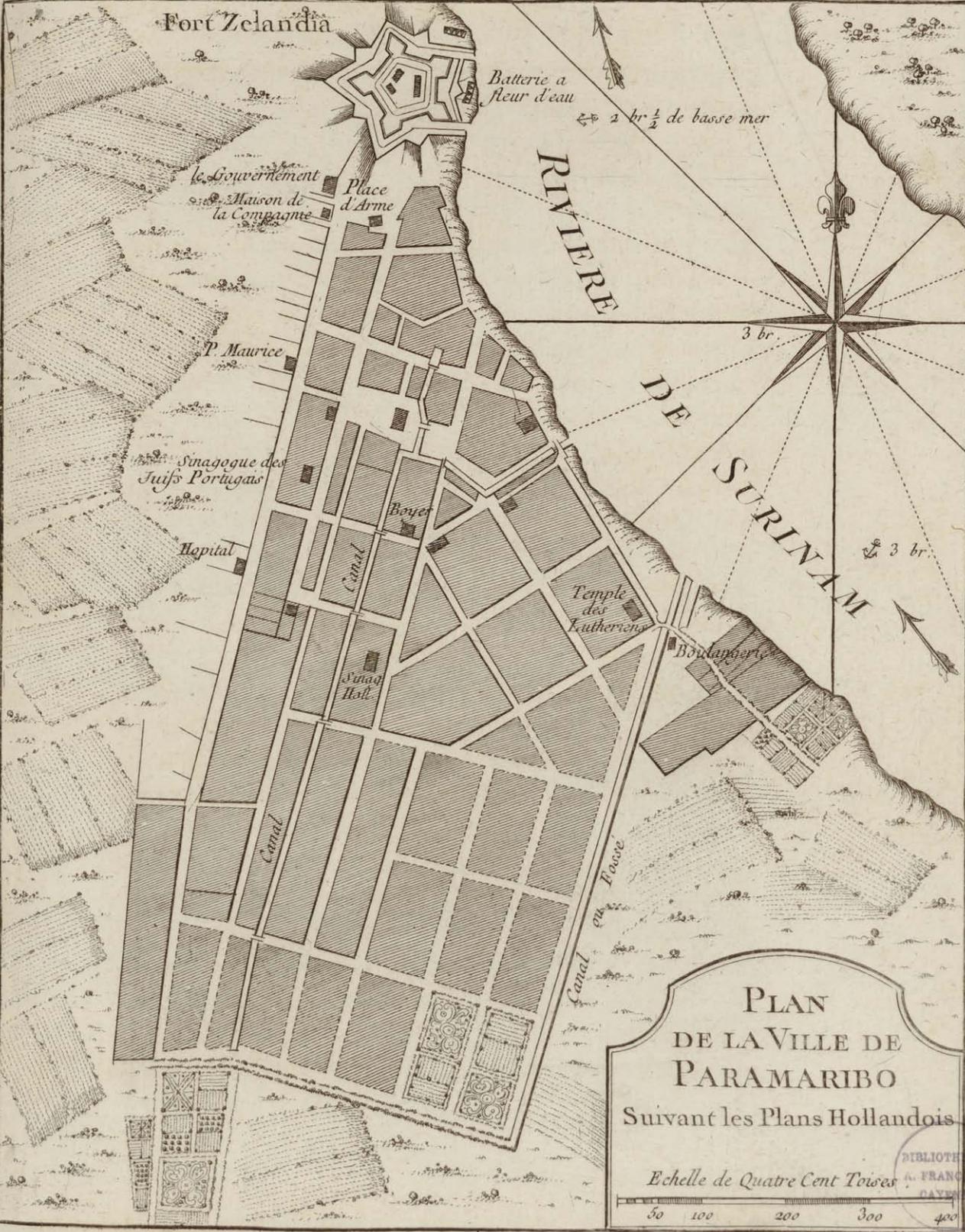
PLAN DE LA VILLE DE PARAMARIBO

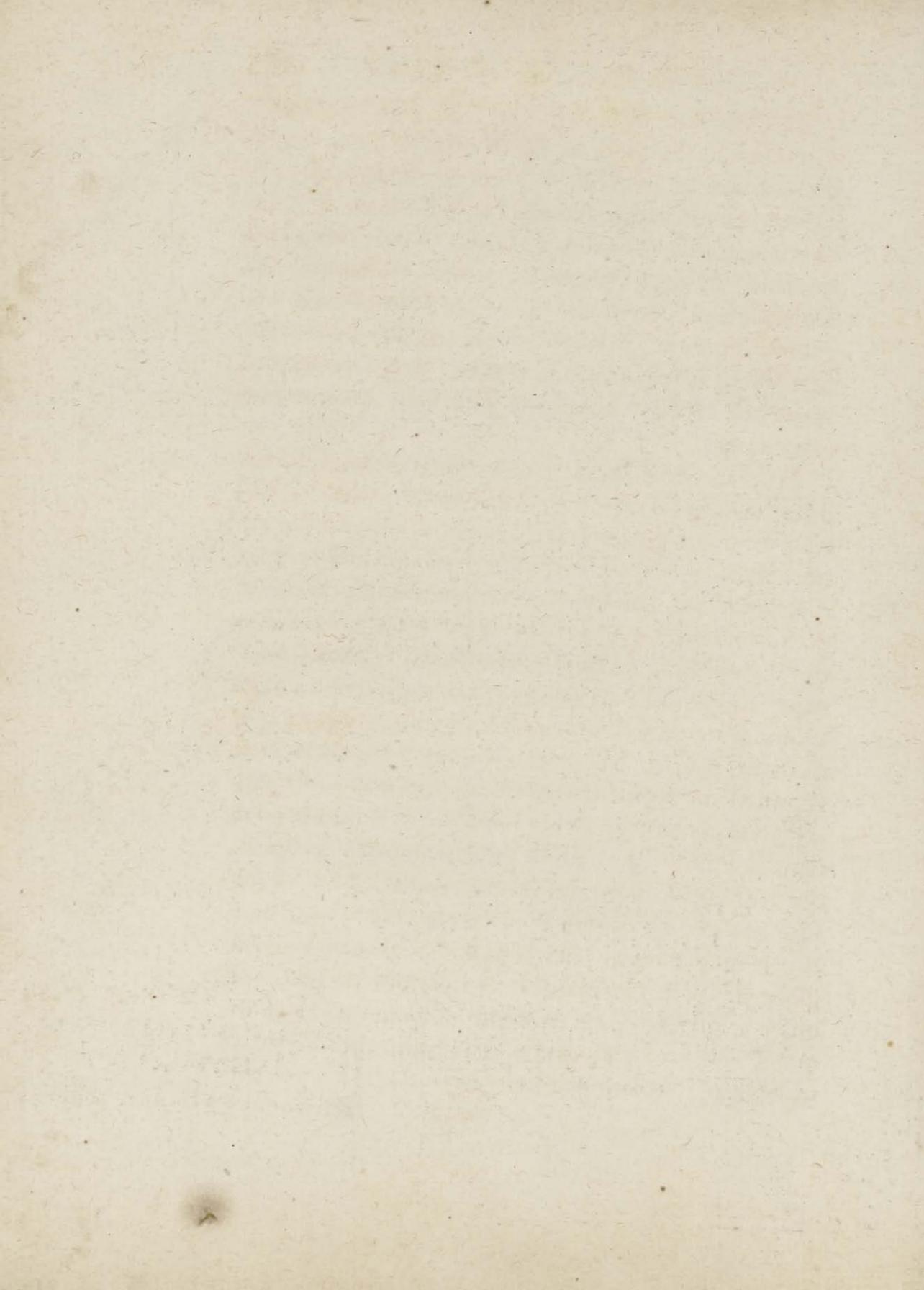
Suivant les Plans Hollandois

Echelle de Quatre Cent Toises



BIBLIOTH. A. FRANCOIS. D'AYER.





Le Pays étoit alors fort mal sain , parcequ'il étoit tout couvert de bois & de brossailles , qui empêchoient que le soleil & le vent ne dessechassent le terrein , qui est naturellement bas & humide. Cependant quelques habitans de Zelande , sous la protection des Etats de cette Province , y allerent former des Etablissemens , & voyant qu'on en pouvoit tirer une grande quantité de sucre , ils firent des abatis considérables , défrichèrent le terrein , & par ce moyen rendirent ce Pays beaucoup plus sain qu'il n'étoit auparavant.

Les Etats de Zelande transporterent cette Colonie à la Compagnie des Indes Orientales ; mais celle-ci ne se trouvant pas en état d'y envoyer tous les secours nécessaires ; elle en céda un tiers aux Magistrats d'Amsterdam , un autre à M. Daarffens , Seigneur de Sommelsdyk , & ne s'en réserva que le troisieme tiers ; c'est de-là qu'on a nommé cette Colonie Surinam , parcequ'elle est sujette à trois co-Seigneurs ; qui sont la Compagnie des Indes Occidentales , la ville d'Amsterdam & M. de Sommelsdyk ; mais la Souveraineté en appartient aux Etats Généraux. Depuis cet arrangement plusieurs Familles se transporterent dans ce Pays-là , & y firent des plantations de sucre , qui leur apportoit des profits considérables. A mesure que cette Colonie se peuploit , l'air s'y purifioit par le grand abatis des bois & des brossailles , à la place desquels on plantoit des cannes de sucre ; ce qui y attira un grand nombre d'habitans ; de sorte qu'en 1683 on y comptoit déjà jusqu'à six cens Familles qui y étoient établies.

Depuis ce tems la Colonie s'est beaucoup agrandie ; les habitations se sont étendues jusqu'à plus de trente lieues au-dessus de l'embouchure de la Riviere, & se sont répandues sur les Rivieres & Criques voisines ; de sorte qu'on y compte aujourd'hui plus de huit cens Familles, parmi lesquelles il y a un grand nombre de François réfugiés & de Juifs ; sans compter un nombre prodigieux d'Esclaves, qu'on y transporte tous les ans de la Côte de Guinée, dont les habitans se servent pour la culture des terres.

Gouvernement de Surinam.

La Colonie de Surinam est gouvernée à Amsterdam par un College de dix Directeurs, dont cinq sont nommés par les Magistrats de la ville d'Amsterdam, quatre par la Compagnie des Indes, & un par M. de Sommelsdyk. Ce College a un Secrétaire, & quoique subordonné à la Compagnie des Indes Occidentales, il envoie ses ordres à la Régence de Surinam pour l'observation de la Police, & de tout ce qui est nécessaire au maintien de cette Colonie. Ce sont aussi les Directeurs qui envoient un Gouverneur à Surinam, mais il faut qu'il soit approuvé par les Etats Généraux, auxquels il doit prêter serment de fidélité, de même qu'aux Directeurs.

Le Gouverneur, qui a sous lui un Commandant, exerce une autorité suprême dans toute la Colonie, au nom des Etats Généraux & de la Société, tant par rapport à la Police, qu'à l'égard des Affaires Militaires. Cependant dans des affaires d'importance, il est obligé de convoquer & de consulter le Conseil politique, dont il est Président, aussi-bien que du Conseil de Justice. Il n'a qu'une voix dans chacun de ces

Conseils, où rien ne se peut décider qu'à la pluralité des voix. Il dispose par *interim* de toutes les Charges vacantes, tant politiques que militaires, jusqu'à ce qu'il en soit ordonné autrement par les Directeurs de la Compagnie. Il donne les ordres qu'il juge les plus convenables au maintien & à la sûreté de la Colonie. Mais lorsqu'il s'agit de prendre des mesures pour défendre la Colonie contre les attaques ou les insultes des Ennemis, il convoque un grand Conseil de Guerre, composé du Commandant, de tous les Capitaines, & d'autant de Membres du Conseil Politique, qu'il y a d'Officiers Militaires. Il y propose tout ce qu'on trouve de plus expédient pour la sûreté de la Colonie, & il y préside.

Il y a un Conseil de Guerre subalterne, qui est chargé de la correction & punition des fautes commises par les Soldats : il est composé du Commandant, des Capitaines, des Lieutenans & des Enseignes.

Le Conseil Politique est composé du Gouverneur, qui en est le Président ; du Commandant, qui en est le premier Conseiller, & de neuf autres Conseillers : il y a aussi un Conseiller Fiscal & un Secrétaire.

Le Conseil de la Justice Civile est composé de cinq Conseillers & du Gouverneur, qui en est Président. Outre un Secrétaire & deux Baillifs, il y a deux Commis-Jurés à la Secrétaillerie, & deux Ecrivains ordinaires.

La Chambre des Orphelins est gouvernée par quatre Commissaires, qui ont un Ecrivain.

A l'égard des petites Affaires courantes, il y a six Commissaires nommés pour les terminer. Ils ont un Secrétaire.

Il y a plusieurs Officiers ; entr'autres , l'Inspecteur de l'Impôt sur les Syrops & Liqueurs , le Receveur des Impositions modiques , le Commis du Négoce des Esclaves , qui a quatre Assistans , le Maître des Ventes Publiques , quatre Arpenteurs Jurés , un Huissier de la Chambre du Conseil , un Essayeur du Sucre , un Essayeur du Syrop , un Inspecteur des Bâtimens , un Receveur Général , qui a deux Assistans , un Commis du Magasin avec deux Assistans ; le Commis est en même-tems Teneur des Livres de la Garnison ; outre un Interprête Indien , un Officier des Nègres , le Pere de l'Hôpital , le Jardinier & un Valet de poids.

Forces de la
Colonie.

Les Troupes qui sont entretenues pour la sûreté de la Colonie , consistent en quatre Compagnies d'Infanterie , commandées chacune par un Capitaine , un Lieutenant , un Enseigne & deux Sergens. Le Gouverneur est le Colonel de ces quatre Compagnies , & Capitaine de la première : il y a aussi un Chirurgien Major & un Prevôt.

Toute la Colonie est partagée en huit Divisions , qui forment autant de Compagnies de Bourgeois : ces Compagnies ont chacune leur Capitaine , avec un Lieutenant & un Enseigne. Les deux premières sont composées des habitans de Paramaribo ; la troisième est la Division de Thorarica ; la quatrième , de la haute Division de Commewine ; la cinquième , de la basse Division de Commewine ; la sixième , de

Cottica & de Perica ; la septieme, celle de Para , & la huitieme est celle des Juifs.

Il y a trois Eglises dans toute la Colonie de Surinam ; une à Paramaribo, qui sert aux Hollandois & aux François qui y sont réfugiés : la seconde , dans la basse Division de Commewine ; & la troisieme est dans la Division de Cottica & de Perica. Dans chacune de ces Eglises , il y a un Pasteur , deux Anciens , deux Diacres & un Lecteur , qui est en même tems Maître d'Ecole. Ils sont tous entretenus aux dépens de la Colonie , de même que les Eglises.

Commerce , Climat & Productions du Pays.

Les Etats Généraux , pour favoriser cette Colo- Le Commerce
nie , lui accorderent le 23 Septembre 1662 un Règlement contenant trente-deux articles , tant en faveur de la Compagnie des Indes Occidentales , que pour la sûreté de ceux qui étoient déjà établis dans cette Colonie , ou qui s'y établiroient dans la suite.

Entr'autres prérogatives , on y accorde à la Compagnie le droit de lever trois florins par last (1) de tous les vaisseaux qui entreroient dans le Port de Surinam , ou qui en sortiroient ; de même qu'une Capitation de cinquante livres de sucre par an sur chaque habitant blanc ou noir ; & deux & demi pour cent de la valeur de toutes les marchandises envoyées en Hollande , ou vendues dans le Pays même , pour le droit du Poids Public.

(1) Le Last est une mesure ou poids usité en Hollande , qui équivaut à deux tonneaux de France , ou quatre milliers pesant.

Un autre avantage considérable de la Compagnie, est celui d'avoir seule le droit de transporter des Nègres à Surinam ; mais elle est obligée de les y vendre publiquement deux à deux, pour en accommoder tous les habitans sans aucune distinction. Elle peut aussi obliger tous les vaisseaux qui vont dans ce Pays-là d'y transporter chacun douze personnes, moyennant trente florins par tête, tant pour le passage que pour la nourriture ; deux enfans au-dessous de douze ans ne passans que pour une personne.

Il est permis à tous les habitans de la République d'aller s'établir à Surinam & d'y négocier, en payant à la Compagnie le droit de last ci-dessus mentionné, & en donnant caution que leurs vaisseaux n'iront point sur les Côtes d'Afrique, ni dans aucun lieu où la Compagnie a seule le droit de trafiquer, & qu'ils retourneront directement dans les Ports de ces Provinces. Après avoir payé le droit de Last à la Compagnie, ils en obtiennent des Passeports pour faire leurs voyages ; &, afin de favoriser les Négocians particuliers, il est défendu à la Compagnie d'envoyer à Surinam un plus grand nombre de vaisseaux qu'il ne lui en faut pour y transporter des Esclaves.

A l'égard de la nature du Commerce, les principales productions du Pays sont le sucre, le coton, de la gomme, du tabac, du bois marqueté, du bois de teinture, &c.

Mais la principale branche du Commerce est le Sucre, dont on fait une grande quantité, que l'on envoie en Hollande, & qui passe pour valoir dix pour cent de plus que celui de l'Isle de la Barbade.

Les Cannes dont on fait le Sucre ont fix à sept pieds de hauteur, & sont de la grosseur du bras; on ne les coupe qu'au bout d'un an, & alors on les presse dans un moulin pour les briser & en exprimer le Sucre, que l'on fait ensuite bouillir dans des chaudières de cuivre, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment épais; ensuite on le jette dans des cuveaux larges & quarrés par le haut, mais qui vont en diminuant jusqu'au fond, où il y a un petit trou rond de sept à huit lignes de diamètre, que l'on tient fermé jusqu'à ce que le Sucre se soit refroidi & congelé; alors on débouche ce trou, pour faire écouler le syrop, & quand le Sucre a resté quelque tems dans le cuveau, on l'en tire & on le met dans des barriques, pour être embarqué. On fait du syrop une liqueur distillée qu'on nomme *Rum*, & qui est une fois plus forte que l'eau-de-vie: on en fait un grand commerce dans les Colonies Angloises.

Le Sucre.

Le Coton n'y croît pas si bien que dans les Isles Antilles; les pluies fréquentes & abondantes en sont la cause; par la même raison, on n'y recueille pas une grande quantité d'Indigo.

Le Coton.

Il y a deux sortes de gomme qui sont assez abondantes; l'une qu'on appelle Gomme de montagne, & l'autre *Gummi-Semina*. Le Tabac y vient très bien; mais il n'est pas si bon que celui de la Virginie; aussi n'est-il pour l'ordinaire consumé que par les habitans; car tout le monde fume dans ce pays-là, hommes, femmes & enfans.

Il y a quantité de Bois marqueté, & propre à faire de beaux Ouvrages de Menuiserie. Le Bois de teinture

Les Bois.

y croît aussi en abondance, & l'on fait de l'un & de l'autre un assez bon commerce.

On y recueille de la Casse en abondance, & l'on y trouve une sorte de baume qui est excellent pour les plaies nouvellement faites.

Le Ris. Le Ris y vient très bien, & présentement on en recueille beaucoup. Il y a du Cacao, un peu de Rocou & de la Vanille.

Le Café. Les Cafés qu'on y a plantés ont très bien réussi; il est aussi bon que celui du Levant; les habitans en recueillent non-seulement pour leur consommation, mais en envoient beaucoup en Europe.

Fruits. Les Orangers, Limoniers, Citronniers, les Melons d'eau & musqués y croissent parfaitement bien; aussi tire-t-on du Pays de petits Citrons & de petites Oranges confites. Les vignes qu'on y a transporté donnent de fort bons raisins.

Climat. Le Climat est à-peu-près le même que celui de la Guyane Espagnole, dont nous avons parlé ci-devant. Depuis la fin de Novembre jusqu'au mois de Juillet, la chaleur y est tempérée; parceque dans ce tems-là il y a beaucoup de nuages qui moderent la grande ardeur du Soleil, & qui donnent des pluies fréquentes & abondantes; ce qui, joint à un vent de Nord-Est, qui regne alors continuellement, rafraîchit un peu l'air. Mais pendant le reste de l'année la chaleur y est excessive, sur-tout lorsqu'il ne tombe pas de pluie. Les jours & les nuits sont presque égaux pendant toute l'année, & le Soleil se leve & se couche toujours à six heures, ou une demi-heure plutôt ou plus tard. Le Pays voisin de la Mer est bas,
marécageux.

marécageux & rempli de bois & de brossailles ; mais à trente lieues avant dans les terres il est montagneux, & entrecoupé de grandes plaines, semées de plusieurs beaux bouquets de bois & bosquets naturels, dont les arbres sont verts toute l'année. On en trouve qui portent des fleurs & des fruits en même tems ; la plûpart répandent une odeur agréable, qui embaume tous les environs.

Ce Pays en général n'est pas mal sain, sur-tout pour ceux qui ne font pas d'excès ; on a remarqué qu'il convient mieux aux personnes âgées qu'aux jeunes gens.

Les maladies qui y regnent le plus sont les fievres de toute espece, le jawes & l'hydropisie, qu'on nomme la Maladie du Pays. Le Jawes ressemble beaucoup à cette maladie trop connue aujourd'hui dans l'Europe ; on la gagne très aisément avec les Indiennes, qui en sont presque toutes attaquées. Maladies

Les Indiens de la Guyane Hollandoise font leur principale nourriture de quatre sortes de Racines, qu'ils cultivent, & qui y viennent très bien ; on les nomme James, Cassave, Bananes & Plantins. Nourriture

Le James est une racine qui pousse une tige peu élevée, dont les fleurs ressemblent à celles du houblon ; elle mûrit dans l'espace de huit mois, & pour la manger on la fait bouillir ou rôtir. Le James

La Cassave est une racine de la grosseur de la jambe d'un homme, qui produit un arbre ou tige de huit pieds de hauteur ; quand cette tige a cru pendant une année, on arrache la racine, l'on en sépare la tige, que l'on coupe par morceaux & qu'on replante, & La Cassave

chaque morceau produit une nouvelle racine. Pour en faire usage, il faut ratifier cette racine, & en exprimer tout le suc, qui est un venin ; ensuite on la fait sécher, on la broie ou on la pile, pour en faire une espece de farine grossiere, de laquelle on fait des gateaux fort minces, qu'on cuit sur des pierres chaudes. Cette sorte de pain est bon quand il est frais, mais il ne vaut guère quand il a passé un jour. Les Indiens font de cette racine, ainsi préparée, diverses sortes de boissons, dont l'une entr'autres, que l'on appelle *Perriave*, est bonne, & ressemble assez à de la bierre forte. On a vû ci-devant page 56, la maniere dont les Indiens de la Guyane Espagnole préparoient la Cassave.

Les Bananes.

Les Bananes sont des racines qui poussent un jet qui ressemble à un roseau, & qui n'a point de branches, qu'on appelle Bananier. Cette tige jette de grandes feuilles, qui d'abord sont roulées ; mais se développant dans la suite, & formant une espece de couronne à son sommet. Les fleurs & les fruits sont en grappes, & enfermés dans une gaine comme au Palmier. La tige meurt après avoir donné son fruit. Le fruit est délicat ; on dit qu'il ne fait jamais de mal, quelque quantité qu'on en mange. La racine, écrasée & bouillie, est fort bonne, & les Indiens en font grand usage. On prétend que, bouillie dans du lait, elle est un remede excellent pour abattre les vertiges.

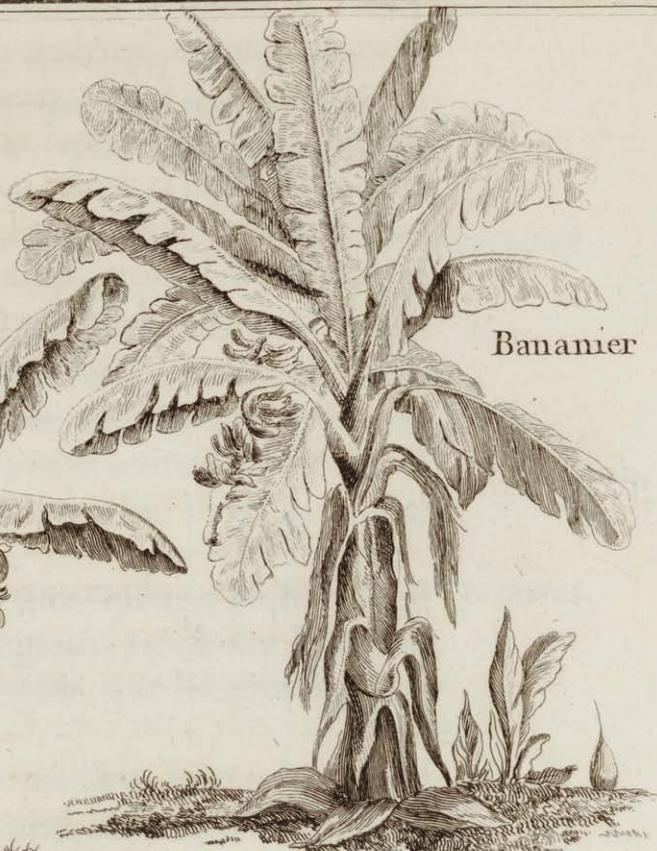
Le Plantin.

Le Plantin est le fruit d'un arbre qui n'est mûr qu'au bout d'une année, & qui est plus gros qu'une feve. Il y en a quarante ou cinquante à une touffe ; mais l'arbre n'en porte qu'une. On cueille ce fruit

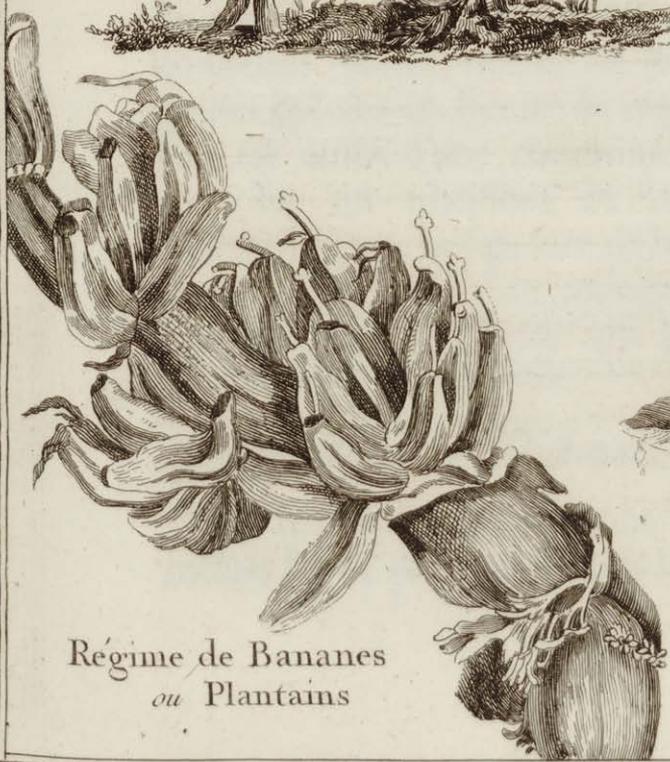
Fleurs de Bananes



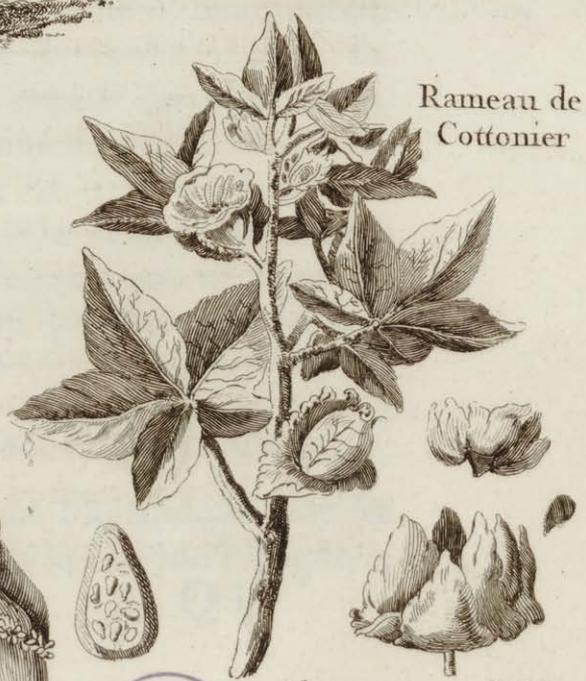
Figuer



Banancier



Régime de Bananes
ou Plantains



Rameau de
Cottonier

Gousse ouverte de Coton



avant qu'il soit tout-à-fait mûr : on le fait bouillir ou rôtir, & on en fait une espece de pain ; voyez ci-devant page 49 le Platane, qui est le même vraisemblablement.

Entre les diverses sortes de fruits que le Pays produit naturellement, on remarque principalement les Semerrimars, les Guavers & les Pommes de Pin. Les Semerrimars croissent sur un arbre de hauteur assez raisonnable, & ressemblent assez aux pêches ; en dehors ils sont cotonneux ; mais on ne peut les manger que quand ils sont pourris, & alors ils ont le goût de Cotignac. Fruits du Pays

Le Guavers est aussi gros qu'une Nefle ; il est jaune & rempli de petits grains ; c'est un fruit fort délicat, & qui a le même goût que les groseilles ; il croît dans les prairies. Le Guavers

La Pomme de Pin est le meilleur de tous les fruits ; pour l'ordinaire elle a un pied de long & huit pouces de grosseur ; en dehors elle est verte & marquetée ; en dedans, jaune, pleine de jus renfermé dans de petites cellules en forme de rayons de miel, & la tête est ornée d'une couronne de feuilles ; ce fruit croît sur un arbrisseau de la hauteur d'environ quatre pieds, & sa tige sort de la racine de la même maniere que celle d'un artichaud ; on en coupe la tête, qu'on replante, & qui produit un nouveau fruit au bout de dix mois. Pomme de Pin.

Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, &c.

Les Animaux de la Guyane Hollandoise sont les mêmes à-peu-près que ceux de la Guyane Espagnole.

On remarque que la chair des bêtes qu'on y élève n'y est pas aussi bonne qu'en Europe : elle est pour l'ordinaire mollasse & peu appétissante, ce qui vient de la grande chaleur & de la grande humidité du Pays. Il en faut excepter la chair du Cochon, qui y est excellente.

Le Poisson y est très bon, & toutes les Rivieres font fort poissonneuses; mais les pluies continuelles & les inondations ne permettent pas qu'on en prenne en quantité. Pour remédier à ce défaut, on fait venir de la chair & du poisson salés de la Nouvelle-Angleterre, de la Virginie & de Hollande.

Dans certaines saisons de l'année, on prend sur les bords de la Mer des Tortues qui pesent deux ou trois cens livres, & dont la chair & les œufs font une assez bonne nourriture, quoique d'une dure digestion, surtout quand elle est salée.

On y voit toutes sortes d'oiseaux, qui font des cris désagréables, mais qui sont très bons à manger. Il y a entr'autres une grande quantité de Canards, de Sercelles, de Pluviers, de Bécasses, de Faisans, de Perdrix & autres sortes d'especes d'Oiseaux, qui ne ressemblent point à ceux d'Europe, & dont on ne fait aucun usage. Les Perroquets sur-tout y sont extrêmement communs.

Différent Gibier.

Il y a beaucoup de Cerfs, de Lièvres, de Lapins, d'Armadilles, de Cochons, de Mierenbeers, de Buffles, de Tigres, aussi-bien que des Singes de diverses especes, & autres Animaux qui se logent sur les arbres.

Les Cerfs sont à-peu-près comme ceux d'Europe, & bons à manger.

Les Lièvres ressemblent à des Cochons de lait, excepté la gueule, qui est celle d'un Lièvre; ils ont le poil brun, doux & marqueté de blanc, & sont fort bons à manger.

Les Lapins ont le poil rouge, sont plus petits que les Lièvres, mais ne sont pas si bons.

Les Armadilles ont une tête de Cochon, la gueule petite & sans dents, les pattes courtes, avec trois grifes: ils sont armés d'écaille, excepté la tête & le ventre. Il y en a qui pèsent jusqu'à quatre-vingts livres, & ce seroit un très bon manger, s'ils ne sentoient trop le musc. L'Armadille

Le Palkira & le Pinko sont deux especes de Cochons, le premier est de couleur grise, & a le nombril sur le dos. Il n'est pas trop bon à manger; on en a parlé ci-devant page 58. Le second n'est pas si gros qu'un de nos Cochons, mais il est aussi bon. Le Palkira

Le Mierenbeer (1) est de la grandeur d'un Cochon ordinaire, d'une couleur grisâtre, avec une queue longue & velue, comme d'un Renard ou d'un Ecu-reuil, dont il se couvretout le corps en tems de pluie. Il a la tête petite, mais son museau a bien un pied de longueur depuis les yeux. Il n'a pas de dents, sa langue est longue & étroite, & il peut l'étendre jusqu'à la longueur d'un pied. Il la fourre dans les fourmil- lieres pour en tirer les fourmis, qui sont sa nourriture ordinaire. Ses grifes de devant sont très fortes & peu- vent blesser dangereusement; mais comme il marche lentement, on peut l'éviter aisément; sa chair n'est Le Mieren- beer.

(1) C'est le même animal que les Espagnols appellent *Osso Hermiguero*, dont on a parlé page 60.

pas des meilleures, cependant on peut en manger dans le besoin.

Le Buffle.

Le Buffle est aussi gros qu'un jeune bœuf de deux ans, & la chair en est presque aussi bonne.

Il y a trois sortes de Tigres, des noirs, des marquetés & des rouges. Les premiers sont plus dangereux que les autres ; mais ils paroissent rarement dans les lieux habités. Les marquetés sont plutôt des Léopards que des Tigres, & causent de grands dommages aux habitans, car ils enlèvent les bestiaux & la volaille, & sautent au-dessus d'une muraille de cinq ou six pieds de hauteur, sans lâcher leur proie. Les rouges ne sont pas en si grande quantité, ni aussi dangereux que les autres.

Les Tortues
de terre.

On trouve dans les bois une grande quantité de Tortues de terre, qui sont les trois quarts moins grosses que celles de la Mer. L'écaïlle en est si dure, qu'une charette peut passer sur leur dos sans les écraser : cependant on les brise à grands coups de hache, & les Tigres en savent tirer la chair, en les renversant. Les habitans en gardent un certain nombre dans des étables, pour s'en servir en cas de besoin, & la chair en est assez bonne.

Il y a aussi dans les bois des Porcs-épics qui sont plus gros qu'en Europe, & dont les piquans sont blancs & noirs.

Les Singes,
&c.

Les Singes & les Guenons fourmillent dans les bois, & font des cris si épouvantables à une certaine heure du jour & de la nuit, qu'on peut les entendre à deux lieues de distance.

Le Marmazet, le Queto, le Cuscari & le Luyart

sont encore des animaux remarquables. Le Marmazet est un assez joli animal, plus petit qu'un Singe, mais qui le surpasse extrêmement en agilité. Le Queto est une espece de singe, grand & fort, de couleur noire, ayant la queue fort longue, la face rouge; le poil lui couvre le front, & il a un cri fort éclatant. Le Cuscari est noir, plus petit que le Marmazet, & a la figure d'un Lion. Le Luyart, ou Paresseux, est ainsi nommé à cause de la lenteur avec laquelle il marche, sans que rien puisse le faire aller plus vîte qu'à son ordinaire. Il lui faut un jour entier pour monter sur un arbre, & n'en descend qu'après avoir mangé tout ce qui sert à sa nourriture. Cet animal est un peu plus grand qu'une Guenon, & a une peau de toutes sortes de couleurs; son cri est désagréable. C'est le même animal que les Espagnols appellent *Perico-Ligero*, ou *Pierrot-Coureur*, dont nous avons parlé page 61.

Le Luyart

La plus grande incommodité du pays de Surinam, c'est qu'il y a beaucoup d'animaux rampans & d'insectes vénimeux, ce qui provient de la grande chaleur & du trop petit nombre d'habitans. On y trouve des Serpens en grand nombre & de différentes sortes. Il y en a qui ont trente pieds de longueur, & qui sont gros à proportion; mais ils ne sont point venimeux ni méchans quand ils n'ont pas faim. Ce sont proprement des Serpens d'eau qui viennent quelquefois paître à terre. Il y en a de plus petits, qui sont en plus grand nombre & très venimeux. D'autres ont une peau couverte d'écailles de différentes couleurs vives, sous lesquelles est un venin mortel. Enfin il y en a qui ont la peau bourgeonnée, avec une queue

Les Insectes

fourchue & des défenses au haut de la gueule de la longueur de deux pouces. Il y a tout lieu de croire que toutes les especes de Serpent, dont nous avons parlé dans le Chapitre de la Guyane Espagnole, se trouvent aussi dans la Guyane Hollandoise, mais dans les lieux déserts & éloignés des habitations.

Il y a aussi quelques Crocodiles ou Caymans dans les Rivieres; mais ils ne sont pas fort gros, ni en grande quantité.

Le Scorpion,

Le Scorpion noir ressemble à un écrevisse; il se cache sous du bois sec & dans le bled; son aiguillon est dans la queue. Celui qui en est piqué sent pendant quelques heures des douleurs excessives, mais il n'en meurt pas. Le remede ordinaire est de l'écraser & de l'appliquer sur la blessure.

Les Chauves-fouris.

Les Chauve-fouris sont des animaux nuisibles aux hommes & aux bêtes; elles sucent le sang sans qu'on le sente, que quand il est trop tard. Elles paroissent en volant de la grosseur d'un pigeon. Nous en avons parlé page 63.

Il n'y a pas de Pays où l'on voie une si grande quantité de Grenouilles que dans celui-ci. Quand il a plu, la campagne en est couverte, & elles viennent jusques dans les maisons. Leur cri est plus fort & plus désagréable qu'en Europe.

Les Fourmis sont les insectes qui causent le plus de dommage aux habitans; & les terres sablonneuses sur-tout en sont ravagées.

Les Moskytes sont une sorte de moucherons extrêmement incommodés, dont la piquûre cause de grosses pustules. On en est plus tourmenté dans les
terreins

terreins bas & vers la Mer, que dans les endroits élevés. Il y en a de différentes especes, voyez ci-devant page 75.

Description particuliere de quelques Insectes & Plantes de Surinam.

Le détail que j'ai cru devoir insérer ici est extrait du Recueil des Insectes de Surinam, publié en 1726 à la Haye, chez Pierre Goffe, contenant soixante-douze planches, dessinées par une jeune Allemande, nommée Marie-Sibille Merian, de Francfort sur le Mein, qui fit exprès en 1699 le voyage de cette Colonie Hollandoise. L'Ouvrage est aujourd'hui fort rare, & on n'en trouve plus d'Exemplaires que dans les Cabinets des Curieux.

Le Kaberlaque est un insecte qui ronge les étoffes & les laines, & qui ne s'attache pas moins à toutes sortes d'alimens. Il aime particulièrement l'Anana. Le Kaberla-
que.

Ce petit animal jette sa semence en monceaux, & l'enveloppe d'une taie fine, comme font quelques-unes de nos Araignées. Lorsque leurs œufs sont parvenus à leur maturité, les jeunes rongent eux-mêmes cette espece de coque, sortent avec une extrême précipitation, & n'étant pas plus gros que des fourmis. Ils entrent aisément par les fentes & les serrures dans les Coffres & les Armoires, où ils détruisent tout. Ils deviennent ensuite plus grands; leur couleur est un brun grisâtre: alors leur peau se fendant sur le dos, il en sort un Kaberlaque blanc, & ailé, mol & la dépouille reste vuide.

De l'autre côté du fruit, on voit une autre espèce de Kaberlaque, qui porte ses œufs sous le ventre dans un petit sac brun; mais si l'on touche l'animal, il quitte ce sac pour se sauver avec plus de légèreté. Les transformations des petits qui en sortent ne sont pas différentes de celles des autres.

Insectes &
Plantes de Surinam.

On trouve sur l'Anana une Chenille curieuse, qui se change en fève au bout de dix jours, & huit jours après, en beau papillon.

On trouve sur la couronne du même fruit un petit ver rouge, qui file un cocon fort mince, dans lequel est enveloppée une petite fève. C'est le même ver qui mange, qui digère la Cochenille, & qui se trouve tous les jours dans celle qu'on transporte en Europe.

Vyl ou Papillon nocturne.

Sur un petit fruit qui se nomme Zurfack à Surinam, jaune au dehors, rempli de pepins noirs, dont la mouelle est blanche, & qui croît sur une plante rameuse; on trouve une belle Chenille verte, qui se transforme en fève brune, d'où sort un papillon noir & blanc, auquel on donne le nom de Papillon nocturne. Les Papillons de cette espèce ont une double trompe, qu'ils disposent tellement pour sucer le miel des fleurs, qu'elle ne paroît qu'un seul tuyau. Après avoir trait leur nourriture, ils replient cette trompe, & la cachent sous les poils de leur tête, de manière qu'on a de la peine à la découvrir. Ils ne volent que la nuit; ils sont vigoureux, & vivent long-tems. Lorsqu'on les examine avec le microscope, la poussière fine qui couvre leurs aîles, y forme des plumes, comme celles d'une poule tigrée. Leur corps est velu comme celui d'un Ours. Ils ont du poil jusques sous

les yeux. Leur trompe ressemble à la gorge d'un Canard, ou d'une Oie; leurs pieds & leurs cornes sont d'une grande beauté.

La plante du Manioc, de la racine duquel on fait l'espece de pain qui se nomme Cassave, nourrit sur ses feuilles une Chenille brune, qui, se changeant en fève, devient un Papillon tacheté de noir & de blanc. Les champs où l'on cultive cette plante en sont pour l'ordinaire remplis. On y trouve aussi un Papillon nocturne, qui fait beaucoup de ravage, & qui est admirablement tacheté de noir & de blanc, & d'orangé. Un Serpent, tacheté des mêmes couleurs, s'entortille souvent autour de la tige des mêmes plantes.

Chenilles brunes.

Sur le Chardon, qui se nomme Maccai, dont les hommes & les animaux mangent le fruit, qui est jaune & rouge, il se forme une Chenille, qui devient un beau Papillon nocturne. La même plante est le siege d'une autre espece de Chenilles qui méritent de l'admiration. Elles s'assemblent en grand nombre, & s'attachant tête à queue, elles forment ainsi un grand cercle. Si l'on rompt le cercle en en arrachant quelques-unes, elles se réunissent aussi-tôt. Les Papillons qui en sortent sont aussi nocturnes. En considérant aussi ces deux especes avec un microscope, leur peau paroît ressembler à celle d'un Ours de Hongrie. Autant leur figure étoit charmante, autant elle devient hideuse. Tous leurs poils paroissent des épis d'orge. Mademoiselle Merian observa que tous les Papillons nocturnes ont du poil, que les autres ont des plumes, & que tous les Papillons transparens ont des écailles.

Chenilles du Maccai.

Observation curieuse sur les Papillons.

Les Cerifes de cette partie de l'Amérique ne font pas comparables aux nôtres pour le goût ; mais leurs fleurs , qui font blanches & rouges , nourrissent deux Chenilles jaunes. L'une , dont Mademoiselle de Merian vit la transformation , s'étant changée en fève verte , devint un grand & beau Papillon.

Chenilles de
Jasmin des In-
des , & beauté
du Papillon.

Le Jasmin des Indes nourrit de ses feuilles une Chenille couronnée , qui devient un beau Papillon ondé. Il a six taches blanches au-dehors , bien rangées sur les deux aîles , qui sont rouges & noires par-dessous. Cet insecte , examiné avec le microscope , est d'une si grande beauté , qu'il parût impossible à l'Auteur d'en donner une description complète.

Cotonier de
Surinam.

Le Cotonier de Surinam croît si vite , que six mois après avoir été semé , c'est un arbre de la grandeur du Coignassier d'Europe. Ses feuilles vertes font un excellent vulnéraire. Il porte deux sortes de feuilles , les unes rouges , les autres d'un jaune de soufre. Les premières ne donnent aucun fruit , mais le coton vient des autres jaunes. A la fleur succede un bouton qui grossit , & qui , étant de couleur brune dans sa maturité , se fend & montre ce qu'il renferme. C'est un coton d'un beau blanc , composé de trois parties , dont chacune contient une semence noire , à laquelle il est attaché. On le file pour en faire de la toile.

Ses Chenilles.

Cet arbre nourrit deux sortes de Chenilles ; l'une noire , d'où sort néanmoins un Papillon de la couleur du coton ; l'autre blanchâtre , qui forme un Papillon nocturne , couvert de taches brunes & argentées. Les cornes du premier ont l'apparence de deux

Serpens marquetés de blanc & de noir. L'autre a le dos tout couvert de plumes. Sous ses aîles, on voit de petites pustules, dont les couleurs sont admirables. Ce sont de petites touffes de plumes rouges, bleues, dorées & argentées. Les extrêmités des aîles s'élevent vers la queue, comme d'autres petites houpes de belles plumes : ses cornes paroissent deux petits Serpens noirs.

Un arbre de Surinam, qui se nomme Palissade, Arbre nommé Palissade. (Palissaden boom) & qui sert à la construction des Cabannes Indiennes, porte des fleurs jaunes, si épaisses & si pesantes, que la branche, courbée sous leur poids, se releve lorsqu'elles sont tombées. Les gouffes qui contiennent la semence forment comme un balai de bouleau, & servent effectivement à balayer. Elles sont remplies d'une graine qui ressemble au Millet pour la figure & la grosseur. C'est sur cet arbre qu'on voit trois fois l'année une espece de Chenilles jaunes, rayées de noir, & comme armées de six pointes. Lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grandeur naturelle, elles quittent leur premiere peau, pour en prendre une de couleur d'Orange, avec une tache noire & ronde sur chaque division. Ce changement n'empêche point qu'elles ne gardent leurs pointes : mais quelques jours après elles prennent encore une nouvelle peau, & leurs pointes disparaissant alors, elles se transforment en fèves, qui deviennent enfin de très beaux Papillons nocturnes.

Sur la Banane, qui tient lieu de Pomme aux Indiens, on trouve une Chenille d'un verd clair, qui produit un très beau Papillon, & qui ne se transforme en fève qu'après avoir changé de peau.

Prunier de
Surinam.

Le Prunier de Surinam devient aussi haut que le Noyer l'est ordinairement en Europe, & d'une épaisseur proportionnée. Ses feuilles & ses fleurs ressemblent beaucoup à celles du Sureau. Le fruit pend en grappes. On observe comme un effet assez singulier qu'il excite une sueur dont la couleur tire sur le roux, qui est aussi la sienne. Cependant les Chenilles qu'on y trouve sont vertes; elles sont d'ailleurs toutes hérissées de pointes; elles sont aussi d'une paresse singulière; elles sont si voraces qu'elles ne cessent de manger. Il en sort des Papillons bleus.

Chenille du
Melon d'eau.

Le Melon d'eau, dont la chair est brillante comme le sucre à Surinam, & fond dans la bouche en y répandant un jus agréable & sain, est la résidence d'une grosse Chenille quarrée, bleue devant & derrière, & verte au milieu. Ses pattes sont couvertes d'une peau gluante, comme celles d'un limaçon. Il en sort un laid Papillon nocturne.

Pomme &
Chenille du
Caschou.

L'arbre nommé Caschou produit une pomme du même nom. On en distingue deux sortes: l'une, dont la fleur est blanche & le fruit jaune; l'autre, dont les fleurs & les fruits sont rouges; mais leurs feuilles sont vertes & se ressemblent. Les Pommes, quoiqu'aigres & astringentes, ne sont pas mauvaises à cuire. Une excroissance qu'elles ont en forme de rognon, est proprement ce que l'on nomme Caschou; elle est d'un âcreté si mordante qu'elle peut servir de cautère; cependant on l'emploie, grillée, contre la dysenterie, & pour extirper les vers du corps humain. Elle a le goût des châtaignes. Les fleurs croissent comme une couronne autour des branches. De deux

fortes de Chenilles, qui se nourrissent des feuilles de cet arbre, Mademoiselle Merian vit un beau Papillon transparent, & un Papillon nocturne, de couleur de bois.

Rien n'est si curieux que de voir les Chenilles brunes à taches blanches, qui se trouvent sur les Limoniers de Surinam. Ces arbres croissent dans les Forêts, de la hauteur d'un grand Pommier, & donnent quantité de petits limons qui se mangent avec toutes sortes de mets. Les feuilles n'ont en grandeur que la moitié des Citronniers ordinaires, & les fleurs, petites à proportion, rendent une huile précieuse. Mais on voit avec grand étonnement les Chenilles brunes & blanches, qui s'attachent par monceaux sur les feuilles, pousser de leurs têtes deux cornes jaunes, dont elles se défendent, & dont elles attaquent même ce qui les offense. Après s'être transformées en fèves brunes, elles deviennent des Papillons noirâtres, tachetés de blanc & de rouge.

Chenilles
guerrières des
Limoniers.

De petits Insectes blancs, qui se trouvent aussi en grand nombre sur les Limoniers, se transforment en escarbots blancs ou noirs.

La plante de la Guayave est un réceptacle commun pour les Chenilles, les Araignées, les Fourmis, & pour une espèce de petits oiseaux que les Hollandois ont nommés Colobritgens. Autrefois ces oiseaux servoient de nourriture aux Prêtres du Pays, qui n'avoient pas même la liberté de manger autre chose.

Guayave.
Animaux qui
se trouvent sur
cette Plante.

La description qu'on en donne ne paroît convenir qu'aux Colibris. Ils pondent quatre œufs comme les autres oiseaux, & les couvent: ils volent avec rapidité;

ils suçent le miel des fleurs, en étendant leurs aîles deffous; ils s'arrêtent dans l'air fans faire le moindre mouvement; ils sont ornés de plus belles couleurs que les Paons.

Araignées
monstrueuses,
& leur nourri-
ture.

On trouve sur la Guayave plusieurs grosses Araignées noires, qui avoient leur domicile dans les cons des Chenilles. Elles sont couvertes de poil. Elles sont armées de dents aiguës, dont la morsure est accompagnée d'une certaine humidité, qui la rend fort dangereuse. Elles surprennent les Colobritgens dans leurs nids, les tuent & suçent leur sang. Elles se nourrissent de Fourmis, qu'elles attrapent facilement sur les arbres, parcequ'ayant huit yeux, dont deux regardent en bas, deux en haut, deux d'un côté, & deux de l'autre, il leur est impossible de les éviter. Elles changent de peau comme les Chenilles; cependant Mademoiselle Merian n'en vit point d'aîlées. Une autre espece d'Araignées plus petites, portent leurs œufs sous le ventre, dans une espece de croute où elles font leurs petits. Elles ont aussi huit yeux, mais placés avec moins d'ordre que ceux des grosses.

Fourmis de
Surinam, &
leurs admira-
bles proprié-
tés.

Il se trouve à Surinam des Fourmis aîlées d'une grandeur extraordinaire, qui peuvent dans une seule nuit dépouiller les arbres de toutes leurs feuilles. Elles sont armées de dents courtes, qui coupent l'une sur l'autre comme des ciseaux, & dont elles se servent pour couper les feuilles, qu'elles font ainsi tomber à terre. Alors des légions d'autres Fourmis se jettent sur ces feuilles, & les emportent dans leurs nids, non pour leur nourriture, mais pour celle de leurs jeunes, qui ne sont encore que de petits vers; car les Fourmis
aîlées

aîlées jettent leur semence comme les Moucheron. Il en sort une espece de vers ou de mouches, dont on distingue deux sortes : les unes s'enveloppent d'un cocon, & les autres, en plus grand nombre, se changent en petites feves. Quelques-uns nomment mal-à-propos ces petites feves des œufs de Fourmis, mais ils se trompent ; les œufs sont beaucoup plus petits. On nourrit à Surinam les poules de feves, dont elles s'engraissent plus que d'orge ou d'avoine. Les Fourmis sortent de ces feves, elles changent de peau ; il leur croît des aîles ; & c'est de ces mêmes Fourmis que viennent les œufs, d'où sortent les vers qu'elles nourrissent avec tant de soin. Dans une Région si chaude, elles ne sont pas obligées de faire de provisions d'hiver ; mais elles font dans la terre des caves, qui ont quelquefois plus de huit pieds de haut, & que l'art humain ne feroit pas mieux. Lorsqu'elles veulent aller dans quelque lieu, vers lequel elles ne trouvent point de passage, elles savent se faire des ponts. La premiere se met au bord de ce lieu, sur un petit morceau de bois, qu'elle tient serré de ses dents ; une seconde s'attache à la premiere, une troisieme à la seconde, une quatrieme à la troisieme, & des autres successivement. Dans cette situation elles se laissent emporter au gré du vent, jusqu'à ce que la derniere soit poussée de l'autre côté, où elle trouve aussi le moyen de s'attacher : alors cette chaîne sert de pont à toutes les autres. Ces Fourmis sont toujours en guerre avec les Araignées, & tous les Insectes du Pays. Elles sortent de leurs cavernes une fois tous les ans, en essaims innombrables, qui s'introduisent dans les

édifices, en parcourent toutes les chambres, tuent tous les autres Insectes, & les suçent. Lorsqu'elles surprennent une grosse Araignée, elles se jettent dessus en si grand nombre qu'elles la dévorent en un instant. Les habitans même d'une maison se voient forcés de prendre la fuite, sans autre motif apparemment que leur incommodité; car on ne dit point qu'elles attaquent les hommes. Après avoir nettoyé un édifice, elles visitent de même tous les autres, & se retirent ensuite dans leurs cavernes.

Chenilles de
la Guayave.

Les Chenilles des Guayaves sont de différentes couleurs. On en voit de blanches, rayées de noir, & qui ont de chaque côté cinquante grains d'une sorte de corail rouge & brillant, qu'on pourroit prendre pour des yeux. Cette sorte de Chenille file fort vite un gros cocon, qu'elle pend à une branche, & se change en feve, de laquelle il sort un Papillon nocturne, rayé de noir & de blanc. Des feves d'une Chenille verte, il sort des Papillons transparens, tachetés de noir. D'autres Chenilles de la même plante produisent, par une métamorphose extraordinaire, des mites blanches, qui, dans l'espace de dix jours, se changent en très belles mouches vertes.

Arbre qui
donne la gomme
Gutte.

Dans une plantation de M. de Sommelsdyk, nommée la Providence, on trouva un arbre de Gomme Gutte, qui ressembloit aux bouleaux d'Europe, & d'où l'on fait découler la gomme par des incisions dans l'écorce. Une grande Chenille, rayée de verd & de noir, qu'on prit sur une branche, & qui produisit un des plus beaux Papillons qu'on puisse voir; avant que la Chenille se fût transformée en feve, le

verd s'étoit changé en rouge, aussi-tôt qu'elle eût acquis sa juste grandeur.

Une Chenille verte, trouvée sur le Marquias, plante qui monte comme la Campanelle, dont le fruit est jaune, & dont les fleurs sont celles qu'on a nommées Fleurs de la Passion, s'étoit fait dans une fleur même un petit domicile fort curieux, composé de plusieurs petits tuyaux, rassemblés sur de petits morceaux de bois creux. L'insecte parcourant cette cabane, qui étoit divisée en plusieurs petits compartimens, regardoit ce qui se passoit dehors, tantôt par un de ses tuyaux, & tantôt par un autre. Après s'être changé en feve, il se transforme en un petit animal, tacheté de rouge & de brun: d'une autre Chenille, il sortit un petit Papillon; & d'une autre encore, une mouche tachetée, qui avoit les pattes délicates.

On trouve sur la feuille d'un Lys rouge, qui croît sans culture, une Chenille couverte de poils aussi durs que le fer. Elle a la tête & les pattes rouges, le corps marqueté de petites taches bleues, environnées d'un cercle jaune; & les feuilles vertes du Lys font sa nourriture. Le cocon qu'elle se file est de la forme d'un œuf. Elle s'y enferme, & se change en feve brune, d'où il sort un beau Papillon nocturne, qui a le dessus des aîles d'un brun clair, & le dessous couleur d'orange, avec un mélange de taches noires. Un autre, trouvée dans des herbes, près du même Lys, étoit rouge, rayée de verd & de blanc; & d'elle sortit une mouche blanche & noire.

La Baccove, espece de Banane, dont la chair est plus tendre que celle des autres, a des Chenilles dont

Chenille du
Lys rouge.

Chenille de
la Baccove.

le dos est armé de quatre pointes. Leur tête paroît ceinte d'une couronne. Elles se transforment en feves couleur de bois, qui ont sur chaque feve deux taches argentées. Il en sort de très beaux Papillons, dont les deux aîles supérieures sont en dessous, de couleur d'ochre clair, & les deux autres d'un beau bleu : le dessus en est rayé de jaune, de brun, de blanc & de noir. On le nomme en Hollandois le petit Atlas.

Escarbots.

Sous la racine d'un Chardon épineux, qui croît dans les campagnes de Surinam, & qui porte une fleur jaune, on a trouvé de petits vers couleur d'orange, dont la tête & la queue étoient noires, & qui se nourrissoient de cette racine. Peu après ils se transformerent en escarbots, tachetés de jaune. Dans le même mois, qui étoit celui de Mars, on trouva une espece de vers, qui étoient renfermés dans du bois pourri, qui se transformerent peu-à-peu & visiblement, en escarbots; mais ils conserverent sous le ventre quelque chose du ver. On observa que ce sont les dents de ces vers, qui, croissant & s'étendant, forment enfin les cornes de l'Escarbot. Que les aîles qui couvrent le corps sont d'abord de couleur d'ochre, & qu'elles noircissent par degrés. Ces Escarbots pondent, & de leurs œufs naissent les vers, dont ils se forment.

Chenilles de
la Vanille.

Les Chenilles de la Vanille, & celles du Cacotier, sont fort variées. La Vanille en a souvent de brunes, rayées de jaune, qui forment de très beaux Papillons, rouges, bruns, & couleur de Safran, avec des taches argentées. Celles du Cacotier sont noires, rayées de rouge, & tachetées de petits points blancs. Il en sort

des Papillons nocturnes, blancs, rayés, & tachetés de noir.

La Pomme, nommée Pomme de Sodome, croît sur un arbre d'une aune & demie ou deux de hauteur, plein d'épines, sans en excepter les feuilles, qui sont d'ailleurs fort douces. C'est un fruit fort venimeux. La Chenille qui se trouve sur cette plante est brune, rayée de rouge, & produit un Papillon nocturne tacheté de brun. On trouve sur la tige un ver couleur d'orange, d'où il sort de belles Sauterelles.

Pomme de Sodome.

Sur les gros Citronniers des plaines de Surinam, on trouve un animal très rare, qui est tout-à-fait différent des Chenilles; il se nourrit des feuilles de l'arbre sur lequel il se colle, comme un Limaçon, à l'aide de ses pattes, qui sont couvertes d'une peau. Cet animal est si venimeux, que les membres qu'il touche se roidissent & s'enflamment. Après avoir changé de peau, il file un cocon, d'où sort un beau Papillon nocturne. On trouve quelquefois sur le fruit une sorte d'Escarbot noirâtre, tacheté de rouge & de jaune, qu'on regarde comme un insecte fort rare.

Deux Insectes très rares.

L'arbre qui porte le fruit nommé Pompelmous, espèce de pomme moins dure que l'Orange, mais moins aigre que le Citron, a des Chenilles vertes, à têtes bleues, qui ont le corps couvert de longs poils, aussi durs que le fil de fer. Il sort de leurs feves de beaux Papillons noirs, verts, bleus & blancs, brillans d'argent & d'or, dont le vol est si prompt & si haut, qu'on ne peut en avoir, si l'on n'a soin d'en élever les Chenilles.

Pompelmous.

On admire dans les Chenilles noires & tachetées

Chenilles du Palma-Christi.

de jaune , qui se trouvent sur le Palma-Christi , la propriété qu'elles ont de s'enfermer comme les Indiens , dans une espece de hamacks , dont elles ne sortent presque jamais entierement lorsqu'elles changent de place pour chercher leur nourriture : elles portent avec elles , à la maniere des Limaçons , ces petites cabanes qu'elles font de feuilles seches , & leur adresse est extrême à les attacher aux branches où elles veulent s'arrêter. Elles se transforment en vilains & farouches Papillons nocturnes.

Rose des Caraïbes.

Une Rose , transportée du pays des Caraïbes à Surinam , où elle se plaît beaucoup , & qui a la propriété d'être blanche le matin lorsqu'elle s'ouvre , & rouge l'après-midi , a des Chenilles blanches , tachetées de brun , qui produisent des Papillons de deux fortes , l'une noire & jaune , & l'autre d'un verd brun par-dessous , & tachetée par-dessus de jaune , de bleu & de rouge.

Chenilles de Slaperties.

C'est moins pour les Chenilles de Slaperties , ou Dormeur , que pour la singularité de cette plante , qu'on s'arrête à la décrire. Son nom lui vient de la maniere dont ses feuilles passent la nuit. Après le coucher du Soleil , elles se joignent deux à deux , tellement appliquées l'une sur l'autre , qu'elles paroissent n'en faire qu'une dans une espece de sommeil. Cette plante a les vertus d'un bon vulnéraire. Sa tige est fort dure , & croît à la hauteur de six pieds : elle porte de petites fleurs jaunes , d'où naissent des coffes longues & étroites , remplies de petites graines. Sa racine est blanche & remplie de fibres. La Chenille du Dormeur est verte , rayée de couleur de rose ,

armée de deux petites cornes, & ses Papillons sont d'un brun orné de jaune.

Les Figues & le Raisin à Surinam, sont les mêmes qu'en Europe. Le Raisin rouge, blanc & bleu y croît si volontiers, qu'un sep, coupé & mis en terre, y porte, six mois après, des Raisins murs; & que si on en plantoit ainsi tous les mois, on auroit du Raisin toute l'année, avec un peu d'application à cultiver la Vigne; loin qu'il fût nécessaire de porter du vin à cette Colonie, elle en pourroit fournir à la Hollande. Les Chenilles des Figuiers changent de couleur avant leur transformation; de vertes, rayées de jaune, elles deviennent couleur d'Orange, avec des raies rouges; la tête & la queue noires. Leur feve est de couleur de rose seche: il en sort un Papillon brun, mais de la premiere beauté. Sur la Vigne, les Chenilles sont brunes, agréablement tachetées de blanc. Elles rampent fort vite, mangent beaucoup, & jettent quantité d'excrémens. Leur derniere jointure est marquée d'une tache noire, au milieu de laquelle est une pellicule blanche comme le crystal, qui s'éleve & s'abaisse lorsque l'insecte respire. Sa transformation en feve se fait dans une feuille de vigne admirablement repliée. Le Papillon est nocturne, verd, avec le bout des ailes rouge & bleu.

Une plante extraordinaire, dont les fleurs ressemblent à celles du Pêcher par la couleur, & qui porte des fruits verts & ronds, attachés successivement les uns les autres, comme des grains de Chapelets, au nombre de sept ou huit; nourrit une espece de Chenilles qui n'est pas moins singuliere. Elle est rouge,

Chenilles des
figues & du
raisin.

Plantes &
Chenilles fort
singulieres.

tachetée de brun. On en trouve aussi sur les Palmiers qui portent le coco. Ces Chenilles filent un sac jaune, épais & fort, d'une demi-aune de long, qui se remplit de Chenilles & de leurs dépouilles. Cette multitude d'insectes reste le jour dans le sac, & en sort la nuit pour chercher nourriture. Les Papillons qu'ils produisent sont jaunes, tachetés de brun.

Autres transformations.

Sur une autre Plante, aussi peu commune que celle qui précède, & qui porte une fleur semblable à celle de la Tubéreuse; on trouve, avec de belles Chenilles brunes, tachetées de noir & de blanc, de petites bêtes blanches, qui quittent leur peau, qui la traînent après elles lorsqu'elles l'ont quitté, & qui se nourrissent de certains poux verts. Elles se font un cocon de cette peau, d'où sortent des mouches couleur de bois. Les Chenilles produisent des Papillons bruns & blancs, qui ont sur les ailes de derrière quatre taches couleur d'Orange.

Vigueur & beauté des Chenilles d'une espèce de Ricin.

L'Althea, qui se nomme Okkerum à Surinam; y devient plus haute qu'un homme, porte deux sortes de fleurs; les unes d'un jaune pâle, les autres couleur de rose; & donne un fruit que les Indiens mangent. Ses Chenilles produisent des Papillons rougeâtres; on trouve sur ses feuilles une petite bête blanche, tachetée de noir, qui se change en un petit animal ailé; mais qui ne fait que sauter pour éviter qu'on le touche.

Une espèce de Ricin, qui croît de la hauteur de huit pieds, dont les fleurs sont d'un rouge obscur, les feuilles vertes & bordées d'une sorte de frange, dont chacune est terminée par un petit nœud; nourrit

une

une très curieuse Chenille. Elle est pleine de vigueur, &, quoiqu'elle mange beaucoup, elle jette peu d'excrémens; mais, lorsqu'on la touche, elle repousse avec force. Après avoir quitté sa peau verte, elle est rouge un jour entier; &, dès le lendemain, elle se trouve transformée en une feve couleur de rose seche, à laquelle il reste une trompe: mais ce qui est nouveau, c'est que cette feve, qui est immobile dans les autres, se donne des mouvemens qui durent quelquefois un quart d'heure. Enfin six jours après il en sort un grand Papillon, dont le corps est orné de six taches rondes, couleur d'orange, avec quatre aîles & six pieds. Il est noir & merveilleusement tacheté. Sa trompe consiste en deux tuyaux qu'il fait joindre ensemble, pour n'en former qu'une, dont il suce le miel des fleurs. Ensuite il la roule, & la cache si bien sous sa tête entre ses deux yeux, qu'on ne la découvre presque point. Il est si vigoureux, qu'on a de la peine à le tuer. Les œufs qu'il pond sont blancs, & en un nombre assez considérable.

Sur un arbre que les Hollandois nomment dans leur Langue, l'Arbre aux Boîtes de Marmelade, parceque son fruit, quoique rude, & couvert de poils, renferme une substance moëlleuse, du goût des Nefles, & que l'écorce a l'apparence d'une boîte; on trouve une Chenille noire, dont le corps est tout couvert de pointes, au bout desquelles pend une sorte de petite étoile. Il en sort un Papillon charmant, qui a reçu le nom de Page de la Reine. On fait observer que les branches de l'arbre poussent de petites excrescences, dures, couvertes de petites cornes rondes,

Arbre aux
Boîtes de Mar-
melade.

qui sont employées communément dans les maladies qui attaquent le poulmon.

Papillon nommé Page de la Reine.

Sur un arbre, dont les Indiens tirent leur plus fameuse peinture; c'est le Rocou, grand arbre qui porte des fleurs d'un rouge clair, comme celles des Pommiers d'Europe. En tombant, elles font place à des coffes longues & rondes, comme l'écorce de la Châtaigne. Ces coffes contiennent des grains d'un beau rouge, qu'on fait tremper dans l'eau. La teinture s'en détache & se précipite au fond; on verse doucement l'eau, & prenant la couleur qui demeure séparée, on la fait secher; les Indiens l'emploient à se peindre. Sur les feuilles de l'arbre dont on tire le Roucou, il y a des Chenilles qui sont brunes, rayées de jaune, & couvertes de poils rouges. Les fèves de transformation sont dures & velues; les Papillons sont nocturnes, & d'un verd tirant sur le brun.

Fleur ou Crête de Paon qui fait accoucher les femmes.

La plante qu'on nomme fleur ou crête de Paon, est célébrée par la vertu qu'on attribue à sa graine, de faire accoucher sur-le-champ les femmes en travail. Les Indiennes, esclaves des Hollandois, étant traitées fort durement à Surinam, l'emploient pour se faire avorter, dans la seule vue de ne pas donner le jour à des enfans, qui ne naîtront que pour être aussi malheureux qu'elles. La Chenille de cette plante est verte, la fève brune, & le Papillon couleur de cendre.

Retraite des Serpens & des Lézards.

Une espece de Jasmin d'excellente odeur, qui croît de toutes parts en buisson, dans les campagnes de Surinam, est la retraite ordinaire des Serpens & des Lézards; & sur-tout de l'Iguana. C'est une chose

admirable que la maniere dont ce dernier reptile s'entortille au pied de cette plante, cachant sa tête au milieu de tous ses replis. Les Chenilles qui se nourrissent des feuilles sont vertes, leur feve est rayée de brun & de noir. Leur Papillon, qui est nocturne, a les aîles de dessus jaunes, & tout le reste couleur de cendre.

Les Indiens de Surinam ont un fruit verd nommé Tabrouba, qui croît sur un grand arbre du même nom, dont les fleurs sont d'un blanc verdâtre, & servent de nourriture aux Singes. La chute des fleurs laisse un chapiteau, d'où croît insensiblement le fruit. Il renferme quantité de graines blanches, à-peu-près comme les Figues. On en exprime le suc, qui devient noir lorsqu'il est exposé au Soleil. C'est alors une teinture dont les Indiens se servent pour se bigarrer diverses parties du corps, & qui ne peut s'effacer qu'au bout de neuf jours. En coupant une branche de l'arbre, ils en font sortir une liqueur lactée, dont ils se frottent la tête. Comme ils vont tête nue, divers petits insectes volans y jettent leur semence, qui produit de petits vers fort incommodes, que ce suc tue. La Chenille du Trabrouba est jaune & noire, couverte de crins séparés en petits tas, comme une brosse.

Le ver de Palmier, ainsi nommé parcequ'il se nourrit sur cet arbre, croît dans le tronc dont il mange la moëlle. Il n'est pas plus grand d'abord que les mites du fromage, mais il devient de la longueur du pouce, & beaucoup plus gros. On le mange pilé. Les Indiens le regardent comme un mets très délicat.

Tabrouba, &
ses effets.

Ver de Pal-
mier qui se
mange.

Il sort de ce ver un Escarbot noir, que les Hollandois nomment dans leur Langue, Mere des vers de Palmiers.

Escarbots & mouches d'espèces singulieres.

Portes-Lanternes.

Sur un Grenadier, arbre qui croît de tous côtés à Surinam, on a trouvé une espèce d'Escarbots, naturellement lents & paresseux, & par conséquent faciles à prendre. Ils ont par-devant sous la tête une longue trompe, qu'ils savent appliquer sur les fleurs, pour en sucser le miel. Leur peau se fend sur le dos, & il en sort des mouches vertes, dont les ailes sont transparentes. On en trouve beaucoup dans ce Pays, dont le vol est si leger, qu'on est long-tems à courir pour en attraper une. Cette espèce de Mouches fait un bourdonnement qui ressemble à celui d'une vielle, & qui se fait entendre d'assez loin: aussi les Hollandois lui ont-ils donné le nom de Lierman, qui signifie Vielleur. Elles conservent leur trompe d'Escarborts, leurs pattes, leurs yeux, en un mot, tout leur corps fort par le dos. Les Indiens assurent que de ces Mouches provenoient les Lantarendragers, ou Portes-Lanternes. Ce sont d'autres Mouches du Pays, dont la tête, ou, pour mieux dire, un long capuchon qui la termine, est luisant dans les ténèbres. Pendant le jour il est transparent comme une vessie, & rayé de rouge & de verd. La lueur qui en sort pendant la nuit, ressemble si bien à celle d'une lanterne, qu'elle serviroit à lire aisément. Ces Mouches se transforment. Les Indiens la nomment Mere des Portes-Lanternes, comme ils nomment l'Escarbot la Mere de ces Mouches. Au reste, on ne leur donne ces noms que pour distinguer leur figure; car ils

rendent tous deux un son pareil à celui d'une vielle ,
apparemment avec la trompe qui leur est commune ,
& qu'ils ne perdent pas dans leurs transformations.

Insectes &
Plantes de Su-
rinam.

Des Chenilles blanches, qui ont les pattes noires,
& dont le dos est armé de pointes, se nourrissent sur
un arbre nommé Ouikebokie par les Indiens. Sa
fleur a de longues fibres. Les capsules, qui portent la
semence, forment une cosse longue & recourbée,
qui renferme des feves noires, couvertes d'une glue
blanche, si agréable au goût, qu'on prend plaisir à
la fucer. Les Hollandois donnent à cette espece de
légume le nom de feves douces, sans en connoître
autrement l'usage. Les Chenilles se transforment en
feves, & deviennent quinze jours après un des plus
beaux Papillons du monde.

Ouikchokie.

Surinam n'a point de Chenilles plus grosses & plus
grasses que celles de l'Oranger, qui y croît aussi haut
que les plus grands Pommiers d'Europe. Elles sont
vertes, avec une raie jaune, sur-tout le corps, &
chaque jointure offre quatre grains d'une espece de
corail orangé, environnés de petits poils fort déli-
cats. Le cocon qu'elles se filent, est couleur d'ochre.
Il en sort de très beaux Papillons nocturnes, dont
chaque aîle est ornée d'une tache, qu'on prendroit
pour du talc. Ils volent avec une extrême vitesse. Le
fil de leur cocon est si fort, qu'on en pourroit faire
de très bonne soie.

Grandeur ex-
traordinaire
des Orangers
de Surinam.

Il y a à Surinam une espece de Mesliers, auxquels
les gens du Pays donnent même ce nom, quoique
son fruit contienne un corps blanc, de la forme d'un
cœur, & couvert de semences noires. Il a d'ailleurs

sous lui deux feuilles épaisses, couleur de sang, & sous elles cinq autres feuilles verdâtres, ce qui forme ensemble un spectacle fort agréable. Sur cet arbre, on trouve une Chenille jaune, dont le corps est rayé en long, de couleur de rose; les pattes de même couleur, la tête brune, & chaque jointure, armée de quatre pointes noires. Elle se transforme en feve de couleur de bois clair: quinze jours après, il en sort un beau Papillon, qui semble être d'argent bruni, au travers duquel brillent le verd, le bleu & le pourpre: en un mot, d'une beauté que la plume & le pinceau ne peuvent représenter. Chacune de ses aîles a trois taches rondes, d'un jaune oranger, bordées d'un cercle noir; ce cercle est environné d'un autre qui est verd; l'extrémité des aîles est orangée, avec des raies noires & blanches.

Scorpions
d'eau.

Dans un Etang où croissoient des fleurs semblables au Crocus violet, sur une tige d'une aune de hauteur, sans autres feuilles qu'une seule, bleue & tachetée de jaune. Sous chacune des fleurs, on trouve des insectes, que les habitans du Pays nomment Scorpions d'eau, dont il sort un insecte volant fort hideux.

Grenouilles
qui ont des
oreilles.

On trouve dans quelques étangs des Grenouilles pommelées de verd & de brun, qui ont des oreilles, & une petite boule à l'extrémité des doigts de chaque patte. Cette seconde propriété est un présent assez singulier de la nature, pour les aider non-seulement à nager, mais encore à marcher sur la boue. Ces Grenouilles jettent leur semence sur le bord des étangs. Elle n'est qu'un petit grain noir, enveloppé d'une sorte de flegme blanc, qui paroît servir de

nourriture au grain jusqu'à ce qu'il ait acquis le pouvoir de se remuer. Dans l'espace de huit jours il lui vient une queue, alors il nage dans l'eau. Quelques jours après il lui vient des yeux; ensuite viennent les pattes de derriere, & ensuite les pattes de devant, qui paroissent sortir de la peau. Aussi-tôt que l'animal a ses quatre pattes, sa queue tombe, & se trouve une parfaite Grenouille qui sort de l'eau pour se promener sur terre.

Sur un arbre qu'on prend pour la Malakka-Pela, décrite dans la troisieme partie de l'Hortus Malabaricus, on trouve une Chenille verte qui a six raies blanches de chaque côté, avec une tache noire & ronde sur chaque jointure, & sur la derniere une corne rouge. En vingt jours il sort de sa feve un Papillon nocturne, qui a six ailes couleur de cendre, marbrées de noir & de blanc. Il a sur le corps dix taches couleur d'Orange; sa tête est armée d'une longue trompe rouge, dont il se sert pour fucer les fleurs.

On trouve sur le même arbre d'autres Chenilles toutes couvertes de poils blancs ou jaunes, qui ont la peau tout-à-fait semblable à celle de l'homme. Elles sont si venimeuses que, pour peu qu'on y touche, la main enfle avec de grandes douleurs. Et quoiqu'elles aient quatre pattes, elles se reposent sur leurs jointures en rampant. Le cocon dans lequel elles se renferment est composé de leurs poils; il en sort de vilaines petites mouches.

Chenilles fort venimeuses.

Une autre, trouvée sur l'arbre aux Feves douces, est sujette aux mêmes loix. Elle a des poils jaunes &

Leur transformation en mouches.

des crins noirs, dont elle se dépouille pour en former un cocon de couleur cendrée, & de la forme d'un œuf renfermée dans ce nid : elle s'y transforme d'abord en feve ; trois jours après, en mouches.

Insectes &
Plantes de Surinam.

Plusieurs autres de la même espee, après avoir subi les mêmes changemens, deviennent des mouches dont les aîles sont brunes, & le corps tacheté de rouge, de verd, d'or & d'argent.

Crapaud qui porte ses petits sur son dos

Près d'une Plante aquatique, qui est une sorte de Cresson d'un rouge pâle, & qui se mange fort bien en salade. On trouve une espee de Crapauds, dont la femelle porte ses petits sur le dos. Elle a l'uterus sur le long du dos même, & c'est là que ses embrions sont conçus. Ensuite, lorsqu'ils ont reçu la vie, ils s'ouvrent un passage à travers sa peau, & sortent les uns après les autres. Les Nègres de la Colonie mangent ces Crapauds, & les trouvent excellens. Ils sont d'un brun noirâtre. Leurs pattes de devant ressemblent à celles des Grenouilles ; & celles de derriere, à celles des Canards.

Le grand Atlas & sa beauté.

Au mois de Janvier 1701, dans un Bois proche de Surinam, on a trouvé, sur une belle fleur rouge, d'un arbre peu commun, dont on ignore le nom & les qualités, une grande Chenille de même couleur, qui avoit sur chaque jointure trois grains de corail bleu, de chacune desquelles sortoit une plume noire, qui l'enferme, & se transforme en feve tout-à-fait rare, dont il sort un Papillon admirable. Ses aîles de derriere sont en dessous d'un beau bleu, & par dessus rayées de blanc, de bleu, mêlé de brun ; celles de devant ont trois cercles noirs, jaunes & bruns, admirablement

admirablement émaillés. Les Hollandois ont nommé cet admirable Papillon, pour sa beauté, le grand Atlas.

Les Chenilles qui se trouvent sur l'arbre du Cacao, sont de la plus grande espece, & d'un verd jaunâtre, toutes couvertes de poils aigus, verts par le bas, & jaunes vers la pointe. Il sort de la feve un grand Papillon nocturne couleur de rose, dont les aîles de dessous ont deux grandes taches blanches, bordées de noir, avec trois taches noires au milieu. Cette espece est très venimeuse. Les doigts dont on les touche deviennent pourprés, livides, avec une vive douleur qui se communique bientôt à la main, & ensuite au coude. Le remede est l'huile du Scorpion, qui passe pour un spécifique certain contre les piquûres de la plûpart des insectes, & dans moins d'une demi-heure on est guéri. Aux pieds de la même plante on trouve une autre Chenille de diverses couleurs, ayant des raies & des cercles noirs, qui devient une très belle mouche grise, & d'un beau verd de mer, orné de taches d'argent, mais plus remarquable encore par des queues, & de troisiemes aîles qu'elles ont attachées aux aîles de dessous.

Entre les Chenilles qui se trouvent sur les Citronniers, il y en a qui ont le dos jaune, le ventre rouge, & sur la queue une double raie qui forme une flamme; elles ne sont pas communes. Le fil de leur cocon est une sorte de soie, plus brillante & plus épaisse que celle des vers à soie. Il y a beaucoup d'apparence que si l'on trouvoit le moyen de les élever plus facilement, on en tireroit plus de profit. Leur Papillon est fort

Belle Soie de
Chenille.

grand, couleur d'or & rouge, avec des raies blanches sur toutes les aîles, dont chacune est ornée d'une tache claire & transparente comme le verre, environnée de deux cercles; l'un blanc & l'autre noir. Cette tache ressemblant beaucoup à un miroir encadré, les Hollandois ont nommé cet insecte Spiegeldrager, c'est-à-dire, Porte-Miroir.

Animal nommé
Feuille
ambulante.

Il est bon d'observer que plusieurs Voyageurs sont tombés dans l'erreur lorsqu'ils ont cru que l'animal auquel les Hollandois donnent, dans leur Langue, le nom de Feuille ambulante, croît d'un arbre d'où il tombe, comme un fruit dans sa maturité, pour commencer d'abord à marcher & à voler. Il est certain qu'il provient d'un œuf comme les autres insectes, dont voici la génération. La femelle jette ses œufs dans des endroits où les petits qui doivent naître peuvent trouver nourriture. D'abord ce sont des vers, ou des Chenilles, qui croissent en passant l'herbe, ou les feuilles: lorsqu'elles ont la grandeur qui leur est propre, elles filent & se transforment en feves, qui ont besoin d'un tems plus ou moins long pour acquérir la vigueur qui leur convient. L'insecte qui sort de ces feves est humide & retortillé; & ce n'est qu'après qu'il s'est agité pendant plus d'une demi-heure, que ses aîles, s'étant sechées, s'étendent & laissent voir un Papillon parfait, qui est très souvent dix fois plus grand que la feve dont il est sorti. La Feuille ambulante n'est qu'une espece de Saute-relle, qui naît de même. Voici comme il vient. L'insecte dépose ses œufs dans une feuille, & les enveloppe de la feuille. Ces œufs sont d'un verd de mer

de la grosseur d'un grain de coriandre ; il en sort de petits insectes noirs, semblables à des fourmis ; peu à peu en croissant ils prennent à-peu-près la forme d'une Ecrevisse de Mer ; & lorsqu'ils ont acquis leur grandeur naturelle, il leur vient des aîles, sans qu'ils se soient transformés en fèves, comme les Papillons. Les aîles ressemblent à une feuille verte, & l'on y voit les mêmes fibres : dans les uns elles sont d'un verd clair, & dans les autres d'un verd brun. Il s'en trouve même de marbrées, de grises & couleur de feuilles seches. L'Insecte, après avoir pris forme dans son nid, qui tient à quelques branches d'arbre, s'y couvre un peu d'une sorte de toile ; ensuite il s'agit avec violence jusqu'à ce que ses aîles deviennent libres ; alors, ne manquant plus de vigueur, il brise sa toile & tombe, ou s'envole de l'arbre. Comme ses aîles sont vertes, qu'elles ont la forme d'une feuille, les Voyageurs ignorans se sont imaginé qu'il étoit produit par l'arbre d'où ils le voyoient tomber.

Il y a de gros Rats de Forêts qui portent leurs petits sur leur dos. Ils en ont ordinairement cinq ou six d'une portée. Leur couleur est d'un brun jaunâtre, à la réserve du ventre qu'ils ont blanc. Lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture, leurs petits les suivent ; mais à leur retour, s'ils sont effrayés de quelque bruit, les petits sautent sur le dos de la mere, s'attachent à sa queue en y attachant la leur, & sont ainsi portés jusqu'à leur retraite.

La transformation des Grenouilles de l'Amérique Méridionale est curieuse. On trouve des Grenouilles parfaites, d'un jaune verdâtre qui tire un peu sur le

Rats de Forêts qui portent leurs petits sur leur dos.

Transformation des Grenouilles en poissons.

brun, tachetées sur le dos & sur les côtés, la couleur du ventre un peu pâle; les pattes de derrière ressemblent à celles du Canard, & celles du devant, à celles des Grenouilles ordinaires, il s'en trouve beaucoup dans la riviere de Surinam, sur-tout dans les anses de Cornacciana & de Pirica. Lorsqu'elles sont parvenues à leur grandeur naturelle, elles commencent leur transformation. Il leur croît insensiblement une petite queue, aux dépens de leurs pattes de devant, qui diminuent peu à peu jusqu'à disparaître entièrement. Il en arrive autant aux pattes de derrière, après quoi il ne reste plus aucune apparence de la Grenouille, qui se trouve changée en un poisson. Les originaires du Pays, & les Européens qui l'habitent, nomment ce poisson Jarkies, & le trouvent si délicat, qu'ils le comparent à la Lamproie, dont ils prétendent même qu'il a le goût. Toutes ses arrêtes, sans en excepter celles du dos, sont tendres, cartilagineuses, & divisées par des jointures proportionnées. Sa peau est douce & couverte de petites écailles. De petites nageoires très délicates, qui lui tiennent lieu des pattes qu'il a perdues, s'étendent depuis le derrière de la tête jusqu'à la queue; & de-là jusqu'au milieu du ventre. Sa couleur change aussi, & ce qui étoit d'un brun obscur devient gris.

Elle est toute
contraire à
celle d'Europe

Cette transformation est contraire à celle des Grenouilles de l'Europe; elle se fait aux mois de Mars & Avril, lorsque le printems commence à donner plus de chaleur à l'air; alors les Grenouilles des deux sexes se cherchent & se joignent dans les Marais & dans les Etangs: lorsqu'elles ont jetté leur semence, elles

croassent & soufflent dessus jusqu'à ce qu'elles l'aient échauffé. Cette matiere visqueuse s'épaissit, & l'on y voit des yeux de tous côtés. Elle reçoit la vie du Soleil. Bientôt chaque œil acquiert une espee de mouvement, & paroît comme un petit poisson fort noir, qui grossit de jour en jour; il lui vient deux pattes par derriere; huit jours après on le prendroit pour un petit poisson à qui la nature a donné deux pattes, & ensuite une des pattes de devant sort, & l'on voit l'autre prête à sortir, n'étant retenue que par une peau fort mince, jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de force pour la percer. Lorsque les quatre pattes se montrent, on voit la tête & la véritable forme d'une Grenouille: la queue ne disparoît que par degrés. Il n'en reste enfin qu'un petit bout, qui, étant tombé, laisse voir une Grenouille parfaite. Le tems la fait croître dans les mêmes proportions, & peu-à-peu elle prend aussi la couleur naturelle à son espee.

Dans les Forêts de Surinam on trouve une espee de Serpens, que les Hollandois nomment Sauvegardes. On les distingue non-seulement du Lézard, parcequ'ils sont infiniment plus grands, mais de l'Iguana, dont ils n'ont pas la grosseur, & du Cayman, dont ils n'ont pas la voracité. Ses écailles sont menues & polies, il vient d'un œuf comme tous les Lézards, & son instinct le porte à dévorer les œufs des oiseaux. Ils viennent jusques dans les bassécours manger les œufs. Mais, quoiqu'il se nourrisse aussi de charogne, jamais il ne fait la guerre aux hommes. Dans sa jeunesse, il grimpe sur les arbres, pour y chercher les œufs dans les nids. Sa

Le Sauvegar-
de espee de
Serpens.

maniere de pondre les siens ressemble à celle du Cayman , c'est-à-dire , qu'il creuse le sable sur le bord de quelque Riviere , & qu'il laisse au Soleil le soin de les faire éclore. Ils sont de la grosseur d'un œuf d'Oie , mais un peu plus longs , & les Indiens ne font pas difficulté d'en manger.





CARTE DES COSTES DE LA GUYANE FRANCOISE
 Par le S. Bellin Ing^r. de la Marine
 1762.

Longitude Occidentale du Meridien de Paris

Echelle de Lieues Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degre

BIBLIOTHEQUE
 A. FRANCOISE
 GUYENNE

CHAPITRE III.

LA GUYANE FRANÇOISE.

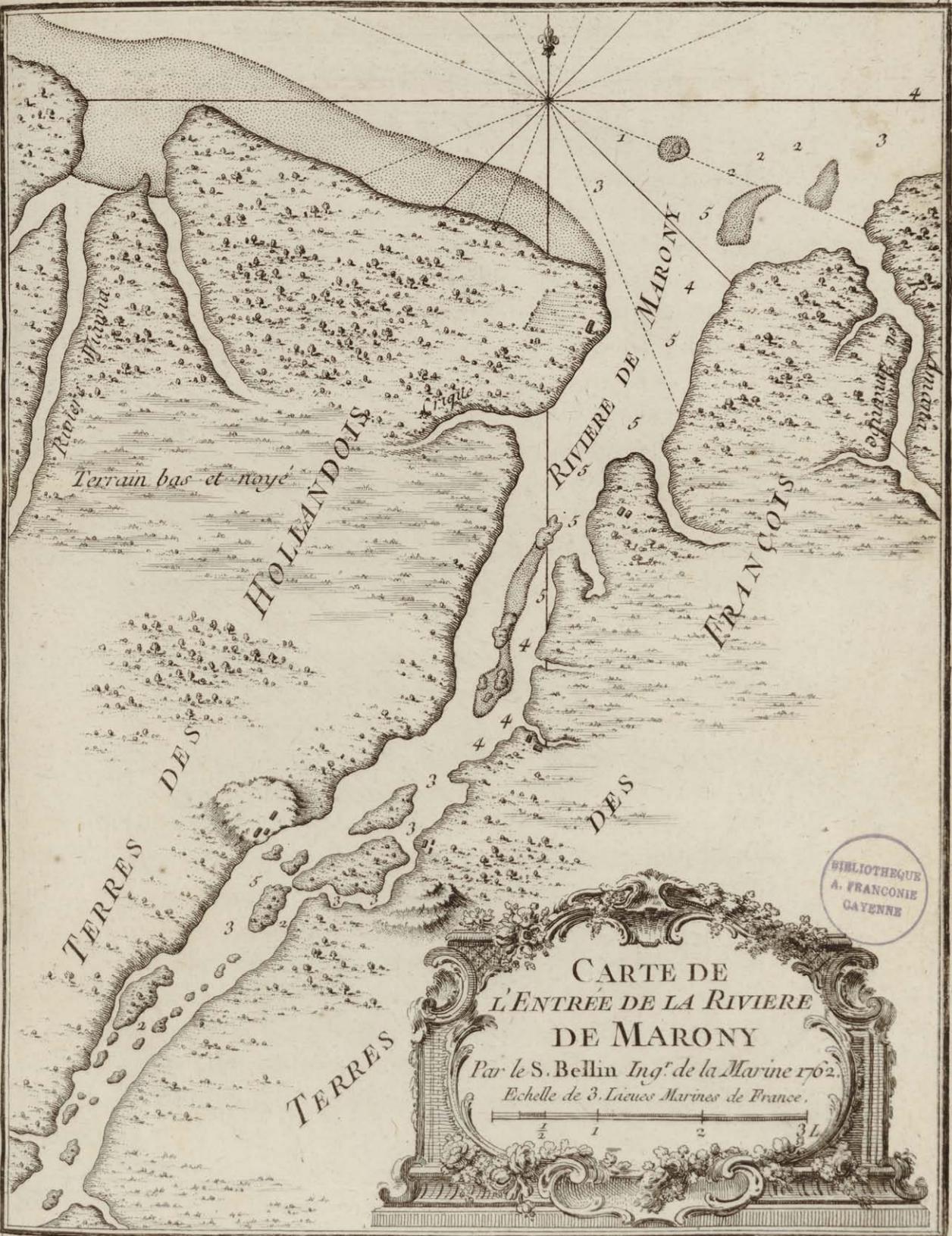
ON a vû ci-devant que les François ont été les premiers Européens qui aient fait des Etablissemens dans la Guyane; que dès l'année 1624 ils s'établirent sur la riviere de Sinamary; qu'en 1626 ils bâtirent un Fort sur celle de Conomama; qu'en 1635 ils s'établirent dans l'Isle de Cayenne; en 1640 sur la riviere de Surinam. On a vû encore que les Hollandois & les Anglois n'y sont établis que quelques années après. Il est donc constant que les François ont été long-tems seuls possesseurs & maîtres de toute la Guyane, depuis l'Orenoque jusqu'à la riviere des Amazones; mais les Affaires de l'Europe, & les différentes Guerres où la France s'est trouvée engagée, l'ont obligée de céder une partie de la Guyane aux Hollandois & aux Portugais, par différens Traités; de sorte qu'elle se trouve aujourd'hui bornée du côté de l'Ouest par la riviere de Marony, qui la sépare des Hollandois, & du côté de l'Est, elle s'étend, suivant le Traité d'Utrecht, jusqu'à la riviere d'Oyapoco, ou de Vincent Pinçon, située proche le Cap de Nord, que mal-à-propos on a voulu confondre avec la grande riviere d'Oyapoco, dont le cours appartient à la France, & dans laquelle Vincent Pinçon n'a jamais été; son embouchure étant éloignée du Cap de Nord de plus cinquante lieues.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

Riviere de
Maroni.

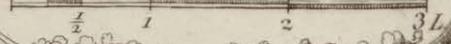
L'EMBOUCHURE de la Riviere de Maroni est située par la latitude de cinq degrés cinquante-cinq minutes, & par la longitude de cinquante-six degrés trente minutes à l'Occident du Méridien de Paris. C'est une grande & belle Riviere, qui a environ deux lieues de large à son embouchure, mais l'entrée en est difficile, y ayant en dehors plusieurs bancs de sable & de vase, sur lesquels il ne reste que très peu d'eau. Il y a entre ces bancs des passes où l'on ne trouve pas moins de trois brasses d'eau de basse mer. Lorsqu'on est en dedans on trouve quatre, cinq & six brasses d'eau. Il y a plusieurs petites Isles de différentes grandeurs, qui resserrent le lit de la Riviere pendant l'espace de plus de douze lieues; mais qui n'en interrompent pas la navigation, de sorte que l'on peut remonter avec de petits Bâtimens jusqu'à la premiere Cataracte, qui est environ à vingt lieues de son embouchure. Au-dessus de cette premiere Cataracte, on en trouve plusieurs autres qui rendent la navigation très difficile: on dit qu'il faut plus de quarante jours pour remonter jusqu'à ses sources: d'autres prétendent que ses sources ne sont pas encore connues; qu'elle vient de très loin, & qu'on l'a remontée plus de quatre-vingts lieues sans les trouver. A environ cinquante lieues de son embouchure elle reçoit une Riviere assez belle, qui vient du Sud-Est, qu'on



BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
GAYENNE

CARTE DE
L'ENTREE DE LA RIVIERE
DE MARONY

Par le S. Bellin Ing^r. de la Marine 1762.
Echelle de 3 Lieues Marines de France.



qu'on appelle la riviere des Arouas. En 1731 & 1732 on remonta cette derniere plus de vingt-cinq lieues, ensuite on la quitta pour prendre la route à travers les terres, tirant vers le Sud-Est, & au bout de huit jours, pendant lesquels on estima avoir fait 35 à 40 lieues, on se rendit dans la riviere de Camopy, qui se décharge dans celle d'Oyapok. Le but d'un pareil voyage étoit la découverte du Pays, & la recherche d'une forêt de Cacaotiers, qu'on disoit être aux environs des sources de la riviere de Camopy.

Le Maroni reçoit dans son cours plusieurs autres Rivieres qui le grossissent considérablement, sur-tout dans le tems des pluies. Les terres du Maroni, sur-tout vers la Mer, sont basses & inondées, couvertes de bois & de brossailles. Les Hollandois de Surinam ont poussé des Etablissemens jusques sur la Rive Occidentale de cette Riviere, qui, par les Traités, appartient à la France.

A l'Orient de la Riviere de Maroni, on trouve celle d'*Amanibo*, ou *Amana*, qui n'en est séparée que par une pointe de terre. Quoique cette derniere ne soit pas si considérable que le Maroni, elle ne laisse pas que d'être grande, ayant à son embouchure plus d'une demi-lieue de large; j'ignore si on l'a remontée jusqu'à ses sources. Les terres qu'elle arrose sont assez bonnes, & fourniroient tout ce qui conviendroit pour la vie, si elles étoient cultivées. Les Indiens qui habitent sur ses Rives y trouvent tout ce qu'il faut pour leurs subsistances; d'ailleurs la pêche y est extrêmement abondante, ce qui y attire beaucoup d'Indiens, attendu qu'ils sont presque tous

Riviere d'Amanibo.

Ictiophages pendant la plus grande partie de l'année.

Riv. Organa. A neuf lieues à l'Est-Sud-Est d'Amana, on trouve Argana ou Arganabo, que quelques-uns écrivent Waraganabo, qui n'est proprement qu'une grande Crique, pour parler le langage du Pays, c'est-à-dire, une petite Riviere, dont le cours n'est pas étendu. On trouve quelques Indiens établis sur ses bords.

A quatre lieues au Sud-Est d'Arganabo, on trouve l'ance de Conamama, qui n'est pas profonde, & dans laquelle il y a deux Rivieres qui se déchargent à une lieue l'une de l'autre. Celle du côté de l'Ouest s'appelle Iracou ou Iracoubo, & celle du côté de l'Est se nomme Conamama. Les bords de l'Iracou sont habités par les Tayras, qui sont les Indiens de la Nation des Galibis, qui nomment ainsi ceux qui habitent les embouchures des Rivieres, pour les distinguer de ceux nommés Itouranés, qui dans leur Langue signifie habitans des montagnes.

Riviere de
Conamama.

La Riviere de Conamama est plus considérable & plus belle que celle d'Iracoubo; c'est sur ses bords que les François firent un Etablissement considérable en 1626, qu'ils y bâtirent un Fort, & qu'ils y firent un assez bon commerce. Ils l'ont abandonné dans la fuite, & aujourd'hui il n'y a que quelques Indiens Galibis & point de François.

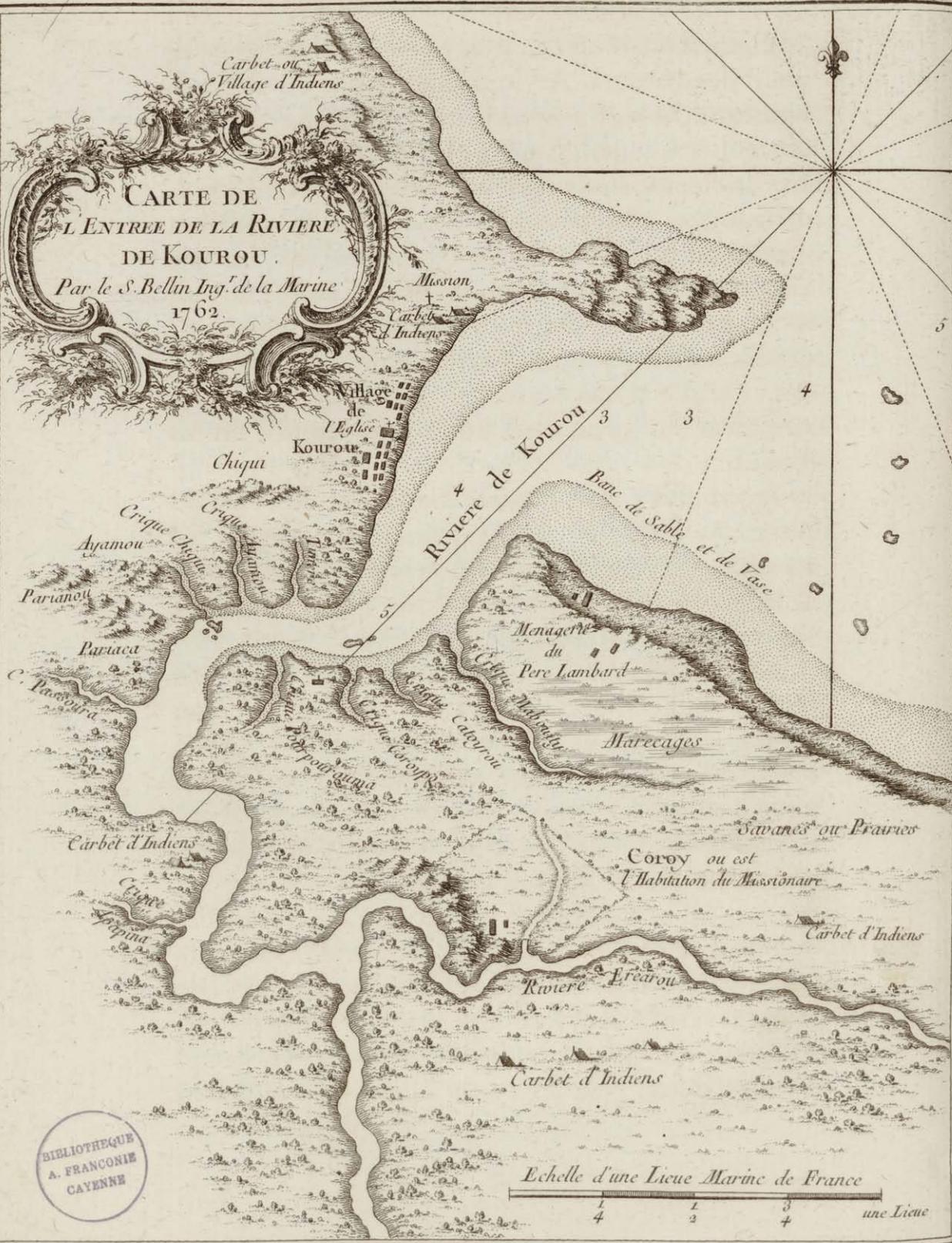
Riviere de
Sinamary.

A six lieues à l'Est-Sud-Est de Conamama, on trouve la riviere de Sinamary, ou Senamaribo, où les François s'étoient établis en 1624, & avoient bâti un petit Fort, qu'ils ont abandonné quelques années après.

Carbet-ou Village d'Indiens

**CARTE DE
L'ENTREE DE LA RIVIERE
DE KOUROU.**

*Par le S. Bellin Ing.^d de la Marine
1762*



Cette Riviere est fort jolie & navigable assez avant pour des barques. A vingt-cinq lieues de son embouchure, il y a quelques Carbets d'Indiens répandus sur ses bords ; mais il n'y a plus d'habitans François. Les Indiens Galibis avoient établi sur la Rive Occidentale un village considérable, qu'on appelloit Tonnayaribo ; je ne fais s'il subsiste encore, car ces Peuples sont sujets à changer de demeure, suivant les circonstances. On trouve dans cette Riviere de grosses huîtres, que les Indiens nomment Maipa, dont l'écaille a huit pouces de diamètre ; mais elles ne valent pas les petites huîtres qu'on trouve sur les rochers.

Rouanibo, que d'autres nomment Karoua ou Karouabo, est une Crique entre Conamama & Sinamary, vis-à-vis de laquelle, proche la Côte, il y a quelques islets & roches sous l'eau qui en couvrent l'entrée.

Kourou est une Riviere située à douze lieues au Sud-Est de celle de Sinamary, par la latitude de cinq degrés dix minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Elle peut avoir une petite demi-lieue de large à son embouchure ; mais l'entrée n'en est pas aisée, à cause des bancs de sable qui sont à droite & à gauche, & de plusieurs gros rochers plats qui sont en dehors, & qui semblent la barrer ; cependant les vaisseaux ne laissent pas que d'y entrer, y ayant une assez bonne passe du côté du Nord, dans laquelle le moins d'eau que l'on trouve est trois brasses de basse mer, & l'on vient mouiller à une lieue & demie dans la Riviere, par les quatre à cinq brasses d'eau,

Riviere de
Kourou.

presque vis-à-vis le Bourg qui est bâti à une lieue de l'entrée sur la rive gauche. En 1665 on fit un Etablissement sur cette Riviere, & on y envoya cinquante hommes pour le commencer. En 1714 les Jésuites y établirent une Mission, où ils attirerent plusieurs Nations Indiennes, qui étoient errantes & répandues dans les Forêts; ce qui forme aujourd'hui une Bourgade assez considérable, où quelques François de Cayenne sont venus s'établir. Il y a plusieurs autres Carbets ou Villages d'Indiens répandus le long de la Riviere de Kourou, & sur les petites Rivieres qui s'y déchargent. Toutes ces Rivieres sont fort poissonneuses, & les terres qu'elles arrosent sont fertiles, & fournissent abondamment la subsistance à ce grand nombre d'Indiens.

Entre Kourou & Sinamary, il y a plusieurs Ances où l'on va faire la pêche de la Tortue, qui est très abondante, & qui se fait depuis Mars jusqu'à la mi-Juin, tems auquel ces animaux ont coutume de venir pondre leurs œufs sur le sable.

Près de l'embouchure de la riviere de Kourou, il y a de gros rochers plats, sur lesquels les vagues jettent l'eau de la Mer, qui s'y cristallise, & se change en sel; mais il ne se forme que pendant les grandes chaleurs, & sur-tout lorsque le vent du Nord souffle.

Isles au Diable.

A quatre lieues au large de la Riviere de Kourou, vers le Nord-Nord-Est, on trouve trois petits Islets, que l'on nomme les Isles au Diable; ce sont des rochers stériles, sur lesquels il y a beaucoup d'oiseaux de Mer de différentes especes.

La Riviere de *Macouria* est à trois lieues au Sud-Est de celle de *Kourou*; la Côte entre deux est belle & unie; ce sont des prairies où les pâturages sont excellens, & où les bestiaux s'engraissent au mieux, aussi toute cette étendue est remplie d'Habitations & de Ménageries, que les François de Cayenne y ont établies à peu de distance les unes des autres. Cette Riviere est fort petite & remplie de vase; ses Rives sont bordées de Palétuviers, que la haute mer couvre, & où les huîtres s'attachent. C'est aussi au pied de ces arbres où l'on pêche cette grande quantité de Crabes, qui sert de nourriture ordinaire aux Esclaves & aux pauvres Habitans. Les arbres que les François appellent Bois rouge, & les Indiens *Coumery*, croissent plus communément du côté de *Macouria* que dans les autres Rivières. Ces arbres sont fort résineux, & répandent d'assez loin une odeur forte & agréable, qui approche de celle du Storax. Il découle du tronc de cet arbre une liqueur rouge comme du vin, qui est un baume admirable pour toutes sortes de blessures. Les Serpens, & sur-tout celui qu'on appelle Serpent à grelots, sont très communs dans tout ce quartier-là.

Riviere de
Macouria.

De *Macouria* au Port & Riviere de Cayenne il y a six lieues au Sud-Est. La Côte entre deux est basse & unie, & remplie de belles habitations fort près les unes des autres.

L'Isle de Cayenne a environ six lieues du Nord au Sud, sur trois à quatre lieues dans sa plus grande largeur. Elle a la Mer au Nord, la Riviere de Cayenne à l'Ouest, celle d'Ouya à l'Est, & au Midi un bras

Isle de
Cayenne.

formé par les Rivieres d'Ouya & d'Orapu.

La Ville.

La Ville & Fort de Cayenne sont situés sur la pointe Septentrionale de l'Isle par la latitude de quatre degrès cinquante-cinq minutes, & par les cinquante-quatre degrès trente-sept minutes de longitude à l'Occident du Méridien de Paris. Le terrain en est bon & fertile, arrosé de plusieurs criques ou ruisseaux. La partie du Nord est la meilleure & la plus saine, y ayant plusieurs petites montagnes toutes cultivées & garnies d'habitations. A l'égard de la partie du Sud, elle est beaucoup plus basse; ce sont de grandes prairies, qu'ils appellent Savanes, dont la plûpart sont noyées dans le tems des pluies.

Le Port.

Le Port est à l'Ouest de la Ville & à l'embouchure de la Riviere de Cayenne; l'entrée en est difficile, à cause des bancs de sable & de vase sur lesquels il faut passer pour venir au mouillage. Il y a même quelques roches à fleur d'eau, auxquelles il faut prendre garde; aussi a-t-on la précaution de prendre des Pilotes à terre pour entrer les vaisseaux dans ce Port. Nous donnerons une description plus particulière de ces dangers, avec les remarques pour les éviter, soit en entrant soit en sortant. On trouvera aussi dans l'article suivant une description de la ville de Cayenne & de son état actuel.

Outre cette Ville, qui est la capitale & le centre de toute la Colonie, il y a 1°. le Bourg & Paroisse de Remire, dans la Partie Orientale de l'Isle, à deux lieues au Sud-Est de Cayenne. 2°. Le Quartier & Paroisse de Mahury, aussi dans la Partie Orientale, à l'embouchure de la riviere d'Ouya. 3°. Le quartier

de Matoury, situé aux environs de la montagne de ce nom, dans la Partie Occidentale de l'Isle.

Les Montagnes dont nous avons parlé ne sont que des Colines cultivées jusqu'au sommet, dont les plus considérables se nomment la Montagne du Pont, de Remontabo, le Mont-Joly & de Mahury, toutes peu éloignées de la Côte du côté du Nord. Plus avant dans les terres sont la Montagne de Baduel, celles des Tigres, de Papaguay, & celle de Mathoury.

Sur les bords de la Riviere d'Oya, vis-à-vis l'endroit où elle se joint avec celle d'Orapu, on trouve la montagne des Cordeliers; tout le reste du terrain sont des plaines basses, très bien arrosées & fertiles, dont plusieurs parties sont même inondées dans la saison des pluies.

La Riviere de Cayenne est considérable, quoiqu'elle ne vienne pas de fort loin; son cours est presque Nord-Est & Sud-Ouest, elle reçoit plusieurs Rivières, telles que celles de Montsinery, de Tonne-Grande, & autres Criques ou Ruisseaux. Riv. d'Ouya.

La Riviere d'Ouya sépare l'Isle de Cayenne de la terre ferme du côté de l'Est; c'est une fort belle Riviere, dont l'entrée a près d'une lieue de large, avec trois brasses & trois brasses & demie de profondeur de basse mer. A quatre grandes lieues de son embouchure, on a établi en 1724 une Paroisse appelée Aroura, sur la Rive Orientale, pour la commodité des habitans éloignés de Cayenne, dont une grande partie ont leurs Établissmens le long de cette Riviere. Lorsqu'on l'a remontée deux lieues & demie au-dessus de la Pointe d'Aroura, elle se partage en

deux branches, dont l'une va vers l'Ouest & le Sud-Ouest, & l'autre vers le Sud & le Sud-Est. La branche de l'Ouest s'appelle la Riviere du Comté de Genes, que quelques-uns appellent toujours la Riviere d'Ouya; & la branche du Sud-Est se nomme Orapu, qui vient de fort loin. C'est dans le fond d'Orapu qu'on avoit commencé autrefois un chemin pour aller par terre jusqu'à la Riviere des Amazones, non-seulement dans la vue de chasser les Portugais qui s'étoient établis dans les terres de la dépendance du Gouvernement de Cayenne, mais encore pour tâcher de découvrir des Mines qu'on assure être dans ces cantons, & commercer avec un nombre infini de Nations Indiennes qui sont répandues entre l'Orapu & l'Amazone.

Les bords de la Riviere d'Oya sont élevés & couronnés de grands arbres; elle serpente beaucoup, & est assez large & profonde depuis son embouchure jusqu'à la premiere Cataracte, qui en est à vingt-cinq lieues, & où la Mer monte. Depuis la Cataracte jusques chez les Nouragues elle n'est pas tout-à-fait si large ni si profonde, mais navigable par-tout.

A l'égard du Pays situé entre la Riviere du Comté de Genes & celle d'Orapu, dont les eaux sont excellentes, il est très peu connu; ce sont d'épaisses Forêts, remplies de très beaux bois, où l'on n'a guere pénétré.

Dans la Riviere d'Ouya, à une grande lieue au-dessus de sa jonction avec celle d'Orapu, il y a un Etablissement considérable qui appartient aux Jésuites, qu'on appelle le Cap Bombe: ce quartier est assez
bien

bien peuplé. Continuant de remonter la Riviere, on trouve l'Isle aux Rayes, le Morne aux Echos, les Criques de Comory, de Chourou & de Sainte-Anne, & l'Islet de Genes. Il y a des Etablissmens dans tous ces endroits : quelques lieues au-dessus de l'Islet de Genes, la Riviere d'Ouya est barrée par trois différentes Cataractes, peu éloignées les unes des autres, qui ne sont pas difficiles à passer. Jusques-là le Pays est bas & noyé ; mais lorsqu'on les a passées, les terres sont hautes & fort belles jusqu'au pays des Nouragues, Nation sauvage établie dans ces cantons, aux environs des sources de l'Ouya, qui porte dans ses commencemens le nom de Riviere des Nouragues.

Au Nord de l'Isle de Cayenne il y a plusieurs petits Islets, stériles & inhabités, dont nous parlerons à l'article du Routier des Côtes.

De la Riviere d'Ouya à celle de Caux on compte cinq lieues ; cette Riviere est belle, & le terrain aussi bon & aussi propre que celui des autres à fournir, à ceux qui voudroient y faire des habitations, tous les besoins de la vie. Le gibier y est en abondance, & on y prend en très peu de tems quantité de poissons ; aussi les habitans de la Côte de Remire y envoient-ils souvent leurs esclaves faire la pêche. Plusieurs habitans de Cayenne étoient venus s'établir sur cette Riviere ; mais aujourd'hui il n'y reste plus que quelques Indiens : on ne fait pas trop pourquoi on a abandonné cette Riviere, car, quoiqu'elle n'ait pas plus de quinze à vingt lieues de cours, elle ne laisse pas que d'être commode pour des Etablissmens

Riviere de
Caux.

on trouve à son embouchure deux à trois brasses d'eau de basse mer, & lorsqu'on est en dedans, trois & quatre brasses fond de sable & de vase. La Mer y monte de huit pieds.

Riviere d'A-
prouack.

L'entrée de la Riviere d'Arouack est à six lieues au Sud-Est de la Riviere de Caux ; elle est grande & belle, & vient de fort loin : son embouchure a environ deux lieues de large ; on trouve en dehors trois brasses & demie & quatre brasses d'eau ; les terres des deux côtés de l'entrée sont basses, noyées & couvertes de Palétuviers : à deux lieues en dedans on trouve une Isle basse ; d'environ une demi-lieue de longueur, mais fort étroite, couverte d'arbres, qui est dans le milieu du lit de la Riviere. Cette Isle pousse un banc de sable sous l'eau qui s'étend plus d'une demi-lieue vers le Nord, dont il faut se défier en entrant ; ce qui forme deux passes ; celle de la gauche est meilleure, y ayant trois brasses & demie d'eau de basse mer ; au lieu qu'il n'y a que deux brasses dans la passe de la droite. Cette Isle de l'entrée se nomme l'Isle aux Pêcheurs : il y en a une autre beaucoup plus petite au Sud d'elle, à un quart de lieue de distance. La Riviere de Coufarie se décharge dans celle d'Arouack du côté de l'Est, à une demi-lieue au-dessus du petit Islet ; elle est belle & fort saine ; il y a trois brasses d'eau à son entrée, & l'on peut la remonter aisément pendant dix à douze lieues. Il y a quelques Indiens Coufaris établis sur ses bords.

A deux lieues de la Riviere de Coufarie, du même côté, on voit sur les bords de l'Arouack les vestiges

BIBLIOTHEQUE
DE FRANCONIE
CAYENNE



ENTREE DE LA RIVIERE
D'APROUAK
Située dans la Guyane.
Echelle de trois Lieues communes

Pointe d'Aprouak

Ile des Pêcheurs

Mont Carmant

Ancien Fort Debruit

Village d'Indiens Coussaris

Un Banc de Roche

Rivière de Cam...

Rivière

Crique

Crique

Crique

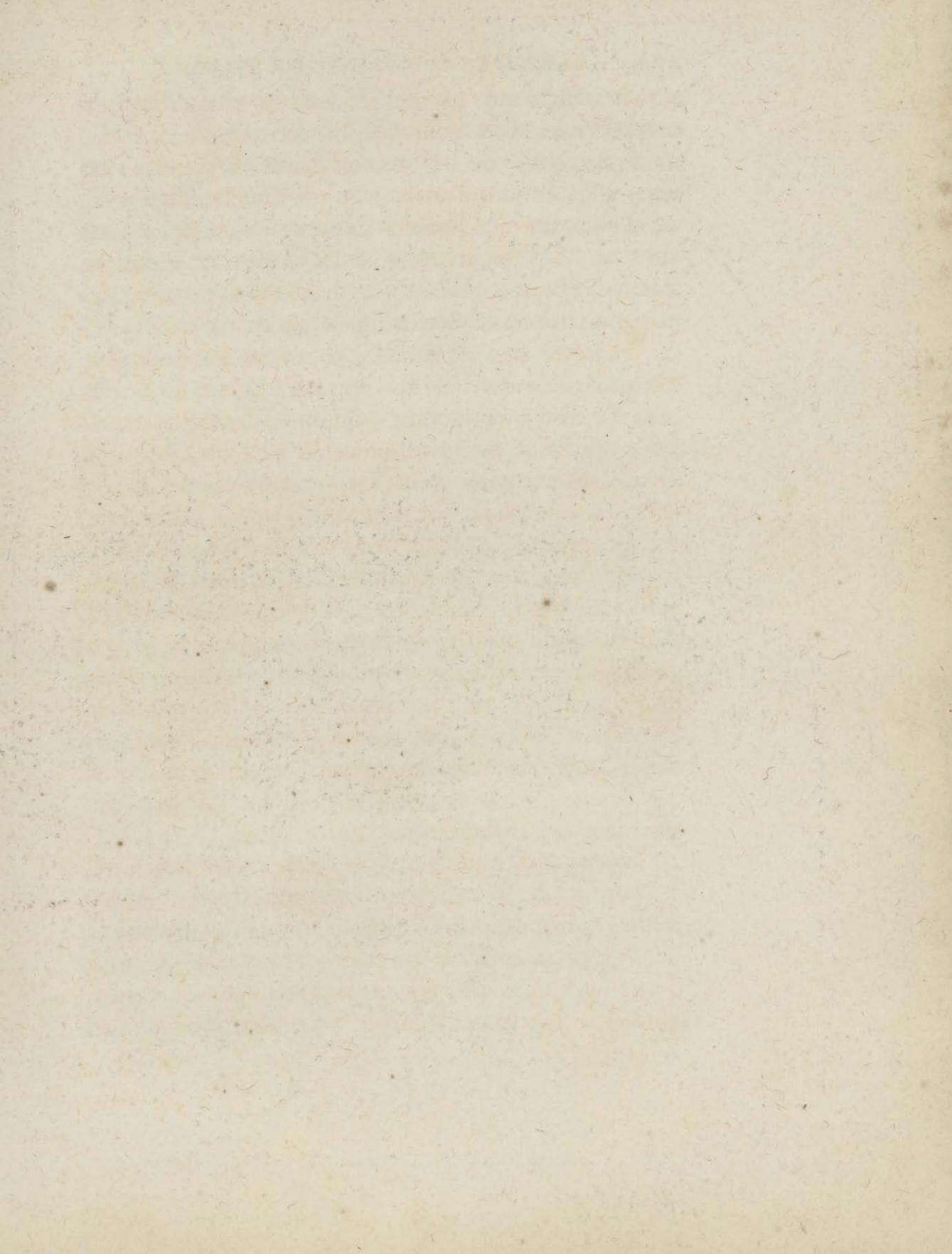
du Fort que les Hollandois y avoient bâti lorsqu'ils tenterent de s'établir sur cette Riviere: c'est un terrain élevé de quarante à cinquante pieds, entouré d'un fossé avec un puits; le reste est entierement ruiné: on y voit encore quantité de Citronniers & d'Orangers qu'ils avoient plantés aux environs. Les vaisseaux remontent jusques-là avec facilité, & mouillent par quatre & cinq brasses d'eau bon fond de sable & de vase, assez près du rivage pour s'amarer à terre. Au-dessus de cet endroit la Riviere commence à n'avoir plus tant de largeur ni de profondeur: elle reçoit à droite & à gauche un grand nombre de Criques ou de petites Rivieres qui arrosent le terrain & le rendent très fertile. La pêche du Lamentin & de la Tortue y est très abondante. Parmi ces Rivieres, il y en a deux plus grandes que les autres, que l'on nomme Taracini & Cossa, & , selon d'autres, Aratay & Coroaibo, aux environs desquelles les terres sont très belles & propres à la culture des Cannes de Sucre & de l'Indigo: elles se jettent dans l'Aprouack, entre le premier & le second fault, du côté de l'Ouest, à quelques lieues l'une de l'autre.

En remontant la Riviere d'Aprouack, on trouve plusieurs Saults ou Cataractes: le premier, qui est à environ vingt lieues de son embouchure, est très aisé à passer, puisque la haute mer le couvre entierement; & , comme la Mer ne monte que de huit pieds sur la Côte, il n'y a donc, pendant ces vingt lieues & jusques au-dessus du Sault, que huit pieds de pente, ce qui fait que le courant n'est pas fort

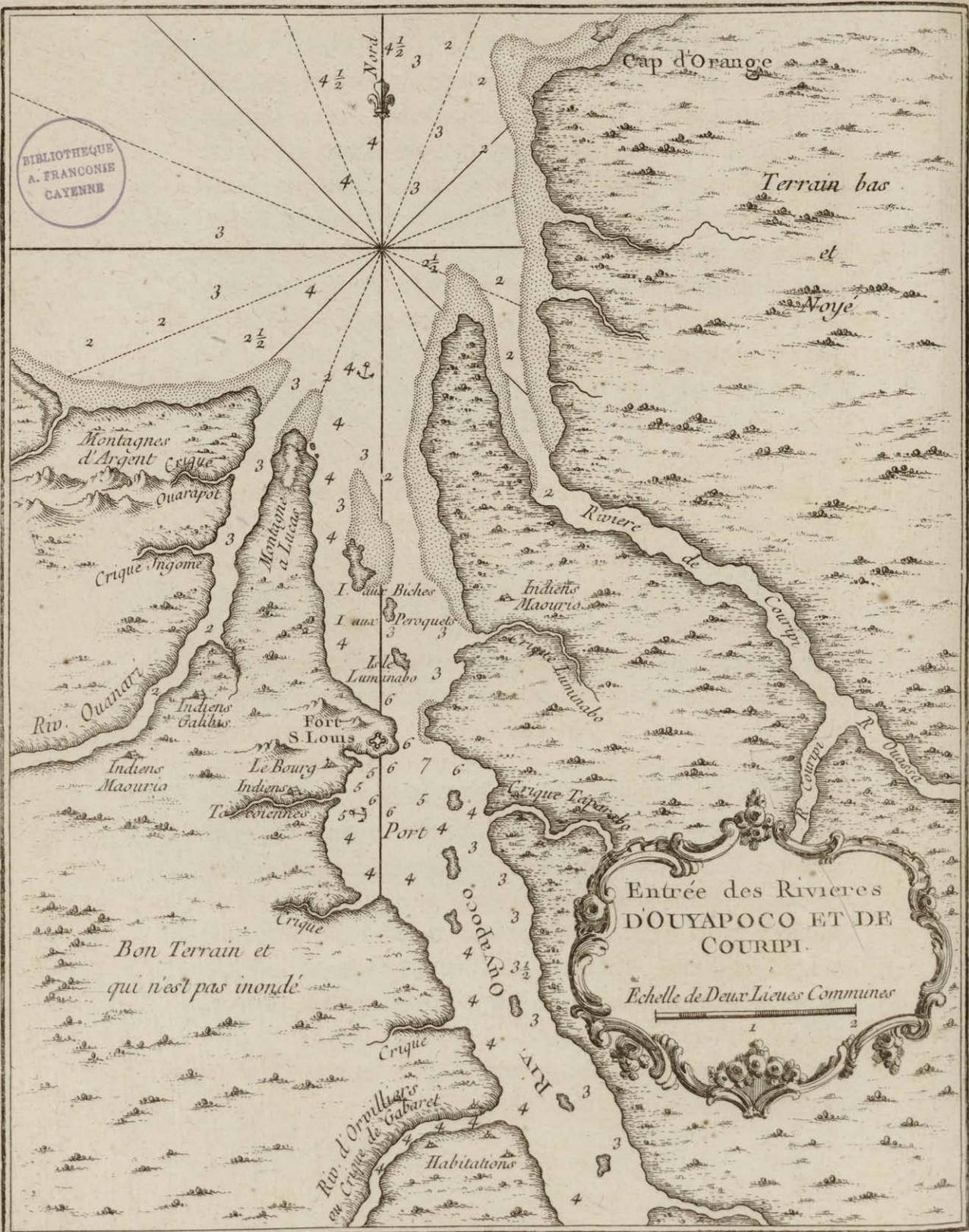
rapide , & rend par conséquent la navigation de cette Riviere très facile jusqu'à cet endroit.

A dix lieues de ce premier Sault, il y en a un autre plus difficile à passer, qu'on appelle Marapou, où demeurent des Indiens Nouragues, il a environ un quart de lieue de long, & les Canots ne le passent pas sans risque ; mais il y a un chemin par terre sur la droite qui est assez commode, & qu'on fait à pied & à cheval fort aisément, & même en cabrouet. Depuis cet endroit la Riviere est remplie de Saults plus ou moins dangereux, quelques Traiteurs François, qui l'ont remontée en canot plus de cent vingt lieues, disent avoir trouvé vingt-deux de ces Saults dans un espace de soixante-dix lieues. Il y a même un endroit qui s'appelle Tipouraubo, où la Riviere se perd dans une quantité de rochers, où l'on n'entend qu'un grand bruit fort confus sans voir d'eau ; là il faut enlever les canots environ douze cens pas par-dessus une montagne qui a bien cinquantes toises de haut. De-là on va débarquer à Maraqua, où la Riviere se trouve barrée par de gros arbres : on laisse là les canots pour aller par terre chez les Acaucois & les Aramagotoux ou Armancoutoux, Nations Indiennes assez nombreuses, & nos amies.

A cinq lieues au Nord de l'entrée d'Aprouack il y a une petite Isle assez haute & toute pelée, c'est un rocher taillé presque en forme de dôme, qu'on appelle le grand Connétable, pour le distinguer d'un autre beaucoup plus petit, qui en est à demi-lieue, & presque à fleur d'eau, nommé le petit Connétable. Les

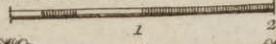


BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE



Entrée des Rivières
D'OUYAPOCO ET DE
COURIPI.

Echelle de Deux Lieues Communes



Bon Terrain et
qui n'est pas inondé

Habitations

vaisseaux qui vont à Cayenne ne manquent pas de venir reconnoître le grand Connétable, pour assurer leur navigation. Ce Rocher, qui a environ un quart de lieue de tour, est la retraite d'une infinité d'oiseaux, comme Goëlands ou Mauves, Fregates, Foux & autres, qui y vont pondre leurs œufs, & qui volent incessamment tout autour. Quelques habitans de Cayenne disent qu'il y a sur ce Rocher une source d'eau douce & minérale.

Riviere d'Oyapoko.

La riviere d'Oyapoko, qu'il ne faut pas confondre avec celle de Vincent Pinçon, comme on l'a déjà remarqué, & comme on le démontrera ci-après, est une des plus considérables de ce continent ; elle est éloignée de celle d'Aprouack d'environ douze lieues au Sud-Est. Son embouchure est dans le milieu d'une espece de Baie qui a quatre lieues de largeur, & dans laquelle se déchargent deux autres Rivieres, l'une nommée Couripi, du côté de l'Est, & l'autre Ouanari, du côté de l'Ouest. La Pointe qui forme l'entrée de cette Baie, du côté de l'Est, s'appelle Cap d'Orange ; il est situé par les quatre degrés douze minutes de latitude septentrionale, & par les cinquante-trois degrés trente-cinq minutes de longitude occidentale du Méridien de Paris, ce qui revient au trois cens vingt-septieme degré de longitude, prise, suivant l'ancien usage, à l'Isle de Fer.

Cette Baie est reconnoissable par une chaîne de petites montagnes qui s'élevent dans un terrain plat

& noyé, & qui s'avancent assez près du bord de la Mer sur la Côte de l'Ouest; on les appelle les Montagnes d'argent, parcequ'on a cru qu'elles renfermoient des Mines de ce métal.

La riviere d'Ouanari est au Sud de ces montagnes; elle n'est séparée de la riviere d'Oyapoko que par une langue de terre basse, dont la pointe du Nord s'éleve en forme d'une petite Coline assez haute, au-dessus du niveau de la haute Mer, qu'on nomme la Montagne à Lucas, dont le pied est de pur roc, & où il y a quantité de sources d'eau vive. L'Ouanari n'a pas plus de cent toises de large à son embouchure, & l'on y trouve trois brasses d'eau, ensuite deux, & plus haut, sept à huit pieds au plus. Les terres des deux côtés sont assez bonnes, mais il faut s'éloigner des bords, qui sont bas & noyés. Elle prend sa source, du côté de l'Ouest, à huit ou dix lieues de là, dans de grandes savanes ou prairies, qui sont en grande partie de très bonnes terres propres à la culture des Canes de Sucre & de l'Indigo; aussi y a-t-il eu toujours beaucoup d'Indiens aux environs de cette Riviere.

L'Oyapoko a deux lieues de large à son embouchure; on peut y mouiller par quatre brasses d'eau fond de vase, ayant la Montagne à Lucas à l'Ouest, à la distance de trois quarts de lieue. Une lieue en dedans il y a une Isle basse, qu'on appelle l'Isle aux Biches, qui est couverte dans les grandes marées; on en passe à l'Ouest, lorsqu'on veut entrer dans la Riviere, car le côté de l'Est est rempli de bancs de sable & de vase, qui en rendent le passage impraticable;

on trouve dans la passe de l'Ouest quatre brasses tout près de terre.

Lorsqu'on a remonté le Fleuve cinq à six lieues, il fait un enfoncement qui forme un fort beau Port, où l'on mouille par quatre, cinq & six brasses d'eau, aussi près de terre que l'on veut. C'est en cet endroit que nous avons bâti en 1726 un nouveau Fort & un Bourg, aux environs duquel plusieurs Nations sauvages Indiennes sont venues s'établir. En 1735 on établit pour elles, à quelques lieues du Fort, la Mission appelée de Saint-Paul. Les terres aux environs sont fort bonnes, & donnent abondamment à la culture toutes sortes de denrées; c'est sans doute la beauté du lieu & la commodité du Port qui avoient engagé les Hollandois à s'établir en 1676 dans cet endroit, & d'y bâtir un Fort, contre tout droit, & d'où nous n'avons pas tardé à les chasser.

Depuis l'Isle aux Biches jusqu'à trois lieues au-dessus, il y a plusieurs autres petites Isles, mais qui n'embarrassent pas la navigation. Ensuite la Riviere se retrécit beaucoup, & n'a pas plus de sept à huit pieds de profondeur. A quatre lieues du Fort, du même côté, on trouve la riviere d'Orvilliers, que d'autres ont nommé la Crique de Gabaret. Ses sources sont à environ vingt lieues de-là, & son cours est presque toujours de l'Ouest à l'Est: on peut la remonter sept à huit lieues en canot, ensuite on trouve plusieurs Saults fort près les uns des autres, qui en interrompent entierement la navigation; à son entrée dans l'Oyapoko, les terres sont bonnes, & il y a plusieurs belles habitations à droite & à gauche.

Cataractes de
l'Oyapoco.

Depuis la riviere d'Orvilliers jusqu'au premier Sault de l'Oyapoko, il y a cinq à six lieues; quoique la Mer monte jusqu'à ce Sault, & qu'elle y couvre plusieurs des roches qui barrent le lit du fleuve, il est impossible d'y faire passer autre chose que de moyens canots. Sur la droite, ainsi qu'à Aprouack, on peut passer aisément par terre, à pied, à cheval & avec des charettes; ce passage a bien trois quarts de lieue de longueur. A trois lieues de ce premier Sault, on en trouve un second beaucoup plus difficile à passer, nommé le Cachiri; entre ces deux Saults, sur la gauche, il y a une belle Riviere appelée Kuerikourt, dont le cours est d'environ trente lieues presque Nord & Sud. Le troisieme Sault de l'Oyapoco est à deux lieues & demie du second, entre deux; du côté droit on trouve l'embouchure de la riviere de Romontabo, ou Armontabo, dont le cours est de l'Ouest à l'Est, qui prend ses sources à plus de vingt lieues de-là, dans ces vastes Prairies & Forêts, qui sont entre les rivieres de Camopy & d'Aprouack. Les Indiens Palanques habitent vers ses sources.

Riviere de
Camopy.

La riviere de Camopy se jette dans l'Oyapoko, à deux grandes lieues de celle de Romontabo, du même côté. Elle vient de l'Ouest, & prend sa source dans de vastes Forêts, où l'on n'a pas pénétré; on l'a cependant remontée fort loin, & l'on assure qu'elle conduit jusqu'à peu de distance d'une riviere nommée Couyari, dont elle n'est séparée que par un portage d'environ trois lieues, que plusieurs Voyageurs disent venir se rendre dans la grande riviere des Amazones; de sorte que, par le moyen de ces Rivieres, la communication

communication seroit assez facile entre l'Amazone & les Habitations Françoises de la Guyane.

Le cours de l'Oyapoko entre Romontabo & Camopy est rempli de Saults, fort près les uns des autres ; un Voyageur en a compté neuf. Il reçoit aussi plusieurs Criques ou petites Rivieres, parmi lesquelles on en remarque deux sur la gauche plus considérables, savoir le Karouy & la riviere des Notayes : cette dernière, dont on connoît plus de vingt lieues, & qu'on a remontée quinze lieues en canot, est remplie de Saults dès son embouchure.

L'Oyapoko:

On a remonté l'Oyapoko près de cent lieues au-dessus du Camopy ; son cours est Sud & Sud-Sud-Ouest. Il reçoit plusieurs Criques & Rivieres, & il y a beaucoup de Saults. Les Pirious & les Ouayes, Nations Indiennes fort nombreuses, habitent dans ces hauts du Fleuve.

La Riviere de Couripy est à l'Est de celle d'Oyapoko, & n'en est séparée, à son embouchure, que par une pointe de terre basse & noyée, qui pousse sous l'eau un banc de sable & de vase d'une lieue de longueur vers le Nord, dont il faut se défier lorsqu'on veut entrer dans l'Oyapoko. Lorsqu'on a remonté la riviere de Couripy six lieues, elle se partage en deux branches, l'une va au Sud, & conserve le nom de Couripy, qui prend ses sources à six lieues de-là, au pied d'une montagne nommée Cayari ; l'autre branche, qui va vers le Sud-Est, se nomme la riviere d'Ouassa, qui, au bout de quatre lieues, se partage aussi en deux branches ; celle qui vient du Sud se nomme Aroukaoua, vers les sources de laquelle il y a

Riviere de Couripy.

une montagne qu'on appelle la Montagne de Cristal, à cause de quelques pierres blanches & transparentes qu'on en tire ; l'autre Bras conserve le nom d'Ouassa. Le cours de ces Rivieres n'est pas fort étendu, elles serpentent beaucoup dans des savanes ou prairies, dont le terrain seroit très bon & fort fertile, s'il étoit cultivé. Les Indiens Arouas habitent dans ces cantons.

La Baie dans laquelle se décharge la riviere d'Oyapoco, est terminée du côté de l'Est par le Cap d'Orange, lequel est situé par les quatre degrés treize minutes de latitude septentrionale, & par la longitude de cinquante-trois degrés cinquante-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris.

Cap Cassipoure.

A cinq lieues au Sud-Sud-Est du Cap d'Orange, on trouve le Cap Cassipoure, qui fait la pointe de l'Est d'une Riviere qui porte le même nom, à l'entrée de laquelle les terres sont basses & noyées ; son lit est presque partagé en deux branches, par une Isle fort basse, qui peut avoir deux à trois lieues de longueur, sur environ une demi-lieue de large.

Riviere Cassipoure.

De la Riviere Cassipoure jusqu'à celle de Cowanawini on compte quinze à seize lieues au Sud-Sud-Est : toute la Côte est basse, couverte de Palétuviers, & n'ayant rien de remarquable qu'une petite hauteur ou monticule isolée, peu éloignée de la riviere de Cowanawini, qu'on appelle de *Mont-Mayé*, ou la montagne des Mayés, qui prend son nom d'une Nation Indienne qui habitoit dans ces cantons.

Autres Rivieres.

De la riviere de Cowanawini à celle d'Arricary, il y a quinze lieues au Sud-Sud-Est. La Côte entre

deux est basse, couverte de Palétuviers, & sans aucune marque; les arbres sont si serrés & si près les uns des autres, qu'on pourroit marcher dessus sans tomber entre les branches, qui s'entrelacent de manière qu'elles forment une espèce de plancher, de sorte que de loin on les prend pour la terre, quoiqu'ils s'avancent ainsi deux ou trois lieues dans la Mer.

Entre la Riviere de Cowanawini & celle d'Arricari, il y en a trois autres, savoir la riviere de Claquepoure, la riviere de Marie-Banaré & celle de Carfewini ou Corossune. Ces Rivieres sont peu considérables, & quand on est en Mer à deux ou trois lieues de la Côte, on ne distingue point leurs embouchures, qui sont barrées par des bancs de vase qui les rendent impraticables aux vaisseaux, n'y ayant que des chaloupes ou des canots qui puissent y entrer.

La Riviere d'Arricari est plus considérable, elle a une lieue de large à son embouchure; mais il y a des bas fonds & des bancs de vase & de sable qui rendent son entrée difficile: une lieue en dedans on trouve une petite Isle, qui est dans le milieu du chenal; cette Riviere vient de l'Ouest, elle traverse un Pays bas & noyé. Il y a quelques Indiens qui habitent aux environs de cette Riviere, qui n'est pas fréquentée par les François, & dont le cours ne nous est pas connu.

De la Riviere d'Arricari au Cap de Nord on compte treize à quatorze lieues; la Côte entre deux est basse, & fait un enfoncement ou Baie dans

laquelle se déchargent plusieurs Rivieres , dont la principale est celle de Mayacaré. Toute cette partie de la Côte n'est presque pas connue.

A R T I C L E S E C O N D .

*ETAT ACTUEL , QUALITÉS , PRODUCTIONS
ET COMMERCE DU PAYS.*

Isle de
Cayenne.

LISLE de Cayenne est le centre de la Guyane Françoise, & la Ville qu'on y a bâtie est la capitale & le chef-lieu de toute la Colonie. Cette Île, à laquelle on donne environ seize lieues de circuit, est haute du côté de la Mer, basse dans son milieu, & si marécageuse dans beaucoup d'endroits, qu'on ne peut aller par terre d'un bout à l'autre; aussi les habitations qui sont répandues le long des Côtes se communiquent par eau. Ces Marais sont couverts de grands arbres nommés Mangles; on fait que ces arbres ont seuls la propriété de croître dans l'eau de la Mer, que les huîtres s'attachent à leurs pieds, & que leurs racines, sortant de la terre, remontent en haut, font de nouveaux arbres, & s'entrelacent si bien qu'en certains endroits de la terre ferme, sur-tout à l'embouchure de l'Orenoque & aux Côtes de la Guyane Portugaise, on peut marcher dessus plus de quinze ou vingt lieues sans mettre pied à terre; il y a même beaucoup d'Indiens qui demeurent sur ces arbres, qui y retirent leurs canots & y font des carbets ou cabanes.

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOISE
CAYENNE



CARTE DE
L'ISLE DE CAYENNE
Par le S^r Bellin Ing^s de la Marine 1762
Echelle d'une Lieue Marine de France
1 1/2 3/4 une L.

Islets
de
Maret

I S L E D E C A Y E N N E

Savannes Noyees

RONABO

Pointe de la
Liberte

le Port
le Cheval Blanc

Mont
de
Romontano

Mont
de
St
Martin

Langola

Montagne
de
Mathury

Mont
de
Papagaya

Mont
des
Figres

Montagnes
de
Bauduch

Montagne
de
Mathury

Riviere
de
Cayenne

Crique
Montana

Crique
Courbimon

Montagne
de
Manaumaru

Riviere
d'
Ouya

Islet
aux
Singes

R. Cabasson
ou
Capury

Crique
Amoraca

Crique
Aparaba

Riv.
de
Monstrey

Riviere
de
Cayenne

La terre de l'Isle est bonne, c'est un sable noir facile à labourer, qui a deux pieds de profondeur, au-dessous desquels on trouve une terre rouge propre à bâtir, à faire des briques & des tuiles, & même de belles poteries, ce qui n'est pas un petit avantage. En quelques endroits il y a des minéraux, & vraisemblablement il doit y en avoir davantage en terre ferme.

Bonté de la
terre.

Le climat de l'Isle de Cayenne est sain, quoique fort pluvieux; on y voit peu de ces maladies qui font tant de ravages dans nos Isles de l'Amérique, comme fièvres malignes, petites véroles & autres; on n'y connoît pas le mal de Siam, si dangereux à la Martinique & à S. Dominique. Pendant l'été les chaleurs y sont supportables, étant tempérées par le vent d'Est, qui a coutume de s'élever tous les jours sur les neuf heures du matin: à la vérité la sécheresse est extrême pendant trois ou quatre mois que dure cette saison, & quelquefois elle est si grande que les campagnes sont toutes brûlées, & il meurt souvent un grand nombre de chevaux & de bœufs, autant pour faute de pâturages, que pour ne trouver aucune goutte d'eau à boire; cet été dure les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre. La saison des pluies, qu'on appelle communément l'hiver, commence ordinairement dès le mois d'Octobre par de petits orages, que l'on nomme dans le Pays Pluies d'Acajou; parceque les fruits de ces arbres mûrissent dans ce tems-là: elles sont bientôt suivies de pluies continues qui durent pour l'ordinaire pendant sept ou huit mois de suite. Ces pluies sont si abondantes qu'elles communiquent une humidité considérable

Climat de
Cayenne.

au terrain , qui fait que les habitans ne peuvent conserver aucuns meubles dans leurs cases : cependant ces grosses pluies , quoiqu'incommodes , sont plus favorables aux bestiaux , parcequ'ils trouvent par-tout de quoi paître grasement.

Presque toute l'Isle est un Pays sablonneux , relevé de plusieurs petites montagnes ou colines , que l'on cultive jusqu'au sommet : les Cannes à Sucre , le Roucou , l'Indigo , le Cacao , le Café , le Coton , le gros Millet-Maniok & autres racines , pour la nourriture des petits habitans & des esclaves , y viennent très bien : dans le reste de l'Isle c'est un terrain fort bas , & si marécageux en certains endroits , qu'on ne fauroit aller par terre d'un bout à l'autre , ce qui oblige les habitans de faire presque le tour de l'Isle pour se rendre à leurs habitations.

Quoiqu'il y ait plusieurs Forêts , on ne laisse pas que de manquer de bois en de certains endroits , & sur-tout à la Côte ; de sorte que l'on est obligé de brûler aux Sucrieries des bagasses , c'est-à-dire , des Cannes à Sucre qu'on a passées deux fois au moulin , & dont on ne peut plus rien tirer.

Si l'Isle étoit entièrement défrichée , & si l'on y faisoit des canaux pour l'écoulement des eaux , elle seroit très saine & plus fertile encore qu'elle n'est ; par la même raison l'air y étoit beaucoup moins sain lorsqu'on a commencé de s'y établir qu'il ne l'est aujourd'hui : & les habitans y étoient sujets à des maladies très fâcheuses.

Maladies des
Esclaves.

On a été long-tems que les Esclaves ne pouvoient pas se multiplier , parcequ'il étoit presque impossible

de sauver aucun Négrillon ; ils mouroient presqu'aussi-tôt qu'ils venoient au monde : aujourd'hui même ils sont encore sujets à cette maladie qu'on appelle si improprement dans le Pays *Catharre*. Ce mal, qu'on peut nommer le fléau des enfans, est une convulsion universelle, ou un véritable *Tethanos*. Il attaque principalement ceux qui sont nouvellement nés, & les emporte presque tous en trois ou quatre jours. Il n'épargne pas même les grandes personnes, à quelqu'âge qu'elles soient. On n'a jamais vû, ou du moins très rarement, qu'aucun Blanc, pour parler le langage du Pays, ait été saisi de pareille maladie. On a constamment observé que les enfans sont plus sujets à ce cruel mal le trois ou le quatre, jusques même au neuvieme jour après leur naissance ; de sorte que s'ils passent neuf jours entiers sans en avoir aucune atteinte, les femmes les croient hors de danger, & les exposent hardiment à l'air. Il en est qui, en naissant, apportent cette maladie, & meurent aussi-tôt. On connoît ordinairement quand les enfans ont le *Tethanos*, qu'on nomme aussi tout court la Maladie, par la difficulté qu'ils ont à sucer le lait, par la convulsion de la mâchoire : leur cri est tout-à-fait gêné & différent de celui des autres enfans. Enfin la mâchoire se ferre de plus en plus ; les extrémités deviennent roides ; & des mouvemens convulsifs, qui sont l'avant-coureur de la mort, venant coup sur coup, enlèvent en peu de tems le malade.

A l'égard des adultes, ils résistent à la vérité plus long-tems que les enfans ; mais ils ont toujours le malheur d'éprouver le même sort. La maladie se

Maladie nommée le Tethanos.

manifeste par une espèce de torticolis, ou une douleur que l'on sent au col, & que les malades comparent à une corde qui les presse : la mâchoire se serre ensuite, & empêche d'avaler la nourriture ; les bras & les jambes deviennent si roides, qu'en prenant le malade par un pied, ou par la tête, on le leve comme une pièce de bois. La roideur des membres n'est pas si continuellement soutenue, qu'il n'arrive plusieurs fois le jour quelques contractions involontaires. Ces accidens fatiguent si fort les malades, qu'ils jettent des hauts cris ; ils demandent qu'on les soutienne, & on est même obligé de leur tenir la tête un peu élevée, pour leur faciliter la respiration, qui est fort gênée. Ce qu'il y a de particulier dans cette maladie, c'est une faim insatiable, dont les malades sont quelquefois si fort pressés, qu'ils mangeroient à tout moment, si on vouloit les satisfaire, & s'ils avoient d'ailleurs la liberté d'avaler. La fièvre ne manque jamais de survenir ; des sueurs copieuses se répandent dans toute l'habitude du corps ; & le mal augmentant de plus en plus, le malade meurt avec des mouvemens convulsifs horribles.

Remedes
qu'on y ap-
porte.

La précaution la plus sûre pour arrêter le progrès d'un si cruel mal, est d'arroser les malades plusieurs fois par jour avec de l'eau la plus fraîche qu'on puisse trouver, & sur-tout dès le moment que l'on s'aperçoit que les enfans ne peuvent têter qu'avec peine, & que leur mâchoire commence à se serrer. Il faut réitérer ces aspersions, jusqu'à ce que ces fâcheux accidens soient dissipés, & que les parties du corps aient repris leur première souplesse. Il est nécessaire de
soutenir

soutenir les forces du malade, sur-tout des grandes personnes, par de bons bouillons, qu'il faut donner peu & souvent, dans l'intervalle desquels on doit leur faire prendre quelques cuillerées de vin. Il ne faut pas manquer non plus de mettre en usage le mercure doux, ou l'Étioph minéral, en le mêlant avec des purgatifs, comme la Rhubarbe, le Diagrede & le Jalap. L'Extrait d'Aloës a aussi très bien réussi dans cette rencontre; &, supposé que le malade n'eut pas assez de liberté d'avaler des bolus, en ce cas, on doit y substituer une infusion de sené, avec la manne & les autres purgatifs ordinaires. M. Barre, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences, Médecin Botaniste du Roi dans l'Isle de Cayenne, de qui j'ai tiré cet article, de même que plusieurs autres, ajoute que les esclaves qu'il a eu le bonheur de guérir dans la Colonie, sont autant de témoins du succès & de la bonté de cette méthode. Les Nègresses aujourd'hui, dès qu'elles s'aperçoivent que leurs enfans sont menacés de la maladie, elles les baignent sans autre façon, & les arrosent avec de grands *Couyes* pleins d'eau, c'est une espece d'écuelle faite avec le fruit de Calebassier, coupé par le milieu & vuide.

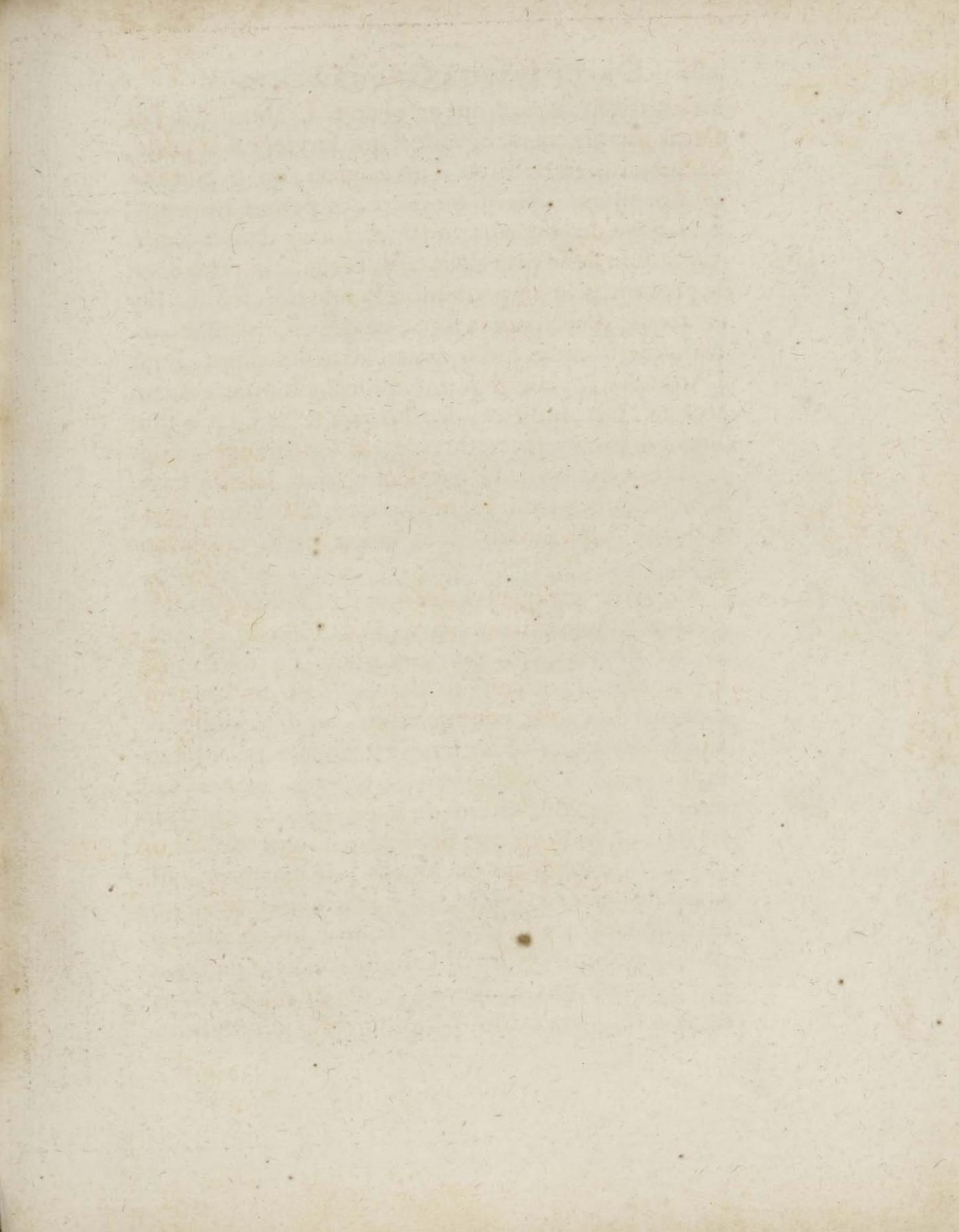
Outre cette maladie, qui est assez particuliere, on en voit d'autres dans le Pays, qui ne sont pas moins remarquables, telles que le ver de Makaque. Ce ver est gros comme un tuyau de plume, long d'un pouce, rousâtre, ou d'un brun foncé, ressemblant assez à une Chenille. Il naît sous la peau entre cuir & chair, ordinairement aux jambes, aux cuisses, près des

Le ver Makaque.

articulations, & sur-tout au genou. D'abord il se fait sentir par une démangeaison qui survient à la peau, & qui est bientôt suivie d'un bouton, qui grossit insensiblement. Dès qu'on perce ces petites tumeurs, on trouve dedans cet animal, qui nage dans la Sanie. On a soin de le tirer dehors en pressant la peau & en le prenant avec un petit morceau de bois fendu. Il y en a qui, pour hâter la sortie de ce ver, mettent par-dessus de la crasse qui se trouve dans les pipes. Pour l'ordinaire la plaie se ferme d'elle-même sans aucun secours. Les Indiens, les Nègres & les Creols sont sujets à cette espee de ver; & les Etrangers contractent cette maladie par leur séjour dans le Pays. Ce ver me paroît le même que le Gusano de la Guyane Espagnole, dont on a parlé ci-devant pag. 76.

Vers de Guinée.
néc.

On voit quelquefois des vers de Guinée parmi les esclaves nouvellement arrivés de la Côte d'Afrique; car les Nègres creols n'y sont point du tout sujets. Cette espee particuliere de ver vient en plusieurs endroits du corps, comme au col, au dos, aux bras, aux jambes, où ils sont situés en zigzag, longitudinalement, ou contournés sur eux-mêmes. Cet animal, que M. Barrere dit avoir eu occasion d'observer une fois, est fort délié, à-peu-près comme un fil, & de la longueur quelquefois de six aunes; qui, avant de percer la peau, se fait connoître par une aposthume, qui se forme à l'endroit où aboutit une de ses extrêmités. On laisse ordinairement percer ces fortes de tumeurs par le ver, & dès qu'il sort dehors, on le roule autour d'un petit morceau de bois rond,

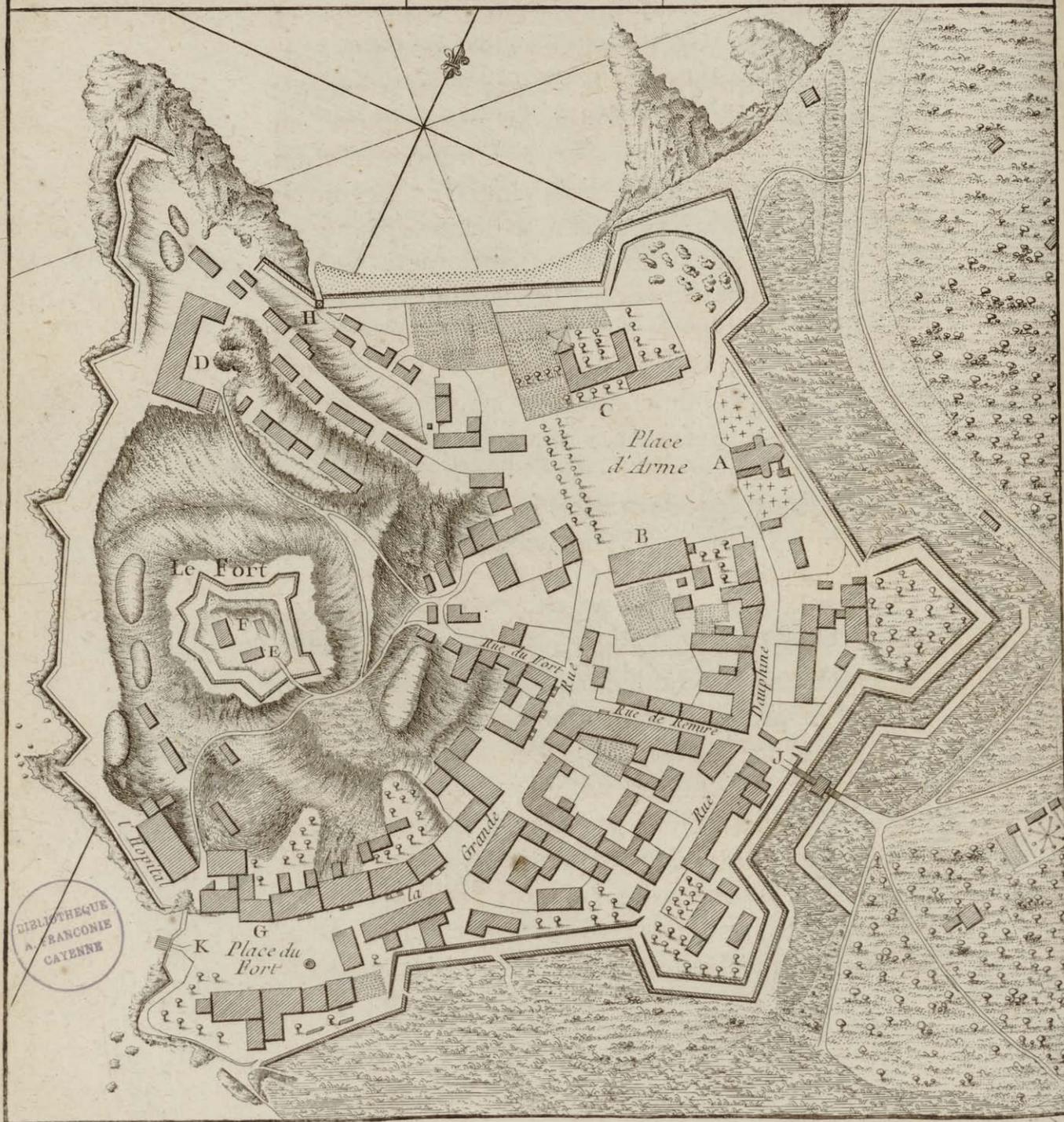


- A. Eglise de S^t Sauveur
- B. Le Gouvernement
- C. Les Jesuites
- D. Les Cazernes
- E. Magasin a Poudre

PLAN DE LA VILLE DE CAYENNE

Echelle de Soixante Toises
10 20 30 40 50 60

- F. Vieille Citerne Tome II
- G. Magasin du Roy N^o 42.
- H. Aqueduc
- J. Porte de Remire
- K. Porte du Port



jusqu'à ce qu'on trouve quelque résistance. On revient le lendemain tortiller la partie du ver qui se présente ; & on continue ainsi pendant plusieurs jours , jusqu'à ce qu'enfin il soit entierement dehors. On applique chaque fois des feuilles de coton brûlées avec un peu d'huile d'*Aouïara* : cette espece de liniment excite le ver à sortir. Si , par malheur , en le roulant , il vient à se casser , la partie qui reste en dedans donne lieu à un abcès , qui fait beaucoup souffrir le malade , parcequ'il est accompagné de vives douleurs , qui s'étendent selon toute sa longueur. D'ailleurs , la plaie se cicatrise difficilement , & les malades tombent le plus souvent dans une espece de marasme , qui les mene quelquefois jusqu'au tombeau. Quoique la description de ce ver ne soit pas tout-à-fait la même que celle du Serpenteau ou Culubrilla des Espagnols de la Guyane , dont nous avons parlé pag. 79. Je croirois cependant que c'est le même animal , causant la même maladie , & se traitant de même.

La ville de Cayenne est bâtie sur la Pointe du Nord-Ouest de l'Isle , ayant la Mer au Nord & le Port à l'Ouest ; c'est une espece d'exagone irrégulier , entouré de murailles & de cinq bastions , avec quelques demi-lunes & un fossé. Dans cette enceinte , il y a au bord de la Mer , sur une hauteur , un Fort nommé le Fort-Louis de Cayenne , qui commande la Ville & le Port , dans lequel il y a un Magasin à poudre & une Citerne. La plûpart des maisons sont de charpente , les autres ne sont que de terre ou boufillées , comme l'on dit dans le Pays ; on enduit le

Ville de
Cayenne

dedans de bouse de vaches , après quoi on blanchit par-dessus : les unes & les autres sont couvertes de bardeau ; elles l'étoient autrefois de feuilles de Palmier , mais les ravages que les incendies y faisoient assez souvent ont engagé les habitans à couvrir leurs maisons de bois ; aussi depuis ce tems-là , quoique presque toutes les maisons soient sans cheminées , & qu'on y allume le feu sans ménagement , il arrive très rarement aucun mauvais accident.

On ne compte guere plus de deux cens maisons , dont quelques-unes sont à deux étages ; la maison du Gouverneur , l'Eglise de S. Sauveur , qui est la Paroisse , & la Maison des Jésuites , qui en sont les Curés , sont d'assez beaux bâtimens pour le Pays , & sont situés autour de la Place d'Armes ; les Casernes , le Magasin du Roi & l'Hôpital sont de l'autre côté de la Ville , vers la Mer.

Gouvernem.
de Cayenne.

Il y a un Gouverneur & un Etat Major. La Garnison étoit de deux cens hommes de troupes réglées , divisés en quatre Compagnies , détachées de la Marine ; elle a été augmentée de deux Compagnies de plus ; à la moindre allarme les habitans , tant de la Ville que de la Campagne , sont obligés de prendre les armes & de se rendre à la Ville.

Il y a un Conseil Souverain , où le Commissaire Ordonateur préside ordinairement en l'absence du Gouverneur. Cette Cour juge en dernier ressort , & connoît de toutes les affaires qui regardent les habitans.

La nécessité de faire valoir les terres oblige les François de se tenir sur leurs habitations , ce qui fait

que la Ville n'est pas aussi peuplée qu'elle pourroit l'être; mais aux grandes Fêtes & dans le tems des Revues, cela est tout différent; on voit venir alors les habitans dans leurs canots, & quelquefois les Creols dans leur hamac, avec une suite de Nègres & de Nègresses qui portent de la volaille, de la cassave, du taffia (eau-de-vie de sucre), des racines, & les autres provisions nécessaires pour tout le tems qu'ils ont à rester dans la Ville.

R E M A R Q U E.

Ce que je dis ici n'est que pour faire connoître quel étoit l'état de la Colonie de Cayenne dans les derniers tems. Aujourd'hui les choses changent, & ce Pays va prendre une face toute différente; nous avons lieu d'espérer que l'on aura des connoissances plus étendues de ces belles & vastes contrées.

Les Habitans de Cayenne sont fort affables, libéraux, & reçoivent les Etrangers avec tous les agrémens possibles. Quoiqu'ils parlent tous François, à peine leurs enfans savent-ils quelques mots de cette Langue; leur jargon tient beaucoup du Nègre, surtout par la maniere de prononcer. Les Nègresses, à qui on est obligé de confier l'éducation des enfans, ont introduit une infinité de mots de leur Pays. On peut cependant dire que le langage Creol de Cayenne est moins ridicule que celui des Isles. Les Creoles aussi sont mieux faites qu'ailleurs; elles n'ont point le teint jaune & pâle, comme celles de la Martinique & de S. Domingue. Elles aiment beaucoup la propreté,

Habitans de
Cayenne.

ce qui ne contribue pas peu à l'heureuse santé dont elles jouissent.

Les Esclaves que les habitans ont, tant pour la culture des terres, que pour leur service particulier, sont les Indiens & les Nègres; tout Esclave au-dessous de soixante ans & au-dessus de quatorze, paie au Domaine sept liv. dix sols par an de capitation, qui se perçoivent en denrées du Pays.

Les habitations.

Le séjour des habitations est beaucoup plus agréable, & est à préférer à celui de Cayenne; on n'y manque de rien, sur-tout chez les gros Habitans, & principalement quand il arrive fréquemment des Vaisseaux Marchands. On y fait bonne chère, & on a aisément de quoi la faire. On entretient ordinairement une basse-cour bien garnie, où l'on fait élever des poules, qui sont excellentes, lorsqu'on les a nourries pendant quelque tems avec du mill, des coqs d'Inde, des pigeons, des canards, des cochons: d'ailleurs on a un, & même plusieurs Chasseurs & Pêcheurs, qui vous fournissent du gibier & du poisson. Les Perroquets sont fort bons à la soupe & en daube; les Canards sauvages sont excellens, mais les Perdrix, de même que les Faifans, ont un goût fade; leur chair est comme de la filasse, & on ne doit point épargner le lard en général pour apprêter le gibier du Pays. Le meilleur poisson du monde se pêche à Cayenne; outre quelques especes qui sont communes aux autres Isles, la Mer & les Rivieres en fournissent quantité d'autres qui leur sont tout-à-fait inconnues.

L'on y nourrit aussi des Moutons & des Chevres;

& plusieurs troupeaux de Bœufs, pour l'entretien desquels on est obligé de mettre le feu dans des savanes ou prairies aux mois d'Août & Septembre, pour les bonifier & les transformer en bons pâturages : ces terres, brûlées au commencement des pluies, poussent d'excellentes herbes ; aussi le Mouton & le Bœuf de Cayenne sont de meilleur goût que ceux des autres Isles. La nécessité de laisser multiplier ces bestiaux fait qu'on les ménage & qu'on n'en tue que le moins qu'il est possible.

On a soin de cultiver un Jardin pour se procurer quelques petites douceurs. Les Arbres-Fruitiers qu'on apporte de France, & qu'on a voulu plusieurs fois provigner, ne sauroient s'accommoder de ce climat ; en revanche les herbes potageres y viennent à merveille, & on y fait de bonnes salades avec la laitue, le cerfeuil, la pimprenelle, la chicorée & le celeri. On y cultive des petits pois, des citrouilles, des potyrons & des melons d'eau, qui sont d'un goût délicieux, & avec lesquels on se défaltère dans les grandes chaleurs. On se regale aussi avec plusieurs fruits du Pays, comme l'Ananas blanc & jaune, la Goyave, le Corossol franc, la Papaye, & quelques autres, dont on a fait quantité de confitures : à l'égard des Citrons & des Oranges, ils y sont en si grande abondance, qu'on en fait peu de cas.

Les Jardins.

Arbres, Plantes & Fruits.

La terre de Cayenne & de la Guyane tient du climat ; ainsi elle est sèche & rouge : cependant il y

a des endroits marécageux, & d'autres où la terre est noire & fort bonne. Pendant le tems des pluies, qui durent six ou sept mois, tout pousse d'une force extraordinaire & en peu de jours, sur-tout l'herbe & les pâturages; mais aussi en deux ou trois jours de secheresse, elle est brûlée par le soleil. Pour remédier à cet inconvénient, on sème tous les quinze jours du bled de Turquie, qui pousse & monte en peu de tems, & par ce moyen on a toujours du verd pour nourrir les bestiaux, sans compter qu'on peut les nourrir d'herbe quand il y en a, & toujours de feuilles d'arbres ou de vigne, & même de bled de Turquie en grain mûr ou demi-mûr.

Si, comme on le dit, la terre de la Guyane s'use en peu d'années, elle a cet avantage sur les Isles, que le Pays étant très vaste, on peut cultiver d'autres terres, & laisser reposer les premières.

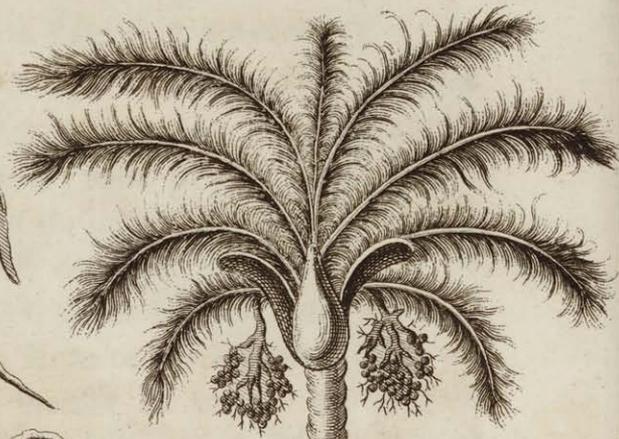
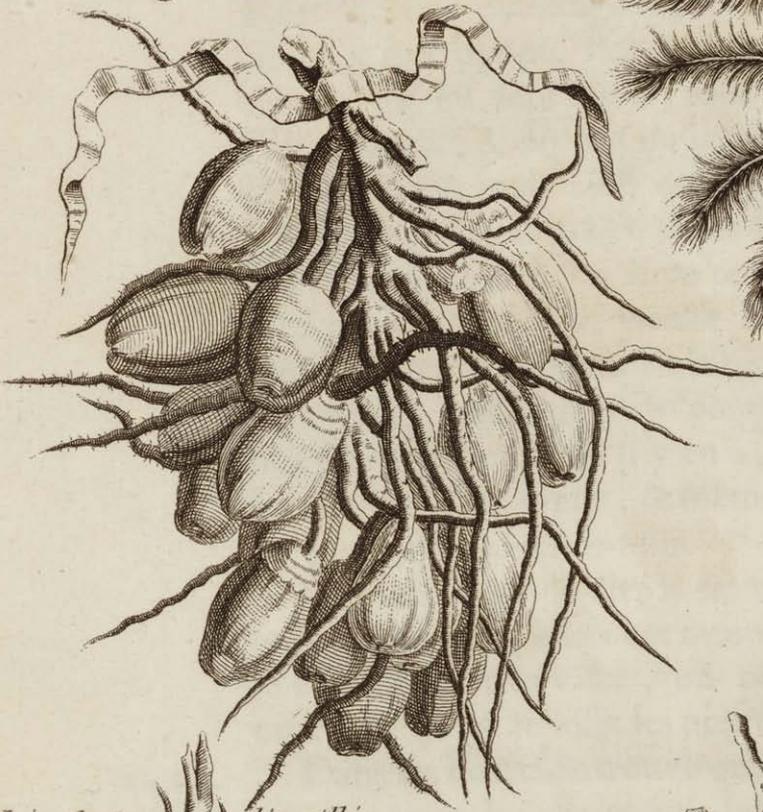
Les Bois.

Dans les Forêts on trouve quantité de beaux arbres propres pour la charpente, pour la menuiserie & pour la marqueterie, entr'autres, l'Ebene noire, l'Ebene verte, le bois de Lettre & le bois Violet; le bois de Fer, le bois de Roses, le bois de Feroles, le bois de Crabes & autres bois colorés.

Le bois d'Acajou, qui est très bon pour faire des meubles & de belles boiseries, est si haut & si gros, qu'on en fait des pirogues de quarante à cinquante pieds de long, & de grandes & larges tables d'une seule planche.

Il est à remarquer que le bois de Lettre, qu'on nomme en France bois de la Chine, ne croît en
aucun

Regime de Coco.

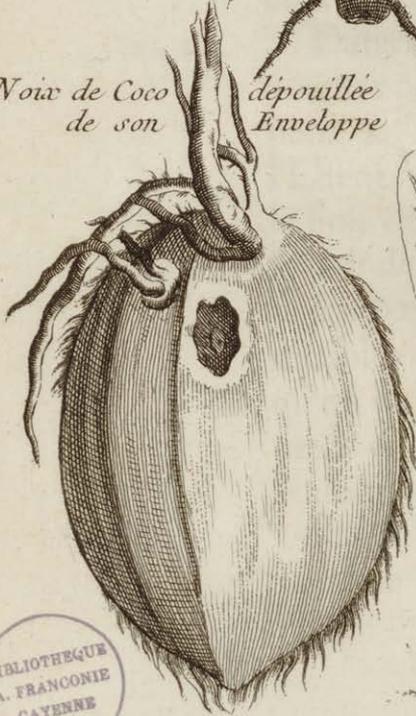


Le Cocotier

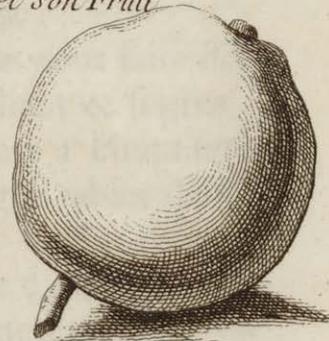
Noix de Coco
de son

dépouillée
Enveloppe

Feuilles du
Calebassier



Le Calebassier
et son Fruit



BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

aucun autre endroit de l'Amérique que dans la Guyane, ce qui le rend très précieux.

Les arbres y sont toujours chargés de feuilles, & successivement de fleurs & de fruits, n'y ayant jamais d'hiver, c'est-à-dire, de froid. Ces fruits sont pour la plupart excellens & en très grande abondance, tels qu'Oranges, Citrons, Cocos, Bananes, Ignhames, Goyaves, Papayes, Pommes d'Acajou, Nefles, Prunes de Monbin, Prunes de plusieurs autres sortes, Ananas. Il est bon de remarquer que, quoique l'Ananas soit un fruit très excellent, cependant il faut en manger peu & rarement, parcequ'il est corrosif; on le corrige avec le sucre & le vin.

Les Fruits.

Il croît aussi dans la Guyane de la Casse, qui seroit de la meilleure qualité, si elle étoit cultivée, de la Pite, dont le fil est plus fort & plus fin que la Soie, & qui seroit tomber le commerce de celle-ci, s'il étoit permis d'en apporter en France. Les Portugais en font des bas très beaux & bons. Les Indiens teillent cette plante comme le chanvre. Ils s'en servent ordinairement à faire des cordes & des hamaks.

Il y a de la Vanille; mais jusqu'ici on n'a pas su en tirer parti, on ne fait pas la conferver. Les gouffes pourrissent quand on les a cueillies. Il est certain que quand on saura cultiver la plante qui produit ces gouffes, & qu'on aura trouvé le moyen de les conferver, alors la Vanille de la Guyane fera fort bonne, & il s'en fera un commerce très avantageux au Pays.

On trouve aussi dans plusieurs endroits de la Cannelle sauvage, dont l'écorce est blanchâtre, épaisse &

sent le Girofle. Il seroit nécessaire d'essayer si, par la culture, on ne pourroit pas rendre francs ces Caneliers sauvages.

Il y a encore quantité d'arbres, de racines, de gommés qui donnent différentes sortes de fort belles teintures, & entr'autres l'arbrisseau qui porte une gouffe à-peu-près semblable à celle des Chataigners, de laquelle on tire une teinture rouge appelée *Roucou*, fort belle & de prix, quand elle est naturelle & non falsifiée.

Le Roucou.

L'arbrisseau qui porte le Roucou vient de graine; & ne croît pas naturellement dans aucun endroit de la Colonie; il ne paroît pas même dans les lieux où il a été cultivé autrefois: tout ce qu'on fait, c'est que les premiers François qui furent chez les Indiens de ces quartiers-là, y trouverent quelques pieds de Roucou, qu'ils cultivoient avec soin, pour se barbouiller le visage & les autres parties du corps, en apportèrent de la graine qui réussit très bien à Cayenne.

Pour cultiver le Roucou, on fait d'abord un abatis de deux ou trois cens pas en quarré, plus ou moins grands, selon les forces de chaque habitant; après y avoir mis le feu dans un tems convenable, c'est-à-dire, avant les pluies, on remue légèrement la terre à l'endroit où l'on doit semer le Roucou; on met ordinairement, de dix pieds en dix pieds de distance, cinq ou six graines ensemble, qu'on a eu soin de bien laver auparavant dans l'eau: ou bien l'on fait une pépinière, & l'on transplante les jeunes pieds, quand ils ont cinq ou six mois, ou un an tout au plus, les

mettant deux à deux à trois pas de distance, n'oublant pas de les farcher de tems en tems, jusqu'à ce qu'ils soient devenus assez hauts pour n'être pas étouffés par les mauvaises herbes. Ces arbrisseaux s'élevent à la hauteur de huit à dix pieds, & même à la côte jusqu'à vingt pieds. Dix-huit mois après être plantés, ils commencent à rapporter des fruits, ou des *Caboches* (c'est ainsi qu'on les nomme dans le Pays), qu'on cueille, en pliant les branches avec de longs crochets, lorsqu'ils sont dans leur maturité; ce qu'on connoît parcequ'ils commencent à devenir rouges, ou plutôt lorsqu'ils sont durs au toucher; car il s'en trouve qui ne font que jaunir, quelques mûrs qu'ils soient. À l'égard de la maniere de préparer le Roucou, nous la donnerons en parlant du Commerce. On fait deux récoltes de Roucou par an, savoir, celle d'hiver, qui est en Décembre, Janvier & Février, & celle d'été, qu'on fait depuis le mois de Mai jusqu'à la fin de Juillet. On pourroit en faire pendant tout le cours de l'année, si la sécheresse de l'été n'étoit pas si excessive. Dans l'Isle à la Côte de Remire on fait du Roucou presqu'en toute saison: ces arbrisseaux y durent jusqu'à dix ans; au lieu qu'à la grande terre ils sont seulement bis-annuels, ou tout au plus ne vivent que trois ans: c'est ce qui oblige les habitans de faire tous les ans de nouveaux abatis, & de renouveler par conséquent les plantations de Roucou.

La Colonie de Cayenne ne manque pas de drogues pour la Médecine; on y trouve le baume de Copahu, le baume Rouge, l'Ipepacuanha blanc, la Gomme Gutte, l'Abuta, la Salsepareille, le Gayac, &c.

Autres plantes

On pourroit ajouter à toutes ces drogues, qui intéressent assez par elles-mêmes le Commerce de quantité d'autres, qui, quoiqu'elles ne croissent pas naturellement dans le Pays, viendroient parfaitement bien, même sans beaucoup de soin, si on vouloit se donner la peine de les cultiver, ainsi que la Cannelle, le Poivre, la grosse Casse du Bresil, celle des Isles, les Tamarins, le Jalap, la Scammonée, le Sang de Dragon, le Storax, le Camphrier, & une infinité d'autres.

Il y a aussi quelques plantes nuisibles, & qui sont un poison, comme les fruits du Curura, de Pison, & entr'autres le suc ou le lait d'un arbre qu'ils appellent Pougouly; ce lait est si âcre, qu'il ronge la peau, & cause des inflammations étranges. Les François ont donné à cet arbre le nom de Figuier sauvage, à cause de la figure du fruit, & parceque le bois en est fort mou, & qu'il rend quantité de lait, de même que le Figuier: aussi quand les Indiens sont obligés de faire un abatis dans un endroit où il croît beaucoup de ces arbres, ils ont la précaution de se bien couvrir de feuillages, pour se mettre à couvert de cette liqueur ou suc, & empêcher qu'il ne tombe sur eux.

Le Coton.

Le Coton de Cayenne est infiniment plus beau & plus fin que celui des Isles, quoique ce soit pourtant la même espece que l'on cultive par-tout, & qu'on nomme en Botanique *Coton Arbrisseau*, à cause qu'il s'éleve à dix ou douze pieds: il est dommage qu'on ne le cultive pas davantage pour en pouvoir faire un commerce réglé. On a coutume de faire deux récoltes

in ligno
Carnes

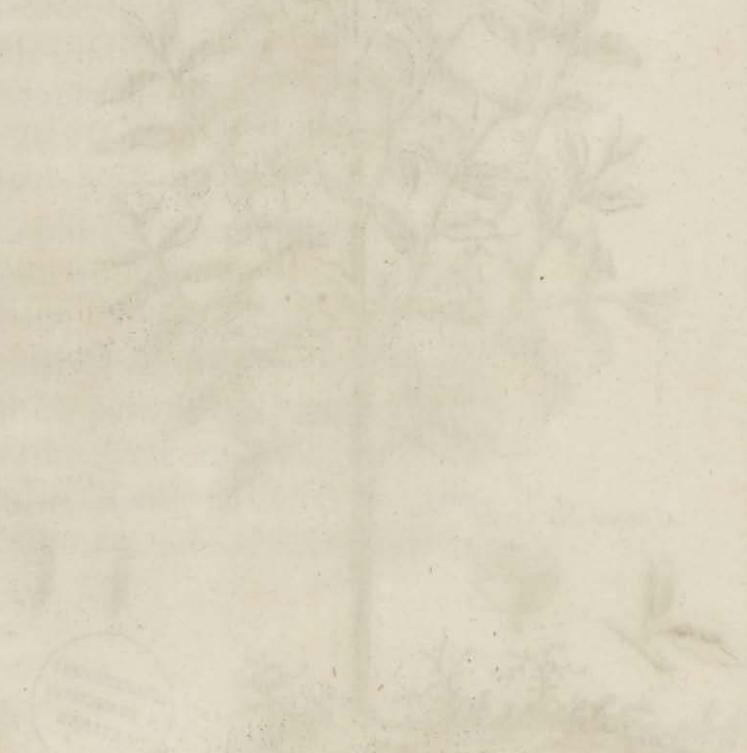
lignu de
de

lignu de



lignu de

lignu de



La Canne de

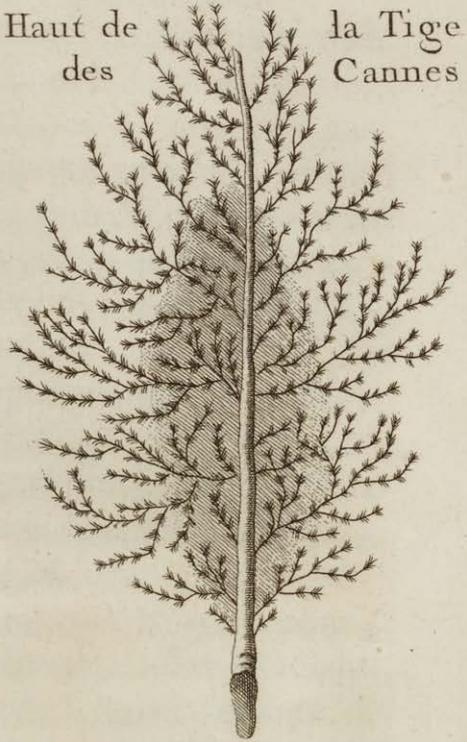
Sucre.



La Feuille de la Canne

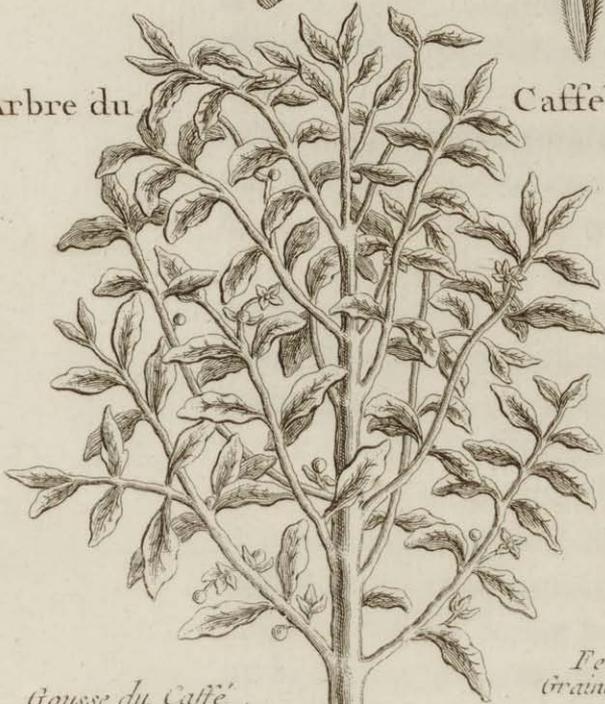


Haut de
des la Tige
Cannes



Arbre du

Caffé



Gousse du Caffé



Feves ou
grains de Caffé.



Le Papayer et son Fruit



BIBLIOTHEQUE
A. FRANCOISE
CAYENNE

de Coton chaque année ; celle d'été est en Septembre & Octobre , celle d'hiver en Janvier & Février.

On a commencé en 1721 à cultiver le Café à Cayenne. Quelques Déserteurs François , qui s'étoient réfugiés à Surinam & qui revinrent ensuite à Cayenne , crurent pouvoir obtenir leur amnistie en apportant avec eux quelques fruits de Café , que les Hollandois cultivoient depuis quelque tems dans leur Colonie. D'abord après l'arrivée de ces fugitifs à Cayenne , on mit en terre ces fruits , qui leverent & produisirent trois pieds de Café , dont on distribua ensuite les graines à plusieurs habitans.

Le Café de Cayenne ne s'éleve ordinairement qu'à la hauteur de dix pieds ; la racine produit une tige droite , grosse vers le bas deux fois comme le pouce , branchue dès sa naissance ; les branches qui sont opposées en croix , deux à deux , les unes aux autres , & étendues à la ronde jusqu'à trois & quatre pieds , forment un arbrisseau assez touffu , d'une figure presque piramydale , estimable par sa beauté ; mais plus encore par la bonté de son fruit. Les feuilles qui ont demi-pied de long sur deux pouces & demi de large , viennent deux à deux , semblables à celles du Laurier franc , mais plus grandes , d'un verd foncé par-dessus , d'un verd pâle au-dessous , & un peu onduées sur les bords. De leurs aisselles naissent plusieurs fleurs , par étages , assez serrées , presque sans aucune odeur. Chaque fleur est un petit tuyau blanc , long de cinq à six lignes , approchant en quelque sorte de celles du petit Jasmin , divisé en haut en cinq parties. Le pistile qui est au fond , & qui enfile la

Le Café.

fleur, & un très petit bouton applati, verdâtre, surmonté par un filet fourchu d'environ demi-pouce de long, & devient dans la suite une Baie ovale, verte dans son commencement, de couleur de Cerise dans sa maturité, & dans laquelle on trouve deux semences, convexes d'un côté, applaties de l'autre, & renfermées chacune dans une capsule blanchâtre.

Ces arbres fleurissent & donnent des fruits, principalement dans le tems des pluies. On a été quelque tems à croire que les Cafés ne pouvoient pas s'accommoder de ce climat; l'extrême sécheresse de l'été en tuoit beaucoup, & les pluies démesurées de l'hiver empêchoient les fruits de mûrir, & pourrissoient même les racines à mesure qu'elles piquoient en fond. On avoit bien de la peine à garantir les nouveaux plans de Café des fourmis & des autres insectes qui les dévoroient. On a enfin surmonté tous ces obstacles: ces arbrisseaux profitent parfaitement bien aujourd'hui; & dès qu'ils sont une fois bien venus, ils rapportent ordinairement douze livres de Café tous les ans. On en fait deux récoltes par an; la première se fait dans le mois de Juin, & la seconde vers la fin de Décembre. Les branches qui fleurissent dans le mois de Juin rapportent du fruit en Décembre, de même celles sur lesquelles on voit des fleurs dans ce tems-là, donnent aussi des fruits dans le mois de Juin. Cet arbrisseau se plaît mieux dans un terrain élevé que dans un fond bas. Il vient aussi beaucoup mieux dans les terres noires & grasses, qui sont assez rares dans la Colonie, que dans les terres sablonneuses. Il est enfin plus aisé de multiplier ces sortes d'arbres

de graines, que de les provigner par boutures ou marcotes.

Le Cacao qu'on a planté à Cayenne y a très bien réuffi. Il feroit à fouhaiter qu'on fe livrât davantage à cette culture, & qu'il y eut plus de Cacaoyeres dans la Colonie; quand ces arbres font venus, ils forment une efpece de Forêt, où l'on fe promene volontiers dans les plans de Cacao.

Le Cacao.

Il y a de la Vigne dans l'Ifle de Cayenne, dont on peut faire, & dont on a fait même du vin excellent. Il eft fort couvert, il a beaucoup de feu & de force, fans être rude; au contraire il eft un peu doux. Jusqu'à préfent on a fait peu de vin à Cayenne, parceque les grapes ne mûriffent pas entierement tout à la fois; d'ailleurs les habitans trouvent plus de profit à faire du Sucre qu'à cultiver la Vigne. Cependant quelques-uns font du vin, mais en petite quantité. Ce vin de treille eft bon & même de garde, pourvû qu'on le laiffe fermenter pendant fept à huit jours, avant de le mettre en bouteille. Il n'y a rien de fi aifé que d'avoir dans fon jardin des raifins dans toutes les faifons, on n'a pour cela qu'à partager la treille en deux, & la couper alternativement, c'eft-à-dire, la moitié un mois, & l'autre moitié le mois fuivant; on aura le plaifir par ce moyen de voir donner à la Vigne des fruits, pendant tous les mois de l'année; à dire le vrai les raifins ne mûriffent qu'avec peine en hiver, à caufe des grofes pluies, ce qui fait qu'ils ont un petit goût d'acide dans leur plus grande maturité.

La Vigné.

Le Froment ne peut pas venir à maturité parceque, pendant le tems des pluies, l'humidité, jointe à la

chaleur , le font monter en six semaines jusqu'à douze ou treize pieds de haut , mais fans jamais porter d'épi.

Les Cannes
de Sucre.

Les Cannes de Sucre font la principale richesse de la Colonie ; pour les planter il ne s'agit que de faire tous les ans des abatis de cinq pas en quarré ; & supposé que le terrain soit stable & permanent , c'est-à-dire que les coupes annuelles de Cannes se trouvent égales , ou très peu différentes , on ne fera obligé d'abatre du bois que les deux premieres années ; l'abatis qui doit être fait au plûtard à la fin de Juillet , doit être aussi brûlé pendant les trois mois de l'été. Enfin ce sont les pluies qui réglent ces sortes de travaux , aussi bien que le plantage des Cannes. C'est ordinairement depuis le mois de Novembre jusqu'à la fin de Mars qu'on a coutume de les planter. On prend pour cela des morceaux de têtes de Cannes d'un pied de long ; on choisit celles qui ont plusieurs nœuds ; on les met assez près les unes des autres , & on les couvre d'un peu de terre avec la houe. Ces Cannes sont coupées dix-huit à vingt mois après qu'elles ont été plantées , & les rejettons un an seulement après la premiere coupe.

L'Indigo.

L'Indigo qu'on cultivoit autrefois en assez grande quantité à Cayenne , ne se cultive plus aujourd'hui que dans quelques endroits de la Colonie. La maniere ordinaire de le faire est presque la même qu'on pratique à S. Domingue , où elle fait une des richesses du Pays ; on se regle cependant à Cayenne différemment pour la culture , à cause des pluies presque continuelles pendant les trois quarts de l'année. C'est ordinairement

Ordinairement quelques jours avant ou après la Toussaint qu'on sème la graine de cette Plante dans de petits trous qu'on fait à demi-pied de distance, & dans chacun desquels on met quatre, cinq ou six graines. Dès qu'il fait de légères pluies, on voit bientôt germer ces graines nouvellement plantées. On coupe l'Indigo pour la première fois au bout de quatre mois ; ensuite toutes les six semaines, ou les deux mois : on trouvera la manière dont on doit travailler l'Indigo dans cette Colonie, à l'article du Commerce.

Quoique nous ayons parlé pag. 56 de la racine de Maniok, dont les Indiens de l'Orenoque font de la Cassave, je crois devoir ajouter ici deux mots sur la culture de cette plante à Cayenne.

On distingue le Maniok en plusieurs espèces, savoir en bois branchu, ou bois maillé, ou bois d'Osier, bois blanc, bois gris & bois rouge, ainsi appelé à cause de la couleur de la tige ou de la racine. Toutes ces sortes de Maniok, connues par les habitans du Pays, se plantent à-peu-près de la même manière. Dans les terrains élevés on fait des trous, dans lesquels on met un peu en pente un ou deux morceaux de bois d'environ demi-pied de long, qu'on a soin de couvrir d'un peu de terre. Mais dans les terres basses & plates, afin d'empêcher le Maniok de pourrir, on fait de grosses mottes, dans lesquelles on met ordinairement quatre bouts de bois : on a coutume de faire ces trous assez près les uns des autres, à l'exception du bois branchu, ainsi nommé parcequ'il s'étend beaucoup à la ronde, qui demande d'être planté à quatre pieds de distance. La meilleure de

Différentes
espèces de
Maniok.

toutes ces especes de Maniok est le bois maillé , qui a pris son nom des Indiens , d'où il a été apporté. Le bois d'Osier , qui pour l'ordinaire ne se plante que dans un terrain sablonneux , vient d'une grosseur extraordinaire ; ses racines , de même que celle des autres especes , ressemblent à de grosses carottes , chacune desquelles a quelquefois plus d'un pied & demi de long , sur trois ou quatre pouces de grosseur. Enfin le Maniok devient plus ou moins gros , selon la qualité du terrain où il a été planté. Il se multiplie beaucoup mieux de bouture que de graine. Le tems auquel on a coutume de l'arracher est quinze & dix-huit mois après qu'il a été planté ; passé ce tems il devient *Mapou* , c'est-à-dire , il seche entierement dans la terre. Les habitans qui se trouvent courts de vivres , n'attendent pas que le Maniok ait dix-huit mois , ils l'arrachent même avant un an.

Suc du Maniok est un poison.

Le suc qu'on exprime du Maniok est un poison mortel , non-seulement à l'homme , mais encore aux animaux , & sur-tout aux bêtes de somme , quoiqu'elles en mangent les feuilles & les racines avec beaucoup d'avidité , sans en être sensiblement incommodées. Les Biches sur-tout en sont si friandes , qu'elles gâtent des pieces entieres de Maniok , capables de nourrir un grand nombre d'Esclaves ; il y a encore des insectes qui ruinent cette plante quand elle commence à pousser. Il est étonnant qu'une racine , dont deux onces de suc donne la mort à l'homme & à tous les animaux , même jusqu'aux insectes , serve de nourriture à toutes les Nations de l'Amérique.

Outre toutes ces especes de Maniok qu'on cultive pour faire de la Cassave, & qui ont toutes la même qualité, il s'en trouve une autre espece qu'on appelle Maniok sauvage. Cette plante est tout-à-fait semblable aux précédentes à l'extérieur; mais sa racine n'est point du tout nuisible. Les Nègres & les Indiens les mangent rôties & bouillies, de même que les Patates & les Ignames.

Quadrupedes, Oiseaux, Poissons, Reptiles, Insectes.

Les Animaux de la Guyane Françoisé sont à-peu-près les mêmes que ceux de la Guyane Espagnole & de la Guyane Hollandoise, sur lesquels nous nous sommes assez étendus. On trouve à Cayenne beaucoup de gibier; mais il tient du climat, & par conséquent fort sec. Il y a quantité de Tigres, de Sangliers, de Vaches sauvages, de Cerfs, qui ne sont pas plus grands que des Daims, de petits Porcs-épis, d'Agoutis, qui ont le poil roussâtre, le museau pointu, les oreilles petites, les jambes courtes & fort menues, & qui sont gros comme un Lievre. Des Singes rouges, gros comme des Dogues, leur poil est roux, leur chair est plus courte & meilleure que celle du Veau, & dont les plus riches habitans mangent. Des Sapajoux, qui sont de petits Singes fort careffans, & dont le poil est jaune. Il y a aussi des Chevaux qui sont petits, mais assez bons; des Bœufs, des Vaches, des Brebis & des Chevres. Toutes ces especes ont été apportées de France, & y ont multiplié, mais pas autant qu'on

Les Singes

Les Tigres.

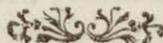
l'auroit souhaité, tant à cause des grandes sécheresses, qu'à cause des Tigres qui en détruisent toujours quelques-uns dans les pâturages. Ces animaux, dont les plus dangereux sont ceux qui sont fauves, & qu'on appelle dans le Pays Tigres rouges, passent à la nage de la terre ferme dans l'Isle, pour venir chercher curée; dans les commencemens de l'Etablissement de Cayenne, ils ont fait beaucoup de ravages, venant enlever ces bestiaux jusques dans les étables, avec tant de hardiesse, que les habitans se virent à la veille de tout abandonner. On leur fit une si cruelle guerre, qu'on en détruisît un fort grand nombre, de sorte qu'on n'en voit presque plus aujourd'hui, & qu'ils restent dans les Forêts.

Lézards.

Il y a des Lézards qui sont gros comme la jambe, qui sont fort bons à manger; on les met en fricassée comme des poulets. Les Caméléons sont à-peu-près semblables à nos petits Lézards.

Les Chiens.

Les Indiens ont des Chiens, dont ils se servent pour la chasse, qui sont excellens & fort bien dressés: ils en font même une espece de Commerce avec les François. Ces Chiens, qui sont la seule espece qu'on trouve dans le Pays, sont presque toujours maigres & mal faits; leur poil est fort vilain, ils ont un air farouche, & ressemblent beaucoup au loup. Les habitans de Cayenne les appellent Chiens Indiens: ils sont merveilleux pour prendre les Tathous, les Agoutys, les Biches & autres sortes de gibier.



Oiseaux.

Les Oiseaux d'eau & de terre sont en très grand nombre & de quantité d'especes différentes. Ceux d'eau sont Oies, Canards, Hérons, grands Gofiers, Spatales, Frégates & autres, tous bons à manger.

Les Oiseaux de terre sont Perdrix grises, grosses comme un chapon, d'assez bon goût, quoiqu'un peu séches & filandreuses, des Faifans plus petits que ceux de France, & pas si bons, Ramiers, Tourterelles, Tourtres, Merles, Ortolans, Colibris, & grand nombre d'autres petits oiseaux. Les Toucans sont gros comme des Pigeons; ils ont le plumage noir, rouge & jaune, le bec presque aussi gros que le corps, & rayé par bandes noires & blanches. Les Ocos sont gros comme des Poulets d'Inde, noirs sur le dos, blancs sous l'estomac, ayant le bec court & jaune, une crête de petites plumes noires, frisées & relevées en panache sur la tête: ils marchent fièrement; on les rend domestiques, & on en élève dans les basse-cours.

Il y a plusieurs autres sortes d'oiseaux qui n'ont rien de recommandable que la beauté de leurs plumes: celles des Flamans, qui sont des Oiseaux de Mer gros comme des Poules, sont de couleur écarlate très unie: les Indiens s'en font des couronnes, qu'ils regardent comme une grande parure.

Les Perroquets sont très beaux, par la vivacité & la variété de leur plumage. Ils apprennent aisément à parler, & se rendent aussi privés que les Poules.

Les Perroquets.

On dit que les Indiens ont le secret de leur faire venir des plumes de diverses couleurs, avec le sang de certains reptiles dont ils les frottent. Il y a des Périques qui ne sont pas plus grosses qu'un Moineau, & qui sont très jolies. Les Arras sont de très gros Perroquets, dont le plumage est admirable.

Poissons.

Le Poisson de toute espèce est en abondance le long de la Côte & dans les Rivieres, & il est fort bon, ce qui fait que la plupart des Indiens préfèrent la pêche à la chasse. On prend des Mulets, des Louvines, des Parassis, tous Poissons excellens, & plusieurs autres sortes inconnues dans nos Mers, parmi lesquelles la grosse Tortue de Mer, le Lamentin & l'Espadon tiennent le premier rang par l'utilité dont ils sont à la Colonie; car, outre la consommation qui s'en fait parmi les habitans, c'est une branche de Commerce pour les Isles de l'Amérique, où l'on en porte après l'avoir salé.

Les Crabes.

Les Crabes ne sont pas moins utiles; c'est la nourriture la plus ordinaire des Indiens & des petits habitans. Ces animaux se multiplient à l'infini, par l'attention particulière que les Indiens ont de ne prendre que les Crabes mâles, & de laisser les femelles, qui sont toujours remplies d'une quantité prodigieuse d'œufs. On distingue ordinairement les mâles d'avec les femelles par le plastron de dessous, qui est en forme de cœur dans celles-ci, & presque ovale dans les autres; les Crabes vivent quelques jours sans manger, mais on ne peut pas les garder aussi long-

tems que les Tortues. Les Sauvages ont le secret de conserver ces dernières toujours aussi grasses que si elles venoient d'être prises : pour cet effet, ils dressent dans une savane noyée une Palissade, qu'ils garnissent de pieux fichés en terre fort près les uns des autres. Ils mettent dans cette espece de reservoir les Tortues à mesure qu'ils les prennent. Celles qu'ils choisissent pour garder ont environ deux pieds de diamètre, & ont la chair fort délicate : les François l'appellent Tortue Amazone, parcequ'elle se trouve plus communément vers ce fleuve, & que les Indiens de ces quartiers-là en apportent tous les ans aux habitans de Cayenne.

Les Tortues.

La grosse Tortue de Mer, appelée par les Indiens *Ouyamouri*, est une viande excellente lorsqu'elle est fraîche : on la sale aussi pour la conserver. Ces Tortues se tiennent ordinairement près des rochers, contre lesquels les vagues viennent se briser ; aussi les habitans de Cayenne en vont faire la pêche proche les Isles de Remire. Cette pêche se fait à la folle, qui est un filet de quinze ou vingt pieds de large sur quarante ou cinquante brasses de long, dont les mailles ont un pied en carré. On place ordinairement ce filet auprès de quelques petites Isles basses ou Rochers, contre lesquels la Mer brise, parceque les Tortues vont brouter une plante marine, qu'ils appellent mouffe, ou plutôt une espece de Fucus qui croît sur les rochers à fleur d'eau ; on fait soigneusement le quart, c'est-à-dire, on va visiter de tems en tems les filets ; on connoît quand la folle a chargé, comme l'on parle, lorsqu'elle cale ou enfonce plus

Tortue de Mer.

en un endroit qu'en un autre, alors l'on iſſe vite la folle, pour en retirer ce qui s'y eſt pris. Ces animaux, quoique monſtrueux, ne ſauroient ſe dégager aiſément de ces fortes de filets, parceque les lames, qui ſont aſſez élevées dans ces endroits, font aller & venir d'un côté & d'autre les deux bouts de la folle, ce qui étourdit les Tortues, & les embarrasſe encore davantage. Si on reſte long-tems ſans viſiter les filets après qu'il s'y eſt pris quelques Tortues, on les trouve ordinairement noyées & mortes : le tems propre pour ſoler les Tortues, c'eſt depuis Janvier juſqu'en Mai. Outre la Tortue de Mer, on prend auſſi, quoique rarement du *Carret*, qui eſt cette belle eſpece de Tortue dont l'écaille eſt ſi recherchée : peut-être que cet animal n'eſt pas ſi rare qu'on ſe l'imagine, & qu'on en pourroit faire une pêche régulière dans ce Pays, ſi l'on vouloit ſe donner les peines néceſſaires pour découvrir les endroits où elles ſe plaiſent. On feroit de leur écaille, qui eſt fort eſtimée pour différens Ouvrages, une branche de Commerce.

Le Carret.

L'Eſpadon.

L'Eſpadon eſt un poiſſon fort connu, que l'on pêche auſſi à la folle ; dès qu'il ſe voit pris, il ſe déme-
ne ſi fort, qu'il s'échappe ſouvent à la faveur des gros morceaux de filet qu'il a brifés : c'eſt auſſi une marque pour connoître quand il a paſſé quelqu'un de ces poiſſons, quand, en viſitant les folles, on trouve des mailles emportées. La pêche doit ſ'en faire au commencement de l'hiver, & ſur-tout lors que le vent du Nord regne, qui eſt ordinairement dans les mois de Décembre, Janvier, Février & Mars. Les Eſpadons ne paſſent pas ſi près de terre, auſſi

on

on a soin de placer les folles plus au large. On est fort attentif à couper avec une hache l'espece de corne ou de défense que ce poisson a au bout du museau, avant de le mettre dans le canot, sur-tout quand il est fort gros, de peur qu'il ne blesse, ou qu'il ne tue quelqu'un. A l'égard de la grosseur de l'Espadon, on en prend qui ont depuis deux jusqu'à trente pieds de long. La chair n'en est pas bonne; il n'y a que les Nègres & les Indiens qui en mangent. Il n'y a que le foie qui soit de quelque utilité, à cause de la grande quantité d'huile qu'on en tire, & qui sert à brûler dans les Sucrieries.

Le Lamentin se tient toujours dans les Rivieres, Le Lamentin. tant pour éviter le Requin, qui en est fort friand, & qui lui enleve de gros lambeaux, quand il peut l'attraper, que pour paître à son aise des feuilles de Palétuvier blanc, qui est un arbre très commun sur les bords des Rivieres. Les mois de Juillet & Août sont les mois auxquels on a coutume de faire cette sorte de pêche. Trois ou quatre Indiens se mettent dans un canot, ils pagayent, comme l'on parle dans le Pays, ou ils rament très doucement; & on ne parle que par signes, à cause que ce poisson décampe au moindre bruit qu'il entend. On va à l'endroit où l'on connoît que le Lamentin a brouté; dès qu'on l'aperçoit on se laisse dériver sur lui, & on lui lance en même tems l'harpon, dans l'endroit où on peut l'attraper, on laisse filer la ligne, qui est grosse comme le petit doigt, sur trente ou quarante brasses de long, afin de lui laisser jeter son feu, comme parlent les Traiteurs. On a soin d'attacher au bout de la ligne

un morceau de bois flottant , qui sert à marquer l'endroit où est arrêté le poisson. Quand on trouve la ligne, c'est une marque ordinairement que le Lamentin est fatigué, on l'harpone encore de rechef, afin d'achever de le tuer. Il s'en trouve à qui on est obligé de darder quelquefois jusqu'à cinq ou six coups d'harpon. Dès que ce poisson n'est plus en état de faire la moindre résistance, on amare la ligne au derriere du canot, & on le halle à terre.

Ce poisson est très commun dans la riviere des Amazones, & dans celles de Cahipour, Ouyapok & d'Aprouak. Les Indiens l'appellent *Couiou-Mourou*. Les Portugais du Bresil le nomment *Pege-Buey*, à cause de sa grosseur & de sa figure, qu'ils comparent à un bœuf : en effet, on en prend quelquefois qui pesent jusqu'à cinq ou six cens livres. Voyez la description que nous en avons donné page 49.

Le Lamentin est de tous les Poissons le plus nourrissant, sa chair a le goût de celle du Cochon. On sale deux fois la viande du Lamentin, qu'on dépece ordinairement en morceaux de deux ou trois livres. Après les avoir laissé bien égouter, les Traiteurs François les serrent dans des barils. Les Indiens, chez qui le sel est fort rare, se contentent de les faire boucaner, de même que les autres poissons.

On trouve aussi des Crocodiles ou Caymans dans plusieurs Rivieres : on peut voir ce que nous avons dit de ce terrible animal pag. 67.



Reptiles & Insectes.

Les Reptiles de la Guyane Françoisse sont les mêmes, à peu de chose près, que ceux dont nous avons parlé aux articles de la Guyane Espagnole & de la Guyane Hollandoise. Ainsi nous ne répéterons rien à cet égard, nous remarquerons seulement qu'on voit dans quelques endroits de la Colonie une espèce de Couleuvre qui fait la guerre aux Rats & aux Souris, & qui les va chercher & prendre jusques dans les maisons, sans faire de mal à personne.

Les Insectes sont aussi les mêmes, savoir, les Moustiques, les Maringoins, les Machs, qui sont trois espèces de Cousins, les Chiques, les Tiques, les Poux d'Agouthy, les Fourmis, les Poux de bois, les Ravets ou Scarabis & les Crapaux; ces derniers ne sont pas mal faisans, quoique le Pays en soit tout couvert, & qu'ils se glissent jusques dans les chambres: ils sont même très utiles, car ils mangent les Fourmis, qui sont bien incommodes dans les maisons.

Tous ces Insectes se font une guerre continuelle, & se détruisent mutuellement les uns les autres. Mais rien n'est si étonnant qu'une espèce de Fourmi passagere, qu'on appelle communément *Fourmi-coureur*. Dès que ces petits animaux arrivent dans un

La Fourmi-
coureur.

endroit, ils tuent Mouches, Guêpes, Ravets, Araignées, & purgent entierement les maisons de tous autres insectes: il n'y a pas même de Rats, quelque gros qu'ils soient, qui puissent leur résister; ils en

font un squelette parfait. Enfin c'est un bien pour les maisons par où cette fourmilliere ambulante a passé. On est obligé de déloger pendant deux ou trois jours que ces animaux ont coutume de rester dans un endroit, pour n'en être pas vivement incommodé.

Le Poux de
bois.

Un des Insectes domestiques le plus à craindre, c'est le Poux de bois ; il n'est pas possible de concevoir le ravage qu'il fait en peu de tems : il met en moins de vingt-quatre heures tout le linge & les hardes d'une garde-robe, si nombreuse soit-elle, en filagramme. Il perce & fait une dentelle de tout ce qu'il trouve ; il a même prise jusques sur le cuivre. Ce petit animal n'a qu'une ligne & demie de long, semblable en quelque maniere à une Fourmi, à la différence de la tête, qui se termine en une pointe noire ; très dure & d'une demi-ligne de long. C'est avec cette petite pointe, comme avec une espee de lime ou de poinçon qu'il perce & hache tout ce qu'il rencontre. Un des meilleurs secrets pour détruire un animal si dangereux, c'est de mettre quelques pincées d'arsenic en poudre sur la trace ou le chemin que ces animaux se sont pratiqués. La senteur de ce minéral leur est si nuisible, qu'elle les fait disparoître pour long-tems. M. Barrere a éprouvé que ceux sur lesquels il mettoit tant soit peu d'arsenic, devenoient fort enflés, & crevoient peu de tems après.

Mouftiques &
Maringoins.

A l'égard des Mouftiques, des Maringoins & des Macks, dont la quantité est quelquefois si grande, que l'air en est obscurci, il n'y a pas de meilleur parti à prendre, pour s'en garantir, que de bien fermer les

portes & les fenêtres des maisons , dès que le Soleil est couché ; on est même obligé de faire du feu , afin de n'être pas cruellement tourmenté de ces animaux , qui sucent jusqu'au sang , & empêchent toute la nuit de fermer la paupière. La piquûre des Macks est bien plus sensible que celle des Maringoins ; en France nous appellons ceux-ci Cousins ; mais le Mack est une espèce de Maringoin plus gros , qui a au-devant deux longs éguillons fort roides , qu'il enfonce jusqu'au vif , & qui causent beaucoup de douleurs. Voyez la page 75.

Les Tiques & les Chiques , dont nous avons parlé pag. 78 , sont aussi une des incommodités de Cayenne.

Les Poux d'Agouty s'appellent à la Martinique & aux autres Isles *Bête Rouge* , à cause de sa couleur. Je crois que c'est le même insecte nommé Coyas ou Coybas , dont j'ai parlé à la page 77.

Commerce.

Par les productions du Pays , on peut juger de la nature du Commerce de cette Colonie. Le Sucre en est la principale branche , ensuite le Roucou , un peu d'Indigo , du Café & du Cacao. On y recueille aussi du Coton , mais en petite quantité ; il seroit à souhaiter que l'on se livrât davantage à cette culture , pour en pouvoir faire un commerce réglé : les Marchands enlèvent le peu qu'ils trouvent à acheter , & en chargeroient volontiers une partie de leurs vaisseaux , s'il y en avoit assez dans le Pays. Les Indiens

en font de la toile pour se couvrir , & de beaux hamaks : mais rien n'approche de la beauté des bas & des gands qu'on tricotte à Cayenne.

On leur apporte en échange du vin , des farines , du bœuf salé , de grosses toiles , & sur-tout des toiles peintes , toutes sortes d'outils de fer , des fouliers , des chapeaux , de la rassade & d'autres Merceries ; en un mot , ce qui est le plus nécessaire aux habitans ; encore ne faut-il pas en envoyer beaucoup , car on ne trouveroit pas aisément à s'en défaire ; de même que des foieries , eaux-de-vie & quinquaillerie. Le Commerce , comme on voit , n'est pas fort considérable ; cependant les marchandises qui s'y font tous les ans sont évaluées à cent mille écus au moins , & il seroit bien plus considérable , si les habitans ne manquoient pas d'esclaves , pour la culture des terres & pour le travail des Sucrieries , d'autant que le Sucre de Cayenne est très beau & l'emporte sur celui des Isles. Le beau Sucre terré se vend sur les lieux dix écus le cent , & le brut ne vaut communément que dix-huit livres. On ne livre ordinairement aux Marchands que ce dernier , parceque les habitans ont coutume d'envoyer le plus beau pour leur compte aux Correspondans qu'ils ont en France.

Le Sucre.

Quoique la plûpart des gros habitans ne s'attachent qu'à faire du Sucre , comme au plus sûr moyen de s'enrichir , il n'est pas cependant si aisé d'y réussir que l'on pense , & il se trouve peu de gens propres

pour faire valoir ces sortes d'Etabliffemens. Voici à-peu-près ce qu'il faut pour établir une Sucrierie à Cayenne. La premiere chose est d'avoir une concession dont le terrain foit bon , la terre ftable & noire , & mêlée de fable , pour y planter les Cannes , comme nous l'avons observé ci-devant. Il est nécessaire d'avoir au moins vingt-cinq Nègres travaillans , & autant de Nègresses : trente bœufs tirans , & un pareil nombre de chevaux ou cavales , une bonne savane où ils puissent paître aisément , & de l'eau sur-tout pour boire dans les grandes chaleurs. On a besoin absolument de deux hommes de confiance , qui doivent concourir ensemble à faire valoir une Sucrierie , savoir , un Econome laborieux pour la régir , & un bon Commandeur pour veiller aux travaux des Nègres. Il faut une maison pour se loger , qui ne foit ni trop près , ni trop loin du Moulin , & située de façon que le Maître puisse voir aisément de chez lui tout ce qui se passe , & si l'on travaille. On ne peut se dispenser d'avoir quelques Magasins , qui ferment bien , pour ferrer l'eau de-vie , les provisions & les ustenciles nécessaires à l'habitation , afin d'éviter d'être volé par les Nègres , qui y sont très enclins. Quand on a beaucoup d'Esclaves , il faut un magasin particulier pour leurs vivres , comme Gros-Mill , Maniok & autres racines. On ne doit point oublier de bâtir une chambre proche la maison , pour servir d'Hôpital aux Nègres & Nègresses malades ; y avoir toujours une boîte de remèdes bien choisis , avec une ou deux Nègresses consacrées au service des malades , & au soin d'une bonne basse-cour , où l'on doit

Etablissement
d'une Sucrierie

élever des Poules, Canards, Pigeons, Poulets d'Inde, Cochons, & tout ce qui peut être nécessaire à la vie. Ordinairement, dans une Habitation un peu riche, outre les Nègres travaillans, on en a d'autres qui sont Potiers, Charrons, Massons, Charpentiers, & de tous les Métiers qui peuvent être utiles à une Sucrerie.

Quand on a coupé les Cannes dans le champ, on les porte au Moulin avec des Cabrouets ou de petites Charettes; & si le Moulin se trouve trop éloigné de l'abatis, on a des relais, afin de soulager les bestiaux.

Moulins à
Sucre.

Les Moulins à Sucre dont on se sert à Cayenne sont à-peu-près les mêmes que ceux des autres Isles. Ce sont trois rouleaux posés perpendiculairement sur un chassis, le plus grand desquels a douze pieds de long, & les deux petits cinq pieds seulement; chaque rouleau est garni d'un tambour de fer, épais d'un pouce, & long de deux pieds: ils sont arrêtés en haut par des sablières, & en bas par quatre embasses, garnies chacune d'une crapaudine de cuivre, & de quatre coins de bois, que l'on serre & que l'on lâche avec une masse de fer. On attache aux bras du Moulin, qui ont quinze pieds de long, deux bœufs ou trois chevaux ensemble avec leurs colliers & traits. On place ordinairement ces Moulins, dont la charpente doit être d'un bois dur & solide, sous une caze ou bâtiment de trente pieds en carré, avec des galeries de six pieds de large. Les tambours des deux petits rouleaux étant serrés étroitement contre le grand, écrasent avec force les Cannes à Sucre qu'on y passe.

Il y a une grande cuve au-dessous du chaffis, pour recevoir le vin de Cannes qui en est exprimé, & qui est conduit par une dale de bois dans la Sucrierie.

La Sucrierie est une grande chambre tout prêt du Moulin, où il y a six grandes chaudières de cuivre ou de fer. Toutes chaudières, si vous en exceptez la première, qui n'est destinée qu'à recevoir le suc des Cannes, sont montées sur un fourneau à deux ou trois ouvertures, par où l'on met le bois qui sert à faire bouillir le Sucre. On jette avec une grande cuillier de cuivre le vin de Cannes d'une chaudière à l'autre, à proportion qu'il bout, en commençant par la première, & successivement jusqu'à la dernière. Les deux premières de ces chaudières servent à faire jeter la grosse écume. La troisième, qu'on appelle la propre, est celle où l'on met de tems en tems, & sur-tout quand l'écume augmente, de l'eau de chaux, ou de la lessive faite avec les cendres d'un bois qu'on appelle bois de Canon. On nomme la quatrième chaudière le Flambeau, où l'on a soin d'entretenir toujours un grand feu. La cinquième ou la dernière, est la Batterie; c'est là où se cuit entièrement le Sucre. Ce Sucre, encore en syrop, se tire de cette Batterie, pour être mis dans un grand bassin de cuivre, nommé rafraîchissoir. Dès qu'il commence à refroidir un peu, on le met dans un bec corbin à deux ances, qu'on fait vider par un Nègre, dans des formes de terres faites en conne, longues d'un pied neuf pouces, épaisses de sept lignes, & larges à la base de près d'un pied. Après que le Sucre a resté environ douze heures dans les formes, on débouche

Ustensiles de
la Sucrierie.

le petit trou qui est au bas de chacune , & on a soin de les poser ensuite sur un pot à syrop : ces pots sont enflés par les côtés , & sont hauts d'environ un pied trois pouces. On laisse le Sucre en cet état pendant quinze jours , après lesquels il est propre à recevoir sa première terre. On est depuis long-tems dans l'usage à Cayenne de terrer tout le Sucre qu'on y fait ; les habitans trouvent à cela un double avantage ; car le Sucre devient non-seulement fort blanc , mais encore il perd par ce moyen cette qualité grasse , qui le fait syroper beaucoup plus qu'il ne faut. On met ordinairement avec une truelle l'épaisseur d'un bon travers de doigt de terre sur chaque forme. Cette terre est une argile , ou plutôt une espèce de marne , qui , pour être bonne , ne doit être ni trop grasse , ni trop maigre. Les huit premiers jours passés , on leve la première terre des formes , pour y en mettre une seconde , qu'on laisse au moins trois semaines , tems auquel le Sucre a entièrement purgé son syrop ; après quoi l'on sort le Sucre des formes ; on l'étend au soleil sur des draps de grosse toile , & lorsqu'il est bien sec , on le met dans de grandes caisses ou dans des futailles.

Le syrop qui a découlé des formes , est employé à faire du Sucre de la même manière que nous venons de le dire ci-dessus. L'un & l'autre doivent être bien écumés , avec de grandes écumaires de cuivre , pour que le Sucre soit aussi blanc qu'il se puisse. On a trouvé le secret , depuis quelques tems , de mettre à profit les écumes & le dernier syrop , dont on ne sauroit faire que de mauvais Sucre , en le faisant distiller avec un serpentín , pour en tirer de l'eau-de-vie.

Eau-de-vie
de Sucre.

En effet, dès que le syrop a fermenté pendant quelques jours dans des canots ou auges faites exprès, & qu'il a contracté par la fermentation un petit goût d'acidité, il donne par la distillation une liqueur excellente, qu'on appelle dans le Pays *Taffia*, & dans les autres Isles *Quilduce*. Les Anglois estiment infiniment ces syrops, qu'on laissoit autrefois perdre à Cayenne. Les Bâtimens de Baston, ou de la Nouvelle York, qui viennent commercer dans le Pays, chargent de cette marchandise, qu'ils portent jusques dans le Nord le plus reculé, où on la distille pour faire de l'eau-de-vie. Les grandes pluies de l'hiver ne sauroient permettre de faire du Sucre dans cette saison : il faut si bien s'arranger, qu'il se fasse pendant l'été.

Le Roucou.

Les petits Habitans, qui ne sont pas assez riches pour établir une Sucrierie, font du Roucou, & c'est en hiver qu'ils le font ; la sécheresse de l'été, qui est outrée, fait périr beaucoup de ces arbrisseaux, ou du moins elle seche si fort leurs fruits, qu'ils ne rendent presque rien. Nous avons parlé ci-devant de l'arbrisseau qui produit le Roucou, & de sa culture ; il ne reste plus qu'à dire un mot sur la maniere de le travailler.

Lorsqu'on a cueilli les fruits, il les faut éplucher tout de suite ; le mieux seroit de le faire avec les mains ; mais ordinairement on en fait des tas, & on frappe dessus avec de gros bâtons pour détacher la graine. On pile cette graine dans des canots ou

Maniere de
faire le Rou-
cou.

especes d'auges d'environ dix pieds de long, jusqu'à ce qu'elle soit en pâte. On la retire de-là pour la mettre tremper pendant l'espace de huit ou quinze jours tout au plus, dans d'autres grands canots qui ont vingt & trente pieds de longueur, sur un pied ou deux de profondeur; si on la laissoit plus long-tems, elle rendroit à la vérité davantage, mais le Roucou ne seroit pas si beau, il seroit même d'un brun tirant sur le noir, & de mauvaise qualité. Après avoir laissé suffisamment tremper la graine, on la presse dans le même canot avec la main, pour que l'eau se charge mieux de cette teinture rouge, qu'on passe ensuite par un *Manaret*; on donne ce nom à un tamis plat & presque quarré, fait de la tige d'une plante qu'on nomme communément *Arrouma*, qui est une espece de Palmier. On la fait bouillir ensuite dans des chaudières de fer de neuf pouces de profondeur, sur un pied & demi de diamètre, montées sur des fourneaux d'une grandeur proportionnée, jusqu'à la consistance d'une bouillie. On a pour l'ordinaire deux chaudières pour opérer plus vite: on a soin aussi d'ajouter de nouvelle eau rouge à proportion qu'il s'en consume, & de jeter l'écume d'une chaudière à l'autre. Le Roucou étant fait, on cesse le feu, & il ne s'agit plus que de le faire sécher au soleil dans des caisses rondes faites en goutières, ou quarrées d'environ trois pieds de long, sur un pied & demi de large, & pour qu'il seche mieux, on le casse par morceaux, & on le retourne; après quoi on le serre dans des barils.

On fait piler de rechef la graine qu'on a déjà passée par le manaret ou tamis, & on la met tremper

pendant trois semaines , à trois fois différentes , ou jusqu'à ce qu'enfin l'eau ne se charge plus d'aucune teinture. On fait bouillir la première & la seconde eau , ou infusion , pour avoir du Roucou. La troisième eau est très pâle , & ne sert qu'à faire de l'eau rouge , comme on dit dans le Pays , c'est-à-dire , qu'elle n'est propre qu'à y faire tremper de nouvelle graine. Les habitans de Cayenne , avant de livrer aux Marchands leur Roucou , ont coutume de le faire piler , pour lui redonner un œil rouge , & ils le mettent en grosses masses de vingt-cinq livres pesant. Il est aujourd'hui de meilleure dé faite lorsqu'il est en petits pains de deux ou trois livres chacun , qu'on enveloppe avec des feuilles de Bananier ou de Baracon. Le Roucou est , pour ainsi dire , le soutien de la Colonie ; il vaut vingt sols la livre ; il est d'un grand secours pour la teinture , où il sert à faire le jaune , le rouge & autres couleurs. On a vu ci-devant l'usage que les Sauvages de la Guyane en font pour leur parure.

L'Indigo.

Après le Roucou , la marchandise sur laquelle il y avoit autrefois beaucoup à gagner , étoit l'Indigo , qu'on cultive encore aujourd'hui en quelques endroits de la Colonie , mais en très petite quantité.

La manière la plus ordinaire de le faire , est presque la même que celle qu'on pratique à S. Domingue : on se règle cependant à Cayenne différemment pour la culture , à cause des pluies continuelles pendant les trois quarts de l'année.

Maniere de
travailler l'In-
digo.

Lorsque l'Indigo est en état d'être coupé, on en fait des paquets, comme de petites bottes de foin, & on en met jusqu'à cent vingt dans une cuve, qu'on appelle pourriture. Cette cuve, qui a neuf pieds de large, douze de long, sur quatre à cinq de profondeur, est bien maçonnée & revêtue d'un bon ciment. On y range le mieux qu'on peut tous ces petits paquets, que l'on ceintre avec des clefs de bois faites exprès. On fait aller dans cette cuve beaucoup d'eau, à la faveur d'une dale, afin de faire bien tremper cette herbe, que l'on laisse ainsi fermenter pendant vingt ou vingt-quatre heures, ou, pour mieux dire, jusqu'à ce que l'eau ait baissé environ deux pouces. On fait couler ensuite cette eau dans la Batterie, qui est une cuve semblable à la pourriture, où elle repose jusqu'au lendemain; ensuite on fait battre l'eau continuellement par deux Nègres, jusqu'à ce que le grain soit bien formé & qu'il tombe au fond, c'est-à-dire, qu'il paroisse un sédiment ou une espece de sable au fond d'une petite tasse d'argent, avec laquelle on fait des essais de tems en tems; le grain se forme pour l'ordinaire dans l'espace de deux heures, & quelquefois plutôt; on laisse reposer l'Indigo pendant un jour entier, au bout duquel on ouvre les tuyaux pour faire couler toute l'eau de la batterie, jusqu'à ce qu'on voye sortir l'Indigo; dès le moment on les referme, & on ramasse ce qui est resté au fond, qu'on met dans des sacs de grosse toile, longs d'un pied & demi, qu'on tient suspendus à des rateliers, pour que l'eau qui s'y trouve mêlée puisse s'égouter aisément. Dès qu'il ne coule plus rien, on tire la

BIBLIOTHEQUE
A. FRANDONIE
CAYENNE



VUE D'UNE INDIGOTERIE

A. La Tremperie
B. La Batterie
C. Le Diablotin ou Reposoir
D. Plantes d'Indigo

E. Negres qui portent l'Indigo dans le Trempoir.
F. Caissons a secher l'Indigo.
G. Negres qui portent l'Indigo aux Caissons.

H. Indigo qui égoute
I. Commandeur
K. Le Cierge epineux.

pâte qui se trouve au fond des sacs , on la met sécher au soleil dans de petites caisses de deux pieds & demi de long , jusqu'à ce qu'elle se sépare en divers morceaux ; on la brasse ensuite avec une truelle , jusqu'à ce qu'elle soit bien liée ; après quoi on coupe l'Indigo par quarraux , & on le met de rechef au soleil , jusqu'à ce qu'il soit en état d'être retourné aisément dans la caisse , sans laisser rien aux doigts : on acheve pour la dernière fois de le faire sécher à l'ombre , pour être ensuite ferré dans des barils , où il resse & se perfectionne davantage.

Cayenne a fait une perte considérable depuis que la plûpart des habitans ont été obligés de cesser de faire de l'Indigo. Cette plante , qui faisoit autrefois la principale richesse du Pays , s'est si fort démentie , & rend si peu aujourd'hui , qu'on n'en fait presque plus. Le bel Indigo de Cayenne étoit aussi cuivré que celui des Isles , & se vendoit sur les lieux un écu la livre. Ne pourroit-on pas se promettre de rétablir les Indigoteries , en semant de la graine de cette espece qu'on cultive à S. Domingue ? Peut-être encore viendroit-elle comme auparavant , si on pouvoit défricher ces Pays noyés qui sont dans l'Isle , & qui sont très excellens.

Traite des Esclaves.

Autrefois les habitans de Cayenne faisoient un commerce d'Esclaves Indiens , que les Traiteurs François alloient chercher chez les Nations éloignées , sur-tout du côté de la riviere des Amazones ; mais

depuis que les Portugais de Para se sont approchés de nous, il n'est pas aisé d'en avoir. Ce Commerce ne laissoit pas que d'être considérable, & enrichissoit la Colonie, tant par le grand nombre que par le bon marché auquel on les achettoit, & qu'on revendoit ensuite le triple, & même davantage, aux Marchands qui alloient aux Isles. Ordinairement un Indien bien formé & de belle taille se vendoit cent écus, & une Indienne deux cens & deux cens cinquante livres : au lieu qu'aujourd'hui, non-seulement on n'en voit que rarement, mais lorsqu'on en trouve quelques-uns à acheter, on ne les a pas à moins de huit cens livres.

Maniere de
faire la traite
des Esclaves.

Les Traiteurs, c'est-à-dire, ceux qui vont faire commerce avec les Indiens, commencent dès qu'ils arrivent à un *Karbet* ou Village, par faire beaucoup d'amitié au Chef ou Capitaine de la Nation, & aux autres Indiens, ce qu'ils appellent faire *Banaret*; après les premiers complimens, qui ne sont pas longs, on sert à boire aux Traiteurs, qui de leur côté font un présent au Capitaine, & lui demandent s'il y a quelques Esclaves à traiter chez lui. Pour l'ordinaire le Capitaine & les autres Indiens ne s'ouvrent pas tout-à-fait, quoiqu'il y ait des Esclaves, & qu'ils aient bonne envie de s'en défaire; ils disent qu'ils n'en ont qu'un ou deux, & ne manquent pas d'ajouter qu'il faut les aller chercher fort loin, quoiqu'ils soient bien près du *Karbet*. Le Traiteur montre alors une partie de la marchandise qu'il apporte pour la traite, & en remplit autant de *kourkouroux* qu'il y a d'Esclaves à vendre. Un *kourkourou* est une corbeille
à jour,

à jour, ronde, de la longueur d'environ deux pieds, & large à son ouverture d'un pied. La valeur de la traite qu'on donne pour chaque Indien, se monte ordinairement à une douzaine d'écus. Un kourkourou, pour être bien assorti, doit être composé de six haches, six serpes, six houes, ou davantage, deux ou trois liv. de belle raffade (ce sont de petits grains de verre de diverses couleur); la blanche & la bleue est celle que les Indiens aiment le mieux, deux douzaines de couteaux, quelques aunes de toile blanche. Les petits miroirs, les hameçons, les gros peignes de corne, des platines de fer pour cuire la cassave, quelques petites meules à aiguiser les couteaux sont encore des marchandises très propres pour faire le commerce. Enfin l'adresse du Traiteur est de ne montrer que petit à petit ce qu'il a envie de donner, parceque plus les Indiens en voyent, plus ils en exigent, & il faut être un peu fait à eux pour ne pas se laisser tromper, & pour mettre à l'abri de leurs mains la traite qu'on apporte.

Marchandise
qu'on donne
en échange.

ARTICLE TROISIEME.

NATURELS DU PAYS, LEURS MŒURS ET COUTUMES.

LES Indiens qui habitent la Guyane sont en très grand nombre, partagés en différentes Nations, qui vivent séparées les unes des autres, & souvent fort éloignées: on les distingue en Indiens des Côtes & en Indiens des Terres, c'est-à-dire, qui habitent dans l'intérieur du Pays.

Nombre de
des Nations.

On estime que les Indiens des Côtes sont au nombre de douze à quinze mille ; à l'égard de ceux qui sont établis avant dans les terres, on n'en peut déterminer au vrai le nombre, ni même les diverses Nations éparfés çà & là dans le fond de la Guyane. Leur éloignement & les Pays déserts qu'il faudroit traverser, fait qu'on n'a pas de commerce avec elles, & qu'il y en a plusieurs qui nous sont totalement inconnues.

Parmi les Indiens qui habitent aujourd'hui la Guyane Françoisse, les Galibis sont les plus nombreux & les seuls que la guerre n'a pas détruit ; ils s'étendent depuis Cayenne jusqu'au-delà de l'Orenoque. Les autres sont des Indiens Portugais, qui ont porté avec eux leurs coutumes particulières. Quoique l'on compte un nombre infini de Nations, elles sont néanmoins réduites, chacune en particulier, à peu de Karbets : voici les noms de celles qui nous sont les plus connues aujourd'hui.

Galibis, Nation principale, la plus nombreuse qui soit dans le voisinage de Cayenne, & qui s'étend jusqu'à l'Orenoque.

Coussanis, *Maraone*, *Arouas*, Nations guerrières & fort laborieuses ; il y a nombre d'Indiens de ces quatre premières Nations, rassemblés à la Mission de Kourou.

Tairas, ainsi appellés parcequ'ils habitent à l'embouchure des Rivieres.

Karaunes, *Kariakonyoux*, *Ouyas* ou *Ouens*.

Palicours. Ils ont commencé à s'établir auprès de Cayenne en 1723 ; ils gravent des lignes noires

circulaires sur leur visage, qui vont d'une oreille à l'autre, en passant par le menton, ce que les Creols appellent Barbes de Palicours.

Aramayous, Noragues. Ils habitent aux environs de la riviere d'Aprouak..

Pirioutx, Nacouanis, Mauriautx, Tocayennes, Palanques, Tarcupes, Nations fort nombreuses, *Coussanis, Armagoutous, Maprouanes*; toutes ces Nations Indiennes sont éparées le long des Criques ou Rivieres qui se déchargent dans l'Oyapoko.

Akoquovas. Ces Sauvages se percent les joues, & inserent dans les ouvertures des plumes de Perroquets, ou d'autres Oiseaux; ils habitent le long de la riviere de Camopi.

Mayets, Maracoupis, Maykas, Karanarioutx, Arikorets; ces derniers étoient autrefois les habitans originaires de l'Isle de Cayenne; cette Nation est presqu'entierement éteinte.

Iroutanes, Makapes, Oyanpis, Itouranés, c'est-à-dire, habitans des forêts & du dedans des terres.

Ayouaniques, Caicoucianes, Machichouons.

Les Nations qui habitent du côté de la riviere des Amazones & sur ses bords sont *Arouakaanes, Arouaques, Coumaoutx, Maykianes, Amacidous, Ouroubas, Ameneyoutx, Apiaouas, Akouchiens, Fapouyrans*; ces derniers regardent comme une beauté d'avoir le front & le derriere de la tête applatis: les meres ont soin de donner cette forme à la tête de leurs enfans dès la naissance, par le moyen de deux petites planches qu'elles lient bien fortement

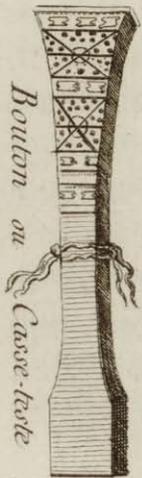
ensemble. Ces Sauvages ne sont pas les seuls de l'Amérique qui aient cette bizarre coutume.

Les Nations suivantes ne nous sont que très peu connues, *Maroupis*, *Manautx*, *Certanes*, *Aroukayoutx*, *Calipourns*, *Sakaques*, *Barikourns*, *Makes* ou *Anchions*, *Ayes*, *Parakouaris*, *Cayas*, *Sullivan*, *Soupayes*, *Pakaxes* & *Tapouyas*. C'est de ces Indiens dont on tire des pierres vertes; qu'on recherche assez dans la Colonie.

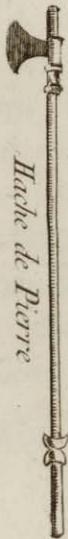
Après ce que j'ai dit des Mœurs & Coutumes des Indiens de l'Orenoque, il me reste peu de chose à ajouter pour faire connoître les Indiens de la Guyane Française.

Portrait des
Indiens de la
Guyane.

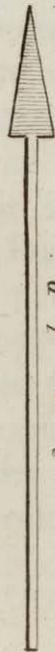
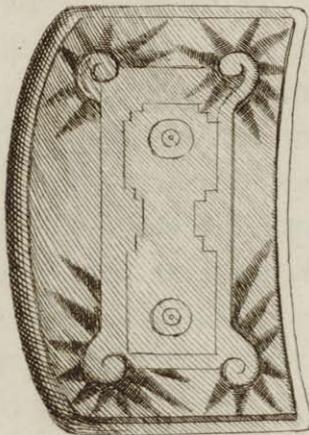
Les Sauvages du continent de la Guyane sont en général de petite taille, ayant un gros ventre, leur couleur est rougeâtre, & leurs cheveux noirs & plats. Les femmes sont petites, fort délicates; elles ont le teint comme celui des hommes, les yeux petits & les cheveux noirs comme Geai. Elles ont dans la physionomie un certain air de douceur qui ne sent pas le sauvage. Il y en a qui sont fort ragoutantes, & qui n'ont de farouche que le nom: elles ne haïssent pas les Traiteurs François, mais leurs intrigues ne sont pas sans beaucoup de danger, les maris les tueroient impitoyablement s'ils avoient le moindre soupçon. La plûpart des Indiens vont presque entièrement nus: quelques-uns même, sur-tout ceux qui sont vers la riviere des Amazones, ne couvrent rien du tout. Ils regardent comme un présage assuré, que celui qui auroit couvert ce que la pudeur nous oblige de



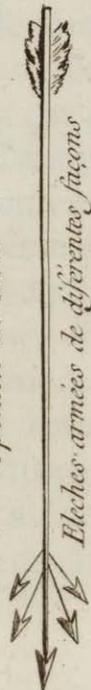
Bouton ou Casse-trait



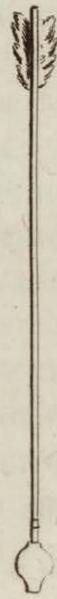
Hache de Pierre



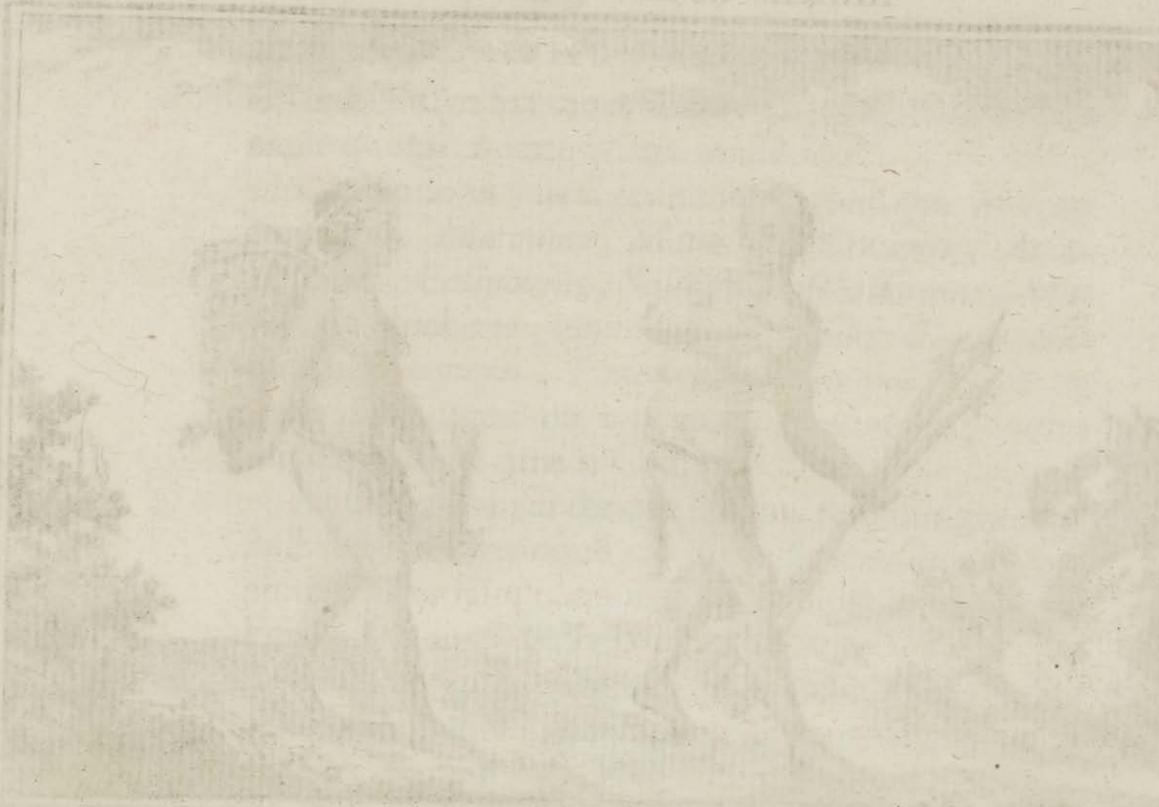
Sponton de Bois



Elaches armées de différentes façons



Ar. des Indiens



cacher , seroit malheureux , ou mourroit dans le cours de l'année. Ceux au contraire qui croient qu'il est nécessaire de dérober à la vue ce qui blesse la modestie , mettent sur le devant un *Camiza* , ou une bande de coton , peinte par quareaux avec du Roucou. Ces *Camizas* sont longs de quatre à cinq pieds , sur sept pouces de large : ils les attachent à la ceinture avec un fil de coton , & les font passer entre les deux cuisses ; les hommes croient se donner des airs de galanterie en faisant descendre ces sortes de brayers jusqu'aux talons. Les femmes se servent d'un *Coyou* , ou tablier presque triangulaire , tissu de raffade ou de grains de verre , & large en bas de près d'un pied. Les Nations éloignées , qui ne peuvent jouir facilement du commerce des Européens , se couvrent d'une coquille ou d'un morceau d'écaille de Tortue , attaché avec un fil.

A l'égard des qualités de l'ame , tous les Indiens sont très superstitieux , laches , efféminés & paresseux : ils ne manquent cependant pas d'adresse ni d'esprit ; & quelque froids qu'ils paroissent , il n'y a pas de Nation qui ait peut-être plus de vivacité. Malgré leur indolence extérieure , leurs passions sont extrêmement vives. Ils sont lubriques au suprême degré , ivrognes au-dessus de tout ce qu'on peut dire ; leurs haines sont immortelles , & leur vengeance des plus cruelle , lorsqu'ils peuvent s'y livrer sans danger ; malgré cela , ils ont une certaine équité naturelle , qui regne dans leurs actions , & des principes de droiture dans leur conduite ; ils ont même une espece de politesse & d'affabilité ; s'ils parlent entr'eux,

Qualité de
l'ame des In-
diens.

c'est toujours avec modération & avec retenue ; rien de plus doux & de plus complaisant que leurs discours ; rarement se tutoient-ils , & ne se disent jamais rien de choquant ; ils ne savent ce que c'est qu'éclater en injures , quand même ils se voudroient du mal. Leur civilité réciproque n'est pas moins admirable. Dès que tout le monde s'est rendu le matin au grand Karbet , qui est au milieu du village , & où tous les hommes passent ordinairement la journée , quand ils ne vont point en campagne , ils ne manquent jamais de s'entresaluer les uns les autres , & de se souhaiter le bon jour : le soir , avant de se retirer , on en fait autant , & , s'il y a des Etrangers , on ne manque pas de commencer toujours par eux.

Quoique les Indiens parlent peu , & paroissent même taciturnes , ils ont cependant l'esprit de galanterie , & le génie pour la satire. Ils font à tout moment des chansons pour la moindre chose , & quand ils sont en train , il n'y a pas de bons mots & de quolibets mordans qu'ils ne lachent.

Oisiveté des
Indiens.

Presque toute la vie des Indiens se passe dans l'oisiveté ; on les voit toujours couchés dans leur hamak ; ce lit flatte agréablement leur fantaisie , & les rend encore plus paresseux ; ils y passent des journées entières à causer & à se regarder dans un petit miroir , à s'arranger les cheveux , à s'arracher le poil , ou à de pareils amusemens : quelques-uns se plaisent à jouer continuellement de la flûte , ou plutôt hurler ; on ne sauroit trouver de comparaison plus juste , car leurs grosses flûtes font un bruit semblable , en quelque maniere , au mugissement d'un bœuf. Il semble que

ces malheureux se fassent une espece d'honneur de leur mollesse ; on peut donc avancer avec raison que la paresse est le caractere dominant de ces peuples. Les plus laborieux d'entr'eux , dont le nombre n'est pas bien grand , s'occupe à faire des Pagaras , des Couleuvres , des Grages , des Arcs & des Fleches , des Hamaks , des Couys & autres ustensiles de ménage. Ils vont à la chasse & à la pêche , & construisent des Pirogues ou des Canots.

Les femmes sont les esclaves des hommes , elles ont soin du ménage , elles doivent planter les champs que le mari a défriché , les sarcler , cueillir & faire la récolte des vivres , comme racines de Maniok , de Tayoux , d'Inhyame & autres ; faire la Cassave , la Poterie , aller querir du bois , de l'eau , faire la boisson , avoir soin des enfans ; en un mot , elles sont obligées de se mêler de tout , hors de la chasse & de la pêche ; encore faut-il quelquefois qu'elles aillent chercher de quoi nourrir leurs maris , qui se bercent d'un grand tranquille & sans aucun souci dans leurs hamaks : on peut voir ce que nous avons dit à ce sujet pag. 82 & suivantes.

Femmes esclaves des hommes.

Tous les Indiens sont Polygames , & la pluralité des femmes y est autorisée par la coutume plutôt que par aucun autre motif ; le nombre n'en est pas limité , chacun a droit d'en avoir autant qu'il en peut entretenir ; il est même libre aux hommes de les renvoyer lorsqu'ils le jugent à propos , & de les laisser dans un entier abandon , sans s'embarrasser de pourvoir en aucune façon à la subsistance de ces femmes infortunées. Les peres se chargent ordinairement , en cas

Indiens sont Polygames.

de répudiation, du soin des enfans qu'ils auront eu ensemble.

Sont jaloux. Les Sauvages font fort jaloux, & ont l'adultere en horreur. Les maris tuent sans miséricorde leurs femmes dès qu'elles sont convaincues, ou seulement soupçonnées du crime.

Ils épousent leurs parentes. Pour l'ordinaire les Indiens ne se mésallient pas, ils épousent toujours leurs parentes, même au second degré de consanguinité; les garçons regardent leurs cousines germaines comme leur étant acquises par un certain droit de naissance; aussi les épousent-ils souvent quoiqu'elles n'aient guere que deux ou trois ans; en attendant on prend une autre femme, qu'on renvoie lorsque la jeune est devenue assez grande pour coucher avec le mari. A l'égard de leur mariage, il n'y a rien de particulier à en dire, si ce n'est qu'il se fait sur-le-champ, & sans aucune cérémonie.

Leurs Mariages. Si un Indien est un excellent pêcheur, bon chasseur, qu'il fleche bien, qu'il soit laborieux, il est fort recherché. Dès qu'une fille a jetté les yeux sur un Indien, elle lui présente à boire, & lui offre même du bois pour allumer du feu auprès de son hamak; si le garçon le refuse, c'est une marque qu'il n'en veut pas; comme au contraire, le garçon en l'acceptant, le mariage est censé conclu. Le jour même la fille ne manque pas d'attacher son hamak tout contre celui de son futur époux, ils couchent dès lors ensemble, sans autre façon; le lendemain la nouvelle mariée apporte à manger & à boire à son mari, & prend dès lors soin de tout le ménage.

Les beaux-peres regardent leurs gendres comme
autant

autant de valets faits pour les servir, & ils n'ont garde dès lors de travailler. Le soin donc de faire l'abatis & de construire la case regardent les Indiens nouvellement mariés. Il faut aussi qu'ils aillent à la chasse & à la pêche, en un mot, qu'ils pourvoient à la subsistance de la femme, des enfans & du beau-pere, qui se tient les bras croisés dans son hamak. Ces jeunes mariés sont encore assujettis à une loi assez dure, qui est, lorsque leur femme accouche pour la première fois, de se tenir dans le hamak, qu'on suspend au faite de la maison, là on ne leur donne presque rien à manger, un morceau de cassave & un peu d'eau fait tout le soutien de leur vie. Après avoir gardé quelque semaine un jeûne assez austere, on les descend & on les *frelangue*, comme disent les Creols, c'est-à-dire, qu'on leur fait, avec de grosses arrêtes de poisson, ou avec des dents d'Agouty, quelques ciselures légères, pour ainsi dire, ou plutôt des scarifications en divers endroits du corps; très souvent même on les regale de plusieurs coups de fouet. Après ce cérémonial, le nouveau pere n'en est pas encore quitte, il est obligé de se mettre au service de quelque ancien Indien, & de quitter sa femme pour quelques mois: pendant tout ce tems il doit être soumis, & se regarder comme un véritable esclave. Il doit aussi avoir soin de s'abstenir de manger de la biche, du cochon, & d'autre gros gibier; il ne faut pas non plus qu'il coupe du gros bois avec la hache; tout cela nuiroit du moins à l'enfant. Le tems de la servitude étant accompli, on va aux Crabes, on en pêche une assez bonne quantité, on fait un festin où l'on fait

grande débauche ; après quoi l'on rend en grande pompe le mari à la femme.

Repas des
Indiens.

Leur coutume est de ne prendre jamais leurs repas avec leurs femmes, qui les servent & leur donnent à laver à la fin de chaque repas. Leur attitude ordinaire, à moins d'être dans le hamak, est d'être toujours assis sur leurs talons, ils ont cependant un siege de bois, qu'ils appellent *Moulé*, dont ils font usage dans les visites ; c'est une espece de tabouret qui est tout d'une piece & très incommode ; car le dessus, auquel on a donné à-peu-près la figure d'un canot, est si creux dans le milieu, qu'on y enfonce jusqu'à la ceinture, & les genoux touchent presqu'au menton.

Leur travail.

Le travail le plus considérable des Indiens, & celui qui les occupe le plus sérieusement, c'est lorsqu'il s'agit de bâtir leurs *Karbets*, ce sont de misérables chaumieres ou hutes quarrées, plus longues cependant que larges, dont les unes, qu'ils appellent *Sura*, sont à un étage, & les autres à rez-de-chaussée, nommées *Koubouya*, qui veut dire en Indien case basse : ces dernieres sont construites de deux poteaux, sur lesquels ils posent une grande perche qui soutient tout l'édifice : on couche sur ce faite de tous côtés des branches d'arbres, & on couvre le tout de feuilles d'*Ahouhai* ; on entre dedans par une petite porte qu'on a pratiquée à l'un des côtés. La case haute n'est autre chose que l'assemblage de quelques pieux fichés en terre, de la hauteur d'environ huit à dix pieds, sur lesquels on construit un plancher avec de petites tringles faites du tronc d'un *Palmiste*, que les François appellent *Pinau*, & les Sauvages *Ouassai* : ce

bois se fend fort aisément en long, on applati grossièrement d'un côté ces sortes de liteaux, qui ont sept ou huit pieds de long, sur deux ou trois pouces de large, on les arrange les uns contre les autres, & on les lie à des travers, ce qui fait un plancher assez ferme. Le toit est couvert de feuilles de Palmiste, de même que la case basse; on monte à ces Sura par des troncs d'arbres qui ne sont pas fort inclinés, & sur lesquels on a fait quelques entailles qui tiennent lieu d'échelons, mais si peu affermis qu'ils panchent tantôt d'un côté tantôt d'un autre; on a toutes les peines du monde d'y monter avec des souliers, & plus encore quand il faut descendre.

Les Galibis, voisins de Cayenne, habitent en commun dans ces petits Karbets; la grandeur du logement détermine le nombre de personnes qui peuvent y rester; il y a des Karbets où l'on compte quelquefois jusqu'à vingt ou trente ménages. La sécurité avec laquelle les Sauvages vivent entr'eux fait que rien ne ferme chez eux; les portes du Karbet sont toujours ouvertes, & on y peut entrer quand on veut. Ce n'est pas de même parmi les Nègres, comme ils sont tous grands voleurs, ils se défient les uns des autres; aussi leurs petites cases, ou plutôt leurs renardières sont toujours fermées à clef, afin de pourvoir à la sûreté de leurs provisions & petits ustensiles de ménage; ils se servent pour cela d'une ferrure de bois d'une structure assez singulière.

Logemens des
Indiens.

Le plus spacieux de tous les bâtimens Indiens est le *Tabouy*, appelé communément par les François le grand Karbet; cet endroit est proprement le

rendez-vous des Sauvages de la même Nation ; c'est là où ils tiennent leurs assemblées , où ils reçoivent les Etrangers , & où ils font tous les festins solempnels , ou plutô leurs débauches. Le Tabouy ou Case commune à une même Nation , est une espee de petite halle de cinquante ou soixante pieds de long , sur dix ou douze de large. On plante au milieu & aux deux bouts du Karbet , qui sont toujours ouverts , de grandes fourches , sur lesquelles on met de grosses pieces de bois , pour servir de faîte : on arrange ensuite des chevrons , qui vont depuis le haut du bâtiment jusqu'en bas , où ils sont appuyés sur de petites fourches hautes de quatre à cinq pieds , & qui sont plantées tout le long d'espace en espace ; on met en dedans quelques longues traverses , arrêtées avec des lianes , destinées à tendre les hamaks des hommes , car les femmes n'ont pas le même privilege , elles s'y tiennent ordinairement assises sur leurs talons , ou sur un grand banc : le toit est couvert comme celui des autres Karbets. Quelques grands que soient ces logemens , la charpente n'en est guere moins simple ni mieux imaginée que celle des petits Karbets. Ces maisons Indiennes ont un air d'extrême pauvreté , & sont une image parfaite des premiers tems. Toutes ces cases ou hutes , qui sont ordinairement bâties ou sur une hauteur , ou au bord de quelque Riviere , pêle mêle & sans aucun ordre , présentent un des plus tristes & des plus désagréables aspects ; on n'y voit rien que d'hideux & de sauvage. Le paysage n'a rien de riant ; le silence même , qui n'est interrompu quelquefois que par le cri des oiseaux ou des bêtes fauves , n'est capable que d'inspirer de la frayeur.

Si les maisons des Indiens sont à l'extérieur misérables, l'intérieur n'est pas mieux ; leurs meubles & ustensiles de ménage se réduisent à peu de chose & de peu de valeur.

Le principal & le plus utile des meubles que les Sauvages Méridionaux aient jamais imaginé est le *hamak*, ou lit portatif ; le coton en est ordinairement la matière, c'est pour cela aussi qu'ils le cultivent. Il y en a qui sont faits de *Pite*, mais ils ne sont pas si commodes, tant à cause de la dureté des petites cordes dont ils sont tissés, que parcequ'étant à jour, ils ne sauroient vous garantir des piquûres des Moustiques & des Maringoins. Le métier dont ils se servent pour faire ces sortes de lits, n'est autre chose que quatre gros bâtons de cinq à six pieds, arrêtés à chaque angle par une cheville ou quelque morceau de liane. Ils arrangent assez artistement plusieurs fils de coton en long & des deux côtés du métier, qui est un peu incliné contre le mur, après quoi ils passent entre ces deux fils une espèce de navette de Tisserant ; on les bat fortement à chaque fois avec un bâton d'un bois fort dur & un peu tranchant. Le *hamak* étant fini, ils y mettent des cordons pour pouvoir l'attacher où l'on veut. Les Indiens barbouillent souvent leurs *hamaks* avec du Roucou & avec quelques Résines qu'ils font dissoudre dans le baume de Copahu, ou dans quelque autre huile ; ils y tracent aussi toute sorte de compartimens, faits en manière de guilloché, & avec une symétrie admirable. Il y en a qui sont à jour ; mais les meilleurs de tous, pour y être couché commodément, sont les *hamaks* blancs,

Meubles des
Indiens.

bien battus, de sept pieds en quarré. Les Indiens de la Guyane en font de parfaitement beaux & de toutes grandeurs ; mais ceux du Bresil ont un goût merveilleux pour ces fortes d'ouvrages , & l'emportent même sur les Galibis de nos cantons.

Le Hamak.

Le hamak est très utile dans les Pays chauds , on y sent beaucoup moins de chaleur que dans nos lits ordinaires ; les malades, accablés de la fièvre , sont sensiblement soulagés quand ils y passent quelques heures du jour ou de la nuit. L'Auteur dont j'ai tiré ceci ajoute qu'il ne doute point que la mode n'en vînt en France , si on connoissoit le mérite de ce lit Américain , sur-tout pendant les grandes chaleurs , où l'on brûle dans les lits , sans compter l'incommodité des puces & des punaises , dont l'on est à couvert dans un hamak , où l'on sent un frais admirable.

Les Indiens font des nattes avec des feuilles de Palmiste qui leur tiennent lieu de courte-pointe dans leur hamak , ou de tapis lorsqu'ils veulent se coucher par terre.

Ustensiles de Ménage.

Après le hamak ce sont leurs Paguaras qui les occupent le plus , étant des meubles très nécessaires pour eux , & ils en font usage pour serrer leurs hardes , leurs ustensiles & leur provision. Les Paguaras sont des paniers ou corbeilles de différentes formes & grandeurs , les unes quarrées , d'autres cylindriques & d'autres rondes ; ils les peignent par compartimens rouges & noirs. Ceux dont on se sert le plus communément ont la figure d'un quarré long , doubles par-tout , garnies entre deux de feuilles de *Baroulou* ou d'*Ahouai* , afin que l'eau ne puisse pénétrer

dedans ; le mérite de ces sortes de paniers c'est d'être très légers.

Outre les Paguaras , ils font encore des *Coleuvres* , des *Manarets* , & des *Grages* , tous ustensiles de ménage ; les *Grages* sont des especes de rapés herissées de petites pierres taillées en facettes & rangées en losange sur un morceau de planche de deux pieds de long sur huit pouces de large.

Les *Couys* & les *Canaris* sont encore des ouvrages des Indiens. Les *Couys* sont des especes d'écuelles ou de jattes de différentes grandeurs , qu'ils font avec le fruit de Calebassier , qu'ils coupent en deux , qu'ils vernissent fort proprement , avec différentes figures qu'ils impriment dessus. Ces sortes de *Couys* sont tantôt rondes & éléptiques , & quelquefois en côtes de Melon ; ils donnent cette figure au fruit , en le serrant étroitement avec une liane lorsqu'il est encore rond.

Les *Canaris* sont des vases de terre de différentes grandeurs , où ils mettent leurs boissons.

Les *Pyrogues* ou Canots dont se servent les Indiens pour naviger dans les rivieres & le long des côtes , doivent être regardés comme le chef-d'œuvre de leur industrie. Ces *Pyrogues* , dont la légereté est admirable , sont faites d'un tronc d'arbre creusé , & d'une seule piece , & quelquefois relevées par les côtés avec quelques morceaux de bois. Il y en a qui ont jusqu'à trente & quarante pieds de long , & d'autres qu'on appelle *Couillaras* , dont une extrémité se termine en pointe , qui sont si petites , qu'à peine peuvent-elles contenir deux ou trois personnes : aussi se

Les Pyrogues
ou Canots.

renversent-elles souvent ; mais les Indiens ne s'en embarrassent guere , parcequ'ils nagent tous parfaitement bien ; ils les retournent aussi-tôt & jettent l'eau , & se remettent dedans. La maniere dont ils ont coutume de les construire est assez simple. Ils choisissent un arbre de neuf, dix ou douze pieds de grosseur , & le plus droit qu'ils peuvent trouver. On fait en long une ouverture de neuf à dix pouces. On tire ensuite du dedans le bois des deux côtés, qu'on a soin d'unir le plus qu'on peut, pour lui donner de la rondeur. Cela fait, on retourne l'arbre, pour lui donner en dehors également ses façons. On le diminue ordinairement sur le devant. Quelquefois les deux extrémités sont entierement semblables par la largeur. On s'attache sur-tout à donner une égale épaisseur partout. Un Canot doit avoir pour l'ordinaire deux pouces d'épaisseur dans le fond, un pouce & demi sur les côtés, & un pouce seulement dans les bords. Quand tout cela est fait, il ne s'agit plus que d'ouvrir le canot. Pour cela on plante le long du chantier, qui doit être un peu élevé, des piquets à trois ou quatre pieds de distance les uns des autres : on fait du feu en dedans & en dehors ; & lorsque l'arbre est bien chaud, on a un bois fait en tenaille, avec lequel on prend le bord du canot, qu'on tire à soi à plusieurs reprises, en sorte qu'en trois ou quatre heures de tems il doit être entierement ouvert. On se précautionne toujours d'avoir de l'eau auprès, afin d'arrêter l'ardeur du feu, en cas qu'elle fût trop grande, & pour empêcher que la canot ne brûle. Un arbre qui a dix pieds de circonférence, ouvre ordinairement

de

de cinq pieds & demi. S'il n'est gros que de neuf pieds seulement, il n'ouvre que de quatre pieds & demi, & ainsi à proportion.

Les Indiens bordent rarement leurs Pirogues, parcequ'il faut des clous, des planches & autres choses; qu'ils ne connoissent pas, sur-tout ceux qui sont avant dans les terres. Ils se contentent donc de relever les côtés de poupe à proue, avec des morceaux de *Bache* (sorte de Palmier) gros comme la moitié du poignet. Ils les attachent si bien les uns sur les autres au corps du canot, que l'eau ne sauroit entrer dedans, si les vagues ne passent par dessus. Cette espece de bordage est encore arrêté en travers par d'autres morceaux de la même matiere, qui servent de banc à ceux qui nagent. On attache à l'arriere un gouvernail, ou autrement l'on gouverne avec une *Pagaye* ou espece de rame. Ces *Pagayes* sont d'un bois fort léger, longues de cinq à six pieds, semblables aux pelles de Boulangers. Le manche se termine ordinairement en croissant, pour qu'on y puisse mieux placer la main; l'autre moitié qui est dans l'eau est fort mince, en diminuant jusqu'au bout. Dans de grosses Mers, on doit préférer une pagaye à un aviron, ou à toute autre espece de rame, parcequ'il faut couper au plus vite la lame, ce qui se fait sur-le-champ avec la pagaye; au lieu qu'il faut faire deux mouvemens pour nager avec l'aviron. Les Sauvages ne se servent pas seulement de pagaye, ils vont encore à la voile. Leurs voiles sont presque quarrées, faites de morceaux de bache, qu'on a fendus en long & taillés en forme de lattes, qu'on a rangé proprement les uns contre

les autres , & arrêtés avec des brins de lianne , ou de fil de pitte.

Armes des
Indiens.

Les armes ordinaires des Indiens de la Guyane sont l'arc & les fleches , dont ils se servent avec beaucoup d'adresse , & le bouton , qu'on appelle ailleurs casse-tête , parceque le principal usage qu'en font les Indiens , est pour faire sauter le crâne d'un seul coup. C'est une espece de regle épaisse de près d'un pouce , longue de deux pieds , étroite par le milieu , & large de trois ou quatre pouces aux deux bouts , dont les angles sont coupés à vive arrête. On a coutume de faire cette sorte d'arme de bois de fer , de bois de lettre , ou de quelqu'autre bois très dur.

Les Palicours se servent d'une demi-pique ou spon-ton , qu'ils appellent *Serpo* , qui est de bois de lettre. C'est une arme de distinction & affectée , pour ainsi dire , aux seuls Chefs de la Nation. Ils ont pour armes défensives un bouclier , fait d'un bois extrêmement léger , qu'ils barbouillent en dehors de diverses couleurs ; la figure en est presque carrée , & un peu concave en dedans , où il y a une anse au milieu , qui sert à le tenir plus commodément.

L'Arc des
Indiens.

L'Arc des Galibis est fait de même que celui de tous les Sauvages Méridionaux : ils emploient le plus beau bois qui se puisse trouver , & lui donnent ordinairement cinq à six pieds de long : les fleches sont à-peu-près de la même longueur , ils les font du haut de la tige d'une espece de roseau. Ils ont soin de mettre au bout de chaque fleche , qu'ils ornent de belles plumes , un morceau de bois , long de trois à quatre pouces , qu'ils inserent dans la moëlle de ce

roseau , afin d'en accélérer le mouvement ; ils arment l'autre bout d'un morceau de bois très dur , qu'ils taillent en pointe , ou bien d'os de poisson , & entr'autres de ceux qui se trouvent aux principales nageoires. Ils ne se contentent pas quelquefois de garnir leurs fleches d'une seule pointe ; ils en mettent jusqu'à cinq ; ces sortes de fleches , qu'ils appellent *Possirou* , servent non-seulement quand ils vont en guerre ; mais elles sont encore d'un grand usage pour la pêche , parcequ'on peut prendre à la fois autant de poissons qu'il y a de dards. Ils n'oublient pas non plus d'empoisonner leurs fleches avec les fruits de *Cururu* , de *Pison* , ou avec le lait d'un arbre qu'ils appellent *Pougoulay* , & dont nous avons parlé.

À l'égard de leurs guerres , de leurs festins , de leurs danses , de leurs fêtes , & autres usages communs à ces différentes Nations ; ce que nous en avons dit en parlant des Indiens de l'Orenoque & de la Guyane Espagnole est suffisant , & leurs mœurs & coutumes sont à-peu-près les mêmes.



CHAPITRE IV.

LA GUYANE PORTUGAISE.

LES Portugais ont été très long-tems sans songer à s'établir dans cette partie de la Guyane, qui est au Nord de la Riviere des Amazones, & renfermée entre le Cap de Nord & le Rio Negro. Ils reconnoissoient même à la fin du siecle dernier & au commencement de celui-ci, qu'ils n'avoient aucun droit sur ces vastes Pays, dont les François étoient en possession depuis plus de cent ans, comme on l'a vû dans la premiere partie de cet Ouvrage; mais le Traité d'Utrecht ayant cédé aux Portugais les Pays de la Guyane, situés au Nord de la Riviere des Amazones jusqu'à la hauteur du Cap de Nord. C'est dans ce point de vue que je vais prendre la Guyane Portugaise.

ARTICLE PREMIER.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DU PAYS.

DERRIERE le Cap du Nord, à l'Ouest de lui, il y a une Baie ou une Ance qui s'enfonce vers le Sud, qui a près de deux lieues de largeur, & qui communique avec la Riviere d'Arouary, dont je parlerai ci-après. De petits Bâtimens peuvent mouiller

dans cette Baie. Quelques Geographes ont donné à cet endroit le nom de Baie & Riviere de Vincent Pinçon ; parcequ'il est certain que la Riviere de ce nom doit être voisine du Cap de Nord & de l'embouchure de l'Amazone, & qu'on ne doit pas en donner le nom à notre belle & grande Riviere d'Oyapoco, comme les Portugais ont essayé de le faire croire, lorsqu'il s'est agi de discuter avec eux des droits de la France sur les limites de la Guyane. Ce fait ne sera contesté par aucun de ceux qui auront consulté les anciennes Cartes & les Auteurs originaux qui ont écrit de l'Amérique avant l'Etablissement des Portugais au Brésil. Mais voici ce qui peut avoir donné lieu à quelques Auteurs de confondre la Riviere de Vincent Pinçon avec celle d'Oyapoco, c'est que dans la plus grande des Isles qui sont à l'embouchure de la Riviere des Amazones, il y va une Riviere qu'on nommoit anciennement Riviere d'Oyapoco, située environ à moitié chemin entre le Cap de Nord & Paru, comme je l'ai trouvé bien prouvé dans un Mémoire manuscrit de M. de Ferolle, Gouverneur de la Guyane, envoyé au Ministre en 1694, avec une Carte manuscrite de ce tems. De sorte que les Portugais se sont servis de la ressemblance de nom de ces deux Rivieres d'Oyapoco, quoiqu'éloignées de cinquante lieues de l'autre, pour fonder leurs prétentions au-delà du Cap du Nord. Mais il est certain que Vincent Pinçon n'a pas entré dans notre grande Riviere d'Oyapoco, mais dans une Riviere voisine du Cap de Nord, qui portoit & porte encore le nom d'Oyapoco.

Cap de Nord.

Le Cap de Nord est situé par la latitude d'un degré cinquante-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Il fait la pointe du Nord-Est d'une Ile basse, nommée l'Ile Carpory dans les anciennes Cartes, & qui n'est séparée de la grande terre que par un Bras de Mer fort étroit : il y a plusieurs autres Isles à l'Est & au Sud de celle-ci, que l'on nomme les Isles de Toulourou : toutes ces Isles forment l'embouchure de la Riviere des Amazones du côté du Nord-Ouest ; leur grandeur, leur nombre & leur situation ne sont pas trop bien connues ; & les Cartes anciennes varient beaucoup à cet égard.

A quatorze lieues au Midi du Cap de Nord, il y a la riviere d'Arouary qui vient de l'Ouest, & dont les sources ne doivent pas être éloignées de celles de l'Oyapoco ; tous ces Pays sont bas & noyés dans beaucoup d'endroits ; quoique je sache qu'on ait remonté cette Riviere assez avant, je n'ai cependant aucune connoissance particuliere de son cours & des Pays qu'elle traverse.

Depuis la Riviere d'Arouary, la Côte court au Sud-Sud-Ouest vingt lieues, pendant lesquelles on trouve plusieurs Isles de différentes grandeurs, peu éloignées de la Côte, formant un Chenal où passe à l'embouchure de la Riviere des Amazones, par lequel les Barques & petits Bâtimens du Pays passent, lorsqu'ils veulent aller de Macapa au Cap de Nord.

Fort de Macapa.

La Côte tourne ensuite au Sud-Ouest, pendant vingt autres lieues jusqu'au Fort de Macapa, qui est éloigné du Cap de Nord de quarante lieues. Le Nouveau Fort de Macapa, que les Portugais ont bâti à

deux lieues au Nord de l'ancien , est situé sur le bord Occidental de la Riviere des Amazones à trois minutes au Nord de la ligne Equinoxiale, suivant l'observation que M. de la Condamine y fit au mois de Janvier 1744. Il y a une Bourgade d'Indiens qui se nomme Comu à l'Ouest de ce Fort & presque sous le Canon.

De Macapa au Fort de Paru on compte environ cinquante trois lieues au Sud-Ouest & à l'Ouest-Sud-Ouest. Le lit du Fleuve est rempli d'Isles de différentes grandeurs , parmi lesquelles il y en a de sept à huit lieues de longueur & plus. Le Fort de Paru , situé sur le bord Septentrional du Fleuve , à été nouvellement rebâti par les Portugais , sur les ruines du vieux Fort que les Hollandois y ont eu.

Fort de Paru.

Entre Macapa & Paru, il y a plusieurs Rivieres qui se jettent dans l'Amazone , elles ne sont pas considérables , celle de Paru l'est davantage , on l'appelle aussi Riviere de Ginapapé. On ne trouve que trois établissemens dans toute cette étendue , savoir celui de Thueré , sur la riviere de ce nom , à douze lieues environ du Fort de Paru ; celui d'Urameu , à cinq lieues au Nord de Thueré , & celui d'Yary , à quatre lieues au Nord d'Urameu , situé sur la rive Occidentale de la riviere d'Yary , à dix lieues de son embouchure. Ces trois endroits sont des Bourgades d'Indiens soumis aux Portugais , qui peuvent être sujettes à des changemens.

On compte entre Macapa & Paru , neuf Rivieres , savoir , Igarapé , à neuf lieues au-dessous de Paru ; huit lieues plus bas celle de Thueré , sept à huit lieues au-des-

sous l'Yary , ensuite le Cayari à huit lieues ; quatre lieues au-dessous l'Urapî , six lieues plus bas l'Anarama, qui se décharge par deux embouchures éloignées de trois lieues l'une de l'autre ; à quatre lieues au-dessous le Maracapuru ; sept lieues plus bas l'Anaurapucu ; & trois lieues au-dessous, la rivière de Matapi ; & enfin de Matapi à Macapa trois lieues.

De la Rivière de Paru à celle d'Urubucuará , on compte plus de trente-cinq lieues ; la Côte entre deux court presque Est & Ouest , & le lit de l'Amazone est semé dans cet espace de beaucoup d'Isles de différentes grandeurs , dont quelques-unes ont quatre à cinq lieues de longueur & plus d'une lieue de largeur. Il y a une Bourgade d'Indiens à l'embouchure de cette Rivière sur la pointe Orientale.

A treize lieues au-dessus de cet endroit on trouve la Rivière de Curupatuba qui se décharge dans l'Amazone par deux branches éloignées d'une lieue l'une de l'autre ; sur la rive Orientale de Curupatuba ; à l'endroit où les deux bras se séparent , il y a une Bourgade d'Indiens qui porte le même nom. La Côte de l'Amazone entre ces Rivières court au Sud-Ouest & au Sud-Sud-Ouest ; ensuite elle court au Sud pendant dix lieues , pendant lesquelles il n'y a rien de remarquable que quelques Isles de différentes grandeurs que l'on trouve dans l'Amazone. Au bout de ces dix lieues , la Côte fait un coude & tourne à l'Ouest-Nord-Ouest , jusqu'au Fort de Pauxis , éloigné de ce coude ou pointe d'environ trente-cinq à quarante lieues , qu'on ne peut estimer au juste à cause de la quantité prodigieuse d'Isles de toutes grandeurs, dont

Fort de Pauxis
& environs.

le lit de l'Amazone est rempli dans cet espace.

A l'Orient de Pauxis, à la distance d'environ dix lieues, on trouve la Mission de S. François du Pré, & quatre lieues à l'Ouest d'elle, la Bourgade de Surubin, située sur les bords d'une Riviere de ce nom, qui se jette dans un lac & dans des prairies basses & inondées, qui se dégorgent dans l'Amazone.

Le Fort Portugais de Pauxis est situé sur la rive Septentrionale du Fleuve, dans un lieu où son lit, resserré & débarassé d'Isles, forme un Détroit de neuf cens cinq toises de large. Le flux & le reflux de la Mer parvient jusqu'à ce Détroit, du moins il y est sensible par le gonflement des eaux du Fleuve, qui s'y fait remarquer de douze heures en douze heures, & qui retarde chaque jour, comme sur les Côtes. M. de la Condamine, de qui j'ai tiré ces remarques, ajoute que la plus grande hauteur du Fleuve qu'il a mesuré au Para, n'étant que de dix pieds & demi, dans les plus grandes marées, il s'ensuit que le fleuve depuis Pauxis jusqu'à la Mer, c'est-à-dire, deux cens & tant de lieues de cours, ou trois cens soixante lieues, suivant le P. d'Acuna, ne doit avoir guere plus de dix pieds & demi de pente; ce qui s'accorde avec la hauteur du mercure, qu'il trouva au Fort de Pauxis, lequel est élevé de quatorze toises au-dessus du niveau de l'eau, d'environ une ligne & un quart moindre qu'au Para, au bord de la Mer.

Depuis le Fort de Pauxis jusqu'à celui de Rio Negro, ou Riviere Noire, on compte en remontant plus de cent lieues. Dans cet espace le Fleuve est rempli d'Isles de toutes grandeurs, & il forme plusieurs

contours & sinuosités , qui en général équivalent à l'Ouest-Sud-Ouest. Le Fort de Pauxis étant par les deux degrés de latitude Méridionale , & Rio Negro par les trois degrés & quelques minutes : toute la Côte entre deux est basse , avec une quantité prodigieuse de Bras de Rivieres & de Lacs qui se déchargent dans l'Amazone. La premiere de ces Rivieres , après le Fort de Pauxis , se nomme la Riviere des Trompettes , dont le cours est vers le Nord-Ouest , & qu'on a remonté plus de soixante lieues , jusqu'à une Cataracte assez considérable. Cette Riviere en reçoit trois autres , & vient se jetter dans des Lacs & des Marais , qu'elle traverse pour se rendre dans l'Amazone , par trois ou quatre embouchures assez éloignées les unes des autres.

À l'Ouest de cette Riviere , on trouve celle de Jamundas , dont le cours est fort étendu , & qui prend sa source dans des montagnes voisines de l'Equateur ; elle forme deux Lacs assez considérables , qu'on appelle les Lacs de Jamundas , sur le bord de l'un desquels il y a une Bourgade qui porte le même nom. Plus , à l'Ouest on trouve les Rivieres de Paraguises & Guatama , avec le Lac Mariparu. La Mission de S. Sebastien est au Nord de ce Lac ; on trouve ensuite la Mission de S. Laurent , située sur les bords de la Riviere de Guatama , à quinze lieues de l'Amazone ; on a établi une nouvelle Mission sur la même Riviere , à dix lieues au Nord de la précédente.

Vingt lieues à l'Ouest de la Bourgade de S. Laurent , on trouve celle de S. Pierre de Nolasque , qui est située sur les bords d'une Riviere qui se décharge

dans l'Amazone, par différentes branches. S. Pierre de Nolasque est à plus de vingt lieues au Nord-Nord-Est du Fort de Rio Negro. Six lieues au-dessous de S. Pierre, sur la même Riviere, il y a la Mission de S. Remond; & dix lieues plus bas, sur le bord d'un Lac formé par cette Riviere, la Mission de la Conception.

A dix lieues au Nord-Est du Fort de Rio Negro, on a établi une Bourgade d'Indiens & une Mission, sous le nom de Notre-Dame du Secours. Elle est placée sur le bord d'un Lac, formé par plusieurs petites Rivieres qui viennent du Nord; ce Lac se décharge dans l'Amazone, par un Bras de Riviere qui a six à sept lieues de longueur, & devant lequel il y a plusieurs petites Isles qui partagent le lit du Fleuve. Il faut voir sur la Carte ci-jointe la situation de ces Missions, les Lacs & les Rivieres dont on vient de parler. Toutes ces Missions Portugaises sont desservies par des Religieux du Mont Carmel.

Le Fort Portugais de Rio Negro est bâti sur le bord Septentrional de cette Riviere, deux lieues en dedans, à l'endroit le plus étroit que M. de la Condamine mesura de douze cens trois toises, & où il observa trois degrés neuf minutes de latitude. C'est le dernier établissement des Portugais qu'on rencontre du côté du Nord, en remontant la Riviere des Amazones.

Rio Negro, ou la Riviere Noire est fréquentée par les Portugais depuis long-tems, & ils y font un grand commerce d'Esclaves. Il y a continuellement un détachement de la Garnison du Para campé sur

Rio Negro

les bords , pour tenir en respect les Nations Indiennes qui les habitent , & pour favoriser le commerce des Esclaves dans les limites prescrites par les Loix de Portugal ; & tous les ans ce camp volant , à qui on donne le nom de troupe du rachapt , pénètre plus avant dans les terres.

La Riviere Noire a un cours extrêmement étendu ; & sa jonction avec l'Orenoque est constatée aujourd'hui de façon à ne laisser aucun doute. M. de la Condamine a éclairci ce point de Géographie avec beaucoup de sagacité ; M. Danville , dans sa Carte de l'Amérique , en a fait usage ; & je les ai suivi dans la petite Carte de la Guyane, que j'ai mise au commencement de cet Ouvrage.

Le cours de Rio Negro n'est pas Nord & Sud , comme M. Delisle l'a marqué dans sa dernière Carte de l'Amérique , semblable en cela à celle du Pere Fritz ; elle vient au contraire de l'Ouest courant presque à l'Est-Sud-Est : & lorsqu'on est à son embouchure , elle paroît Est & Ouest , & entre si parallèlement dans l'Amazone , que , sans la transparence de ses eaux , on la prendroit pour un Bras de ce Fleuve , séparé par une Isle.

En remontant la Riviere Noire , environ vingt-cinq lieues au-dessus de son embouchure , on trouve une Riviere considérable qui s'y décharge par trois branches , éloignées de six lieues l'une de l'autre ; mais la première branche est la plus considérable , & le vrai lit de cette Riviere , que les Portugais nomment Rio Branco , ou Riviere Blanche , à laquelle les Hollandois donnent le nom de *Parima* , dont le cours est

presque Nord & Sud, & les sources vers les trois degrés de latitude Septentrionale. A un degré de la ligne elle reçoit la Riviere de Tacutu, qui vient de l'Est, & par où l'on va trouver la Riviere d'Essequébé, comme on l'a vu ci-devant page 107, en parlant de la Guyane Hollandoise. Ces connoissances sont dûes à un Voyageur hardi, qui en 1740 remonta la Riviere d'Essequébé, pour la recherche du prétendu Lac de Parime, de l'existence duquel on a bien de la peine à se désabuser, & qui, après avoir traversé des Lacs & de vastes campagnes désertes, tantôt traînant, tantôt portant son canot, avec des peines & des fatigues incroyables, sans avoir rien trouvé de ce qu'il cherchoit, parvint enfin à une Riviere qui coule au Sud, & par laquelle il descendit dans Rio Negro.

Les Portugais ont remonté la Riviere Noire plus de cent lieues au-dessus de son embouchure, & jusqu'au-delà d'une Cataracte assez considérable. Toute la partie connue de cette Riviere est peuplée de Missions Portugaises à dix ou douze lieues les unes des autres, où l'on a rassemblé le plus qu'on a pû d'Indiens. En remontant la Riviere Noire pendant des quinze & vingt journées, on la trouve encore plus large que son embouchure, à cause du grand nombre d'Isles & de Lacs qu'elle forme. Dans tout cet intervalle, le terrain sur ses bords est élevé, & n'est jamais inondé. Le bois y est moins fouré, & c'est un Pays tout différent des bords de l'Amazone.

Depuis la premiere Cataracte de la Riviere Noire jusqu'à l'Orenoque, son cours n'est pas bien connu, cependant en 1744 les Portugais du Camp volant

de la Riviere Noire ont rencontré le Supérieur des Jésuites des Missions Espagnoles du bord de l'Orenoque, avec lequel ces Portugais sont revenus par le même chemin, & sans débarquer jusqu'à leur Camp de la Riviere Noire, qui fait, comme on le voit, la communication de l'Orenoque avec l'Amazone.

Voilà ce que j'ai pû rassembler de plus exact sur cette partie de la Guyane où les Portugais sont établis. A l'égard du climat des productions du Pays & des mœurs & coutumes des Nations Sauvages qui l'habitent, je ne puis rien ajouter à ce que j'ai dit sur tous ces articles précédens, en parlant de la Guyane Espagnole & de la Guyane Françoisse, auxquels je me contente de renvoyer.



C H A P I T R E V.

DESCRIPTION GEOGRAPHIQUE DE LA GUIANE,

Avec les noms des Nations Indiennes, suivant ce qu'en ont écrit les premiers Navigateurs.

IL est impossible que les premières connoissances que l'on prend d'un vaste Pays, soient exactes & suffisamment détaillées ; quelques attentions & quelque intelligence que l'on puisse supposer dans ceux qui en entreprennent la découverte, ils ne peuvent ni tout voir, ni tout connoître ; mille choses se dérobent à leurs recherches, d'autres ne se découvrent qu'avec le tems, & ce n'est que par des observations réitérées & suivies de proche en proche qu'on peut parvenir à des connoissances tant soit peu exactes. Il n'est donc pas étonnant que la Guyane ne soit pas encore bien connue, quoiqu'il y ait plus de deux cens ans que les Européens, & sur-tout les François, la fréquentent. Aucuns des anciens Navigateurs ne l'ont décrite. La seule Relation ancienne qu'on en ait est celle du Capitaine Keymis, Anglois, qui y fit un voyage en 1596, en rangeant les Côtes depuis le Cap du Nord jusqu'à l'Orenoque. J'ai cru devoir joindre ici cette Relation pour la comparer avec la Description Géographique que je viens de donner de la Guyane sur des Mémoires plus récents & plus détaillés.

Keymis partit d'Angleterre le 26 Janvier 1596, Voyage de Keymis.

arriva le 3 Février aux Canaries, d'où il fit voile pour reconnoître les Isles du Cap verd. Ensuite il fit route au Sud-Ouest-quart-d'Ouest, & vint aborder au Continent de l'Amérique, à l'embouchure de l'*Arrowaria*, grande Riviere, qu'il dit par un degré quarante minutes de latitude, devant laquelle il mouilla: mais n'ayant pas trouvé d'habitans à la Côte, il continua sa route le long de la Côte en la rangeant à vue. Il vit plusieurs Rivieres, & vint mouiller devant celle de *Wiapoko* (Oyapoquo), il y entra avec un bot (petit Bâtiment tirant peu d'eau), trouva vingt ou trente cabanes inhabitées, & y passa la nuit; continuant sa route, il passa *Wanari* sans y mouiller, parceque l'entrée est un fond de roches, & qu'il y a peu de profondeur. Il entra dans la Riviere de *Caperwaka* (c'est Aprouak), & il y fit quarante milles sans y voir aucun habitant; mais il trouva près d'une montagne quantité de bois de Brésil, dont il chargea son Bot. De la Riviere de *Caperwaka* il fit route vers *CaWe* (la Riviere de Caux), il rencontra un canot avec deux Indiens, qui, du premier abord, s'enfuirent; mais, les ayant rassurés, ils le menerent à leur *Cacique* (Chef de la Nation ou du Village). Ces Indiens étoient de la Nation des *Jaos*, chassés de Moruga, Riviere voisine de l'Orenoco, par les Espagnols. Ce Cacique lui donna un vieux Pilote pour le conduire à l'Orenoco. Il essuya un orage qui pensa faire périr son Bot, & l'obligea de jeter tout le bois de Brésil dont il l'avoit chargé; ce Pilote lui dit que ces orages sont ordinaires autour de l'Isle d'*Oneario*, qui est à

fix lieues de la Riviere de Caperwaka (c'est sans doute le Connétable). Les Indiens croient que les mauvais esprits y habitent, & que ce sont eux qui excitent ces orages. Le tems auquel la navigation est moins mauvaise dans ce parage, c'est à notre solstice d'hiver, le vent qui regne le plus fréquemment à cette Côte, c'est le Nord, mais qui tient un peu de l'Est; quand le soleil est en deçà de la ligne, il est assez souvent au Sud, principalement pendant la nuit.

Les *Jaos* ont la coutume bizarre de se faire des balafres au visage & sur le corps; ils prennent pour cela une des dents d'un petit animal semblable à un rat, & s'en marquent le visage, à-peu-près de la façon qu'un Graveur conduit son burin sur le cuivre.

Les *Sebaios* habitent dans l'Isle de *Gowateri*. On trouve dans la Baie du côté de l'Ouest de fort bonnes rades sous de petites Isles, & beaucoup de poissons, d'oiseaux, de fruits & de gibier, sur-tout à l'endroit où la *Caiane* se jette dans la Mer; on ne trouve point de meilleur port en toute la Côte. Au-delà des montagnes on trouve beaucoup de bois de Brésil, de coton, de poivre, d'herbe à soie, d'arbres qui produisent le baume: il y a beaucoup de racines de *Wiapassa*, dont le goût approche de celui de Gingembre, & qui sont excellentes contre les maux de tête & le cours de ventre. Toutes les Rivieres de cette Côte, & celles des environs de l'Oronoco, viennent des Vallées de la Guyane; on en verra les noms à la fin de cette Relation. Celle d'Amana est une des plus rapides, & peut porter à son embouchure des

vaiffeaux chargés. Les habitans devers l'Est ne vont pas au-delà de Berbiche pour faire leurs traites ; on recueille beaucoup de miel au-dessus de *Curitini*. Les Espagnols n'ont pas été au-delà d'*Essequébé*. Les Naturels des environs appellent cette Riviere la sœur de l'Oronoco, parcequ'elle est fort grande, & qu'il y a plusieurs Isles à son embouchure ; ils la remontent en vingt-quatre jours ; après cela ils portent leurs provisions ; au retour ils vont reprendre leurs canots pour les porter vers le Lac que les Jaos nomment *Rapanawini*, & les Canibales, *Parime* ; les Naturels du Pays disent que ce Lac est si grand, qu'il ne differe aucunement de la Mer, c'est là qu'est Manoa.

Le 6 d'Avril il vint mouiller à l'embouchure de l'Oronoco par les dix brasses d'eau, après avoir employé vingt-trois jours à reconnoître les Côtes. Le jour suivant deux canots lui apporterent des provisions ; ces deux canots étoient commandés par deux Caciques ennemis des Espagnols. Un de ces Caciques lui apprit que le Pays où le *Maccureguari* est situé s'appelle *Muchikori*. Cette ville de *Maccureguari* est la premiere de la Guyane ; elle est dans une belle vallée, près de hautes montagnes qui s'étendent au Nord-Ouest ; il y a six lieues de Carapana à cette ville, & Manoa est à six journées plus loin. Ils prennent la route de *Irawakeris*, le long de la riviere d'*Amacur*, cette route étant plus commode, bien qu'elle ne soit pas la plus courte : car celle de Carapana est plus difficile à cause des montagnes. Les *Cassanares* ; peuple habillé, habitent aux environs des lieux où l'Oronoco prend son nom, &

s'étendent fort avant dans le Pays ; leurs limites vont jusqu'au Lac de Parime. Le Marewino traverse les terres, & se jette dans l'Oronoco. Manoa est à vingt journées de l'embouchure de Wiapoko, à seize de Barima, à treize d'Amacur, & à dix d'Aratori. La meilleure route pour aller à Manoa, n'est pas Mac-cureguari, à cause des mauvais chemins qu'on y trouve. Keymis dit que ces détails sont les propres termes des deux Caciques, qui parloient le même langage que son Interprète. Enfin après avoir remonté quelques journées dans l'Oronoco, sans avoir fait aucune découverte avantageuse, Keymis fit route pour retourner en Angleterre.

Il est aisé de voir que la Géographie ne peut pas tirer de grandes lumieres d'une pareille Relation : cependant ce Navigateur ajoute : » Ma Relation seroit » imparfaite si je ne donnois ici en abrégé l'état des » Peuples & des Pays de la Guyane, ou des envi- » rons, que j'ai visités dans ce voyage «.

*Noms des Rivieres de la Guyane, & des Nations
Indiennes qui habitent ces Pays, suivant la Re-
lation Angloise du Capitaine Keymis.*

Arrowari, grande Riviere, aux environs de laquelle habitent les Arwaes, Pararwaes, Caribes.

Iwaricopo, grande Riviere, où sont les Marpurwanas & les Jaos.

Maipari, grande Riviere, où sont les Arricari.

Caipurog, grande Riviere, où sont les Aricurri.

Arcou, grande Riviere, où sont les Marouwanas.

Wiapoco, grande Riviere, où sont les Coonoracki,
Wacacoa & Waricao.

Wanari.

Capurwak, grande & belle Riviere, où sont les
Caribes.

Cawo, grande Riviere, où sont les Jaos.

Wia, grande Riviere, où sont les Maworias.

Cayane, grande Riviere, où sont les Wiacas.

Gowateria, Ile où sont les Sebaios.

Macuria, où sont les Piraos.

Cawroora.

Mamanuri, où sont les Ipaios.

Curari, où sont les Sebaios.

Curassumini, les mêmes.

Cunanama, où sont les Jaos & les Arwacas.

Vracco.

Moraga.

Mawarpari. Les Arwacas habitent aux environs
de ces trois Rivières.

Amana, grande Riviere, où sont les Caribes.

Capaleppo.

Marawinis, où sont les Paracossos.

Owcowi.

Wiawiami.

Aramatapo.

Wiapo.

Macurama.

Vracco.

Carapi.

Charimawini, où sont les Curupinis.

Eurowoto, où sont les Apotomos.

Pawro , où font les Arwacas.

Surinam , où font les Caribes.

Shuruma , les mêmes.

Cupana , où font les Arwacos.

Wioma.

Caswini , où font les Nequeris.

Ivana.

Curitimi , grande Riviere , où font les Charibinis
& les Arwacas.

Winiwari , où font les Parawinis.

Berbiche , où font les Arwacas.

Lemerare , où font les Waccawaios.

Isfequebé , très grande Riviere , où font les Jars ;
les Sebaios & les Arwacas.

Matooroni , où font les Caribes.

Coovrini , où font les Maripis.

Chipanama , où font les Wacowaios.

Arawana , où font les Irawaqueris.

Pauraoma , où font les Jars , les Panipis & autres.

Aripacoto.

Eawini.

Manutiwini.

Moruga , grande Riviere , où font les Jaos.

Piara , où font les Arwacas.

Chaimeragoro.

Waini , grande Riviere , où font les Caribes.

Barima , grande Riviere , où font les Caribes &
les Arwacas.

Caitooma.

Awoca , grande Riviere.

Aratori , grande Riviere.

Cawrooma , grande Riviere.

Oronoco , Fleuve qui a son embouchure dans les Isles de Maipar , Iracupono , Owarecupa & Warucana.

Les Arwacos sont ennemis des Jaos , ils ont quantité de pierres vertes & blanches , dont ils se servent pour commercer. Ils parlent la même langue que les Tinnitivas ; ainsi que les Arricaris , qui ont aussi beaucoup de ces pierres. C'est aux environs de Iwaripoco , que Vincent Pinzon trouva quantité d'Emeraudes. À l'égard du Maipari , du Caiparog & de l'Arcoa , Je crois (dit Keymis) , que ce sont des branches du grand Fleuve des Amazones. Les premières Montagnes qu'on voit , étant à la hauteur de Wiapoko , sont du côté de l'Isle de la riviere. Il faut aux Indiens de ce quartier vingt journées de Canot pour naviger depuis l'embouchure de la Riviere , jusqu'au Lac , où est Manva. Cette Riviere a diverses Cataractes.

La Riviere de Wia se jette dans la Mer , avec beaucoup de violence ; on trouve sur les bords de cette Riviere beaucoup de bois de Brésil.

Les Indiens des environs de Mammanuri sont en petit nombre , mais fort cruels , & mangent ceux qu'ils prennent à la guerre , c'est pour cela qu'ils n'emploient pas le poison dans les combats , au lieu que la plupart de leurs voisins se servent à la guerre de fleches trempées dans le suc d'une herbe nommée Wapoto.

Des Indiens de la Guyane occupent les environs du Capaleppo & du Curitimi , Rivières qui viennent des Vallées voisines de la source de l'Amazone,

L'Uracco, de même qu'une grande partie de ces Rivières, n'est pas également navigable dans tout son cours, à cause des rochers qu'on rencontre : de l'embouchure de cette Rivière à sa source, où les Indiens de la Guyane ont divers Villages, il y a dix journées de navigation ; les bords de la Rivière & toute la Côte ont beaucoup de miel, de baume & de bois de Brésil ; on y trouve aussi du coton & de l'herbe à foie. Les hamaks des Indiens de ce quartier-là sont travaillés avec beaucoup d'industrie.

Il est inutile de suivre davantage la Relation de Keymis, ce que j'en ai rapporté suffit pour faire connoître qu'elle n'offre rien de précis ni de satisfaisant sur ces vastes Pays, & qu'il n'est pas possible de s'en servir pour la construction des Cartes, à peine y reconnoît-on, dans le nom des Rivières, celui qu'elles portent aujourd'hui.

La Relation du Voyage que le Chevalier Walter Raleigh fit dans la Guyane en 1595, ne mérite pas plus de considération ; les détails dont elle est chargée ne peuvent soutenir ni l'examen ni la critique de gens instruits, ainsi j'ai cru qu'il étoit inutile de l'insérer ici.



T R O I S I E M E P A R T I E ,
 R E M A R Q U E S
 P O U R L A N A V I G A T I O N
 D E S C O S T E S D E L A G U I A N E .

C H A P I T R E P R E M I E R .

*Situation des Terres aux environs du Cap de Nord ;
 & les Marées qu'on y trouve.*

ENTRE la Terre ferme & le Cap de Nord , il y a un espace de dix lieues qui est rempli d'Isles de différentes grandeurs , basses & noyées , qui sont fort près les unes des autres ; elles sont peu connues , & entierement inhabitées. Les vaisseaux ne doivent pas en approcher plus près de trois lieues : la Mer y est dangereuse , sur-tout dans les grandes marées de la pleine & de la nouvelle Lune ; on assure qu'il s'y forme des lames qui sont hautes de vingt pieds , & qu'il y en a trois de la même force , contre la violence desquelles les Navires ne résisteroient pas , & qui les jetteroient sur des bancs de sable & de vase qui s'étendent au large de ces Isles , à plus d'une grande lieue ; mais les Barques & Canots qui viennent de la Riviere des Amazones pour se rendre à Cayenne , les peuvent ranger , parceque , tirant peu d'eau , les
 bancs

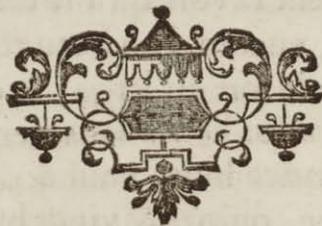
bancs de vase ne les empêchent pas d'approcher la terre, & de se retirer dans de petites Ances, où elles sont à l'abri de ces terribles coups de Mer. Les Portugais de Macapa & les Indiens appellent cette Marée la Pororoca, & les François de Cayenne la nomment la Barre; M. de la Condamine en 1744, allant de Macapa à Cayenne, embarqué dans un grand Canot conduit par des Indiens Portugais, après avoir doublé le Cap de Nord, échoua sur un de ces bancs de vase, dont la Côte est bordée, & la Mer en baissant se retira fort loin, & laissa le Canot enchassé dans une vase assez dure; & comme c'étoit le jour du dernier quartier & des plus petites marées, il resta à sec pendant sept jours, c'étoit au mois de Février; mais les marées de la Lune suivante, le commencement de cette même barre si redoutée, remit le Canot à flot, mais ce ne fut pas sans danger, l'ayant enlevé & l'ayant fait labourer dans la vase avec une rapidité étonnante.

Voici ce que ce savant Académicien dit de ce phénomène singulier: Entre Macapa & le Cap de Nord, dans l'endroit où le grand Canal du Fleuve (la Riviere des Amazones) se trouve resserré par les Isles, & sur-tout vis-à-vis de la grande embouchure de la Riviere d'Arawary, qui entre dans l'Amazone, du côté du Nord; le flux de la Mer offre un phénomène singulier. Pendant les trois jours les plus voisins des pleines & des nouvelles Lunes, tems des plus hautes marées, la Mer, au lieu d'employer près de six heures à monter, parvient en une ou deux minutes à sa plus grande hauteur; on juge bien que

cela ne peut se passer tranquillement. On entend d'une ou deux lieues de distance un bruit effrayant, qui annonce la Pororoca; à mesure que ce terrible flot approche, le bruit augmente, & bientôt on voit un promontoire d'eau de douze à quinze pieds de haut, puis un autre, puis un troisième, & quelquefois un quatrième, qui se suivent de très près, & qui occupent presque toute la largeur du Canal. Cette lame avance avec une rapidité prodigieuse, brise & rase en courant tout ce qui lui résiste; on voit en quelques endroits de grands terrains emportés par la Pororoca, de très gros arbres déracinés, des ravages de toute espèce; par-tout où elle passe le rivage est net, comme s'il eut été balayé avec soin; les Canots, les Pirogues, les Barques même n'ont d'autre moyen de se garantir de la fureur de cette Barre, qu'en mouillant dans un endroit où il y a beaucoup de fond. M. de la Condamine ajoute que, sans entrer dans un plus grand détail du fait, ni de son explication, il ne fera qu'en indiquer les causes, en disant qu'après l'avoir examinée avec attention en divers endroits, il a toujours remarqué que cela n'arrivoit que lorsque le flot montant, & engagé dans un Canal étroit, rencontroit en son chemin un banc de sable, ou un haut fond qui lui faisoit obstacle; que c'étoit là & non ailleurs que commençoit ce mouvement impétueux & irrégulier des eaux; & qu'il cessoit un peu au-delà du banc, quand le Canal redevenoit profond, ou s'élargissoit considérablement. On dit qu'il arrive quelque chose d'assez semblable aux Isles Orcades au Nord de l'Ecosse, & à l'entrée de la

Garonne aux environs de Bordeaux, où l'on appelle cet effet des marées le Mascaret.

Entre les Isles qui forment le Cap de Nord & la Terre ferme, il y a un enfoncement ou baie, dont le fond est l'entrée d'un Canal qui s'étend vers le Sud, & qui communique avec la Riviere d'Arawary. Cette entrée & le Canal sont barrés par les sables, de façon que les Canots même n'y peuvent pas passer, ce qui est bien différent de ce qu'on trouve dans le flambeau de la Mer de Vankeulen, qui marque dans ce passage huit & neuf brasses d'eau. Ce n'est pas la seule erreur où ce flambeau peut jetter le Navigateur dans ces parages; car il donne pour la vue de ces terres des pointes de montagnes hautes & élevées, séparées les unes des autres d'une façon particuliere; au lieu que ce sont des terres basses & noyées, couvertes de mangliers à perte de vue, & qu'on ne peut appercevoir du haut des mâts que d'environ cinq lieues.



C H A P I T R E I I.

*REMARQUES SUR LES ATTERAGES AUX CÔTES
DE LA GUIANE POUR ALLER A CAYENNE.*

LES CÔTES de la Terre-Ferme, depuis les Isles du Cap de Nord jusqu'au Cap Cassipoure, gissent Nord-quart de Nord-Ouest & Sud-quart de Sud-Est, suivant quelques Navigateurs; & suivant d'autres Sud-Est & Nord-Ouest. Cette variété peut venir des Boussoles, ou du peu d'exactitude des Observateurs. Les Terres en sont basses, toutes couvertes d'arbres, sans aucune marque particulière pour servir à leur reconnoissance, que la petite Montagne des Mayès, qui est située par les trois degrés quinze minutes de latitude. Cette Montagne est une espèce de plate-forme, Isolée & couverte d'arbres; lorsqu'on veut aller à Cayenne il est fort bon d'en prendre connoissance, pour assurer sa Navigation; parcequ'on n'est pas plus au vent qu'il ne faut; on ne peut la voir qu'à la distance de cinq à six lieues au plus, encore d'un beau tems. Mais toute la Côte porte sonde fort au large, & on peut l'approcher à trois ou quatre lieues sans rien craindre. On trouve à cette distance huit, neuf & dix brasses d'eau; à dix lieues, douze, quinze & vingt brasses; à quinze & vingt lieues, vingt-cinq, vingt-sept, vingt-huit & trente brasses d'eau, fond de vase & de sable fin de différentes couleurs. Plusieurs Navigateurs atterent plus Sud & viennent chercher la sonde, à vingt ou

trente lieues au Nord-Est du Cap de Nord ; on trouve en cet endroit quarante & cinquante brasses ; ensuite on range la Côte des Mayès , à trois & quatre lieues de distance , en se réglant sur les sondes , pour ne point trop approcher de la terre .

Il est à propos , pour plus de sûreté , lorsqu'on navige à la vue de cette Côte , de mouiller tous les soirs , d'autant que l'on pourroit être entraîné par les courans vers la Côte , & échouer sur les fonds bas , qu'elle pousse deux lieues au large , & sur lesquels il y a très-peu d'eau . Ces courans portent vers le Nord-Nord-Ouest , jusqu'à ce qu'on est passé le Cap d'Orange , alors ils se renvoient à l'Ouest-Nord-Ouest .

L'Etablissement des Marées à la Côte des Mayès , est de six heures ; le Flot porte à l'Ouest-Nord-Ouest , à faire deux lieues tiers de lieues par heure , & le jusant porte au Nord-Est à faire une lieue par heure . La Mer monte de douze à quinze pieds . Quoique ces Remarques soient tirées du Journal d'un habile Navigateur , cependant l'examen d'un grand nombre de Journaux * de Navigation , font connoître que cette direction des Courans & des Marées n'est pas également constante .

* *Journaux de Navigation des Vaisseaux du Roi , qui sont au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine . Voyage de France à Cayenne .*

Le Lud Low , 1715.
Le Paon , 1720.
Le Paon , 1721.
L'Eléphant , 1722.
Le Dromadaire , 1724.
Le Porte-Faix , 1725.
Le Porte-Faix , 1726.
Le Dromadaire , 1727.
Le Paon , 1728.
La Gironde , 1729.

La Gironde , 1730.
Le Dromadaire , 1731.
La Charante , 1732.
La Charante , 1734.
La Gironde , 1735.
La Charante , 1736.
La Charante , 1737.
La Gironde , 1738.
La Gironde , 1739.

La Gironde , 1740.
La Somme , 1741.
Le Canada , 1743.
La Seine , 1751.
Le Parham , 1752.
La Chevre , 1753.
La Chevre , 1754.
Le Parham , 1755.
L'anemone , 1756.

On trouve dans le Journal de Navigation de la Flûte du Roi, le Parham, en 1752, qu'étant au large du Cap Cassipoure, mouillé par les sept brasses & demie d'eau, le tems beau & calme plat. Il a remarqué au commencement du flot, que les courans ont porté environ deux heures au Sud-Ouest, après quoi à l'Ouest autant de tems, & sur la fin du flot, c'est-à-dire, aux deux tiers de flot, à l'Ouest-Nord-Ouest. Et au commencement du Jusan ils ont porté au Nord-Est environ deux heures, & deux heures au Nord, & sur la fin environ deux heures au Nord-Ouest & à l'Est-Nord-Ouest, à faire demi-lieue & deux tiers de lieue par heure l'un & l'autre; de sorte qu'à bien examiner tous ces courans, ils portent autant de flot que de jusan, plus de la moitié, même les deux tiers de tems, du Nord-Ouest à l'Ouest: ce qui fait que, si l'on reste à la voile, on doit donner une demi-lieue ou deux tiers de lieue par heure plus que l'estime.

Le même Navigateur a encore observé, étant dans le même mouillage, que la Mer avoit monté d'environ huit pieds à huit pieds & demi, la Lune ayant quatre jours, & c'étoit au mois de Mai 1752.

Le Vaisseau du Roi le Ludlow en 1715, a remarqué que le long de la Côte, depuis le Cap de Nord jusqu'à Cayenne, le flot porte au Sud-Sud-Ouest, & le jusan au Nord-Nord-Est, ce qui ne s'accorde pas trop avec les remarques précédentes.

On trouve quelquefois dans ces parages des lits de marées d'une violence extrême & difficiles à comprendre. La Corvette du Roi l'Anemone, en 1755,

se trouva dans un de ces lits de marées, dont les flots formoient par intervalle des tourbillons affreux ; la Mer en devenoit tout de suite enflée, & pour lors, quoiqu'il eut du vent à faire quatre & cinq milles par heure, ces fils de marées empêchoient même de gouverner : de plus, le Navire se trouvant balotté entre deux lames très fortes, tous les mâts étoient en danger de tomber par les secouffes violentes. Il est bon de remarquer qu'on ne trouve ces sortes de marées que quand on approche trop de la Riviere des Amazones ; & lorsqu'on vient atterrer plus Nord, on y est moins exposé.

Le Mont Mayé est par la latitude trois degrés cinq à six minutes au plus.

Du Mont Mayé au Cap Cassipoure, on compte dix-huit à dix-neuf lieues au Nord-Nord-Ouest, quelques degrés Nord.



C H A P I T R E I I I .
 REMARQUES POUR LA NAVIGATION
 DEPUIS LE CAP CASSIPOURE
 JUSQU'AU MOUILLAGE DE CAYENNE.

A R T I C L E P R E M I E R .

C A P C A S S I P O U R E E T C A P D' O R A N G E ,
 G R A N D E T P E T I T C O N N E T A B L E .

LE Cap Cassipoure, que quelques-uns nomment Cachipour, est situé par la latitude quatre degrés dix à douze minutes Nord, & par la longitude de cinquante-trois degrés trente-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris. Proche de ce Cap il y a un banc de vase qui s'étend l'espace de cinq à six lieues au large, sur lequel on ne trouve que quatre à cinq brasses d'eau de basse Mer, sa traverse du Nord au Sud est d'environ quatre lieues; ainsi les vaisseaux qui viennent du Sud pour reconnoître ce Cap ne doivent pas en approcher plus près de cinq à six lieues. Lorsqu'on a passé ce banc, le Cap d'Orange reste à l'Ouest-quart-Nord-Ouest six à sept lieues, & quoiqu'on ait peine à le bien distinguer à une si grande distance; on le connoît cependant parceque l'eau augmente, & qu'en continuant la route du Nord, on tombe de cinq à dix brasses d'eau en moins d'un quart de lieue de chemin, & encore plus si l'on con-
 tinuoit

tinuoit cette même route du Nord ; mais lorsque l'on se trouve par neuf & dix brasses d'eau, il ne faut pas cesser de porter au large, & mettre le Cap à l'Ouest-Nord-Ouest, & à l'Ouest, s'il le faut, pour s'entretenir par cette même quantité d'eau.

Il est bon d'observer, lorsqu'on se trouve sur les sommes du Cap Cassipoure par les cinq brasses, de ne point s'amuser à continuer sa route sur ce peu d'eau, il faut mettre le Cap au Nord, & Nord-quart-Nord-Est, jusqu'à ce que l'on trouve sept brasses, on perd pour lors la terre de vue de dessus le Pont, étant fort basse : peu après on prend du Nord, du Nord-Nord-Ouest, & Nord-Ouest, en s'entretenant toujours par six & sept brasses d'eau ; ces routes vous rapprochent insensiblement de terre, & vous font arriver par les huit & neuf brasses d'eau, en cottoyant le Cap d'Orange à la distance de deux ou trois lieues.

En approchant du Cap d'Orange, on découvre par-dessus le bout qui fait l'entrée de la Riviere d'Oyapoko, plusieurs montagnes. Ce Cap se connoît encore mieux par une pointe coupée du côté de la Mer, qui est plus élevée que la terre du Sud-Est dudit Cap ; & par plusieurs pointes de montagnes assez hautes, qui paroissent séparées les unes des autres, d'autant plus remarquables que ce sont les premières hautes terres que l'on découvre venant du Cap de Nord.

Lorsqu'on a reconnu le Cap d'Orange, on fait route pour le Connetable, qui est à dix-huit lieues à l'Ouest-Nord-Ouest, en s'entretenant toujours par huit & neuf brasses d'eau. Il y a deux Rochers ou

Ilots qui portent le nom de Grand & Petit Connetable ; le grand est un Rocher fort élevé & fort sain , autour duquel on trouve trois brasses d'eau fond de vase ; le petit Connetable est une Roche beaucoup plus petite , située Est-Nord-Est & Ouest-Sud-Ouest avec le grand à la distance de deux tiers de lieue ; on passe entre les deux par les huit & neuf brasses d'eau , rangeant le grand à deux portées de fusil , laissant le petit à bas-bord.

Il y a un banc de roches au Nord-Nord-Ouest du grand Connetable , les uns le mettent à trois quarts de lieue de distance , les autres à une lieue & une lieue & demie ; cette incertitude de la distance de ce banc au Connetable fait qu'il est bien plus sûr de passer entre les deux ; mais ayant fait plusieurs recherches pour tâcher de fixer la position de ce danger , j'ai trouvé dans le Journal de la Navigation du Vaisseau du Roi la Gironde , allant à Cayenne en 1738 , qu'après avoir passé entre le grand & le petit Connetable , laissant le grand à tribord , à trois ou quatre longueurs de cable , par huit brasses d'eau , fond de vase , il mit le Cap au Nord-Ouest-quart-d'Ouest pour aller aux Illets de Remire ; peu de tems après il vit des brisans qui marquoient des roches : les ayant relevés , ils lui restoient au Nord-quart-de-Nord-Ouest à environ une lieue , & en même tems le grand Connetable restoit à l'Est quart de Sud-Est , à trois quarts de lieue ; & le petit Connetable au Sud-quart-de Sud-Est , trois quarts de lieue. Ces Roches , où paroissent les brisans , gissent Nord quart-Nord-Ouest & Sud quart-Sud-Est du petit Connetable ,

à une lieue & un quart de distance, & avec le grand une lieue un tiers Sud-Est-quart-Sud & Nord-Ouest-quart-Nord. Ces Roches peuvent s'étendre jusqu'à cinq longueurs de cable aux quatre à cinq cens toises Sud-Est & Nord-Ouest. Il s'élevoit dessus trois à quatre coups de Mer à la fois assez fréquemment, & l'on n'estima pas qu'il pût y avoir dessus plus d'une brasses & demie à deux brasses d'eau.

Du grand Connetable on fait le Nord-Ouest-quart-d'Ouest pour passer au large des Islets de Remire, qui en sont à environ six lieues; l'eau diminue dans cette route, & l'on ne trouve que six brasses d'eau jusqu'à l'Islet le Malingre, où l'on mouille au Nord-Nord-Est de lui, à la distance de deux tiers de lieue, par vingt-deux à vingt-trois pieds à la pleine Mer, & à Mer basse par dix-huit pieds d'eau fond de vase.

ARTICLE SECOND.

ISLETS DE REMIRE.

LES petites Isles, que l'on nomme les Islets de Remire, sont éloignés de la Côte de Cayenne d'une lieue & une lieue & demie au plus: ils sont au nombre de cinq, savoir le Malingre ou l'Enfant, le Pere, la Mere & les deux Filles, que quelques-uns nomment les deux Mamelles: ces deux Islets, qui sont fort petits, ne sont que deux Rochers secs & stériles, fort près l'un de l'autre; ils sont situés à un quart de lieue à l'Est-Sud-Est du gros Islet, qu'on appelle la

Mere. Le Pere est le plus grand ; il est situé à l'Est Nord-Est du Mont-Joly , à une lieue & un quart de distance. Il peut avoir demi-quart de lieue de longueur Est-Sud-Est & Ouest-Nord-Ouest. Le Malingre est fort petit , situé à une lieue à l'Est-Nord-Est de la montagne de Romontabo , & à une lieue un tiers du Pere. Ces Islets sont fort sains , on en passe au large , & les rangeant à une lieue de distance , & même plus près sans aucun danger , on ne trouve pas moins de cinq & six brasses d'eau. Il ne faut pas cependant ranger de trop près l'Islet le pere , parcequ'il a dans sa partie du Nord un bas fond ou banc de vase , qui s'avance un quart de lieue au large. Les Barques peuvent passer entre la terre & ces Isles , on y trouve quinze pieds d'eau de basse Mer ; mais ce passage est dangereux , parcequ'il y a un banc de Roches qui couvre & découvre , situé presque à mi-canal entre la terre de Cayenne & les Islets le Pere & le Malingre. Ce banc est situé au Nord-Nord-Ouest du Mont-Joly , à la distance de trois quarts de lieue , & à l'Est cinq degrés Sud de la montagne de Romontabo , à un peu plus d'une grande lieue ; ce banc , qui n'est pas marqué sur les Cartes , a été relevé par un habile Pilote en 1701.

L'Islet le Malingre est fort peu élevé au-dessus de l'eau , & fort sain tout autour , à l'exception d'une bature qui est dans sa partie de l'Ouest qui court au Nord-Nord-Ouest de la longueur d'environ trois cens toises , dont la moitié découvre dans les grandes marées. Il ne faut pas s'en approcher , car on ne manqueroit pas de toucher dessus , même dans les plus hautes marées.

Sondé tout autour du Malingre, en s'approchant à la distance de cent toises, trouvé quinze à seize pieds d'eau de basse Mer, & comme la Mer monte de huit à neuf pieds, on y trouve vingt-quatre à vingt-cinq pieds de pleine Mer dans les grandes marées.

L'Enfant perdu est une autre petite Ile, située au Nord-Est-quart-d'Ouest du Malingre, à trois lieues de distance, & à deux lieues & demie au Nord-quart-Nord-Ouest de Cayenne.

Lorsqu'on veut entrer à Cayenne, on vient mouiller pour l'ordinaire entre le Malingre & l'Enfant perdu, pour attendre les marées propres pour entrer; le mouillage est fort bon entre ces deux Îlets, par les vingt ou vingt-cinq pieds d'eau de basse Mer, fond de vase. On mouille à l'Est-Nord-Est, au Nord-Est & au Nord du Malingre, à trois quarts de lieue de distance, par vingt ou vingt-deux pieds de basse Mer, fond de vase; la Mer y monte de sept à huit pieds. Beaucoup de Navigateurs viennent mouiller près de l'Enfant perdu, dans l'Est-Nord-Est & le Nord-Est de lui, à demi-lieue & trois quarts de lieue de distance, par les vingt ou vingt-cinq pieds d'eau de basse Mer, toujours fond de vase. Dans l'Est & dans le Sud-Est de cet Îlet, il n'y a que de seize à douze & dix pieds d'eau, même fond.

Dans l'Ouest de cet Îlet, à demi-lieue & trois quarts de lieue, on trouve dix-neuf & vingt pieds d'eau; mais si on s'approchoit de l'Îlet à deux ou trois cables, on ne trouve plus que huit pieds; quoique tout à terre au pied de l'Îlet, il y ait vingt-cinq pieds d'eau. La Flûte du Roi la Charente, en 1736,

Sondes près
l'Enfant perdu

fut, par ordre du Ministre de la Marine, sonder sous le vent de l'Enfant perdu, pour savoir si on pouvoit trouver une passe pour les vaisseaux qui seroient obligés de sortir de Cayenne des vents de Nord-Est-quart-d'Est, n'étant pas possible d'appareiller du vent de Nord-Est; mais il n'a pas trouvé plus d'eau sous le vent qu'au vent. Il est vrai qu'à un jet de pierre de l'Enfant perdu, il y a de l'eau suffisamment pour un vaisseau; mais si on s'en éloigne de la longueur de deux ou trois cables, il n'y a pas plus d'eau que sur la somme du vent, & même moins, & il seroit dangereux de passer aussi près de l'Enfant perdu, dans un endroit de courans aussi rapides, où un retour de marées peut faire perdre le gouvernement au Vaisseau & le faire acorer ce Rocher, ou aller échouer sur des vases qui n'en sont qu'à trois longueurs de cable, comme on vient de le dire. Il pourroit même se faire que ce Rocher auroit sous le vent à lui quelques roches écartées, qui ne sont connues de personne: les Vaisseaux marchands qui passent sous le vent, lorsqu'ils y sont contraints, ou qu'ils ne veulent pas se donner la peine de louvoyer, ne tirent que neuf à dix pieds d'eau; ainsi il convient mieux de passer au vent.



Riviere de Cayenne
30
25 Pieds d'eau

Riviere de Montsinery

Pointe de la Liberte

Paroisse de St Joseph

15 Pieds d'eau

la Roche Fontaine

Le Port

Ville de Cayenne

+ le Cheval blanc

la Roche Major
l'Anguille

la Roche Noire

Banc de Sable
et de Vase sur lequel
il ne reste qu'un pied et
demi d'eau de Basse Mer

Les Sammes de Cayenne

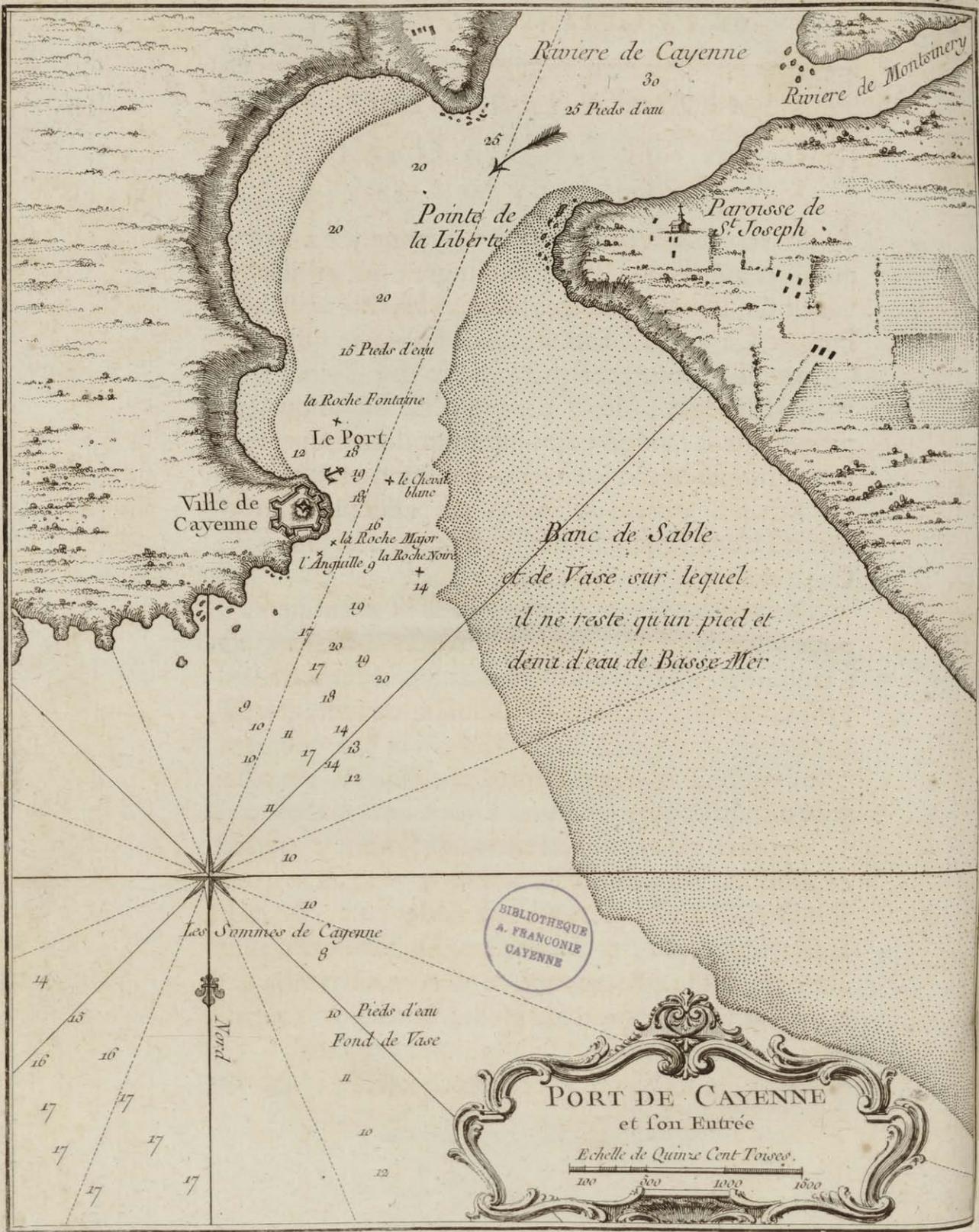
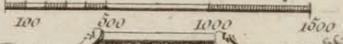
Nord

10 Pieds d'eau
Fond de Vase

BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE
CAYENNE

PORT DE CAYENNE
et son Entrée

Echelle de Quinze Cent Toises.



*ARTICLE TROISIEME.*REMARQUES POUR ENTRER DANS LE PORT DE
CAYENNE, ET Y MOUILLER.

LORSQU'ON veut entrer à Cayenne, on vient mouiller auprès de l'Islet le Malingre, qui est le plus Ouest des Isles de Remire, situé à l'Est-Nord-Est du Fort de Cayenne à deux lieues & demie de distance. On mouille pour l'ordinaire au Nord-Est & à l'Est-Nord-Est de cet Islet, par vingt-six ou vingt-sept pieds d'eau de haute Mer, la différence de six à sept pieds pour la basse Mer; c'est-là qu'on attend les Marées favorables & le plein de l'eau, pour passer sur les sommes ou hauts fonds de vase, qui couvrent l'entrée de Cayenne.

On peut aussi mouiller auprès de l'Enfant perdu, pour y attendre de même les marées; cet Islet est à trois lieues au Nord-Ouest-quard-Ouest du Malingre; on trouve au Nord-Est de lui, quatorze, quinze & seize pieds d'eau de basse Mer, à la distance d'un quart de lieue & d'une demie lieue; on est très bien paré dans ce mouillage, pour entrer à Cayenne.

Depuis cet Islet jusqu'à l'entrée du Port de Cayenne ce sont des hauts fonds d'une vase molle, sur lesquels il ne reste en quelques endroits à Mer basse que huit à dix pieds d'eau, & même sept. De sorte qu'il faut attendre que la Mer monte, & alors on ne trouve pas moins de treize & quatorze pieds d'eau dessus ces sommes à mi-flot.

Etant mouillé au Nord-Nord-Est de l'Islet de

Malingre pour entrer à Cayenne, il faut appareiller aux deux tiers du flot, qui est à une heure après midi, on met le Cap à l'Ouest jusqu'à avoir amené au Sud la petite Montagne qui est au fond de la Rade, nommée la Montagne de Matoury. Alors on peut se raliar à terre, & mettre le Cap au Sud-Ouest, à mesure que l'on approche de Cayenne pour passer sur les sommes, sur lesquels il n'y a que quatorze pieds & demi d'eau & vase de pleine Mer de Maline; autrefois la Mer montoit sur les sommes jusqu'à dix-huit pieds, il en restoit dix de basse Mer. Il y a lieu de croire que les vases & les terres que la Riviere de Cayenne entraîne dans le tems des grandes pluies, ont élevé avec le tems les sommes de quatre pieds. L'on commence à être sur les sommes, l'orsqu'en entrant on ferme le Mont-Joli par-derriere la terre, & l'on est sur le milieu par le travers de la Montagne du Pont. Lorsqu'on est passé le somme, on augmente d'eau de quatorze pieds & demi à dix-huit & vingt pieds d'eau & on n'en trouve pas moins jusques dans le Port. Au Nord-Nord-Ouest de la pointe du Fort il y a une Roche qu'on nomme la Roche Major, sur laquelle il reste huit pieds d'eau de basse Mer, de laquelle il faut se donner de garde, ce qui fait qu'il faut tenir l'Isle de Malingre par la pointe de la Montagne du Pont, & ne le point cacher jusqu'à ce qu'on ait amené le bâton du Pavillon du Fort, par une batterie de Canon qu'on appelle la batterie des Roches; ensuite on peut gouverner sur la Montagne de Matoury, jusqu'à avoir découvert l'Arbre le Fromager, qui est sur la porte du Port; alors on est au large de toutes les Roches, & on peut tenir le

le vent , le Cap au Sud-quart de Sud-Est , jusqu'à ce qu'on ait la Montagne du Pont par-dessus la batterie de Pont-Chartrain , où l'on peut mouiller son ancre de Jusan & en filant un cable & un quart on se trouve dans l'endroit de la Rade où il y a le plus d'eau. Il reste dix-sept pieds d'eau aux grandes marées de basse Mer & ving-six à la pleine Mer. On affourche Nord & Sud comme le courant , & les marées y sont de cinq heures & demie.

Il est bon de remarquer que lorsqu'on a la montagne de Romontabo , cachée par celle du Pont , on est sur l'endroit des sommes où il y a le moins d'eau , par quatorze pieds & demi ou quinze pieds de vase molle , dans laquelle on peut labourer de la profondeur d'un pied , sans que le vaisseau en souffre en aucune façon.

Autre Remarque pour entrer à Cayenne.

La Flute du Roi la Gironde , en 1739 étant mouillée à trois quarts de lieue au Nord-quart-Nord-Est de l'Islet le Malingre , par les vingt-sept pieds d'eau de pleine Mer , a appareillé pour entrer à Cayenne , le vent étant à l'Est-Nord-Est , petit frais , beau tems , la Mer grosse , à deux heures après midi , à environ deux tiers de flot , gouvernant à l'Ouest-quart-Sud-Ouest , jusqu'à avoir mis le Fort de Cayenne par la grosse montagne de Matoury , alors mis le Cap au Sud-Ouest , ensuite au Sud-Sud-Ouest ; sondant à tout moment depuis avoir appareillé & trouvé de vingt-sept pieds à quinze pieds d'eau , qui a été lorsque

le Mont-Joly a été fermé par la montagne de Romantabo, & a continué jusqu'à avoir mis cette montagne & celle du Pont, l'une par l'autre, que l'eau a augmenté, & que l'on a trouvé seize à vingt pieds d'eau, toujours le Fort de Cayenne par la grosse montagne de Matoury; ensuite mis le Cap au Sud-Ouest, pour laisser la Roche major à bas-bord, en la rangeant à environ un cable, ainsi que l'autre qui est dans le Sud-Ouest; à quatre heures & demie du soir, mouillé dans le Port de Cayenne par vingt-six pieds d'eau, fond de vase, & affourché pendant le jusan Nord & Sud, comme le courant, un cable de la grande touée au jusan, & le cable d'affourché au flot, il a resté de basse Mer dix-sept pieds d'eau.

Pour éviter la Roche major, on a coutume de faire mouiller une chaloupe dessus; mais si l'on n'avoit pas eu cette précaution, les marques ordinaires pour la parer sont de tenir l'Islet le Malingre pour la montagne du Pont & le Bâton du Pavillon du Fort par la Batterie des Roches, fondé étant Est & Ouest de la Roche major, à un demi-cable de distance trouvé dix-neuf pieds d'eau.

Marques pour être bien mouillé à Cayenne.

La Flute la Seine en 1751 a mouillé dans le Port de Cayenne sur les trois heures & demie du soir, ayant encore demi-heure de flot par les quatre brasses d'eau, affourché au commencement du jusan Nord-quart-Nord-Ouest & Sud-quart-Sud-Est, ayant la montagne de Matoury au Sud cinq degrés Ouest,

la Roche major au Nord-Est-quart-d'Est, & le Bâton du Pavillon au Nord-Est trois degrés Est, remarqué que ce mouillage est un peu trop dans le Sud-Est, n'ayant que douze à treize pieds d'eau de basse Mer, & qu'il vaut mieux se mettre un peu plus au large, affourché Nord & Sud, ayant l'Enfant perdu au Nord-quart-Nord-Ouest à trois lieues, la pointe de la Batterie des Roches au Nord-Est-quart-Nord environ deux longueurs de cable, le Bâton du Pavillon du Fort au Nord-Est-quart-Est, la porte du Port à l'Est-quart-Nord-Est trois degrés Est; la Pointe à Madame Tessier au Sud-Est-quart-Sud à une lieue; celle de la Liberté au Sud-Ouest-quart-Sud deux degrés Ouest, à trois quarts de lieue. Dans ce mouillage il restoit sous le Navire treize pieds d'eau de Maline de basse Mer, & à la pleine Mer vingt-trois à vingt-quatre pieds, & de morte eau quinze & vingt pieds d'eau de pleine Mer.

Roches dans le Port de Cayenne.

Il y a plusieurs Roches dans le Port de Cayenne; dont il est nécessaire d'avoir connoissance. La première est la Roche major, nommée anciennement l'Aimable; elle est située au Nord-Nord-Ouest de la Pointe de Cayenne, nommée la Pointe du Fort, à la distance de trois cens toises au plus; cette Roche ne découvre jamais, & il reste sept pieds d'eau dessus à Mer basse; au reste elle est fort saine, & on peut en approcher à cinquante toises, & même plus près sans rien craindre; on trouve en travers dix-neuf

pieds d'eau à Mer basse. Les Vaisseaux qui entrent à Cayenne la laissent à bas-bord, & la rangent pour l'ordinaire à un cable de distance, & quelquefois plus près.

La seconde Roche se nomme l'Eguille, elle est située à cinquante toises au Nord-Nord-Est de la Roche major; elle brise continuellement, pousse une pointe de Roche sous l'eau fort étroite, sur laquelle il n'y a de haute Mer que quatorze pieds d'eau. Le sommet de la Roche découvre à un tiers de jufan.

La troisieme s'appelle la Roche Noire, elle est située à cinq cens toises à l'Ouest-Nord-Ouest de la Roche major; quelques-uns la nomment le Banc de l'Aigle, parcequ'elle est située proche les Bancs de sable qui sont du côté de l'Ouest, & qu'on laisse à tribord en entrant, & dont on ne s'approche jamais assez pour craindre de toucher dessus; on trouve quatorze pieds d'eau de pleine Mer.

La quatrieme Roche se nomme le Cheval blanc, elle est située à cinq cens toises au Sud-Ouest-quart-d'Ouest du Fort de Cayenne, comme les Vaisseaux mouillent près du Fort, la Porte de Fer restant à l'Est-quart-Nord-Est, à quatre longueurs de cable au plus, il n'y a pas à craindre qu'ils aillent donner sur cette Roche.

La cinquieme est dans le fond du Port au Sud du mouillage ordinaire des Vaisseaux, on la nomme la Roche-Fontaine; lorsque les Vaisseaux sont en place, ils n'en sont mouillés qu'à un cable & demi de distance; elle peut avoir la longueur de deux chaloupes;

aux deux tiers de flot on trouve dix-huit pieds d'eau dessus ; mais elle est entourée d'un haut fond de vase d'assez grande étendue, sur lequel il ne reste que huit pieds d'eau ; de sorte que tout Vaisseau qui tirera plus de huit pieds d'eau ne la trouvera pas, parcequ'il sera arrêté par les vases avant que d'être dessus ; elle gît avec la Montagne du Pont Nord-Est-quart-d'Est & Sud-Ouest-quart-d'Ouest. Quand on a le Bâton du Pavillon du Fort précisément par le bout du Pignon du Nord-Ouest de la Poudriere, on est dessus.

ARTICLE QUATRIEME.

SORTIE DE CAYENNE, ISLES AU DIABLE, ET RIVIERE DE COUROU.

APRÈS les remarques qu'on vient de donner pour l'entrée de Cayenne, il ne reste presque rien à dire pour la sortie ; on appareille à mi-flot, & l'on fait route pour ranger la Roche major à la distance de cent toises au plus, portant au Nord & au Nord-quart-Nord-Est pour passer au vent, c'est-à-dire, à l'Est de l'Enfant perdu ; mais comme on n'a pas assez de tems pour passer les sommes avant que la Mer baisse, on se trouve pour l'ordinaire échoué sur les vases à une lieue au Nord de la Ville, où l'on attend la marée suivante, qui vous remet à flot, pourvu que le Navire ne tire pas plus de treize pieds d'eau ; quelquefois on fait mettre des balises sur les sommes pour marquer les endroits du Chenal où il y a plus d'eau. Il faut encore prendre les précautions nécessaires

pour se soutenir contre les courans qui portent presque toujours à l'Ouest avec assez de force.

Lorsqu'on a amené l'Enfant perdu à l'Ouest, il ne faut pas encore porter au Nord-Ouest, ni même au Nord-Nord-Ouest; mais faire le Nord quelque tems, crainte de tomber par la force du Courant sur les Isles au Diable, que nous ne connoissons point, & qu'on dit très dangereuses; il doit cependant y avoir des mouillages autour d'elles, puisqu'on fait qu'un Vaisseau Marchand y a mouillé; mais on en ignore le détail.

L'Enfant perdu & les Isles au Diable gissent Nord-Ouest-quart-de-Nord, & Sud-Est-quart-de-Sud, à la distance de huit à neuf lieues. Elles sont au nombre de trois, fort petites, placées en triangle; elles ne sont éloignées que de quatre lieues de la pointe de la terre, qui fait l'entrée de la Riviere de Kourou du côté de l'Est; les Barques qui vont de Cayenne à Kourou rangent la Côte à la distance de deux ou trois lieues, & passent entre ces Isles & la terre pour entrer dans la Riviere.

Entre l'Enfant perdu & ces Isles on trouve quatre, cinq, six & sept brasses d'eau à trois ou quatre lieues de terre, & même neuf brasses en approchant des Isles. Plus au large il y a dix, douze & quinze brasses; & lorsqu'on les a passées, & qu'elles restent du Sud au Sud-Est, on trouve vingt, trente & quarante brasses d'eau, le fond augmentant à mesure qu'on s'en éloigne.

La Riviere de Courou est à quatre lieues au Sud des Isles au Diable; cette Riviere est belle, & peut

recevoir de petits Bâtimens, mais l'entrée en est difficile, à cause de plusieurs petits Rochers qui sont du côté de l'Est, qui s'avancent plus d'une demi-lieue ou trois quarts de lieue au large, & d'un banc de sable qui est à la pointe de l'Ouest, ce qui retrécit beaucoup le passage. La maniere la plus sûre pour y entrer lorsqu'on vient de Cayenne, est de faire route pour passer entre les Isles au Diable & la terre, en rangeant ces Isles à une lieue & demie de distance, & lorsqu'on les a amené au Nord on gouverne sur la pointe qui fait l'entrée de stribord de la Riviere de Courou jusqu'à ce qu'elle vous reste à l'Ouest à la distance d'une demi-lieue, & ne pas s'en approcher plus près; alors on gouverne sur l'Église de Courou en tenant le milieu de la Riviere, pour éviter les bancs qui sont des deux côtés; on trouve dans cette route trois & quatre brasses d'eau, fond de vase, & l'on vient mouiller un peu au-dessus du Bourg par les quatre brasses, affourché Nord-Est & Sud-Ouest.

R E M A R Q U E.

Lorsque j'ai entrepris cet Ouvrage, je me flattois de pouvoir rassembler assez de remarques sur tous les endroits fréquentés par les Européens dans la Guyane pour décrire les entrées des Rivieres, les Ports, les Rades & les Mouillages, avec le détail nécessaire pour la sûreté des Navigateurs, comme je viens de le faire pour Cayenne; mais quelques recherches que j'aye faites parmi nos Navigateurs & parmi ceux des Anglois & des Hollandois, je n'ai rien trouvé ni d'assez

sûr ni d'assez exact pour être employé ; ainsi je suis forcé de renvoyer pour le reste des Côtes à ce que j'en ai dit dans ma Description Géographique de la Guyane, où les Plans que j'y ai joints suppléeront, quant à présent, aux Mémoires particuliers que l'on a lieu d'attendre des Navigateurs, qui non-seulement sont intéressés à prendre ces connoissances ; mais qui doivent les rendre publiques & les faire passer à la postérité, à laquelle nous sommes tous redevables.



C H A P I T R E I V.

AIRS DE VENTS, DISTANCES ET ROUTES

*Des principaux Lieux des Côtes de la Guyane,
avec leurs Latitudes & leurs Longitudes.*

ARTICLE PREMIER.

AIRS DE VENT ET DISTANCES.

DU Cap de Nord au Mont Mayé, l'air de vent est le Nord-Ouest-quart-de-Nord, trois degrés Nord, & la distance est de trente-une à trente-deux lieues.

Du Cap de Nord au Cap Cassipoure, le Nord-Ouest-quart-de-Nord deux degrés Ouest, quarante-six à quarante-sept lieues.

Du Cap Cassipoure au Cap d'Orange, le Nord-Nord-Ouest, cinq lieues.

Du Cap d'Orange à la Pointe d'Aprovac le Nord-Ouest, quatorze lieues.

Du Cap d'Orange au Connetable le Nord-Ouest, quelques degrés Ouest, quinze lieues.

Du Connetable aux premiers Islets de Remire, l'Ouest-Nord-Ouest, sept à huit lieues.

Les Islets de Remire gissent entr'eux Nord-Ouest-quart-Nord & Sud-Est-quart-Sud, plus de trois lieues.

Du Malingre à l'Enfant perdu, l'Ouest-Nord-Ouest, trois lieues.

De l'Enfant perdu aux Isles au Diable , le Nord-Ouest-quart-Nord , huit à neuf lieues.

De Cayenne à la Riviere de Courou , le Nord-Ouest-quart-d'Ouest , huit lieues. Quelques Cartes Hollandoises en marquent treize à quatorze.

De la Riviere de Courou à celle de Maroni , le Nord-Ouest-quart-d'Ouest , deux ou trois degrés Ouest , trente lieues.

De la Riviere de Maroni à l'embouchure de la Riviere de Surinam , l'Ouest deux degrés Nord , vingt-quatre lieues.

De Surinam à la Riviere de Corentin , l'Ouest-quart-Nord-Ouest trois degrés Ouest , vingt lieues.

De la Riviere de Corentin à celle de Berbiche , l'Ouest-Nord-Ouest , dix-neuf lieues.

De Berbiche au Mouillage en dehors des Rivieres d'Essequébé & de Demerary , le Nord-Ouest-quart-d'Ouest , vingt-sept lieues.

D'Essequébé au Cap de Nassau , à l'entrée de la Riviere de Poumaron , le Nord quart-Nord-Ouest , vingt-deux lieues.

De la Riviere de Poumaron à la grande Bouche de l'Orenoque , l'Ouest-Nord-Ouest , vingt lieues.

Du Cap de Nord à Cayenne , Routes réduites , le Nord-Ouest-quart - Nord , soixante-dix-huit à quatre-vingt lieues.

De Cayenne à Surinam , l'Ouest Nord-Ouest trois degrés Ouest , soixante-cinq lieues.

De Surinam au Cap de Nassaw , Routes réduites , le Nord-Ouest-quart-d'Ouest , cinq degrés Ouest , environ quatre-vingt lieues.

ARTICLE SECOND.

LATITUDES DES PRINCIPAUX ENDROITS.

LE Cap de Nord , à l'entrée de la Riviere des Amazones, est par la latitude septentrionale d'un degré cinquante & une minutes , observée par M. de la Condamine en 1740, par des observations réitérées, faites à la vue de ce Cap , près duquel il a resté pendant sept jours.

Mont Mayé , par les trois degrés cinq minutes.

Le Cap Cassipour , par les quatre degrés.

Le Cap d'Orange , par les quatre degrés douze minutes ; quelques Navigateurs prétendent qu'il n'est que par les quatre degrés sept ou huit minutes.

Le grand Connetable , par les quatre degrés cinquante minutes.

Le Fort François d'Oyapoco , par les trois degrés cinquante-cinq minutes ; observé par M. de la Condamine en 1744. Ce Fort est situé à six lieues en remontant la Riviere.

La ville de Cayenne est par les quatre degrés cinquante-six minutes , observée par M. de la Condamine , en 1744.

Cette latitude avoit été observée en 1672 par M. Richer , qui l'avoit trouvée de quatre degrés cinquante-six minutes vingt-deux secondes ; ainsi la latitude de Cayenne est constatée de façon à ne pouvoir y rien opposer. Cependant un habile Navigateur , commandant la Flûte du Roi le Parham en 1752 , dit avoir observé avec l'Octan pendant plu-

sieurs jours , la Latitude dans le Port de Cayenne , & l'avoir trouvée de quatre degrés quarante-deux minutes , cequi fait une différence de quatorze minutes , d'où ce Navigateurs conclut , *que la Latitude de Cayenne est mal marquée sur la Carte de la Cour* ; (c'est ainsi que les Navigateurs nomment les Cartes Marines que j'ai dressées pour le service des Vaisseaux du Roi). Ce fait prouve aux Navigateurs qu'ils ne doivent pas juger une Carte fautive , ni légèrement , ni sur les premieres observations que l'on fait à la Mer ; il faut de la critique & des moyens de comparaison : il y a beaucoup de causes d'erreurs auxquelles la plupart des Navigateurs , Pilotes & autres ne font pas assez d'attention , qui viennent , tant de l'Instrument que de la façon de s'en servir. C'est une vérité dont j'ai des exemples bien frappans dans les Journaux de Navigation , qui sont au Dépôt des Cartes & Plans de la Marine , & que je crois inutiles de rapporter ici.

Les Isles au Diable sont par la Latitude de cinq degrés vingt-cinq minutes.

L'entrée de la Riviere de Marony , par cinq degrés cinquante-cinq minutes.

L'entrée de la Riviere de Surinam , par cinq degrés cinquante-sept minutes.

L'entrée de la Riviere de Berbiche , par six degrés dix-sept minutes.

L'entrée des Rivieres d'Essequébé & de Demerary par six degrés cinquante minutes.

Le Cap de Nassaw à l'entrée de la Riviere de Pomaron , par les sept degrés cinquante-deux minutes.

La grande entrée de l'Orénoque (*Bocca grande*)

est par les huit degrés cinq minutes , suivant le Pere Joseph Gumilla , dont nous avons parlé. Cette Latitude s'accorde très bien avec nos autres observations.

ARTICLE TROISIEME.

SUR LA LONGITUDE DE QUELQUES ENDRITS DE LA GUIANE.

LES Observations Astronomiques , faites avec précision , sont le plus sûr moyen de déterminer la Longitude d'une Carte Hydrographique ; mais l'on n'en a pas toujours dans les endroits où il seroit nécessaire pour fixer l'étendue de l'Est à l'Ouest , sur-tout dans les grandes distances ; c'est ce que j'ai éprouvé dans ma Carte générale des Côtes de la Guiane , qui contient , de l'Orient à l'Occident , une étendue de dix degrés en longitude : valant , par le Parallele , deux cens lieues Marines de France de deux mille huit cens cinquante toises chacune. Le seul point fixe de longitude que j'aie , est la ville de Cayenne , où elle a été observée par M. de la Condamine en 1744 , de cinquante-quatre degrés trente-cinq minutes à l'Occident du Méridien de Paris.

C'est de cette détermination fixe & sûre que j'ai parti pour assujettir les autres endroits de ma Carte , en suivant de proche en proche les routes & les distances trouvées & estimées par les Navigateurs d'un lieu à un autre , conciliées avec quelques observations de Latitude. Ces opérations m'ont conduites à placer le Cap de Nord par les cinquante-deux degrés vingt-cinq minutes de longitude Occidentale. Mais comme

cette sorte de détermination n'a pas même le degré de certitude que les Observations Astronomiques, j'ai cherché à assurer mes opérations par d'autres combinaisons. M. de la Condamine ayant fait à la ville de Para, sur la Côte du Sud de la Riviere des Amazones, plusieurs observations, d'où il a conclut la longitude de cette Ville, de cinquante & un degrés à l'Occident de Paris; ayant ensuite fait route de Para au Cap de Nord, il a trouvé par son estime, que la différence de l'Est à l'Ouest de l'un à l'autre étoit de 28 lieues, valant un degré vingt-quatre minutes; ce qui donne, pour la longitude du Cap Nord, cinquante-deux degrés vingt-quatre minutes: conforme à une minute près à ce qui résulte de ma premiere opération.

C'est par une semblable méthode, que j'ai placé l'entrée de l'Orénoque par les soixante-deux degrés de longitude Occidentale; ainsi je n'en donnerai point le détail. Enfin je n'ai rien négligé pour donner à ma Carte toute la précision possible; malgré cela je dois toujours craindre de tomber dans quelques erreurs, que le tems seul & une pratique constante des lieux peuvent faire connoître. D'un autre côté les Navigateurs ne doivent pas juger légèrement une Carte, lorsqu'elle ne paroît pas s'accorder avec quelques-unes de leurs remarques; il y a tant de causes d'erreurs journalieres à la Mer, qu'ils ne sauroient prendre trop de soin pour réitérer & vérifier leurs observations.

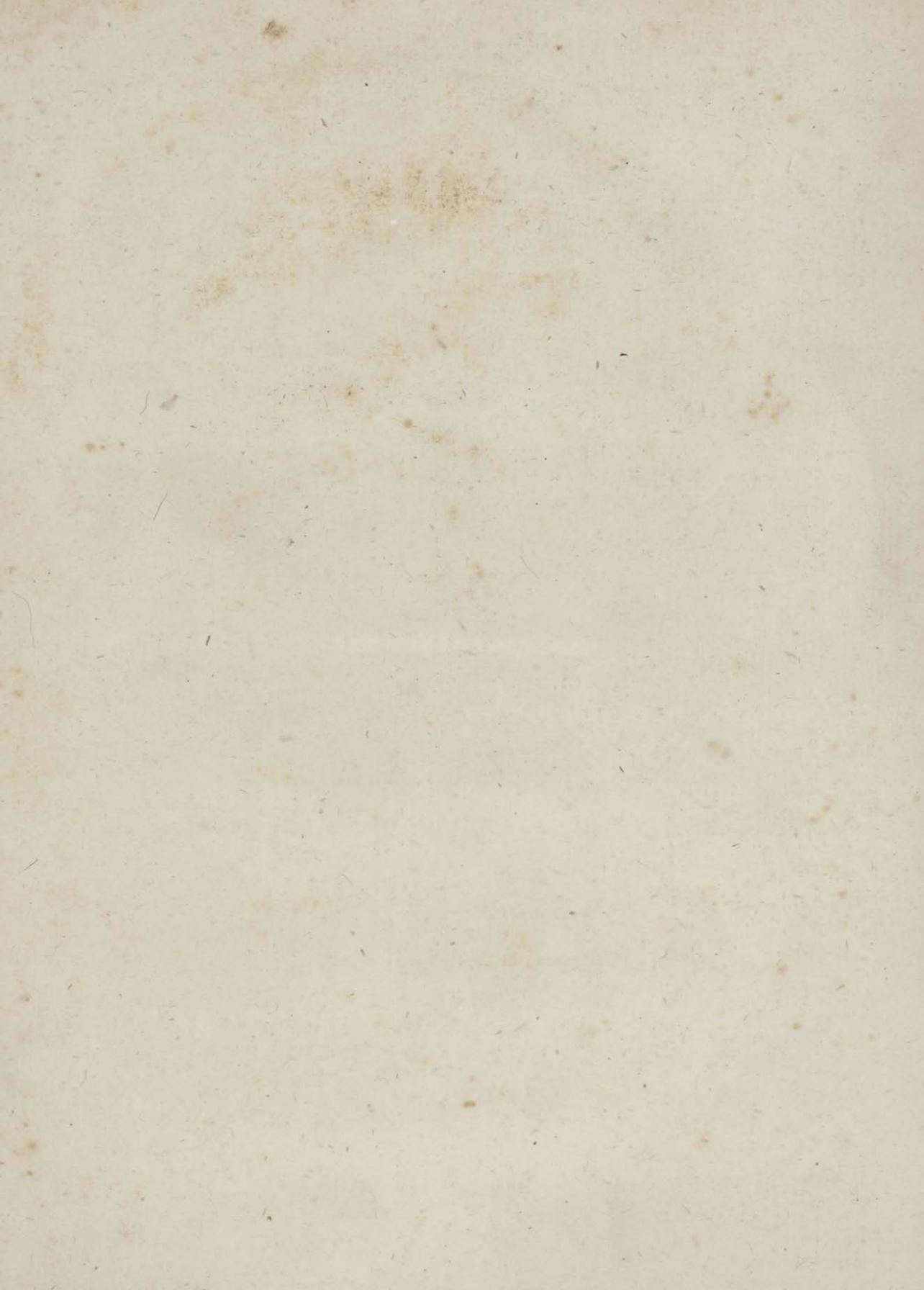
F I N.

A V I S

POUR PLACER LES FIGURES.

- P**LANCHE I, à la page 84; elle représente des Indiens de la Nation Caribe, dont il est parlé aux pages 84 & 97.
- Planche II, à la page 82; elle représente des Indiens habitans aux environs de l'Orenoque.
- Planche III, à la page 228; elle représente des Indiens de la Guyane Françoisse, dont il est parlé page 228; & leurs armes, page 242.
- Planche IV, à la page 86: elle représente différens atours ou parures des Indiens.
- Planche V, à la page 65: elle représente le Lamentin, Manate, ou Vache Marine, l'Espadon, dont il est parlé page 208, & la Pêche du Lamentin, page 210.
- Planche VI, à la page 58: représente l'Ante ou la grande Bête; le Tatou ou Armadille, dont il est parlé pages 60 & 125; le Lésard, page 61; l'Agouti, espece de Lievre, pages 125 & 203, & le Porc-Epic, pages 126 & 203.
- Planche VII, à la page 122; représente le Bananier & ses fruits, dont il est parlé pag. 49 & 122; le Figuier, le le Cotonier, page 196.
- Planche VIII, à la page 193; représente le Coco, Régime de Coco, le Calebassier & son fruit, dont il est parlé page 239.
- Planche IX, à la page 197; représente l'arbre de Café & son fruit, la Canne de Sucre, dont il est parlé pag. 200, & le Papayer & son fruit, page 193.
- Planche X, à la page 222, Vue d'une Indigoterie, & du travail qui s'y fait.





DEPARTEMENT DE LA GUYANE
BIBLIOTHEQUE
A. FRANCONIE

G 964/4^o 1029

